
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 7328


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

TOME SIXIÈME



LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES

DES ORDRES DE SAINT FRANÇOIS

SOUS LA DIRECTION DE Mgr PAUL GUÉRIN

CONTINUATEUR DE LA VIE DES SAINTS DU P. GIRY (PETITS BOLLANDISTES)



TOME SIXIÈME

MOIS DE JUIN

BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—

1872



LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR DE JUIN

—

LE BIENHEUREUX JACQUES DE STREPAR

ÉVÊQUE DE LÉOPOLDSTAD, EN POLOGNE

1411. — Roi de France : Charles VI. — Pape : Jean XXIII.

SOMMAIRE : Jeunesse du bienheureux Jacques. — Ses missions. — Il est nommé évêque de Léopoldstad. — Son administration et son zèle pour le bien des âmes. — Il devient conseiller du roi. — Sa mort. — Sa béatification.

L'Ordre Séraphique célèbre, au premier jour de juin, la fête du bienheureux Jacques, évêque et confesseur, du premier Ordre. Il naquit vers le milieu du quatorzième siècle, dans la Grande-Pologne, d'une famille noble et riche. Ses parents prirent soin de lui donner une éducation chrétienne qui porta des fruits dès sa jeunesse. Entouré des vanités de la terre, pouvant se procurer tous les plaisirs et toutes les voluptés dont la plupart des hommes sont si avides, il ne jeta un regard sur le monde que pour le mépriser; et, renonçant à tous les avantages que lui procurait sa naissance, il résolut de se consacrer à Dieu dans l'Ordre des Frères Mineurs.

Au couvent, il ne tarda pas à donner à ses frères

l'exemple de toutes les vertus. Sa sainteté, dit le chroniqueur, était comme un autre soleil qui éclairait et guidait dans la voie du salut les religieux comme les gens du monde. C'est que sa foi si vive était de celles qui se communiquent : aussi ne tarda-t-il pas à solliciter de ses supérieurs la grâce d'être employé à l'œuvre des missions.

Il fut désigné pour la Russie, qui était encore presque toute païenne, et fut inscrit au nombre des Frères Voyageurs, lesquels faisaient vœu de soutenir et de propager jusqu'à la mort la foi catholique. Il prêcha la vérité avec une ardeur invincible, de sorte qu'il eut le bonheur de faire de nombreuses conversions et d'établir la religion de Jésus-Christ dans plus d'une province. Ses supérieurs crurent ne pouvoir mieux faire que de le nommer tout d'abord vicaire général pour toute la mission ; et, quelque temps après, l'évêque de Léopoldstad, Bernard, étant venu à mourir, le pape Boniface IX, à la prière de Vladislas Jazello, roi de Pologne, le désigna pour son successeur à ce siége épiscopal.

Le bienheureux Jacques se décida difficilement à quitter ses chères missions ; mais, averti par la voix intérieure de l'Esprit-Saint et par les ordres de ses supérieurs, il accepta la haute et redoutable dignité qu'on lui proposait. Il se montra aussi dévoué aux intérêts spirituels de ses compatriotes qu'il l'avait été à la conversion des infidèles. Plein de zèle et de prévoyance pour les besoins de son diocèse, rien ne lui coûta quand il s'agit d'y introduire quelque amélioration ou d'y réformer quelque abus. Durant dix-huit ans il surveilla tout par lui-même, se fit rendre compte de toutes choses, s'occupa de son

clergé avec un amour tout paternel, gagna la confiance et l'affection de tous. Les églises et les chapelles se multiplièrent, et il n'y eut guère de hameaux où ne s'élevât la maison de Dieu. La piété renaquit parmi ces chrétiens polonais, rebutés jusque-là par les nombreuses difficultés matérielles qui s'opposaient à l'accomplissement de leurs devoirs de religion.

Non content de fournir à ses ouailles les moyens absolument nécessaires pour faire leur salut, il établit aussi plusieurs dévotions qui témoignent de son zèle pour les attirer à la pratique de la perfection. La sainte Vierge surtout était l'objet de son amour, et il voulut la voir honorer tout spécialement par les habitants de son diocèse. Tous les jours, par son ordre, les cloches des églises et des chapelles appelaient les fidèles au pied des autels ; on récitait des prières en l'honneur de Marie, et les prêtres exhortaient les chrétiens à la servir avec fidélité et à persévérer avec constance dans son culte. Une indulgence de quarante jours fut accordée à tous ceux qui viendraient en état de grâce adorer le saint Sacrement. A Léopoldstad, dans l'église du Corps du Seigneur, il établit l'adoration perpétuelle. Aussi la piété, la dévotion et les bonnes mœurs fleurirent-elles dans toutes les parties du diocèse : on fréquenta les églises, les couvents se peuplèrent de religieux, les pécheurs se convertirent ; en un mot, toute une génération grandit pour le ciel.

Les misères aussi disparaissaient peu à peu, par une conséquence naturelle de cet état de choses : moins de vices, moins de malheureux; plus de piété, plus de charité. Les pauvres furent recueillis, soignés, habillés,

nourris ; des hospices s'élevèrent pour recevoir les malades indigents, et le pieux Jacques lui-même ne dédaignait pas d'aller les visiter dans leur humble logis et de s'asseoir à leur chevet.

Enfin le vénérable évêque avait été appelé à la cour, en qualité de conseiller du roi, et la reconnaissance des Polonais lui avait décerné les titres de Protecteur de la patrie et de Gardien du royaume, quand il mourut à Léopolstad, en 1411, épuisé par l'âge et par les travaux. On l'ensevelit, revêtu de ses habits de moine et de ses ornements sacerdotaux, dans l'église de la Sainte-Croix. La renommée de sa sainteté attira à son tombeau des pèlerins de toute la Pologne, de la Russie même et de contrées plus éloignées encore.

En 1790, par une bulle du 11 octobre, le pape Pie VI le mit au nombre des bienheureux.

(Rome. — *Bulletin de l'Ordre Séraphique.*)

LE BIENHEUREUX PILINGOTTE

DU TIERS ORDRE

1304. — Roi de France : Philippe IV. — Pape : Saint Benoît XI.

SOMMAIRE : Dispositions précoces du bienheureux Pilingotte à la piété. — Il entre dans le Tiers Ordre de Saint-François. — Sa vie dans la retraite et ses mortifications. — Son humilité. — Dieu l'exalte aux yeux du monde par des miracles. — Sa mort et vénération du peuple pour ses restes.

Le bienheureux Pilingotte naquit en 1240, à Urbin, en Italie, de parents riches et honorables. Son père, gros marchand qui avait fait sa fortune dans le commerce

des étoffes, songeait à lui laisser sa maison et sa clientèle, et, pour lui apprendre le négoce, le mit à son comptoir dès l'âge de douze ans : l'enfant parut n'y rien entendre, il n'avait pas hérité des qualités paternelles. Au lieu de faire l'éloge de ses étoffes de laine et de soie, de ses draps et de ses velours, il conjurait les acheteurs de bien pratiquer les commandements de Dieu et ceux de l'Église, d'assister aux offices sacrés, de s'approcher souvent du tribunal de la pénitence et de la sainte table. Il eût donné tout ce qu'il y avait de plus précieux chez lui pour obtenir la conversion des pécheurs. Son père eut le bon sens de comprendre qu'il était né pour tout autre chose que pour devenir un commerçant, il l'abandonna à lui-même et à ses inspirations. Libre de toute préoccupation mondaine, le jeune homme ne songea plus qu'à son âme et à Dieu. Il évita les sociétés frivoles, et, persuadé que la méditation dans la solitude est l'un des plus puissants moyens d'arriver à la vertu et à la perfection, il s'imposa à lui-même la loi du silence, vécut dans la retraite et consacra la plus grande partie de ses jours et de ses nuits à la prière et à la contemplation. Il visitait les églises et passait de longues heures au pied des autels, devant Jésus crucifié ou des statues de Marie. Une fois, il resta depuis midi jusqu'au soir dans une si profonde extase, que ses parents mêmes ne purent le rappeler à la vie extérieure.

Quand il atteignit l'âge d'homme, il n'eut qu'un désir, revêtir l'humble robe de tertiaire, dans l'Ordre de Saint-François. Ses parents, bien pénétrés de la force de sa vocation, y accédèrent sans peine et lui facilitèrent même les moyens de faire des aumônes. Il fit d'ailleurs de sa

vie l'emploi qui lui convint, à la seule condition qu'il ne quitterait la maison paternelle ni pour un ermitage, ni pour un couvent. Sa petite chambre, où ne pénétrait aucun bruit du dehors, où le jour arrivait à peine par une fenêtre étroite, avait l'aspect d'une cellule de moine. C'est là qu'il se livrait à ses pratiques pieuses ou austères, et qu'il s'efforçait d'imiter la vie des saints dont il avait lu ou entendu raconter l'histoire. Ses vêtements étaient faits de lambeaux d'étoffes mal cousus, les mêmes pour l'été et pour l'hiver, pour la chaleur et pour le froid. Il couchait sur une planche nue et prenait à peine quelques heures de repos. Toutes les nuits il se donnait la discipline jusqu'au sang, et priait ou méditait longuement sur la vie et les souffrances de Jésus. Il s'était fait une loi de n'adresser jamais la parole à personne, et même de ne jamais répondre à ceux qui l'interpellaient, les pauvres seuls et les malades exceptés, à qui il prodiguait des trésors d'éloquence tendre et inépuisable.

Le comte de Montefeltro, seigneur d'Urbin, qui connaissait la sainteté du bienheureux, désirait ardemment avoir avec lui un entretien de quelques instants. Un jour, à la sortie de la messe, il le prit par la main et lui reprocha doucement de n'être jamais venu le voir, pour lui donner des conseils et le diriger dans la voie du salut. Le saint homme, sans répondre un mot, rentra dans l'église avec le comte et alla s'agenouiller au pied de l'autel, devant le saint sacrement de l'Eucharistie, comme pour montrer au comte que c'est là qu'il trouverait les meilleurs conseils et le plus de secours dans la route difficile du ciel.

L'humilité du bienheureux Pilingotte était, selon le mot de son biographe, le plus beau fleuron de sa couronne de perfection. Quand il s'aperçut que les fidèles commençaient à lui témoigner de la vénération, il feignit la folie pour attirer sur lui le ridicule et le mépris; puis, un vendredi, il s'en fut sur la place du marché, par un froid excessif, s'attacha avec des chaînes de fer à un pilier où l'on exposait d'ordinaire les malfaiteurs, et y resta sans mouvement jusqu'à ce que, les membres raidis par le froid, presque mort, ses parents le rapportassent à la maison. Chez lui, il faisait les ouvrages qui rebutaient les domestiques ; et pendant une maladie dont sa mère souffrit plusieurs semaines, il la soigna avec une patience et une douceur angéliques, et ne quitta son chevet ni jour ni nuit.

Mais Dieu prit soin d'exalter son humble serviteur et d'honorer en face du monde celui qui voulait être pour le monde un objet de mépris et de dégoût. Il eut le don de prophétie et de miracles. Quelques-uns de ses parents gémissaient sur la conduite légère et frivole de son frère : « Ne craignez rien », répondit-il en souriant, « il s'a« mendera et deviendra par la suite un grand serviteur « de Dieu » ; et cette parole se vérifia peu de temps après.

Il connaissait les secrets intimes des cœurs et lisait dans les consciences comme dans un livre ouvert. Un jeune homme pieux avait au fond de l'âme quelques doutes qui le tourmentaient, et dont il n'avait jamais parlé à personne : le bienheureux les devina, les combattit, en triompha, et indiqua au jeune homme étonné les moyens de n'y plus retomber.

Aussi Père Pilingotte avait-il la réputation d'un saint,

non-seulement dans sa ville natale, mais encore dans les pays environnants et dans l'Italie entière. Il semblait que ceux mêmes qui n'avaient jamais entendu parler de lui pouvaient lire sur son visage : « Celui-là est un élu du « Seigneur ». On eût dit qu'un parfum divin s'exhalait autour de lui et le faisait reconnaître.

Après avoir été ainsi, durant plusieurs années, un objet de vénération pour les populations, notre bienheureux, fatigué par l'âge, les austérités et les bonnes œuvres, tomba tout à coup gravement malade et sentit que sa dernière heure approchait. Il n'en conçut ni crainte, ni douleur ; depuis longtemps il demandait à Dieu de le rappeler à lui, et il avait toujours été prêt à paraître devant son sacré tribunal. Il souffrit avec calme et presque avec joie : Après avoir fait à ses parents et à ses amis ses adieux et ses recommandations suprêmes : « Maintenant », ajouta-t-il, « laissez-moi aller en paix vers l'éternelle gloire ». Il mourut le 1er juin 1304, à l'âge de soixante-quatre ans, et fut enseveli, comme il l'avait demandé, dans l'église de Saint-François.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau. Une femme de Castro-Leone et un bourgeois d'Ancône aveugles, un enfant muet de naissance, du comté de de Rimini, des boiteux, des paralytiques, furent guéris par son intercession. La vénération qu'on y avait pour le bienheureux de son vivant alla croissant après sa mort, et pendant longtemps on a célébré à Urbin sa fête solennelle.

PAPEBROECK.)

LE BIENHEUREUX PÈRE JEAN BRUGMAN

1473. — Roi de France : Louis XI. — Pape : Sixte IV.

SOMMAIRE : Entrée en religion du Père Brugman. — Il est nommé provincial. — Ses fondations. — Son zèle apostolique. — Origine de son surnom de Brugman. — Ses prédictions. — Dernières années de sa vie.

Jean Brugman naquit à Nimègue, ou, selon d'autres, à Kempen. En 1424, il prit l'habit de frère mineur dans la province de Cologne, qui comprenait tous les couvents de la Hollande et du Brabant. Il passa d'abord quelques années au couvent de Saint-Omer, où il obtint le grade de lecteur en théologie ; puis, à la nouvelle que la réforme des Observants commençait à pénétrer dans sa province, il s'empressa d'y retourner pour se soumettre d'abord lui-même à cette règle austère et sanctifiante, et, s'il était possible, pour décider par son exemple ses frères en religion à la pratiquer comme lui.

Ses vertus et sa science profonde le firent nommer provincial. Ainsi en pouvoir d'une grande autorité, il put plus facilement réaliser ses projets. Les couvents se transformèrent peu à peu ; de nouveaux s'élevèrent à Berg-op-Zoom, à Gœttingue, à Emmerich ; les Conventuels d'Amsterdam suivirent, à partir de 1462, la règle de l'observance. Une communauté de pieuses filles se réunit à Kempen, sous la direction d'une noble dame, et pratiqua les ordonnances primitives du fondateur du Tiers Ordre.

Le bienheureux Père Jean fut pendant plusieurs années le confesseur de sainte Lidwine de Schiedam, dont il a écrit la biographie. Mais son ardeur de propagande reli-

gieuse ne pouvait se contenter de la direction d'une seule personne. Rempli de cette foi ardente qui se communique, il parcourait la Hollande entière, prêchant dans les villes et dans les campagnes, appelant les pécheurs à la pénitence. Il eut ainsi le bonheur d'arracher au démon des âmes peut-être perdues sans retour. Son surnom de Brugman (le pontonnier) lui vient, dit-on, de ce qu'il réunissait auprès des ponts, si nombreux en Hollande, les personnes qui passaient, pour leur adresser quelques paroles enflammées.

On a conservé de lui un certain nombre de prédictions plus ou moins importantes, qui montrent jusqu'à quel point il était en honneur auprès de Dieu. Dans beaucoup de villes, à Kempen, à Harderwyk, à Haarlem, à Amsterdam, il annonça l'arrivée des Gueux et décrivit jusqu'au costume de leur chef, le prince d'Orange.

Malgré les faveurs dont Dieu le comblait et la vénération que les hommes montraient pour lui, le bienheureux Père Brugman avait de lui-même une si humble opinion, qu'il se regardait comme le plus grand pécheur du monde. Parvenu à un âge très-avancé, il resta pendant plus de douze ans sous le coup d'une cruelle maladie qui lui ôta presque entièrement l'usage de ses facultés physiques. Néanmoins il revint à Kempen, dont il était en quelque sorte l'apôtre, et comme il n'y avait pas là de couvent de Frères Mineurs, il alla demeurer dans la maison des religieuses du Tiers Ordre. Ces bonnes sœurs ont conservé pieusement les sermons que le bienheureux Jean leur adressait dans leur petite chapelle. On a aussi de lui plusieurs livres pieux à l'usage des prédicateurs, et qui ne manquent pas d'une certaine valeur.

Peu d'années avant de mourir, Jean se retira à Nimègue. C'est là qu'il expira, le 1er juin 1473, dans un âge très-avancé. Il fut enseveli au pied du grand-autel, et peu d'années après on plaça sa tête dans une châsse précieuse, avec celle du Père Théodoric Loet, qui avait été mis à mort par les Gueux. On voit encore dans l'église paroissiale de Kempen un tableau qui le représente.

(*Ann. de la prov. de Cologne.*)

SŒUR JEANNE DE DURVÉ

CLARISSE

XVIe siècle — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Louis XII.

Quand le pape Sixte IV donna à Yolande, duchesse de Savoie, la permission de fonder à Chambéry un couvent de religieuses soumises à la règle de sainte Colette, l'évêque de Grenoble, nommé commissaire de l'œuvre, envoya dans la nouvelle maison douze Clarisses. De ce nombre fut Jeanne de Durvé, du couvent de Sourie, célèbre par ses vertus et la sainteté de sa vie. Elle se nourrissait de pain et d'eau et consacrait à la prière, aux mortifications et aux austérités la plus grande partie de ses jours et de ses nuits. Elle est morte en odeur de sainteté vers l'an 1500, et sa mémoire est inscrite au Martyrologe de l'Ordre, au premier jour de juin.

Sœur Marie Chevalier, qui avait reçu le voile à Besançon, des mains de sainte Colette elle-même, fut aussi l'une des premières et des plus saintes habitantes du couvent de Chambéry. Elle y fut nommée abbesse après la mort de Jeanne de Durvé.

(Arthur et Wadding.)

DEUXIÈME JOUR DE JUIN

—

LA BIENHEUREUSE BAPTISTINE VARANI

PRINCESSE DE CAMERINO, CLARISSE

1527. — Roi de France : François Ier. — Pape : Clément VII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Illustre origine de la bienheureuse Baptistine. — Sa jeunesse pieuse et mondaine à la fois. — Première action de la grâce sur son âme. — Remords que lui cause le souvenir de ses frivolités. — Son désir ardent de se corriger et de vivre pour le Seigneur. — Ses aspirations à la vie monacale.

La famille princière des Varani, d'où sont sorties et à laquelle se rattachent tant de grandes maisons italiennes, a été longtemps souveraine de Camerino, une antique ville d'Italie. La piété fut longtemps l'un des plus beaux fleurons de la couronne des Varani. Jules-César Varani, général distingué, est plus célèbre encore pour son extrême dévotion et pour ses fondations pieuses que pour sa bravoure et ses victoires. C'est lui qui éleva à Ca-

merino une église en l'honneur de la très-sainte Vierge et un gros hospice qu'il dota de revenus considérables. Il épousa Jeanne Malatesta, fille du prince de Rimini, dont les vertus égalaient la beauté, et devint par la suite père de cinq enfants, quatre garçons et une fille.

Cette fille est la bienheureuse Baptistine, qui naquit en 1458 et qui reçut au baptême le nom de Camille. Son enfance se passa doucement et pieusement au pied des autels ou au milieu des livres. Elle acquit une connaissance approfondie des saintes Ecritures et étudia avec grand succès l'italien et le latin. Sa dévotion à Jésus souffrant au Calvaire éclatait à chaque instant. Un vendredi saint, à peine âgée de dix ans, elle assistait au sermon éloquent d'un Père prêchant sur la passion : « Seigneur », s'écria-t-elle tout à coup, « que ne « me sacrifiez-vous à la place de votre divin Fils ! » et en même temps elle versait des larmes abondantes. Tous les jours elle récitait son chapelet en l'honneur du Sauveur crucifié, et des pleurs de sang, dit le chroniqueur, coulaient de ses yeux. Les vendredis, elle ne se nourrissait que de pain et d'eau, et se frappait tout le corps à grands coups de discipline. La nuit, elle s'éveillait pour dire son rosaire ; quand elle l'oubliait aujourd'hui, elle le disait deux fois demain. Elle pratiquait tous les jeûnes prescrits par l'Eglise.

Dieu, dès cette époque, trouva bon de soutenir par de célestes consolations la vertu croissante de Camille. Quand elle avait prié quelque temps, elle sentait un immense repos pénétrer peu à peu son être, et bientôt l'envahir tout entier. Par moment elle s'imaginait vivre de la vie des Anges, et planer, esprit elle-même, dans les sphères

éternelles, à la suite des chœurs des Séraphins et des Trônes. Peut-être avait-elle en effet besoin de ces encouragements et de ces récompenses : toute pieuse qu'elle était et toute pénétrée de l'amour de Dieu, elle avait laissé dans son âme une place au monde ; dans le jardin de son cœur, dit le biographe, l'ivraie germait à côté du bon grain, et les mauvaises herbes menaçaient d'étouffer les fleurs. Au sortir de l'église, elle s'occupait de sa toilette, de ses robes, de ses bijoux ; après avoir prié et pleuré, les yeux encore humides de larmes sincères, elle dansait, chantait, prenait sa part de tous les plaisirs dont elle était entourée dans le palais de son père. A mesure qu'elle avançait en âge, cette contradiction singulière entre sa piété et son amour du monde ne faisait que s'accuser davantage. Belle, gracieuse et coquette, elle aimait les toilettes éclatantes, les bijoux et tout ce qui attire les regards des hommes ; d'une intelligence vive et curieuse, elle se plaisait à la lecture de ces livres frivoles et malsains, qui sont souvent pour les jeunes cœurs des conseillers de vice et de péché.

Cependant Dieu ne permit jamais qu'elle faillît. Si ce beau lis fut courbé par le vent d'orage, il ne fut jamais souillé, il conserva jusqu'à la fin sa blancheur et sa pureté primitives. Sur ces entrefaites survint à Camerino le Père François d'Urbin, prédicateur célèbre de l'Ordre des Frères Mineurs. Les paroles de cet homme éloquent, qu'on avait surnommé la trompette du Saint-Esprit, frappèrent Camille comme des coups de tonnerre. Elle fit un retour sur elle-même, et, découvrant en elle de profonds abîmes, elle eut peur. Elle se représenta le souverain Juge, dans sa pleine et infinie majesté, lui demandant compte des

jours qu'elle avait vécu, et elle baissait les yeux en gardant le silence; car, dans la divine balance, le mal pesait plus que le bien. De cette époque date la conversion définitive de Camille. Elle redoubla de piété, elle pria plus souvent et plus longtemps, elle médita les divins mystères, et surtout Jésus crucifié. Chaque nuit, elle arrosait son lit de larmes de repentir; elle vivait de pain et d'eau pendant des semaines entières. Enfin elle écrit une lettre au prédicateur qui l'avait si fort effrayée, comme pour lui demander ses conseils et ses prières en faveur d'une personne au salut de qui elle s'intéressait : « Ma fille », lui répondit le prêtre, « faites tous vos efforts pour dégager « votre corps et votre âme des chaînes qui commen- « cent à vous enserrer, et laissez bien loin de vous les « vanités dont vous vous êtes jusqu'ici beaucoup trop « occupée ».

En se voyant ainsi devinée par un homme à qui elle n'avait jamais dit un mot sur l'état de son âme, la pauvre fille fut remplie de confusion et elle perdit deux fois connaissance en lisant la lettre du religieux. Une pensée la consola cependant : c'est que l'œil toujours ouvert de la Providence veillait sur elle. Peu à peu, elle prit assez de courage pour aller trouver le prédicateur et pour avoir avec lui de longs entretiens sur les meilleurs moyens de faire son salut. Elle ne tarda pas à avoir pour lui la confiance et l'amour d'une fille pour sa mère, et cette affection alla toujours croissant, à mesure que, sous sa direction bienveillante, elle marchait plus avant dans la voie de la perfection.

C'est vers cette époque que Camille commença à se sentir entraînée, par une force irrésistible, vers la vie re-

ligieuse et monacale. Sa nature toujours mondaine s'y refusait encore, et la nécessité où elle était de quitter ses parents lui était un autre empêchement. Mais quand Dieu a jeté un regard de complaisance sur une de ses créatures, tous les obstacles s'aplanissent et toutes les difficultés disparaissent. Le prédicateur qui avait eu sur l'âme de Camille une si puissante influence revint prêcher à Camerino, à l'occasion de la fête de la Congrégation de Marie. Il parla sur l'amour de la très-sainte Vierge pour son Dieu, au moment où elle reçoit la visite de l'Ange, et son sermon fit sur Camille une vive impression. « Le Père a prêché comme un séraphin », écrivit-elle, « et il a allumé dans mon cœur un foyer « d'amour semblable à celui qui consumait la Mère de « Dieu ». L'office terminé, elle alla s'agenouiller au pied de l'autel, et elle fit vœu de consacrer au Seigneur sa virginité.

Peu à peu elle se détacha des vanités qui avaient longtemps tenu une si grande place dans sa vie, et elle se prépara à élever dans son cœur un temple magnifique à son Dieu. L'assistance d'en haut ne lui fit pas défaut. A plusieurs reprises le Sauveur lui apparut, et elle s'entendait appeler par lui fille, sœur et fiancée. Elle avait avec lui de longs entretiens, dont elle sortait forte et vaillante pour les combats de la vie. « Mon Dieu », s'écriait-elle dans l'élan de sa joie et de sa reconnaissance, « moi qui « suis tout péché, comment pouvez-vous m'aimer ainsi? » Quelquefois elle voyait au-dessus d'elle ces mots écrits en lettres de flamme : « Camille, je vous aime », et tant de grâces, en la remplissant d'amour, augmentaient en elle le sentiment de ses infirmités. Persuadée qu'elle

était la plus grande pécheresse du monde, elle demandait à Dieu de lui faire expier ses fautes par des souffrances physiques et des maladies. Le Seigneur l'exauça: durant six mois, elle fut si fortement atteinte qu'on s'attendait tous les jours à la voir mourir. Elle passa tout ce temps à prier et à méditer, et elle en prit si bien l'habitude, que par la suite elle restait souvent trois ou quatre heures immobile, les yeux fixés à terre, la pensée absorbée en Jésus et en Marie. Elle était fréquemment plongée en de profondes extases : la vue d'une fleur, d'un fruit, d'une étoile, suffisait pour lui ouvrir tout à coup de célestes horizons, et la mettre en présence de Jésus dans sa gloire : « O mon Jésus », disait-elle, « les cieux célèbrent « votre splendeur. Si vos œuvres sont si belles, quel doit « être l'éclat de votre majesté ! Jetez un regard sur moi, « ô mon souverain bien ; pourquoi me laissez-vous si « longtemps errer sur la terre d'exil ? Vous êtes ma vie « et mon amour ; pourquoi m'éloignez-vous de votre « présence? »

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Obstacles que la bienheureuse Baptistine rencontre dans sa famille au moment de se consacrer au Seigneur. — Sa persévérance triomphe enfin de la résistance de son père. — Elle entre au couvent d'Urbin. — Son noviciat. — Nouvelles tentatives de son père pour la ramener au monde. — Elle fonde le couvent de Camerino. — Ses rapports avec le bienheureux Pierre de Moliano. — Ses progrès dans la vertu.

Après avoir vécu pendant quelque temps de ce genre de vie, Camille conçut tout à coup l'idée de se faire clarisse. Elle rencontra dans sa famille une vive opposition. Aussitôt que son père eut connaissance de son projet, il entra dans une violente colère, cria, gronda et fit toutes

les menaces dont les parents ont coutume d'effrayer l'esprit de leurs enfants. Camille supporta l'orage sans se plaindre, mais aussi sans faiblir : « Tous les supplices », disait-elle, « ne pourront m'empêcher de suivre la voie « où m'appelle le Seigneur mon Dieu ». Le père essaya les promesses séduisantes, les flatteries, les caresses ; il ne réussit pas plus qu'avec ses menaces. Alors il revint aux mesures violentes, enferma la malheureuse Camille dans sa chambre comme dans une prison, et la fit garder à vue jour et nuit. Quelle plus dure condition pour une jeune fille jusqu'alors entourée de soins, de caresses et d'amour ? Durant une année entière elle demeura ainsi arrachée par la violence du sein de sa famille et de ses amis, séparée du monde, sans pouvoir se consacrer à Dieu. Mais le Seigneur, qui avait jeté sur elle un regard de ses complaisances, ne l'abandonna pas dans l'affliction, et les consolations célestes ne lui firent pas défaut. La société des hommes lui manquait, elle vécut dans le commerce des saints et des Anges, jusqu'au moment où son père apaisé lui accorda enfin, avec sa liberté, la permission d'entrer au couvent des Clarisses d'Urbin.

C'est là que les héritières des plus nobles familles d'Italie, dédaigneuses des biens de ce monde, venaient chercher le calme de la solitude et la paix de la prière. Camille allait y trouver nombre de saintes filles, moins célèbres pour la grandeur de leur origine que pour l'austérité de leur vie et leurs vertus. Ce fut un véritable deuil à Camerino, quand on apprit qu'elle allait partir. Non-seulement son père qui lui disait : « Ma fille, tu « emportes avec toi mon cœur et le bonheur de ma vie » ; non-seulement ses parents et ses amis, mais les pauvres

qui perdaient leur bienfaitrice, les malheureux leur providence, les indigents leur soutien, les malades leur consolatrice, la pleuraient comme une mère ou une sœur bien-aimée. Tous les chemins étaient couverts d'une grande foule de peuple, hommes, femmes, enfants, qui la suppliaient avec des larmes dans la voix de ne pas les abandonner et de rester au milieu d'eux jusqu'à sa mort. Pour l'âme sensible de Camille, toutes ces affections sur lesquelles il fallait passer étaient un terrible obstacle ; elle eût mieux aimé marcher au travers des ronces et des épines ou sur des charbons ardents. Mais, Dieu aidant, son courage ne faillit pas. Elle pria avec ardeur le long du chemin, et après avoir invoqué à Lorette l'assistance de la très-sainte Vierge, elle arriva heureusement à Urbin, où elle fut reçue à bras ouverts par le duc et la duchesse, qui étaient de sa famille. Elle demeura quelques jours dans leur palais avant de se rendre au couvent, puis, impatiente de revêtir la robe de religieuse, elle franchit enfin le seuil de la maison de Dieu.

Grande fut sa joie quand elle fut admise à faire son noviciat. Elle ne tarda pas à donner à ses sœurs l'exemple de la soumission à la règle et de la perfection chrétienne. Toutes les vertus religieuses que jusqu'alors elle avait dû renfermer dans son cœur comme des joyaux dans un écrin parurent à la lumière pour l'admiration et l'édification de tous. Les flammes de l'amour divin la consumaient, et les grâces célestes descendaient sur elle avec une telle profusion, qu'on l'entendait parfois s'écrier : « Assez, ô mon Dieu ! assez, je n'en pourrais supporter « davantage ». Et comme si elle avait peur de s'enor-

gueillir des faveurs divines, elle demandait au Seigneur de lui envoyer encore des épreuves: elle fut exaucée. Vers le temps où elle devait prononcer ses vœux, elle tomba tout à coup gravement malade; et, ce qui lui fut plus pénible, son père fit de nouveaux efforts pour l'empêcher de mettre à exécution ses projets. Il venait souvent la voir au parloir du couvent, lui parlait du monde qu'elle avait aimé, des fêtes auxquelles autrefois elle avait pris part, ou encore la suppliait d'accepter la main de jeunes seigneurs qui la demandaient en mariage. Quand il eut épuisé tous ses arguments, sans la décider à renoncer à la vie religieuse, il essaya de lui faire choisir un Ordre moins sévère que l'Ordre des Clarisses. Il la supplia de suivre dans son palais la règle des Tertiaires, lui promit qu'on n'apporterait aucun obstacle à ses pratiques pieuses ou austères, qu'on lui faciliterait les moyens de faire le bien; il parla même de fonder à Camerino un couvent de religieuses consacrées au service des pauvres et des malades. Ses efforts se brisèrent contre la vaillante âme de Camille comme les flots contre les rochers du rivage, et en 1483, après de longs mois de luttes, de souffrances morales et de larmes, la pieuse fille put enfin prononcer ses vœux complets sous le nom de sœur Baptistine. Elle était âgée de vingt-deux ans.

Elle passa d'abord quelques mois à Urbin; puis son père, qui ne pouvait se consoler de la sentir si loin de lui, ayant fait bâtir à Camerino un couvent de Clarisses, elle y revint, à la grande joie de toute la ville et de sa famille en particulier, en 1484. Cette année-là, le quatrième jour de janvier, toutes les rues de la ville furent parées comme pour une fête, les maisons tendues

d'étoffes précieuses; les habitants étaient revêtus de leurs plus beaux habits. La bienheureuse Baptistine sortit du palais de son père, accompagnée de huit religieuses qu'elle avait amenées d'Urbin avec elle, suivie de toute la population, et après avoir visité les églises et les chapelles de Camerino, elle s'arrêta dans celle de saint Venant, martyr, où le prince Jules-César Varani remit au provincial les clefs du couvent, avec le bref pontifical qui lui permettait d'y installer les nouvelles Clarisses. Ce jour-là même, Baptistine et ses sœurs y étaient pour jamais renfermées.

Peu de temps après, le bienheureux Pierre de Moliano fut élu provincial. Quand il passa au couvent des Clarisses de Camerino, il déclara à Baptistine qu'il voulait entendre sa confession générale : elle refusa, persuadée, disait-elle, qu'il n'y avait pas nécessité. Mais à peine le saint homme était-il parti, qu'elle regretta de ne pas avoir suivi ses conseils ; elle lui écrivit une lettre pour lui demander pardon de son étrange refus, et elle lui promit de se confesser à son retour. Elle le supplia même à plusieurs reprises de hâter le moment de son arrivée, et cependant elle occupait ses jours et ses nuits à sonder les profondeurs de sa conscience, et le remords de ses fautes passées lui causait une si vive terreur, qu'elle ne cessait pas de gémir et de pleurer.

Enfin arriva le tant désiré Pierre de Moliano. La pieuse sœur vint s'agenouiller à ses pieds, lui raconta l'histoire de sa vie avec des sanglots, et dès lors elle goûta un repos sans agitation et sans trouble. Quelques jours plus tard, une clarisse d'une angélique beauté, avec qui Baptistine devait par la suite avoir de fréquents rapports, apparut pour la première fois à la pénitente. Le sourire aux

lèvres, les yeux resplendissants comme des étoiles, elle jetait sur la pénitente des regards remplis de mansuétude et de douceur. C'était la sainte mère Claire, la glorieuse sœur en Dieu du patriarche François, la fondatrice de l'Ordre. Depuis cette époque, la bienheureuse Baptistine, comme pénétrée d'une force nouvelle, se sentit plus vaillante contre les souvenirs du monde et les tentations du démon ; entièrement soumise à la règle, elle pratiquait si scrupuleusement la pauvreté primitive, qu'elle refusait même les aumônes qu'on lui offrait de tous côtés, et qu'elle priait les personnes bienfaisantes de les distribuer aux malheureux.

Il semble, d'ailleurs, que Dieu lui-même ait pris soin de faire l'éducation religieuse de la pieuse clarisse. Il augmentait dans son cœur le sentiment de l'humilité chrétienne en lui rappelant que personne, réduit à ses propres forces, n'est capable d'accomplir son salut, que l'âme humaine est trop faible, trop sujette à faillir, trop impuissante à se relever, si la grâce d'en haut ne lui vient pas en aide ; il lui remettait en mémoire les tentations auxquelles elle avait été en butte, et dont sa seule Providence lui avait permis de triompher, les complaisances coupables qui se glissaient en son âme pour les vanités du monde, pour les plaisirs passagers et trompeurs, pour les voluptés faciles et les séductions mensongères de la vie. Tous ces souvenirs qu'elle méditait avec fruit pour son perfectionnement étaient si vivants dans l'esprit de Baptistine, qu'elle croyait ne pouvoir assez remercier Dieu pour ses grâces passées, ni lui demander par des prières assez ferventes de lui continuer ses faveurs dans l'avenir. Elle s'humiliait en présence de ses sœurs, au

réfectoire, à la chapelle ; elle priait le Seigneur de la préserver comme d'un fléau de l'estime et de la considération des hommes ; elle appelait sur elle les souffrances physiques et morales, les maladies, le mépris, les douleurs de l'âme, pour ne pas être tentée un instant d'oublier son indignité et son néant. En revanche, elle honorait en autrui l'humaine nature qu'elle dédaignait si fort en elle-même. Les religieux de tous les Ordres, séculiers ou réguliers, les moines, les prêtres, les novices même, étaient l'objet de son admiration et de son respect. Elle voyait en ses sœurs non pas des créatures comme elle, sujettes à faiblir, mais des fiancées de Jésus. Jamais on ne l'entendit porter sur qui que ce soit un jugement défavorable.

Ses autres vertus égalaient son humilité : charité chrétienne, amour de la pauvreté sainte, mortifications, austérités, elle avait tout ce qui fait la parfaite religieuse. L'esprit de sainte Claire et de saint François semblait revivre en elle, et ses sœurs, en la voyant passer des journées entières au pied des autels, se nourrir de pain et d'eau, paraissaient toujours disposées à honorer en elle une envoyée du Seigneur.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Visions de la bienheureuse Baptistine. — Ses entretiens spirituels avec le Céleste fiancé. — Son amour immense pour Jésus. — Ses méditations sur les souffrances du crucifix. — Ses extases. — Révélations qu'elle obtient de Jésus lui-même sur les divins mystères de l'Incarnation et de la Rédemption.

La bienheureuse vierge était en effet, sinon une envoyée, du moins une élue du ciel. Plus d'une fois, lors-

qu'elle élevait son âme à Dieu, il lui arriva de voir briller au-dessus de l'autel une lumière plus éclatante que la clarté du soleil, plus douce que la lueur des étoiles ; ou bien elle sentait un parfum pénétrant se répandre autour d'elle, et son âme se remplissait d'une joie céleste. Elle avait ainsi l'intuition de la béatitude éternelle des âmes vertueuses qui ont vécu sur la terre au pied de la croix du Sauveur, et qui se sont nourries de sa précieuse chair et de son précieux sang. Un jour elle vit venir à elle deux Séraphins aux ailes d'or, aux vêtements plus blancs que la neige ; et ils lui prirent son cœur qu'ils portèrent tout palpitant aux pieds de Jésus crucifié. Durant deux mois, sa pensée ne fut occupée que des souffrances et du sacrifice du Fils de Dieu ; elle accomplissait ses devoirs de chaque jour machinalement, comme un automate ; son âme était avec le Christ. A la suite de ce prodige, sa piété pour les Anges s'accrut au point qu'elle n'en pouvait parler sans tomber en extase ; et depuis lors elle priait souvent Dieu de lui envoyer encore un Séraphin. Elle adressait aussi la même demande à la Reine des Anges, qui lui apparut plusieurs fois dans sa splendeur immaculée, et qui lui promit de faire exaucer ses vœux.

Le feu de l'amour divin la consumait tout entière ; sa vie se fondait en quelque sorte à ce foyer éternel, ses forces s'épuisaient ; elle avait peur que son cœur ne se brisât dans sa poitrine : « Seigneur », disait-elle souvent, « Seigneur, c'est trop pour une misérable créature ! je « suis indigne de tant de faveurs »; et de ses yeux s'échappaient des torrents de larmes. Alors le Fils de Dieu lui-même venait la consoler, et après avoir essuyé ses

larmes, il la pressait tendrement dans ses bras. Dans ces moments de joie et d'amour, une seule crainte la tourmentait : cette âme qui venait de goûter par avance un peu des béatitudes célestes, avait peur de rester trop longtemps enfermée dans la prison du corps, et elle priait avec ardeur le Très-Haut de la rappeler bientôt à lui, et de ne pas trop longtemps la laisser gémir sur la terre d'exil.

Parfois elle avait d'étranges visions, suscitées par l'esprit des ténèbres et permises par Dieu pour la plus grande gloire de sa fidèle servante. Elle se croyait transportée au fond de l'enfer, au milieu des âmes malheureuses, condamnée comme elles à d'éternelles souffrances, et les démons insultaient à sa vie passée au fond d'un cloître et à la récompense qu'elle en avait reçue. Mais Dieu n'abandonnait pas longtemps la bienheureuse Baptistine à ces terribles souffrances. Au moment même où Satan exerçait avec le plus de rage ses fureurs sur la sainte fille, les esprits célestes venaient lui apparaître et lui prodiguer les paroles de consolation et d'espérance. Ils lui enseignaient à mettre sa confiance dans le Seigneur, parce que, sans son appui, elle était exposée à des chutes profondes ; ils lui promettaient de veiller toujours sur elle, de rester à ses côtés, et de lutter, pour la défendre contre les Anges déchus, avec le glaive de feu.

Ces épreuves qui auraient pu être suivies de découragements subits et d'incertitudes malsaines, n'étaient au contraire pour la bienheureuse Baptistine qu'une occasion de plus de se rapprocher du Seigneur. Elle sentait croître au fond de son cœur un immense amour pour le grand Crucifié ; elle avait soif de se nourrir de sa chair et de

boire son sang dans le saint sacrement de l'Eucharistie, et presque tous les jours elle approchait de la sainte Table. Elle aimait à souffrir pour lui, et elle désirait avec ardeur recommencer avec lui un autre Chemin de la Croix.

C'est que dès sa jeunesse, et même dès son enfance, la bienheureuse fille s'était habituée à méditer sur les douleurs du Sauveur des hommes. Son esprit en était sans cesse occupé, et lorsque, aux mêmes époques de l'année, revenaient les jours où Jésus avait le plus supporté d'outrages pour l'amour de nous, on eût dit, à la voir plongée dans une tristesse profonde, qu'elle montait à ses côtés le Calvaire et qu'elle entendait les coups de marteau résonner sur les clous de ses mains et de ses pieds divins. Plus d'une fois, aux grandes fêtes du Sauveur, à Pâques ou à Noël, elle s'abandonnait à des extases infinies, où elle demeurait abîmée pendant des journées entières. C'est, nous l'avons vu, un vendredi saint, à la suite d'un sermon sur la Passion de Notre-Seigneur, que commença sa conversion.

Jésus lui apparut à plusieurs reprises. Un jour qu'elle lisait un récit des derniers moments du Christ, et que, le cœur plein d'angoisses, elle méditait sur ce long martyre, elle entendit tout à coup une voix céleste murmurer à son oreille : « Vois mes mains, mes pieds et mon côté », et levant les yeux, il lui sembla voir le cadavre du Fils de Dieu détaché de la croix, la tête inclinée sur le sein de la Mère de douleurs. Elle entendit les gémissements de Marie pleurant son enfant bien-aimé; et autour d'elle, Jean, le disciple chéri, Madeleine et les autres saintes femmes, versaient des torrents de larmes. A l'aspect de

ces souffrances infinies, la pieuse fille sentit elle-même son cœur se noyer dans un océan de tristesse, et l'émotion qu'elle éprouva fut si vive et si forte, que pendant quinze jours elle n'en put détacher sa pensée, et qu'on eût dit, à voir ses traits altérés et sa figure pâlie, un spectre sortant de son tombeau. Sa dévotion à Jésus et à sa sainte Mère ne fit que s'en accroître encore.

A la suite de visions semblables, répétées souvent, la bienheureuse Baptistine acquit une connaissance profonde des choses du ciel, et surtout de la vie et des souffrances de Notre-Seigneur, des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Le Seigneur lui-même prenait soin de l'en instruire ; il lui racontait dans des entretiens délicieux la grandeur de son amour pour les hommes et les souffrances qu'il avait voulu souffrir pour les arracher à l'éternelle damnation. « J'ai supporté », lui disait-il un jour, « tous les outrages, toutes les insultes, toutes « les maladies, toutes les tortures, tous les martyres « de l'âme et du corps. Si tu avais mille pieds, mille « mains, mille membres de chaque espèce, et que, au « même moment, sur chacun de ces membres, tu ressentisses mille douleurs, et cela pendant des années, tes « souffrances n'approcheraient pas encore des miennes. « J'ai erré dans le purgatoire pour les péchés des hom- « mes ; tous les remords qu'ils ont éprouvés depuis que « le premier d'entre eux a offensé mon Père céleste, « je les ai ressentis ; pour racheter leurs fautes, j'ai « supplié mon Dieu de faire tomber sur moi seul les « châtiments qu'il tenait suspendus sur leurs têtes ; enfin, « ce qui m'a été le plus cruel, j'ai vu à cause d'eux ma « Mère sans tache pleurer sur moi et souffrir de mes

« souffrances, et tous les jours, à chaque minute, je re-« commence la même série de douleurs, je remonte le « chemin du Calvaire chargé de la même croix sur la-« quelle je meurs pour chaque péché qui se commet ».

Une autre fois il lui répétait les paroles qu'il disait à ses disciples quelques jours avant d'expirer pour le salut de l'humanité : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, « parce que ceux que j'ai le plus aimés m'ont abandonné. « Judas, celui de tous à qui j'avais témoigné le plus d'af-« fection, m'a craché au visage ; et Pierre, sur qui j'avais « décidé d'asseoir mon Eglise, m'a renié trois fois. Le « peuple juif, que j'avais ramené de l'exil d'Egypte, le « peuple chéri de mon Père, n'a pas voulu me reconnaî-« tre et m'a préféré Barabas, un voleur et un assassin. « Ma fille, aucun de ceux pour qui j'ai souffert n'a com-« pris mon sacrifice ! »

Alors l'âme de la bienheureuse Baptistine se remplissait d'une tristesse infinie ; et lorsque, par un retour sur elle-même, elle songeait à la profondeur de l'abîme d'où l'avait tirée son céleste Fiancé, lorsqu'elle se rappelait le monde corrompu où elle avait failli perdre son existence, et qu'elle comparait ses orages et ses tempêtes aux voluptés pures et à la tranquille sérénité du cloître, elle se demandait avec terreur si, comme Judas et comme saint Pierre, comme le peuple juif et comme l'humanité tout entière, elle n'avait pas aussi renié son Dieu et manqué à tous les devoirs de la reconnaissance et de l'amour. « Seigneur », s'écriait-elle, « je veux souffrir pour mes « péchés, je veux moi-même racheter mes fautes, je veux « mériter par une longue vie d'épreuves la grâce immense « que vous m'avez faite de ramener dans le port une

« barque ballottée par tous les vents du monde, et d'avoir « fait pleuvoir sur ma pauvre âme la rosée de votre mi« séricorde ».

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Epreuves de la bienheureuse Baptistine. — Ses maladies. — Ses tentations. — Elle demande au Seigneur de la rappeler à lui. — Calme des dernières années de sa vie. — Sa mort et ses funérailles. — Son exhumation. — Conservation miraculeuse de sa langue. — Guérisons accomplies par son intercession.

La prière que la bienheureuse Baptistine adressait si souvent au Seigneur, de l'éprouver par des maladies, des douleurs physiques et morales, fut exaucée durant sa vie presque tout entière : elle souffrit tout ce qu'il est humainement possible de souffrir. Son corps fut affligé par des maladies longues et terribles, et son esprit par des tortures de toute espèce. Les remords de sa conscience ne lui laissaient pas un moment de repos : jour et nuit elle croyait entendre la voix de son Dieu qui lui reprochait son ancien amour pour le monde et ses résistances à la grâce. D'horribles tentations l'obsédaient : le démon la poussait à des crimes dont la seule pensée lui faisait horreur. Malgré la droiture de sa volonté, elle avait peur de succomber à des assauts si violents et si répétés ; il lui semblait quelquefois qu'il était impossible de résister plus longtemps, et qu'elle ne pouvait manquer de céder à de nouvelles attaques. Il faut ajouter à ces tentations si humiliantes des ténèbres qui obscurcissaient son esprit et l'empêchaient de voir la main de Dieu dans les terribles épreuves par lesquelles il la faisait passer.

Toutefois, au plus fort de ses angoisses, elle ne cessait de crier vers lui : « Seigneur », disait-elle, « venez à mon

« secours, hâtez-vous de me secourir. O Père de toutes « les grâces, Dieu de toutes les miséricordes, ayez pitié « de moi, qui suis votre humble servante. Seigneur, voilà « trois ans et plus que j'erre dans les ténèbres, parmi les « ronces et les épines, mes forces s'épuisent et le courage « va m'abandonner. Faites briller à mes yeux la lumière « qui vivifie, ou je vais m'égarer et me perdre à tout ja- « mais. Je vous demandais de souffrir pour l'amour de « vous et pour le rachat de mes fautes ; maintenant, j'ai « peur de tomber dans ce chemin difficile bordé de pré- « cipices. Rappelez-moi à vous, ô mon Maître, Jésus ! « faites-moi goûter le repos dont j'ai besoin ; votre croix « est trop lourde pour mes faibles épaules. Soutenez dans « vos bras votre fille qui chancelle, elle est comme le « publicain qui n'ose pas lever les yeux au ciel et qui les « tient baissés vers la terre. Seigneur ! Seigneur ! ayez « pitié de moi ».

Mais Dieu, qui sait mieux que les hommes ce qui doit faire leur félicité, prolongea pendant plusieurs années ces luttes et ces ténèbres. Ce ne furent pas d'ailleurs les seules afflictions dont fut abreuvé le cœur de la bienheureuse Baptistine. Son père et ses trois frères, à qui elle avait toujours gardé une tendre affection, furent jetés en prison et massacrés dans les guerres qui eurent lieu à cette époque ; et ces malheurs, joints à ses douleurs intérieures, accablèrent complètement la pieuse fille du Seigneur.

Cependant, la fin de ces épreuves si longues et si cruelles approchait. Si Dieu ne rappela point à lui sa servante, comme elle le demandait sans cesse, c'est qu'il voulait la dédommager de tout ce qu'elle avait enduré et

lui accorder dès cette vie la récompense de son courage et de sa fidélité au milieu de ses souffrances. Il lui rendit la paix de l'esprit et du cœur et alluma dans son âme ravie le feu des ardeurs séraphiques. Quelle joie pour elle, après s'être vue si souvent au bord de l'abîme, de jouir de la douce intimité de Jésus-Christ et de se sentir embrasée des flammes de l'amour divin ! Son confesseur, le bienheureux Pierre de Moliano, dont les consolations ne lui avaient jamais manqué, lui témoigna par des lettres touchantes la part qu'il prenait à ce changement survenu tout à coup dans son existence. C'est à son instigation que plus tard elle écrivit sur la Passion ce qu'elle avait appris de la bouche même du Sauveur, et qu'elle composa un traité admirable, mais trop peu connu aujourd'hui des souffrances intérieures de Jésus-Christ.

On sait peu de choses sur les dernières années de la vie de cette bienheureuse vierge. En 1505, sur l'invitation du pape Jules II, elle alla fonder à Fermo un monastère de son Ordre. Elle fut à plusieurs reprises sous-directrice et abbesse du couvent de Camerino, où elle laissa une grande réputation de sainteté. Elle mourut le 31 mai 1527, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et ses funérailles furent célébrées avec pompe. Un parfum céleste s'exhalait de son corps qui resta plusieurs jours exposé à la vénération des fidèles.

Trente années après sa mort, on exhuma ses précieux restes qui furent trouvés dans un parfait état de conservation. Sa figure était encore très-belle, et ses grands yeux brillaient comme au temps de sa jeunesse ; un sourire céleste s'épanouissait sur ses lèvres toutes roses, on eût dit qu'elle allait parler. Les religieuses voulaient la

transporter au chœur, mais l'aumônier du couvent s'y opposa, fit reclouer les planches du cercueil et recouvrir de terre la bienheureuse.

En 1593, on rechercha de nouveau parmi les cadavres couchés dans le caveau commun le corps de Baptistine. Au moment où on le découvrit, une odeur pénétrante et douce remplit la chapelle tout entière. Cette fois, les os étaient desséchés et la chair se détachait par lambeaux; mais la langue était encore rose et intacte. Un prêtre qui était présent la prit dans ses mains et répéta avec une profonde émotion les paroles de sainte Bonaventura sur la langue de saint Antoine de Padoue qu'on avait, comme celle de Baptistine, retrouvée intacte après la dissolution du corps: « Langue bénie, qui as loué Dieu et qui as ap-« pris les autres hommes à le louer, c'est maintenant que « l'on connaît tes mérites ». On plaça cette précieuse relique dans une châsse en argent, où on la voyait encore en 1680. Devant le sépulcre où le reste du cadavre était étendu brûlait une lampe d'or donnée par les habitants de Camerino. En 1639, Constance Magalotti Barbarini, nièce du pape Urbain VIII, vint avec ses sœurs, Lucrèce Vaïni et Marie Machiavel, honorer la bienheureuse Baptistine, et elle fit frapper, en souvenir de ce pèlerinage, une médaille d'or à l'effigie du pape. Anna Colomna, épouse de Thaddée Barbarini, une autre nièce du même pontife, se souvint à cette époque de sa parenté avec la famille des Varani, et alla visiter le couvent de Camerino, en compagnie d'Emile Altieri, évêque de cette ville, qui plus tard devint pape sous le nom de Clément X.

On a négligé d'inscrire dans le Martyrologe de l'Ordre

les miracles qui s'accomplirent par l'intercession de la bienheureuse Baptistine pendant le siècle qui suivit sa mort; mais à partir du dix-septième siècle, la chronique du couvent lui en attribue un certain nombre.

Sœur Marthe Nenéci souffrait depuis longtemps de la goutte, et avait grand'peine à marcher avec deux béquilles : elle invoqua l'intercession de Baptistine, et au bout de quelques jours fut complètement guérie. Plus tard, elle fut encore délivrée de violents maux de tête qui la mettaient dans l'impossibilité de goûter un moment de repos.

Sœur Laure Rossetti, menacée de devenir aveugle, recouvra l'usage de ses yeux grâce à l'intercession de la bienheureuse. Une autre sœur, paralysée d'un bras, fut guérie en venant s'asseoir sur la pierre de son tombeau. Une foule de religieuses, sœur Benoîte Bona-Pasta, sœur Christine Manardi, sœur Colombe Piselli, sœur Cécile Ugolini, des habitants de Camerino et d'autres villes de l'Italie, aveugles, muets, boiteux ou paralysés, furent rendus à la santé par l'intercession de Baptistine.

Aussi la réputation de sainteté de la bienheureuse s'était-elle répandue dans l'Italie entière, et le pape Grégoire XVI, après avoir consulté le sacré Collége, permit de célébrer chaque année une messe en son honneur.

(MATTHIEU PASCUCCIUS.)

FRÈRE JEAN DE SAINT-BERNARD

MARTYR AUX INDES OCCIDENTALES

1599. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Prédications et mort glorieuse du bienheureux Jean de Saint-Bernard. — Premières missions catholiques au Paraguay. — Les Pères Bernard d'Armenta, Alphonse de Saint-Bonaventure et Louis de Bolanos. — Développement de la religion du Christ dans l'Amérique du Sud.

Au nombre des hommes apostoliques de l'Ordre de Saint-François qui ont répandu leur sang dans les Indes occidentales pour le triomphe de la foi catholique et romaine, il faut placer frère Jean de Saint-Bernard, qui mourut glorieusement, en 1599, dans la custodie récemment fondée sur les bords de la Rivière argentine ou Rio de la Plata. Quoique simple frère lai, il avait pendant plusieurs années prêché avec succès la vraie religion aux Indiens barbares qui habitaient ces contrées ; mais un jour, à l'instigation d'un des prêtres de leurs faux dieux, ils se saisirent de lui, le lièrent à un arbre et le percèrent à coups de flèches. Le glorieux martyr ne mourut qu'au bout de trois jours, et durant tout ce temps, sans songer à ses souffrances, il prêcha la parole de Dieu d'une voix aussi calme que s'il eût été assis dans une chaire chrétienne, entouré d'auditeurs chrétiens. Furieux de cette constance au milieu d'un si cruel supplice, les barbares s'approchèrent de lui et le frappèrent de leurs casse-tête jusqu'à ce que le pieux serviteur de Dieu eût rendu l'âme ; et, non contents encore, ils lui arrachèrent le cœur et le jetèrent aux chiens.

C'est le Père Daza qui nous a conservé la relation de cette mort glorieuse. Comme nous y trouvons joint le récit de l'établissement de la religion chrétienne au Paraguay et dans les contrées qui avoisinent le Rio de la Plata, par les Frères Mineurs, nous croyons qu'il ne sera pas inutile d'en donner ici un abrégé.

A peine ces pays lointains et encore plongés dans une barbarie complète avaient-ils été explorés, que cinq frères de l'Ordre de Saint-François s'y rendirent, sous la conduite du Père Bernard d'Armenta, pour y enseigner la religion du Christ. Ils s'adjoignirent trois soldats espagnols qui, ayant fait partie de la première expédition, connaissaient un peu la langue des Indiens et pouvaient ainsi les aider dans la grande œuvre qu'ils allaient entreprendre ; puis ils s'enfoncèrent dans les terres et visitèrent les villages perdus au fond des forêts, prêchant partout la parole de Dieu. Une foule immense d'Indiens se pressaient sur leur passage et se convertissaient à leur voix. Beaucoup reçurent le baptême ; l'usage de la polygamie disparut peu à peu ; des mœurs plus douces et conformes à la morale du Christ prirent la place des habitudes grossières et barbares de ces peuplades presque sauvages. En une seule année (1538), tous les pays formant ce qu'on appelle aujourd'hui le Paraguay, et les territoires compris entre le Rio de la Plata et le Brésil, furent ainsi parcourus par les missionnaires.

Le Père Bernard d'Armenta envoya alors à Séville, au conseil des Indes, une longue lettre où il rendait compte des travaux qu'il avait déjà accomplis et de ce qui restait à faire. Il y déclarait qu'avec ses seuls compagnons il ne pouvait suffire à la tâche, que le nombre des Indiens qui

demandaient le baptême était immense, et il priait le conseil de leur adjoindre douze missionnaires de l'Ordre Séraphique.

Quelque temps après les nouveaux apôtres arrivaient au Paraguay, et parmi eux le Père Alphonse de Saint-Bonaventure et le Père Louis de Bolanos. Le christianisme fit des progrès rapides, des églises s'élevèrent de tous côtés ; dans le seul territoire de Guayra, on en comptait vingt-quatre. Les Frères Mineurs marchaient toujours à pied, sans armes pour se défendre en cas d'attaque, se nourrissant de fruits et de racines. Ils rassemblaient autour d'un autel improvisé les Indiens dispersés sur les montagnes et dans les forêts, leur apprenaient à vivre en communauté, à se réunir dans des villages ou dans des villes ; puis ils prêchaient, convertissaient et baptisaient au nom du Seigneur. Bientôt des couvents s'élevèrent ; d'autres Frères Mineurs arrivèrent d'Espagne, des Indiens même prirent la robe de religieux, et la custodie de Paraguay se forma comme par enchantement. Le Père Louis de Bolanos, qui semble avoir reçu de Dieu, comme les premiers Apôtres du Christ, le don des langues, écrivit dans les divers dialectes indiens un catéchisme où étaient consignées et expliquées les principales vérités de la religion. Il donnait lui-même l'exemple des vertus qu'il enseignait ; son austérité est restée légendaire dans ces contrées : pendant vingt ans il ne vécut que d'eau et de racines. Un autre vénérable prêtre, le Père Martin Ignace, continua après lui l'œuvre qu'il avait si bien commencée.

Au milieu du dix-septième siècle, grâce aux courageux efforts des disciples de saint François, la religion catho-

lique était répandue dans tout ce qu'on connaissait alors des deux Amériques.

(DAZA et WADDING.)

PÈRE GASPARD DE SAINT-JOSEPH

1575. — Pape : Grégoire XIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Premières années du Père Gaspard. — A quinze ans il reçoit l'habit des mains de saint Pierre d'Alcantara. — Son noviciat. — Ses épreuves durant six années. — Il est nommé maître des novices. — Sollicitude paternelle avec laquelle il s'acquitte de cette charge. — Sa dévotion à la sainte Vierge. — Ses rapports avec sainte Thérèse d'Avila. — Ses miracles et sa mort.

Au temps où le bienheureux Pierre d'Alcantara parcourait l'Espagne, il fut reçu à Bèze, en Andalousie, dans la maison d'un riche gentilhomme. Il y avait là un jeune enfant de douze ans, à la figure intelligente et vive, qui ne pouvait détacher ses yeux du vénérable Père, et qui lui témoignait naïvement une admiration mêlée de respect. C'était le fils du maître du logis. Saint Pierre d'Alcantara vit sur son front le signe des élus du Seigneur : « Ayez bien soin de cet enfant », dit-il à l'heureux Père, « car il sera un jour un grand serviteur de Dieu ».

Cette prédiction de l'austère religieux sur Gaspard de Saint-Joseph ne devait pas tarder à se réaliser. A l'âge où les jeunes gens ne songent qu'à leurs plaisirs, il visitait les églises, ornait les autels, servait la messe et chantait les sacrés cantiques. Il apprit en quelques mois la langue latine, qu'il parlait aussi facilement que la sienne propre. A quinze ans, sans prendre congé de ses parents, n'écoutant que la voix intérieure qui l'appelait sans cesse,

il s'en fut au couvent d'Arenas, où saint Pierre d'Alcantara lui-même lui donna l'habit de l'Ordre et le dirigea pendant quelques années dans le chemin de la vertu. Il eut le bonheur, pendant le temps que dura son noviciat, de rester au service du saint homme, alors abattu par l'âge et les infirmités. Sous sa direction il fit de rapides progrès, et à la grande joie de ses frères dont il avait su tout d'abord gagner l'affection, il prononça ses vœux, aussitôt le temps prescrit écoulé. Il répéta, presque sans en avoir conscience, les paroles qu'on lui dictait; son âme, plongée dans une extase profonde, abîmée en Dieu, était étrangère à toutes les choses de la terre et goûtait un repos d'une douceur infinie.

Quoique son disciple ne fût plus novice, saint Pierre d'Alcantara ne l'abandonna pas encore : il voulut jusqu'à la fin l'aider de ses conseils et le soutenir de son expérience. Un jour qu'il l'accompagnait dans une pieuse tournée, frère Gaspard, que l'ardeur du soleil avait altéré, se mit à genoux devant un ruisseau et but de l'eau dans le creux de sa main : «Mon fils», lui dit le saint vieillard, « tu as mouillé tes lèvres sans en avoir demandé la per-« mission à ton supérieur ; le Seigneur va te punir par « un violent mal de gorge. Tu demeureras dans la « maison hospitalière où nous nous rendons, jusqu'à ce « que je trouve bon de t'envoyer chercher par un frère « qui te ramènera guéri ». Au même moment, Gaspard ressentait les premières atteintes du mal ; il fut obligé, comme le lui avait annoncé le vénérable Pierre d'Alcantara, de rester dans la première maison qu'ils rencontrèrent ; et au bout de quelques jours, au moment même où la douleur était le plus violente, un religieux du

couvent vint le demander ; il se leva, sortit et recouvra la santé.

Tous les jours le Père Gaspard offrait le saint sacrifice de la messe avec une tendre piété ; le seul aspect de son visage, au moment où il chantait le *Sanctus*, inspirait la dévotion et le respect. Il était chaste comme une vierge ; jamais il ne leva les yeux sur les femmes, et quand par hasard il était forcé d'avoir avec elles des entretiens toujours trop longs à son gré, il regardait obstinément la terre. Il ne consentit jamais à entendre leurs confessions ; il avait trop peur de perdre le repos de son âme. C'est ainsi qu'il parvint à conserver jusqu'à la mort sa robe virginale pure de toute souillure, et l'on peut dire que, durant toute sa vie, il n'eut jamais à lutter contre les mauvaises pensées.

Cependant, les tentations et les épreuves ne lui firent pas défaut. Durant six longues années, son âme fut en proie à des troubles violents ; il avait peur, il se sentait perdu dans les ténèbres, sa conscience lui faisait des reproches continuels, et il put croire que Dieu s'était éloigné de lui. Qu'il s'enfermât dans la solitude ou qu'il vécût de la vie commune, il était en butte aux mêmes obsessions. Les austérités et les mortifications, les jeûnes, les coups de discipline, les prières prolongées pendant des nuits entières, toutes les pieuses pratiques prescrites par la règle étaient impuissantes à lui rendre le repos. Pénétré qu'il était du sentiment de son indignité, il osait à peine invoquer le nom de Jésus : il avait peur d'attirer sur lui les foudres du Très-Haut. L'esprit malin le tourmentait sans cesse et s'acharnait sur lui, dit la chronique, comme des mouches sur un cadavre. Les prières

de ses frères n'obtinrent pas un meilleur résultat que les siennes ; ses souffrances se prolongeaient, et il désespérait d'en voir arriver la fin. C'est seulement auprès de sainte Thérèse d'Avila qu'il commença à retrouver un peu de calme et de tranquillité ; sa dévotion au saint sacrement de l'Eucharistie, des jeûnes prolongés, des mortifications fréquentes, des austérités pratiquées dans un esprit d'humilité, lui rendirent enfin le repos de l'âme : l'époque de l'épreuve était passée.

Le Père Gaspard se sentit alors au fond du cœur un immense désir d'aller prêcher la vérité aux Maures de l'Afrique et de mériter, par une mort glorieuse, la couronne des martyrs. Telle était l'ardeur qui l'enflammait, que souvent, au milieu de la nuit, il descendait dans le jardin du couvent pour rafraîchir son âme par la contemplation des merveilles du ciel étoilé. Quand arriva la nouvelle que les Turcs venaient d'être battus par les flottes de la chrétienté, il en ressentit une telle joie qu'il courut à l'église du couvent remercier Dieu du triomphe de la foi ; et qu'au milieu de son action de grâces, tombant tout à coup dans une extase profonde, il se sentit soulevé de terre en face de l'autel de tous les saints, tandis qu'une lumière éblouissante l'enveloppait tout entier.

Les vertus du Père Gaspard et sa science profonde des choses de la religion le firent bientôt choisir pour maître des novices, charge qu'il garda jusqu'à sa mort, lors même qu'il fut nommé gardien et définiteur. Il avait pour eux des attentions et une sollicitude paternelles ; les conseils qu'il leur adressait, surtout au moment où ils prononçaient leurs vœux, étaient dictés par une sagesse

plus qu'humaine. Son éloquence allait droit au cœur quand il leur disait les douceurs de la vie religieuse et contemplative, les plaisirs sans mélange que l'homme goûte à s'anéantir devant Dieu, à n'avoir d'autre volonté que celle de ses supérieurs, dans le calme de la solitude, loin des vanités du monde, sans souci des richesses mondaines, des fausses voluptés, des ambitions malsaines, de tout ce qui trouble, agite et corrompt la misérable humanité. Il leur racontait sa propre vie, ses épreuves, la façon dont, avec l'aide de Dieu, il avait triomphé du démon, et il leur inspirait un ardent désir de marcher à la suite de tous les saints religieux dans la voie de la perfection et du salut : « Confessez-vous souvent », ajoutait-il, « c'est « le moyen de recommencer sa vie avec un cœur nou- « veau et des forces nouvelles ; fuyez la société des « hommes, aimez votre cellule solitaire, où vous serez « en présence de Dieu ; lisez et écrivez de bons livres. « Parlez peu, vous éviterez ainsi bien des occasions de « pécher ; le silence favorise la méditation bien plus utile « à l'âme que les entretiens futiles et frivoles. Tâchez « d'être toujours, par la pensée, en communication di- « recte avec Dieu ; approchez-vous souvent de la sainte « Table, et quand le prêtre célèbre le saint sacrifice, « commencez en esprit avec lui. Travaillez, l'oisiveté « pèse et tourmente, elle est la mère des tentations ; mor- « tifiez-vous pour éloigner les attaques du démon ; celui « qui vit dans l'austérité a déjà triomphé des tentations ».

C'est par de tels conseils que le Père Gaspard formait à la vertu les jeunes novices. Il eut la satisfaction de voir un grand nombre d'entre eux devenir plus tard de saints religieux ; beaucoup même, devenus missionnaires

au Japon, répandirent leur glorieux sang pour le triomphe de la foi.

Le Père Gaspard avait une grande dévotion à la très-sainte Vierge, et il en reçut des grâces extraordinaires. Souvent, lorsqu'il priait à genoux devant ses statues, il voyait sur son visage de marbre se dessiner un sourire angélique.

Il continua jusqu'à sa mort à avoir des rapports spirituels avec sainte Thérèse, surtout lorsqu'il eut perdu son premier directeur, saint Pierre d'Alcantara. Il lui écrivait souvent pour lui rendre compte de l'état de son âme, pour lui demander des conseils ou des consolations.

Le Père Gaspard eut le don de miracles. Non-seulement ses prières délivrèrent de leurs tourments un grand nombre d'âmes du purgatoire qui, par la suite, lui apparurent pour le remercier de son intercession, mais encore il rendit la santé à des malades dont l'état était désespéré et qui étaient depuis longtemps abandonnés par les médecins. C'est ainsi que, au couvent de Loriana, une femme aveugle recouvra l'usage de ses yeux, pour s'être fait imposer la croix par ce saint homme. Des boiteux, des paralytiques furent aussi guéris.

Aussi la réputation du Père Gaspard s'était-elle répandue dans toute la province de Saint-Joseph, et les religieux les plus austères le regardaient comme un miroir de sainteté. Il fut honoré dès cette vie, comme un bienheureux par tous ceux qui le connurent.

C'est le jour de la fête du très-saint Sacrement, à Villanueva-de-la-Serena, qu'il prit le germe de sa dernière maladie. Quoique souffrant d'un léger mal de tête, il

avait voulu, en qualité de gardien, marcher en tête de ses religieux à la procession ; la cérémonie à peine terminée, il fut obligé de se rendre à l'infirmerie d'où il ne devait plus sortir. Il ne tarda pas à comprendre que sa dernière heure était venue. Il se confessa, reçut avec de douces larmes le pain des Anges et resta quelque temps absorbé dans une muette contemplation. Ses frères pleuraient autour de lui ; il les consola de son mieux, leur demanda pardon du scandale dont il avait pu être l'objet et leur fit ses dernières recommandations. Enfin, il se fit étendre sur la terre nue, prit en mains son crucifix, et après avoir encore murmuré quelques prières, il s'endormit doucement dans le sein de Dieu, en 1575. Ses funérailles furent célébrées au milieu du deuil universel et ses restes mortels furent longtemps l'objet de la vénération publique.

(*Chron. de la prov. de St-Joseph.*)

FRÈRE JEAN DE LA SOLIDAD

1576. — Pape : Grégoire XIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Répugnance de frère Jean pour le mariage. — Son entrée en religion. — Son noviciat exemplaire. — Humilité de frère Jean. — Son obéissance à ses supérieurs. — Epreuves qu'on lui fait subir et sa patience inaltérable. — Sa dévotion au saint Sacrement de l'Eucharistie et ses longues extases. — Sa constance dans les maladies. — Sa mort.

Frère Jean de la Solidad naquit à Salamanque, de parents pieux qui lui donnèrent une éducation chrétienne. Il était âgé de vingt-quatre ans lorsqu'il perdit son père : sa mère, qui depuis longtemps nourrissait l'espoir de

bercer ses petits enfants, le pressait sans cesse de chercher une épouse; mais un invincible dégoût l'éloignait du mariage, et il se retira au couvent d'Arenas, en qualité de frère lai.

Il eut le bonheur d'être tout d'abord guidé dans le chemin du salut par le Père Gaspard de Saint-Joseph, alors gardien et maître des novices. Au bout de quelque temps, ses vertus, son humilité surtout, faisaient l'admiration de tous les religieux. Il était vêtu d'une mauvaise robe de toile grossière, remplie de pièces et de morceaux de couleurs différentes, et qu'il faisait lui-même avec les vêtements abandonnés par ses frères. Pour lit, il n'avait qu'une planche raboteuse ; pour nourriture du pain et de l'eau : il distribuait aux pauvres les légumes et la viande qu'on lui donnait au réfectoire pour son usage personnel. Quand il trouvait quelque malheureux à la porte du couvent, il avait pour lui les attentions et le respect qu'il aurait témoignés au Fils de Dieu lui-même. Son plus grand chagrin était de n'avoir pas quelque aumône à faire aux indigents qu'il rencontrait sur son chemin. Quand ses supérieurs lui reprochaient doucement les trop grandes privations qu'il s'imposait : « Eh « quoi ! mon Père », répondait-il, « moi, le plus misérable « des hommes, je suis vêtu et nourri sans qu'il m'en « coûte ni travail, ni peine, et je verrais des frères de « Jésus-Christ nus et affamés, sans partager avec eux ce « qui ne m'est pas même nécessaire ! »

Fidèle à la règle de saint François, le bon frère en pratiquait avec joie toutes les ordonnances ; il n'y manquait que lorsqu'il y était en quelque sorte forcé par l'intérêt de son prochain. La loi du silence imposée aux Frères

Mineurs avait pour lui un charme indicible ; elle lui permettait de se livrer à de longues méditations et de s'entretenir au fond du cœur avec son Dieu et les esprits célestes ; et cependant, quand un malheureux venait lui demander des consolations, il laissait déborder la douce éloquence dont son âme était pleine ; il dépensait de longues heures à lui verser des paroles de paix et d'espérance, et personne n'est jamais venu en vain implorer son assistance.

Frère Jean était presque continuellement absorbé en Dieu ; il ne sembait pas vivre de la vie de ce monde. Aussi ses actions avaient-elles souvent un caractère étrange, et ceux qui ne le connaissaient pas auraient pu le prendre pour un insensé. C'est qu'il était de ceux dont Notre-Seigneur a dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit, « parce que le royaume des cieux est à eux » ; c'est que le ciel seul occupait sa pensée, et les choses de la terre étaient pour lui comme si elles n'étaient pas.

Entre toutes les vertus par lesquelles le bon frère s'attirait le respect et l'admiration des autres religieux, l'obéissance fut sa vertu de prédilection. Un mot, un signe le faisait accourir ; jamais une objection, jamais un mouvement de sa physionomie qui témoignât de l'impatience ou de l'ennui ; le moindre désir d'un de ses supérieurs était pour lui un ordre. Il avait une voix superbe, pleine de douceur et d'onction ; mais une timidité insurmontable l'empêchait de chanter seul en public. Le gardien du grand couvent de Saint-Bernardin, à Madrid, après avoir célébré la fête de Pâques, pria le Père Jean de chanter un cantique sacré ; sans hésiter, sans songer un instant à la fausse honte qui à tout autre moment eût

étranglé les sons dans sa gorge, il courut se placer au milieu du réfectoire et célébra les louanges du Seigneur.

Un jour, sur l'ordre du médecin, il avait préparé au gardien du couvent d'Arenas une portion très-amère. Le supérieur, alors entouré d'un certain nombre de personnes qui étaient venues prendre des nouvelles de sa santé, reçut le pauvre frère assez brusquement et le renvoya sans façon : « Prends-toi même cette potion, lui « dit-il, et laisse-moi en repos ». Jean but jusqu'à la dernière goutte.

Comme sainte Thérèse, il ne demandait à Dieu, dans ses prières, que de lui envoyer des épreuves et des souffrances. Il avait soif de peines et de douleurs ; elles ne lui manquèrent pas. Il semble avoir été pendant toute sa vie le jouet perpétuel des autres religieux. Ses supérieurs lui faisaient pour des riens les plus amers reproches, ils lui imposaient de rudes pénitences, des mortifications et des coups de discipline. Inutile d'ajouter que ce n'était pas dans le misérable but de tourmenter un supérieur, mais bien pour le former à la patience, à l'humilité et au mépris de soi-même. Le Père Gaspard de Saint-Joseph surtout, qui le connaissait mieux que tout autre, qui lisait pour ainsi dire dans le fond de son âme et qui savait bien que les épreuves et les souffrances étaient son seul désir et sa grande consolation, lui imposait de longs travaux, l'humiliait sans motif, le tournait en ridicule en présence de tous ses frères. C'est dans ces moments que l'âme du bienheureux Jean paraissait le plus calme et le plus heureuse : il souriait doucement, sa figure éclairée par une joie intérieure respirait la sérénité et la paix, et ses grands yeux levés au ciel avec amour sem-

blaient remercier le Seigneur de ses grâces inépuisables.

Il se confessait souvent et s'approchait de la sainte Table autant de fois que ses supérieurs le lui permettaient. Il se préparait à la communion par le jeûne, la prière, les mortifications, les longues disciplines ; et quand enfin il recevait la céleste nourriture, son cœur débordait de reconnaissance ; des torrents de larmes coulaient de ses yeux, et l'on eût dit que la joie allait le suffoquer. Les lieux déserts et silencieux étaient ceux qu'alors il recherchait le plus pour rendre grâce à Dieu ; souvent il y restait en extase pendant des heures entières. Parfois aussi, pendant qu'il servait la messe, au moment où le prêtre prononçait les paroles de la consécration, il tombait tout à coup dans une profonde contemplation, et il fallait qu'un autre frère vînt achever d'assister l'officiant.

Un jour, au couvent d'Arenas, le jour de la fête du très-saint Sacrement, il suivait la procession, un cierge à la main, attentif à veiller sur lui-même et s'efforçant de tempérer l'ardeur de son âme en méditant sur ses fautes et sur son indignité. Mais, en dépit de lui-même, la grâce l'emporta : il laissa tomber son cierge à terre, et, au grand étonnement des assistants, on le vit s'élever, tout rayonnant de lumière, à une hauteur prodigieuse. Toute cette journée il demeura en extase ; sa figure exprimait une telle félicité, qu'il paraissait vivre de la vie des bienheureux ; ses yeux brillaient comme deux étoiles. Le lendemain son gardien lui fit confesser à haute voix son indignité et son néant au milieu du réfectoire, et lui adressa quelques paroles sévères, pour le prémunir contre les tentations de vanité et d'orgueil.

Les extases du bienheureux frère étaient très-fréquentes : la vue d'une croix, un mot entendu suffisait pour le transporter en imagination dans les espaces infinis. Aussi évitait-il les entretiens avec les personnes mondaines : il aimait mieux converser , pendant de longues heures, seul à seul avec Dieu. Il ne parlait aux autres religieux que des choses de la religion, des mystères, de l'incarnation de notre Sauveur, de sa mort, de la rédemption des hommes ; et alors il y avait dans sa parole une autorité si grande et une si puissante éloquence, que les plus savants docteurs avouaient n'avoir jamais si bien compris ces sublimes vérités.

Le bienheureux Jean fut sujet, durant sa vie, aux maladies, aux souffrances de toute sorte, aux tentations du démon : il puisa dans la prière la force de triompher de toutes les épreuves. Jamais on ne l'entendit pousser une plainte ; on le voyait seulement, quand la douleur devenait trop vive, faire de fréquents signes de croix, comme pour appeler Jésus à son aide. Sa dernière maladie fut longue et cruelle : tout son corps était agité par de violents soubresauts ; mais à peine eut-il reçu les Sacrements des mourants qu'il recouvra la tranquillité et la paix. Sa figure amaigrie souriait doucement, et ses lèvres entr'ouvertes murmuraient des prières et des mots de reconnaissance et d'amour. Il mourut, entouré de tous ses frères qui le regrettaient, au couvent de Villanueva-de-la-Serena, en 1576. Il fut enseveli auprès du Père Gaspard de Saint-Joseph, son gardien, son maître et son ami.

(*Chron. de la prov. de St-Joseph.*)

TROISIÈME JOUR DE JUIN

—

LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE SPELLO

1254. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Le pieux jeune homme. — Le saint curé. — Le saint religieux. — André est enfermé à deux reprises par ordre du général Elie. — Son éloquence. — Il est nommé par le chapitre de Soria prédicateur de l'Ordre. — Conversions qu'il provoque dans les villes et les villages de l'Italie. — Son humilité. — Son retour à Spello. — Sa mort et culte qui lui a été rendu.

Le bienheureux André naquit en 1194, dans la petite ville de Spello, non loin d'Assise, en Italie. Sa jeunesse fut pieuse et s'écoula dans la pratique de toutes les vertus ; encore adolescent, à l'âge où les passions sont dans leur force, il avait déjà pour le monde et ses plaisirs le plus profond mépris, et son esprit n'était occupé que de bonnes œuvres et de pensées de charité.

Ordonné prêtre par Nicolas, évêque de Spolète, il fut nommé curé à la demande des fidèles, sur qui il veilla avec une sollicitude paternelle pendant de longues années. Sa fortune, considérable pour l'époque, lui servit à faire le bonheur des malheureux, à soulager les pauvres, à vêtir les orphelins, à soigner les malades. A ses moments perdus, il courait au monastère de Camaldoli, fondé par saint Romuald, dans le voisinage de Spolète, priait pendant quelques heures dans la solitude ou s'entretenait avec les moines des choses de la religion.

Sa mère et sa sœur étant venues à mourir, il se démit de sa cure, distribua son bien aux pauvres et s'en fut, à

l'âge de vingt-neuf ans, demander à saint François d'Assise l'humble habit de l'Ordre Séraphique : il était alors le premier et le seul, parmi les soixante-douze disciples de saint François, qui fût revêtu de la dignité sacerdotale. L'exemple des saints personnages qui vivaient dans le cloître de la Portiuncule, les enseignements de saint François et ses dispositions à la vertu, ne tardèrent pas à faire du bienheureux André un miroir de perfection chrétienne. Il pratiquait la règle avec une scrupuleuse exactitude, soumettait son corps à de longs jeûnes, le fatiguait par des veilles et des austérités, le rendait, en un mot, l'instrument souple et docile de son âme qui n'était occupée que du ciel.

Après la mort du saint Père François qu'il assista à ses derniers moments, et sa canonisation par le pape Grégoire IX, à Assise, en 1228, il eut à souffrir les injustes rigueurs du nouveau général de l'Ordre, le Père Elie. Il fut même jeté en prison avec quelques autres des premiers disciples de saint François, pour avoir manifesté trop de zèle et s'être refusé à profiter des adoucissements apportés à la règle ; mais l'influence de saint Antoine de Padoue obtint du pape sa mise en liberté.

En 1233, il était présent au chapitre général qui se tint à Soria, en Espagne. Son éloquence à la fois douce et passionnée, l'ardeur de sa foi et de sa charité, laissèrent une impression profonde chez les habitants de cette ville, dont un grand nombre vinrent abjurer leurs péchés entre ses mains. C'est là que les Pères assemblés lui donnèrent le titre glorieux de prédicateur de l'Ordre.

De nouvelles épreuves l'attendaient à son retour en

Italie : le général Elie, sans raison légitime, le fit de nouveau enfermer. Mais ce fut la dernière fois qu'il eut à souffrir des caprices iniques de son supérieur ; Elie fut remplacé par le bienheureux Jean de Parme, qui mit en pleine lumière l'innocence d'André, lui rendit sa liberté et lui témoigna par la suite beaucoup d'estime et d'amitié.

A partir de cette époque, le saint homme commença à parcourir les villes et les campagnes de l'Italie, prêchant, catéchisant, appelant les hommes à la pénitence. Il provoqua par son zèle apostolique, par l'autorité de sa parole et de son exemple, un grand nombre de conversions. Les miracles que, par une grâce spéciale de Dieu, il accomplissait sur son passage, ajoutaient encore de la force à son éloquence : il guérissait les malades, chassait les démons, arrachait à la mort des agonisants. Aussi l'honorait-on comme un saint et un élu du Seigneur ; la renommée de sa sainteté s'était répandue dans l'Italie entière et le précédait dans les pays où il arrivait pour la première fois. On accourait autour de lui pour le voir et pour l'entendre ; on le priait de faire descendre la bénédiction du ciel sur les champs et dans les âmes ; on s'estimait heureux de pouvoir baiser ses mains et ses vêtements. Pour lui, plus humble que le dernier des pécheurs, il marchait, sous sa misérable robe de franciscain, pieds nus, les yeux baissés, pauvre, austère, détaché de toutes les vanités, accomplissant sa grande œuvre sans orgueil, ou plutôt avec l'air d'un criminel qui subit sa condamnation ; la haute mission dont Dieu l'avait chargé lui pesait comme un fardeau, il se croyait incapable et indigne de la remplir.

Le Seigneur, à cause même de l'excessive humilité de son fidèle serviteur, trouva bon de lui accorder des grâces plus spéciales encore. Un jour, au couvent d'Assise, Jésus lui apparut tout à coup, dans sa cellule, sous la forme d'un enfant; il s'entretint avec lui et le prit sur ses genoux; mais la cloche de la chapelle ayant tout à coup sonné les vêpres, le Père André se rendit au chœur. A son retour, l'Enfant divin était encore dans la cellule: « André », lui dit-il, « c'est bien fait à toi d'avoir accom-« pagné tes frères; si tu étais demeuré ici pendant l'office « sacré, je t'aurais laissé seul; reste toujours aussi fidèle « à la règle, aussi obéissant à tes supérieurs, aussi sou-« mis à tes devoirs, et je serai avec toi dans l'éternité ».

Cependant les habitants de Spello, désirant ramener au milieu d'eux le saint homme qui les avait quittés, offrirent à son Ordre leur église paroissiale placée sous l'invocation de saint André, apôtre, à condition qu'un couvent s'élèverait dans le voisinage. C'est ce qui eut lieu en effet en 1253. Le bienheureux Père vint y habiter presque aussitôt; par ses sermons et par son exemple il contribua au perfectionnement moral de ses concitoyens, en même temps que, par ses aumônes et par l'ardeur de sa charité, il venait en aide à ceux d'entre eux qui étaient misérables.

Il mourut le 3 juin de l'année suivante, à l'âge de soixante et un an, et on l'ensevelit dans le caveau commun, à côté des bienheureux Gilles et Moricus, comme lui compagnons de saint François. Des miracles s'accomplirent sur sa tombe qui devint bientôt un véritable lieu de pèlerinage. Plus tard, en 1360, on l'exhuma pour le placer, au pied du grand-autel, dans un magnifique

sépulcre de marbre soutenu par des colonnettes de fer ciselé. Dès cette époque on célébra solennellement sa fête, chaque année, au troisième jour de juin.

En 1597, avec la permission du sacré Collége, ses précieux restes furent de nouveau exhumés et portés autour de l'église et dans les rues de la ville, au milieu d'un immense concours de peuple. On le plaça dans un nouveau cercueil fermé par deux clefs, dont l'une fut confiée au chef ou gouverneur de la ville, et l'autre au gardien du couvent. Le cercueil fut d'ailleurs renfermé dans l'ancien sépulcre en marbre. La tête du bienheureux, détachée du tronc et conservée dans une châsse en argent, restait exposée sur le grand-autel, pendant la messe, le jour de sa fête, puis de jeunes prêtres suivis de toute la population de Spello la portaient à travers la ville. Quand la procession arrivait devant la maison où André avait passé la première partie de sa vie, le gardien du couvent montait sur une estrade et bénissait, avec la précieuse relique, le peuple agenouillé. On a conservé aussi pendant très-longtemps la robe du moine, le chapeau et la corde du bienheureux. Son culte a été approuvé par le pape Benoît XII. Durant des siècles les restes d'André n'ont pas cessé d'accomplir des miracles.

(Papebroeck.)

LE B. PÈRE JEAN DE ZUMARRAGA

PREMIER ARCHEVÊQUE DE MEXICO

1548. — Pape : Paul III. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Premières années de la vie religieuse du bienheureux Jean. — Charles-Quint, après lui avoir confié une mission importante, le nomme évêque de Mexico. — Situation des Indes Occidentales à l'époque où le bienheureux Jean allait prendre possession de son siége épiscopal. — Ses tentatives de réforme et difficultés qu'il rencontre. — Calomnies répandues contre lui par ses ennemis, jusqu'à la cour de Charles-Quint. — Sa vertu obtient enfin justice.

Les documents historiques nous font malheureusement défaut pour raconter avec l'ampleur qu'elle mériterait la sainte vie de ce grand prélat. Il était né à Durango, petite ville de la province de Biscaye, en Espagne, et il reçut l'habit de l'Ordre dans la province de l'Immaculée-Conception, qu'il honora par l'étendue de sa science et par la dignité de sa vie. Il y obtint à plusieurs reprises les charges de gardien et de définiteur ; il fut même une fois élu provincial, et dans ces différentes conditions il montra toujours une sagesse et une prudence plus qu'humaines.

Il était gardien du couvent d'Abroxo, à deux heures environ de Valladolid, quand l'empereur Charles-Quint, roi d'Espagne, vint, selon son habitude, s'y enfermer pendant la semaine sainte pour se préparer dignement, par la retraite et les pieuses pratiques, à la communion

pascale. Par les soins du monarque, on distribuait tous les jours aux bons religieux d'abondantes provisions de de bouche, et le couvent était abondamment pourvu de tout ce qu'on pouvait désirer. Les pauvres seuls en profitèrent ; le Père Jean ne permit pas que, au moment même où le Christ avait le plus souffert, la règle des religieux, ses serviteurs, se relachât en rien de sa sévérité. Grand fut l'étonnement de l'empereur, jamais rien de semblable ne s'était produit sous l'administration des autres gardiens. Il fit venir auprès de lui Père Jean et trouva qu'il avait l'esprit aussi élevé que la piété ardente et sincère. Il s'entretint longtemps avec lui sur les affaires de sa conscience, et se jura qu'il ne quitterait pas le couvent avant de lui avoir fait accepter un poste important. La modestie du bon Père s'y refusait ; cependant il se chargea d'une mission difficile où le bien de beaucoup d'âmes était en jeu, et il s'en acquitta avec bonheur : l'empereur le nomma évêque de Mexico, aux Indes Occidentales. Le bienheureux Jean s'effraya de cet honneur dont il se croyait indigne, et tout d'abord il pria son royal bienfaiteur de lui retirer une faveur aussi dangereuse ; mais un ordre de son provincial le somma, au nom de la sainte obéissance, de partir pour Mexico ; il ne résista plus et s'embarqua.

Les Indes Occidentales, encore mal organisées, étaient dans une période de troubles et de luttes intérieures. Les premiers Espagnols qui avaient occupé le pays, fiers et enivrés d'une conquête facile, faisaient peser sur les malheureux Indiens un joug insupportable. En vain le bienheureux Père Martin de Valence et ses compagnons, les premiers missionnaires apostoliques du Nouveau-Monde,

après avoir, sans résultat, essayé par l'autorité de leur parole d'arrêter les débordements des envahisseurs, s'étaient-ils plaints à Charles-Quint lui-même de la conduite indigne de ses gouverneurs et de ses officiers : leurs cris n'avaient pas été entendus, et l'Amérique tout entière marchait à sa perte avec une effrayante rapidité. Cependant l'empereur s'émut à la fin d'un pareil état de choses et il résolut d'y porter remède, autant du moins qu'il était en son pouvoir, en nommant au Nouveau-Monde un représentant de son autorité sur lequel il pût compter. C'est le Père Jean qu'il chargea de l'importante mission d'aller défendre les intérêts des Indiens contre l'âpre avidité des Espagnols : il lui donna le titre de protecteur des Indiens et le fit partir pour l'Amérique avant même que sa nomination à l'évêché de Mexico ne fût confirmée par un bref pontifical.

Le nouveau prélat arriva à son poste en 1528. En débarquant sur le territoire du Mexique, il trouva toutes choses dans un désarroi si complet, qu'il en fut effrayé. Les champs étaient incultes, et les riches plaines, naguère cultivées par un peuple heureux, ressemblaient à une immense solitude. Un désert de sable eût causé une impression moins pénible ; où l'activité des hommes ne peut rien pour modifier la stérilité du sol, on comprend que le sol soit abandonné. Mais ici, la terre ne demandait qu'à produire ; les plantes parasites dont elle était couverte l'attestaient par l'exubérance de leur végétation. Voilà quel était le résultat de quelques années de conquête : les Espagnols ne demandaient pas à la terre les moissons qu'elle aurait produites à profusion, ils voulaient lui arracher de l'or. C'est parce qu'ils avaient soif d'or

qu'ils avaient enlevé les Indiens à leurs travaux pour les enterrer dans des mines ; c'est pour satisfaire une avidité rapace que, au lieu de s'attacher par les liens de l'amitié au peuple vaincu, ils l'écrasaient sous le poids d'une autorité cruelle. On fuyait devant eux comme devant des bêtes fauves, parce qu'on savait qu'à leur suite marchaient la terreur et la mort. Des millions d'hommes avaient déjà succombé ; et tous les jours s'accomplissait plus rapidement l'œuvre de désolation.

C'était pour lutter contre cet état de choses que le Père Jean avait été choisi. On voit que la tâche était difficile. Il s'entendit tout d'abord avec le Père Martin de Véga, évêque de Darien, et le Père Jean Suarez, évêque de Floride ; puis il se mit à l'œuvre. Les mesures sévères qu'il prit au début n'eurent pas un résultat satisfaisant ; l'autorité militaire elle-même défendait les coupables. Alors il se souvint qu'en Espagne il avait eu la réputation d'un prédicateur éloquent, et il entreprit, selon le mot de son biographe, la campagne des cœurs ; il essaya de ramener à des sentiments de douceur et d'humanité des âmes endurcies ; il prêcha l'amour du prochain à des hommes qui n'avaient que l'amour de l'or, et il sut se faire écouter. Malheureusement, en prenant le parti du peuple vaincu, il attira sur lui-même les colères de tous ceux qui exploitaient à leur profit la conquête. Un jour, pendant qu'il prêchait, un soldat essaya de lui porter un coup de hallebarde, qui eût été mortel si Dieu ne l'avait pas détourné. Des pierres furent lancées sur son palais épiscopal, et nul doute que le saint homme n'eût payé de sa vie sa courageuse intervention, sans la miraculeuse protection dont il ne cessa pas d'être couvert.

Mais c'est surtout par la calomnie qu'on essaya de le renverser. Comme la pureté de sa vie le mettait à l'abri de toute attaque, on l'accusa de crimes imaginaires. On l'accusa, sous le titre de protecteur des Indiens, de discréditer l'autorité du roi, de soutenir le parti de Fernand Cortez qui venait d'être disgracié, de ne pas se soumettre aux décisions du conseil suprême, chargé de par l'empereur de régler en maître les affaires de l'Amérique. Ce n'est pas tout encore : il excitait les religieux et les prêtres, et en particulier Martin de Valence et ses compagnons, à lutter avec lui contre le pouvoir temporel, à entraver les mesures prises dans l'intérêt commun des Indiens et des Espagnols. Ces mensonges abominables furent répandus en Amérique et en Espagne ; ils parvinrent même aux oreilles du roi : ajoutons à son honneur qu'il commença par les rejeter avec dégoût. Cependant, comme on interceptait les lettres que lui-même ou ses ministres adressaient au prélat, et celles que Jean pouvait envoyer en Espagne, lassé de ne pas recevoir de nouvelles directes de son homme de confiance, il s'émut et donna des signes d'impatience et de désappointement, qui furent recueillis avec joie par les ennemis de l'archevêque.

Enfin un vaisseau aborda en Biscaye, qui apportait, écrit de la main même du Père Jean, un long rapport sur l'état de l'Amérique. Des Indiens de grande naissance, qui faisaient le voyage d'Espagne, s'en étaient chargés et avaient juré de le remettre entre les propres mains du roi. L'évêque exposait simplement et nettement la situation, sans même songer à se plaindre des conseillers royaux qui lui avaient témoigné tant de mauvais vouloir,

des gouverneurs des villes et des officiers de l'armée, toujours opposés à ses projets de conciliation, de tout ceux enfin dont il avait eu si fort à souffrir. Mais il disait quelle misérable condition on avait faite aux Indiens, mourant par milliers dans les mines, condammés à un travail forcé, enterrés vivants dans des souterrains profonds où la lumière ne pénétrait jamais, et d'où on ne leur permettait pas de sortir. Il racontait la dépopulation des campagnes, la terreur toujours croissante autour des vainqueurs, les rébellions qui naissaient et qui menaçaient de devenir formidables, les vengeances isolées et terribles. Enfin il proposait le seul remède capable d'arrêter les progrès du mal, une domination sage et douce, l'instruction et la conversion des Indiens.

Ces lettres si touchantes et si empreintes du sceau de la charité chrétienne firent une profonde impression sur tous ceux qui en eurent connaissance. La reine, en particulier, ne pouvait les lire sans verser des torrents de larmes. On sentait que la vérité et le droit étaient du côté du prélat, tandis que ses détracteurs n'avaient forgé qu'un tissu de mensonges et de calomnies. D'ailleurs, tout ce qu'il disait était d'accord avec ce qu'on avait entendu de la bouche même de Fernand Cortez, depuis son retour en Espagne. Le général, victime lui aussi de la calomnie, avait pleinement rendu justice au saint homme ; il s'était porté garant de ses vertus, de sa vie irréprochable, de ses courageux efforts et des résultats qu'il avait déjà obtenus, trop tôt arrêtés, hélas ! par la jalousie, la haine et l'avidité de ses ennemis. Il avait fait les plus grands éloges des Frères Mineurs, qui les premiers avaient, au prix de dangers sans nombre, planté

dans les Indes occidentales le glorieux étendard du Christ : « Si la colonne prospère », ajoutait-il, « c'est grâce « à eux seuls ; si nous trouvons les Indiens faciles à « accepter le joug, c'est qu'ils leur ont enseigné les vertus « que nous ne savons plus pratiquer, l'austérité des « mœurs, le mépris des richesses et la patience dans les « misères et les épreuves de cette vie ».

La reine prit cette affaire à cœur. Elle avait pour le Père Jean, qu'elle connaissait de longue date, une affection mêlée de respect, elle résolut, non-seulement de lui rendre justice en le maintenant, malgré la calomnie, au poste où il avait été nommé par Charles-Quint, mais encore de punir ceux qui avaient essayé de lui nuire dans l'esprit du roi. Les gouverneurs, les conseillers, les généraux qui avaient mis la main à la machination ourdie contre lui furent rappelés en Espagne, traduits devant des tribunaux et condamnés à des peines sévères. Ils furent remplacés par des hommes intègres, dévoués avant tout aux intérêts de leur patrie, de leur roi et de Dieu, en communication d'idées et de principes avec l'évêque de Mexico, et disposés à seconder, non à entraver ses efforts.

En même temps la reine adressait au Père Jean les lettres les plus flatteuses ; elle le complimentait sur sa belle conduite, l'assurait que, en cas de besoin, il trouverait toujours auprès du trône aide et protection, et enfin le conjurait de venir en Espagne se reposer pendant quelque temps de ses fatigues. Le saint homme se décida avec bien de la peine à quitter ses chers Indiens, surtout à un moment où, pour la première fois, il allait pouvoir en toute liberté s'occuper de leurs intérêts terrestres et

éternels ; cependant, après d'assez longues hésitations, il se mit en route. Il partit de Mexico en 1532, emportant seulement avec lui son bâton de voyage et son bréviaire, revêtu d'un humble habit de frère mineur. Il s'arrêtait dans les couvents de l'Ordre qu'il rencontrait sur son chemin, pour adresser aux religieux quelques paroles éloquentes et les engager à persévérer saintement dans la voie difficile où ils s'étaient librement engagés.

Après une traversée heureuse, il arriva en Espagne. On le reçut à la cour impériale avec les honneurs qu'on aurait témoignés à un Ambroise ou à un Jean Chrysostome. Il y resta deux années, pendant lesquelles il eut avec Charles-Quint ou ses ministres de longs entretiens sur la manière dont il convenait d'administrer l'Amérique; puis il repartit, le cœur plein de joie et d'espérance, pour sa ville épiscopale. Le temps de l'épreuve était fini, il allait rendre au bonheur un peuple trop longtemps misérable.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Grandes vertus du bienheureux Jean. — Simplicité de sa vie. — Son exactitude à pratiquer la règle de saint François. — Sa charité chrétienne et soins qu'il donne aux pauvres et aux malades. — Fondation d'hôpitaux. — Soulagements apportés à la misère des Indiens. — Synode de Mexico. — Rapport au chapitre général de Toulouse. — Sur la fin de sa vie, Jean conçoit le projet de partir en Chine. — Refus du pape qui le nomme archevêque. — Mort et funérailles du saint prélat.

Le nouvel évêché de Mexico était déjà le plus important des Indes occidentales. Ayant pour siége la capitale d'un grand empire, il était appelé à étendre son influence sur toutes les colonies espagnoles de l'Amérique du Nord. Les qualités extraordinaires de son premier prélat l'y aidèrent tout d'abord : « Le Père Jean », dit son biographe,

« a vécu comme un saint, prêché comme un apôtre et « veillé sur son troupeau avec la sollicitude d'un bon « pasteur ».

Il est vrai, en effet, qu'il avait en lui toutes les vertus chrétiennes portées au plus haut point. S'il avait pour les personnes pieuses une affection profonde, sa sublime charité le portait presque également vers tous ceux qui s'étaient écartés de la voie du salut. Il n'avait autour de lui, dans son palais épiscopal, que des serviteurs craignant Dieu; mais il allait lui-même visiter dans leur demeure les pécheurs les plus endurcis.

Entouré de richesses, alors qu'il aurait pu comme tant d'autres amasser dans ses caves des monceaux d'or, il se souvint toujours qu'il était frère mineur et qu'il avait fait vœu de pauvreté. Il portait l'habit de l'Ordre, dormait sur une mauvaise paillasse et se levait au milieu de la nuit pour aller chanter matines avec les religieux qui habitaient le palais. Sa table n'était pas mieux garnie que celle des Récollets d'Espagne, chez qui il avait passé la première partie de sa vie; et pendant le repas on faisait toujours quelque pieuse lecture. On lui reprocha un jour, involontairement peut-être, de vivre dans une demeure qui ressemblait bien moins à la cellule d'un moine qu'au palais d'un évêque; il en arracha de sa main tous les ornements, mit les murs à nu et dit à ses familiers : « On a prétendu que je n'étais plus frère mineur, depuis « que le roi et le pape m'ont fait évêque; souvenez-vous « que je ne veux pas être un évêque, mais un frère « mineur ». Et toute sa vie ne fut qu'une longue preuve de cette parole.

Il pratiquait tous les jeûnes prescrits par la règle de

saint François. Tous les vendredis, il se confessait à l'un des frères mineurs qui habitaient avec lui dans le palais épiscopal, et quand par hasard ils en étaient tous absents, il se rendait à pied, sans suite, au plus prochain couvent, et revenait aussitôt offrir le saint sacrifice dans sa cathédrale. Un jour un riche gentilhomme du Pérou, le voyant ainsi parcourir les rues de Mexico, demanda à un passant quel était ce moine à la figure majestueuse, et en apprenant qu'il n'était autre que l'archevêque : « O trop « heureuse ville », s'écria-t-il, « dont Dieu a confié les « destinées à un si vénérable prélat ! »

Quoique sorti de l'Ordre des Frères Mineurs, il avait pour tous les religieux une affection sincère, et il témoignait autant d'égards aux Augustins et aux Prédicants qu'aux fils de Saint-François. Il les protégeait contre leurs ennemis, prenait leur défense avec un zèle tout paternel et avait soin de les fournir de tout ce qui leur était nécessaire, en provisions de bouche, en vêtements et surtout en livres, richesse alors très-rare dans les Indes Occidentales.

Les trois hôpitaux de Mexico étaient aussi placés sous sa haute direction ; tous les pauvres gens qu'il rencontrait dans les rues de la ville étaient assurés d'y trouver un refuge, des consolations et des soins empressés. Les aumônes tombaient d'ailleurs à profusion de ses mains ; et quand, par hasard, il n'avait pas d'argent à donner à un Indien, il lui jetait son manteau sur les épaules. Il éleva lui-même à Mexico un nouvel hôpital dédié à saint Côme et à saint Damien, et qu'il plaça sous le patronage de l'empereur Charles-Quint. Deux fois par jour on ouvrait aux pauvres les portes de son palais; il venait s'enquérir

de leurs besoins, écoutait leurs doléances avec une patience angélique, et n'en renvoyait pas un sans lui avoir donné du pain pour longtemps, du courage et de l'espérance pour le reste de sa vie.

Les Indiens, ceux d'entre eux surtout qui s'étaient convertis au christianisme, trouvèrent en lui un père tendre et dévoué. Beaucoup, qui avaient été réduits en esclavage par les soldats espagnols, lui durent leur liberté : ils furent tirés des mines où ils dépérissaient, et renvoyés à leur village ou à leur forêt. Il avait, pour les enseigner, les consoler, leur inspirer de la confiance en Dieu, des paroles d'une douceur infinie ; il allait les voir dans leurs petites maisons de bois recouvertes de cannes, pour porter des secours aux indigents et des remèdes à ceux qui étaient malades : « C'est auprès d'eux », disait-il souvent aux Espagnols qui lui reprochaient de leur témoigner trop de bonté, « c'est auprès d'eux « seulement que je trouve mises en pratique les vertus « dont Jésus-Christ Notre-Seigneur nous a donné l'exem- « ple ; tandis que vous menez une vie trop facile et sou- « vent criminelle, ils supportent presque sans pousser « une plainte la misère, la maladie et un travail excessif ; « la vue de leur inaltérable patience me console des vices « qui se développent au milieu de nous, ils me donnent « un avant-goût des jouissances du ciel, où ils marchent « tout droit ; tandis que vous, nés chrétiens, vous agissez « comme si vous ne vous souveniez pas du Dieu qui punit « et qui récompense ».

Le bienheureux Père Jean, plus humble qu'un frère mineur, avait pourtant en lui toute la majesté d'un prélat. Il accomplissait les cérémonies du culte avec une

telle dignité, que les assistants étaient frappés d'étonnement et de respect. En chaire, avec sa voix puissante qui remplissait toute la cathédrale, quand il menaçait les pécheurs de la colère du Dieu vivant, on eût dit un prophète de l'Ancien Testament annonçant aux Hébreux leur longue captivité.

Aussi s'était-il acquis au loin, dans les Indes occidentales, un grand renom de sainteté : on l'appelait l'apôtre, et il était vraiment animé de l'esprit des premiers disciples de Jésus. Il semble que, à son souffle, les temples des faux dieux se soient soudain écroulés ; partout, sur son passage, ils disparaissaient pour ne plus se relever. L'un des plus antiques monuments du culte du soleil, le palais de Tezcucingo, où les rois de Tezcuco venaient rendre hommage à leur dieu, et qui était enrichi par les offrandes des populations depuis des siècles, fit place à une église catholique.

En 1536, l'archevêque de Mexico convoqua à un synode provincial les évêques de Tlaxcala et de l'île de Saint-Domingue, avec tous les religieux qui se trouvaient alors en Amérique, pour délibérer sur les meilleurs moyens d'étendre rapidement la foi catholique au Nouveau-Monde. On convint tout d'abord d'établir dans toutes les églises et dans toutes les chapelles, même dans les chapelles des couvents, un baptistère, où les Indiens, instruits des vérités de la religion, pourraient sans retard recevoir le premier Sacrement des chrétiens. On devait rendre les cérémonies aussi imposantes que possible, et frapper l'esprit des Indiens par la majesté du culte rendu au Christ.

Le Père Jean habitait depuis quatre années déjà les

Indes occidentales, quand il adressa au chapitre général de Toulouse la lettre suivante : « Nous sommes accablés « du travail que nous donne la conversion des infidèles ; « vous le comprendrez sans peine, en apprenant que les « Frères Mineurs seuls en ont baptisé presque un mil- « lion ; nous avons renversé et brûlé cinq mille temples « des faux dieux, brisé plus de vingt mille idoles et « construit deux fois autant d'églises, de chapelles et « d'oratoires où les Indiens viennent prier. Dans la seule « ville de Mexico, où chaque année plus de vingt mille « jeunes âmes, en naissant à la vie, étaient déjà sacrifiées « au démon, les Pères ne songent plus qu'à leur ensei- « gner les grandes vérités du christianisme et les louanges « du Dieu tout-puissant. Ils pratiquent les jeûnes et les « vigiles, se donnent la discipline et prient durant des « heures entières en pleurant leur indignité ; ils se con- « fessent souvent et s'approchent de la sainte Table avec « un extrême recueillement. Au milieu de la nuit, ils se « lèvent et chantent les litanies de la très-sainte Vierge, « pour qui ils ont un culte tout particulier. Dans chacun « de nos couvents une salle immense est spécialement « destinée à l'instruction des jeunes indiens ; quelquefois « même une maison tout entière leur est consacrée ; elle « renferme une classe, un dortoir, un réfectoire et une « chapelle. Tous ces enfants sont très-doux, très-respec- « tueux, fort appliqués à leurs devoirs et très-avides « d'apprendre ; ils nous aiment comme si nous étions « leurs pères.

« Déjà quelques-uns de nos frères parlent avec facilité « l'idiôme du pays ; entre autres le frère Pierre de Gand, « qui, en ce moment, prépare au grand sacrement du

« mariage six cents jeunes gens et autant de jeunes filles ».

« La sage prévoyance de l'impératrice nous a adjoint « six pieuses femmes, qui sont plus spécialement char- « gées de l'éducation des indiennes : plus de cent d'entre « elles sont déjà réunies sous leur direction dans une « grande maison voisine du palais épiscopal. Tous ces « enfants de l'un et de l'autre sexe, rentrés à la maison « paternelle, sont comme autant de frères prêcheurs qui « enseignent à leurs parents ce qu'ils ont appris eux- « mêmes, et ainsi se trouve vérifiée la parole du roi-pro- « phète : « Seigneur, c'est par la bouche des enfants « que nous avons appris à te louer ». Et maintenant, « plaise à Vos Révérences de prier Jésus-Christ, pour « qu'il veuille bien nous aider à continuer une œuvre si « heureusement commencée ». (Mexico, le 12 juin 1531.)

Le bienheureux Jean, après avoir ainsi, par un travail incessant de plusieurs années, ouvert à ses successeurs la voie où ils n'avaient plus qu'à le suivre, non content encore de ce qu'il avait fait pour l'amour de son Dieu, voulait maintenant aller porter en Chine la sainte parole de l'Ecriture. Le Père Martin de Valence, en lui racontant les dangers qui attendaient les missionnaires sur cette terre de superstition, lui avait inspiré un vif désir d'y aller cueillir la palme du martyre. Ni son grand âge, ni les regrets qu'il allait laisser derrière lui ne le détournèrent de son projet, et, à deux reprises différentes, il pria le pape de lui retirer son évêché ; mais le Saint-Père et l'empereur, persuadés qu'il y avait autant de difficultés et de mérite à convertir les Indiens qu'à convertir les Chinois, le maintinrent malgré lui sur son siége de Mexico.

C'est à cette époque qu'un bref pontifical conféra au

bienheureux Jean le titre d'archevêque ; Mexico jusqu'alors n'avait été considéré que comme évêché. Il accepta difficilement sa nouvelle dignité qui lui donnait une autorité incontestable sur tout le clergé du Nouveau-Monde. Les félicitations que lui adressèrent les prêtres d'abord, puis le conseil royal et le gouverneur, lui furent plus pénibles que des reproches amers. « Qu'ai-je fait », disait-il, « pour qu'on charge mes faibles épaules d'un si « lourd fardeau ». Dieu prit soin de le consoler : il lui annonça le jour où il devait mourir.

Ce fut une grande joie pour le saint homme qui n'eut plus qu'une seule pensée, mettre en ordre les affaires de son diocèse et se préparer au passage dans l'éternité. Il fit donc publier dans tout le pays environnant que ceux qui n'avaient pas encore reçu le corps et le sang de Notre-Seigneur, eussent à se rendre sans délai à Mexico. Une foule immense d'Indiens répondit à cet appel. Il en vint des bords de la mer et du fond des forêts ; des tribus entières, conduites par leurs caciques, arrivaient dans la ville épiscopale. Le bienheureux Père Jean, malgré ses fatigues et son grand âge, leur donna lui-même à tous la sainte communion ; puis il chargea ses vicaires d'administrer son diocèse : son œuvre à lui était achevée ; il n'avait plus qu'à mourir, et il voulait rendre le dernier soupir entre les mains du Père Dominique de Betanzos, frère prêcheur, son ami, qui l'avait souvent aidé à porter le poids de son archevêché. Il partit donc, au milieu même de la nuit suivante, pour Tepetlauztoc, à huit heures de Mexico, séjour habituel du Père Dominique ; il y arriva à neuf heures du matin et fut reçu avec joie par le bon religieux.

Pendant quatre jours, il vécut parfaitement heureux, s'entretenant avec son ami des choses du ciel et de la félicité réservée aux élus du Seigneur ; puis tout à coup il tomba gravement malade, et ses souffrances devinrent bientôt si vives qu'il dut retourner à Mexico, accompagné du Père Dominique de Betanzos, qui ne le quitta plus. Une heure avant de mourir, il disait aux religieux groupés autour de lui : « Chers pères et chers frères, quelle « différence il y a à parler de la mort et à lutter face à « face avec elle ». Il resta calme cependant, et en possession de toutes ses facultés jusqu'au dernier moment. Après avoir reçu les derniers Sacrements, il murmura les paroles du roi David : « Seigneur, je remets mon âme « entre vos mains », et il s'endormit dans le sein de Dieu, le 3 juin 1548 : il était âgé de quatre-vingt-un ans.

En un jour, par un miracle évident, tout l'empire du Mexique apprit qu'il venait de perdre son archevêque, et les Indiens leur protecteur et leur père. Ce fut un deuil universel. Plus de dix mille Mexicains assistèrent à ses funérailles qui furent célébrées avec pompe dans l'église archiépiscopale. Pendant tout le temps que dura la cérémonie, on n'entendit que des sanglots et des lamentations ; les Frères Mineurs eux-mêmes, suffoqués par la douleur, ne pouvaient, à cause de leurs larmes, chanter l'office des morts. Le vice-roi, le grand conseil, les chefs de la bourgeoisie, en un mot tous les dignitaires de la ville et de la cour assistaient à la cérémonie, et la douleur qui se lisait sur tous les visages témoignait combien vivement chacun sentait la grandeur de la perte qu'on venait de faire.

Des miracles s'accomplirent sur le tombeau du bienheureux prélat.

(GONZAGUE, DAZA, etc.)

PÈRE FRANÇOIS DE SOTO

1551. — Pape : Jules III. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

SOMMAIRE : Le Père François accompagne le bienheureux Martin de Valence au Nouveau-Monde. — Son premier séjour en Amérique. — Retour en Espagne. — Il tombe malade à Séville, mais, à sa grande joie, recouvre la santé et vient mourir au milieu des Indiens.

Le Père François de Soto (1) est l'un des douze missionnaires qui partirent les premiers de la province de Saint-Gabriel, en Espagne, pour aller à la suite du bienheureux Martin de Valence annoncer la religion chrétienne au Mexique. C'était un homme de grande science et de grande sagesse; il exerca à plusieurs reprises les fonctions de définiteur dans la vaste province du Saint-Evangile, au Nouveau-Monde. Il visitait pieds nus, par les chemins mal tracés, à travers les ronces et les broussailles, les couvents placés sous sa direction. Doué d'une grande éloquence, il provoqua un grand nombre de conversions, sans cependant avoir connaissance de la langue mexicaine. Il aimait tendrement les Indiens, qu'il protégea, bien souvent au péril de sa vie, contre les vexations des soldats espagnols.

Après avoir passé un certain temps au Nouveau-Monde,

(1) A la suite de la vie du bienheureux Jean de Zumarraga, nous racontons celle des hommes apostoliques qui ont travaillé à ses côtés à la grande œuvre de conversion et de civilisation, sans nous inquiéter du jour précis de leur mort, qui, pour presque tous, est resté inconnu.

il retourna en Espagne, sa patrie, qu'il désirait vivement revoir avant de mourir. Les Indiens, fort affligés de son départ, essayèrent de le retenir à Tlascala; il ne parvint à les consoler qu'en leur promettant de bientôt revenir. A son arrivée en Espagne, où il avait laissé de profonds souvenirs, il fut reçu à bras ouverts par l'empereur lui-même, qui lui accorda tout ce qu'il put lui demander en faveur de ses chers Indiens. En ce moment on apprenait précisément en Espagne la mort du bienheureux Jean de Zumarraga et la vacance de son évêché; Charles-Quint offrit au Père François de lui succéder sur le siége épiscopal de Mexico. Il refusa, et resta ferme dans son refus, en dépit des efforts que l'empereur fit pour en triompher: il voulait mourir simple frère mineur.

Un moment, il craignit de ne pouvoir tenir la promesse qu'il avait faite à ses chers Indiens d'aller les revoir avant de mourir. Il tomba gravement malade à Séville: « Mon « seul chagrin au moment de quitter cette vie », disait-il, « c'est de songer que je ne serai pas enterré au milieu de « mes chers enfants du Nouveau-Monde ». Un riche marchand lui promit de faire transporter ses restes mortels à Mexico. Mais il devait encore y retourner vivant; Dieu avait jugé bon de récompenser son fidèle serviteur en exauçant le plus ardent de ses désirs: le Père François, entièrement guéri, se rendit à pied à San-Lucar, pour y prendre le navire qui devait le conduire en Amérique. Tous les jours, du point le plus élevé du jardin du couvent, il passait de longs moments à regarder la mer: « O « mer », disait-il, « reçois-moi sur tes eaux et porte-moi « sur l'autre rivage; que je voie mes Indiens, et j'aurai « assez vécu ».

C'est en 1550, que le vénérable missionnaire débarqua sur sa terre de prédilection, apportant avec lui son seul bréviaire. Ceux qu'il appelait ses chers enfants le reçurent avec une joie indicible ; ils accouraient de tous côtés au-devant de lui. Un miracle qui s'accomplit à Tlascala, pendant qu'il prêchait, accrut encore la vénération qu'on avait pour lui : une langue de feu paraissant descendre du ciel s'arrêta au-dessus de sa tête, et y resta tout le temps que dura son sermon.

Quelques mois plus tard, le Père François fut nommé définiteur à Mexico; mais il n'exerça pas longtemps cette dignité: sa dernière maladie l'étreignit à la gorge au moment même où il allait commencer l'inspection des couvents. Comme son médecin lui donnait peu d'espoir : « Du jour où j'ai pris cet habit de religieux », répondit-il, « je suis prêt à mourir ». Il reçut les derniers Sacrements avec une piété touchante, demanda pardon à ses frères des offenses qu'il avait pu leur causer, et sa belle âme alla chercher dans le ciel la récompense qu'elle avait si bien méritée. Des miracles qui s'accomplirent sur son tombeau ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée.

(GONZAGUE.)

PÈRE FRANÇOIS XIMÉNÈS

SOMMAIRE : Perfection religieuse de Père François. — Son départ pour l'Amérique. — Ses travaux littéraires. — Conversions qu'il provoque. — Il refuse *l'évêché de Tabasco.* — Sa mort.

Père François Ximénès, savant homme, aussi versé dans le droit romain que dans le droit canon, mena au sein du monde une vie comparable à celle des plus austères religieux. Il reçut l'habit de l'Ordre dans la province de Saint-Gabriel, et fit de grands et de rapides progrès dans le chemin de la vertu. Il porta à l'extrême toutes les vertus religieuses, et fut pour tous ses frères un modèle de perfection chrétienne. Son humilité était telle que, pendant son séjour en Espagne, il ne consentit jamais à se laisser ordonner prêtre.

Il partit avec le bienheureux Martin de Valence, pour aller enseigner aux Indiens du Nouveau-Monde les vérités de la foi. A son arrivée à Mexico il fut investi de la dignité sacerdotale qui lui conférait le droit et le pouvoir de donner les saints Sacrements aux fidèles, de baptiser, de confesser et d'absoudre au nom du Seigneur. Il apprit tout d'abord la langue du pays, pour prêcher avec plus de facilité et instruire avec plus de fruits. Il composa même un dictionnaire mexico-espagnol, et écrivit pour l'usage des Indiens des livres de piété et un catéchisme mexicain. Ces travaux considérables ne l'empêchaient pas de parcourir les villes et les villages, et de convertir à la vraie foi un grand nombre d'Indiens. On l'aimait pour sa douceur et sa charité, on l'aimait aussi pour la facilité

avec laquelle il parlait une langue que les Espagnols paraissaient s'obstiner à ne pas vouloir apprendre. Quand il était fatigué, il visitait les malades et entendait les confessions ; c'était le seul repos qu'il se permît. Des milliers d'Indiens voulurent être baptisés de sa main ; les idoles s'écroulaient à sa voix, et dans chaque hameau qu'il traversait, il laissait derrière lui une église ou une chapelle.

Charles-Quint essaya de lui faire accepter l'évêché de Tabasco ; il s'y refusa énergiquement : sa seule ambition était de mourir dans sa robe de frère mineur. Sur la fin de sa vie, le Seigneur lui fit la grâce de jouir de longues extases, pendant lesquelles il goûtait la félicité des élus. Il était complètement abîmé en Dieu, et ses contemplations se prolongeaient quelquefois si longtemps, qu'on fut obligé de placer auprès de lui un frère chargé de le prévenir qu'il était temps de prendre quelque nourriture.

Quand il eut rendu son âme à Dieu, après une longue et douloureuse maladie, on l'ensevelit dans le couvent de Mexico. Le Père Lucas d'Almadobar, qui l'avait assisté jusqu'à sa mort, lui coupa un doigt avant de le coucher dans le cercueil ; un an plus tard cette précieuse relique était encore dans un parfait état de conservation et répandait un parfum céleste.

(GONZAGUE.)

PÈRE GARCIAS DE CISNEROS

C'est encore en Espagne, dans la province de Saint-Gabriel, que le Père Garcias de Cisneros prononça ses vœux. Les vertus, la science et l'affection qu'il avait su inspirer aux Indiens du Mexique, le firent nommer premier provincial au Nouveau-Monde. Comme les autres compagnons du bienheureux Martin de Valence, on compte par milliers le nombre des conversions qu'il provoqua. Il écrivait ses sermons en mexicain, et les lisait lui-même en chaire les dimanches et jours de fête; après sa mort, on les publia et on en répandit parmi les Indiens de nombreux exemplaires.

C'est par son inspiration qu'il s'éleva à Tlatibulco, avec la permission de l'archevêque Zumarraga et du vice-roi du Mexique, un grand collége où les jeunes Indiens venaient apprendre l'espagnol et le latin. Il parcourait sa vaste province à pied, s'arrêtant pour prêcher et pour baptiser dans les villages qu'il rencontrait sur sa route, envoyant à son collége les enfants qui lui paraissaient les plus intelligents. Il s'opposa avec toute la vigueur d'une âme droite à la tyrannie indigne exercée par les Espagnols sur les vaincus; et il parlait de faire un voyage en Espagne pour aller plaider auprès de l'empereur la cause des Indiens, quand le Seigneur le rappela à lui. Ses restes mortels furent placés dans le couvent de Mexico, auprès de la dépouille des Pères François de Soto et François Ximénès, avec qui il avait quitté son pays pour venir en Amérique travailler au bien des âmes.

(DAZA.)

PÈRE ANTOINE DE CUIDAD-RODRIGO

1553. — Pape : Jules III. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

SOMMAIRE : Zèle apostolique du Père Antoine. — Son austérité et ses vertus religieuses. — Heureuse influence des Frères Mineurs en Amérique. — Voyage en Espagne et mort du Père Antoine.

Le Père Antoine de Cuidad-Rodrigo, frère mineur de la province espagnole de Saint-Gabriel et compagnon du bienheureux Martin de Valence, fut gardien de plusieurs couvents dans la province mexicaine du Saint-Evangile, et succéda au Père Garcia de Cisneros en qualité de provincial. C'était, selon le mot de son biographe, un miroir d'austérité, de pauvreté volontaire et d'humilité. Il travaillait avec une ardeur infatigable à la conversion des Indiens, prêchant jusqu'à trois fois dans la même matinée, en différentes langues, offrant le saint sacrifice de la messe et consacrant le reste de la journée à baptiser, à entendre des confessions, à visiter les malades, à enterrer les morts.

Cependant, malgré des fatigues excessives, il prenait à peine une nourriture suffisante pour soutenir ses forces ; il couchait sur la dure avec une pierre sous la tête pour oreiller ; il marchait nu-pieds, sans sandales, et ne buvait de vin que lorsque sa faiblesse lui en faisait un devoir. On rapporte que dans le temps où il était gardien du couvent de Mexico, l'évêque Zumarraga lui envoya un tonneau de vin d'Espagne, dont les religieux, condamnés à l'eau depuis longtemps, devaient avoir grand besoin. Le Père Antoine renvoya le vin au prélat :

« Merci », lui écrivit-il, « pour le soin que vous prenez « de nos frères ; mais je vous en prie, Monseigneur, « laissez-nous nous mortifier et nous imposer des priva-« tions, comme il convient aux plus humbles serviteurs « de Dieu ».

Comme ses compagnons de mission, le Père Antoine fut un infatigable défenseur des Indiens. Il écrivit en leur faveur des lettres touchantes qui contribuèrent sans doute à attirer les sévérités de l'empereur sur leurs oppresseurs. Quelques historiens ont affirmé, non sans raison, que si les Frères Mineurs n'avaient pas pris si chaudement en mains les intérêts des Mexicains, l'Amérique entière aurait été en peu d'années complètement dépeuplée de ses habitants primitifs, comme les grandes îles de San-Juan, de la Jamaïque, les Lucayes et d'autres encore, où déjà à cette époque il était impossible de trouver un Indien. Beaucoup périssaient dans les mines, beaucoup se donnaient la mort plutôt que de succomber lentement sous les coups de bourreaux impitoyables, un plus grand nombre se retiraient dans les immenses forêts vierges où les Espagnols n'avaient pas encore osé pénétrer. C'est grâce aux efforts sans cesse renouvelés des Frères Mineurs que l'empereur Charles-Quint publia les sévères édits qui punissaient de peines rigoureuses et infamantes les oppresseurs des Indiens. Le rappel en Espagne, la prison, la confiscation des biens, tels étaient les châtiments dont on menaçait les coupables. En même temps l'empereur plaçait dans les principales provinces du monde des hommes de confiance, revêtus d'une autorité suffisante pour maintenir dans la crainte de la loi ceux qui seraient tentés de s'en écarter. C'étaient pour la

plupart des frères mineurs ; aimés et estimés des Indiens, ils transmettaient directement leurs plaintes à la cour impériale et au conseil des Indes occidentales, qui toujours en tenaient compte. Charles-Quint pria même Père Antoine de venir en Espagne lui exposer de vive voix quelle était la situation. Il obéit et comparut devant le souverain, qui lui donna de vives marques de sympathie et de confiance. De pareils entretiens étaient assurément plus utiles au bien des Indiens que les plus longues délibérations de la cour et du conseil des Indes.

A son retour en Amérique, le vénérable Père Antoine emmenait avec lui quarante frères mineurs, des vêtements sacerdotaux et des ornements d'église. L'empereur lui avait offert, mais sans pouvoir le lui faire accepter, un évêché dans la Nouvelle-Galice. Durant trente années encore, il travailla à la conversion des Indiens, sur qui les nombreux miracles qu'il avait accomplis lui avaient donné une grande autorité ; puis, fatigué par l'âge et les travaux apostoliques, il mourut comme un saint en 1553, et fut enterré au couvent de Mexico. Ses restes y ont été longtemps l'objet de la vénération publique.

(GONZAGUE.)

PÈRE JACQUES TESTERA

Père Jacques Testera naquit dans le beau royaume de France, et prononça ses vœux dans la province de Languedoc. Théologien distingué et très-versé dans les saintes Ecritures, il pratiquait la règle de l'Ordre Séraphique avec une scrupuleuse exactitude, et il semble

avoir reçu de Dieu le don de la prière et de la contemplation.

Il passa au Nouveau-Monde en 1530; trois ans plus tard, il fut placé à la tête de la custodie qui fut alors formée, et il garda ce poste important jusqu'au moment où la custodie devint une province. C'est lui qui le premier, en 1531, alla avec quatre Frères Mineurs porter dans le grand pays du Yucatan la lumière de la foi. Il y convertit au christianisme et baptisa des milliers d'idolâtres. Les religieux prêchaient à peine depuis trente ou quarante jours, que déjà les principaux chefs, les caciques et même les prêtres des tribus indiennes, avaient renoncé à leurs fausses divinités et proclamé le Dieu des chrétiens. Ils renversaient eux-mêmes les temples du soleil, brisaient leurs idoles, élevaient de leurs propres mains des églises et des autels; ils amenaient aux Frères Mineurs leurs enfants pour les instruire, dès leur jeune âge, dans la foi catholique. Quand le Père Jacques quitta le pays, il y avait presque dans chaque village une chapelle et une école chrétienne.

De là il passa dans le Méchoacan, où ses efforts furent aussi couronnés de succès.

En 1541, le chapitre général de Mantoue le nomma commissaire général des Indes occidentales; en cette qualité, il appela d'Europe bon nombre de missionnaires qui transformèrent complètement la face de l'Amérique. Il mourut regretté de tous, honoré comme un saint et pleuré comme un père, dans un âge très-avancé, et fut enseveli dans le couvent de Mexico.

(Daza.)

PÈRE JEAN DE PERPIGNAN

Père Jean de Perpignan naquit en Catalogne. Il est le premier missionnaire qui traversa l'Océan après les douze compagnons du bienheureux Martin de Valence.

Doué d'une facilité incroyable pour l'étude des langues, il apprit en peu de temps la plupart des idiomes du Nouveau-Monde, et put ainsi convertir un nombre considérable d'idolâtres. Son ardente charité ne lui laissait pas un moment de repos. Toujours par monts et par vaux, il allait chercher jusqu'au fond de leurs forêts les Indiens qui s'y étaient retirés devant l'invasion espagnole, et, à force de prières et d'éloquence, il les ramenait dans leurs villages abandonnés, les baptisait et leur élevait des églises et des écoles. Presque toutes les tribus le connaissaient et l'aimaient comme un Père, et quand il mourut à Mexico, un si grand nombre d'Indiens se pressaient à ses funérailles que la ville avait peine à les contenir.

(Gonzague.)

PÈRE ALPHONSE DE ROZAS

Père Alphonse de Rozas, qui s'était acquis en Espagne une grande réputation de science et de vertu, fut envoyé, en 1531, de Castille au Nouveau-Monde, en qualité de commissaire général des Indes occidentales. Quand il arriva au poste qui lui était assigné, il fut tellement frappé de la sainteté des premiers missionnaires,

qu'il ne put se résigner à être leur supérieur ; il donna sa démission et vécut auprès d'eux, sous leur direction. Son histoire est la même que celle de tous ces hommes apostoliques : tous les jours il convertit et baptise.

Mais moins insensible que ses compagnons au souvenir de la patrie absente, il ne tarda pas à éprouver un violent désir de retourner en Espagne. Il était vieux, il était malade ; il crut pouvoir le faire sans déplaire au Seigneur qui lui avait donné mission de travailler au salut des âmes, et bientôt la tentation fut si forte qu'il y céda. Il en fut puni : chaque fois qu'il se mettait en prières, le Sauveur lui apparaissait cloué sur l'arbre de douleurs, et il entendait une voix lui dire : « Pourquoi m'as-tu laissé « sur ma croix, pour prendre un repos que tu n'avais pas « mérité ? » Le bon Père ne voulut pas braver le courroux divin ; il reprit la mer et revint au Mexique.

Cette fois, il ne fut pas tenté de s'arrêter dans la carrière où il était entré. Ses forces, au lieu de diminuer, paraissaient s'accroître avec l'âge : il était infatigable. A deux reprises différentes, il fut chargé d'administrer la nouvelle custodie du Méchoacan et de Xalisco, qui devint plus tard une province.

Il mourut, riche de vertus, en 1570, au couvent de Mexico, après avoir, pendant cinquante-neuf ans, travaillé à la conversion des Indiens.

(GONZAGUE.)

PÈRE JACOB DE PENNA

Le Père Jacob de Penna, de la province de Saint-Gabriel, semble dès son jeune âge avoir été appelé par Dieu lui-même à prêcher la vérité dans les Indes occidentales. Il était encore enfant quand il tomba dans un puits très-profond, où il resta longtemps sans recevoir de secours. Sa mère fit vœu de le consacrer à Dieu, si on lui sauvait la vie, et Jacob, devenu homme, tint la parole de sa mère : il prit l'habit de frère mineur.

D'une piété exaltée et ardente, il se sentait capable de convertir le monde. Il apprit très-rapidement la langue indienne, et put ainsi prêcher, confesser et conquérir des âmes au christianisme avec beaucoup plus de facilité que les autres religieux. Il mourut et fut enseveli au couvent de Mexico.

(GONZAGUE.)

PÈRE FRANÇOIS DE LAS-NAUCAS

Ce saint homme reçut l'habit dans la province de l'Immaculée-Conception. L'impératrice Isabelle, qui l'avait en grande estime, l'envoya aux Indes en 1538, avec six autres religieux. C'est lui qui le premier annonça le Dieu crucifié dans la province de Popoloca ; en deux mois, il baptisa plus de douze mille Indiens. Les conversions qu'il provoqua pendant les quarante années qu'il vécut encore, sont presque innombrables. Il était déjà parvenu

à un âge très-avancé, et il était gardien du couvent de Jaticulco, quand il mourut à Mexico.

(Daza.)

PÈRE JEAN DE GAONA

Père Jean de Gaona naquit à Burgos, et prononça ses vœux dans la province de ce nom. Il compléta ses études à l'Université de Paris, où il se fit une grande réputation de savant, surtout dans les langues anciennes, qu'il possédait à fond. Son éloquence attirait à ses sermons une affluence considérable. Il était lecteur au couvent de Valladolid, quand il quitta sa patrie pour les Indes, en 1638.

Les langues du Nouveau-Monde lui devinrent bientôt aussi familières que le latin, le grec et l'hébreu. On a conservé de lui des ouvrages pieux écrits dans un indien très-pur, et qui ne contribuèrent pas peu à amener des conversions. Tour à tour gardien et lecteur dans différents couvents, il porta partout la même ardeur de propagande et le même zèle religieux. Quand il avait visité les pauvres dans leurs demeures et les malades dans les hôpitaux, il dessinait des plans pour la construction des routes; il indiquait sur des cartes les endroits les plus favorables à l'élévation d'un couvent ou d'une église. Quelquefois on le trouvait dans sa cellule, plongé dans de profondes extases; Dieu le récompensait dès cette vie des efforts qu'il avait faits pour propager sa religion. Il venait d'être nommé provincial en 1557, quand il perdit la vue.

Désormais il ne quitta plus la solitude de sa chère cellule et s'abandonna entièrement à la vie contemplative.

Ses restes mortels reposent au couvent de Mexico.

(GONZAGUE.)

PÈRE ALPHONSE DE HERRERA

Le Père Alphonse de Herrera prononça ses vœux dans la province de Saint-Gabriel. Au moment de partir pour l'Amérique, pris tout à coup d'hésitation, il fut saisi d'une violente tentation de retourner sur ses pas, et il essaya même de persuader à ses compagnons que c'était là le meilleur parti : « Les Indiens », disait-il, « ne con- « sentiront jamais à embrasser la foi catholique ». Mais ce découragement ne fut pas de longue durée : la prière, une nuit passée dans la méditation, au pied des autels, suffit pour lui rendre le courage qui avait failli lui faire défaut : le lendemain même, il mit à la voile, et depuis lors il ne voulut plus entendre parler de revenir en Espagne.

En Amérique, son zèle ne connut pas de bornes. Il prêchait et catéchisait jour et nuit. Toujours prêt à prendre contre les Espagnols le parti des Indiens, il sut gagner l'affection de ces derniers, ce qui lui facilita singulièrement sa tâche de missionnaire. Sa science dans le droit canon et son habileté à résoudre les plus difficiles problèmes de théologie lui donnaient dans les assemblées du clergé une autorité incontestée. Aussi, quand le bienheureux Martin de Valence voulut aller prêcher le christianisme aux Chinois infidèles, choisit-il pour son com-

missaire le Père Alphonse de Herrera. Sa longue carrière, toute remplie de conversions et de bonnes œuvres, se termina au couvent de Mexico.

Il serait trop long de raconter l'histoire de tous les vénérables missionnaires qui ont quitté leur pays pour aller conquérir l'Amérique à la religion chrétienne et travailler au bien des âmes; leurs vies, d'ailleurs, se ressemblent toutes; on peut les dire en deux mots: ils ont été de nouveaux apôtres. Toujours prêts à se sacrifier, ne s'épargnant ni la fatigue, ni la peine, ils ont parcouru à pied d'immenses étendues de pays et arraché au démon la moitié, pour ainsi dire, de l'humanité; leurs restes mortels reposent en paix dans les contrées où ils ont apporté le salut. C'est Jean de Grenade, deux fois commissaire général des Indes occidentales; — Jean Fucher, un français, docteur de l'Université de Paris, dont ses frères disaient après sa mort : « Nous voilà plongés dans les « ténèbres, maintenant que le Père Fucher n'est plus »; — Antoine de Saint-Jean; — frère Lucar d'Almadobar, qui eut le don de faire des miracles; — frère Jean Burnon, dont la vie fut en quelque sorte une longue extase; — frère Jean Florès et une foule d'autres bienheureux dont les noms sont restés inconnus, mais qui ont trouvé dans le ciel la récompense de leur abnégation, de leurs bonnes œuvres et de leur courageux dévouement à la foi.

(Gonzague, Daza, etc.)

PÈRE PAUL JOVIA

1480. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Le bienheureux Paul Jovia naquit à Lucques, en Italie, et entra tout d'abord dans l'Ordre des Pères Conventuels. Après avoir étudié sous la direction du Père François de Savone, qui devint plus tard pape sous le nom de Sixte IV, il alla passer quelques années à l'Université de Paris, où il prit le grade de docteur en théologie. On lui offrait même une chaire de professeur, il la refusa, pour entrer dans l'Ordre des Observants, qui venait d'être tout récemment fondé. Il adopta avec ardeur les réformes qui rétablissaient la discipline et l'austérité primitives, s'en fit un propagateur infatigable, l'introduisit dans un grand nombre de couvents, et en particulier dans le couvent des Conventuels de Lucques, en 1454, où il avait prononcé ses vœux.

C'est aussi par son conseil qu'une riche veuve, depuis quelque temps tertiaire, éleva dans la même ville un magnifique couvent de Clarisses-Urbanistes, qui pouvait contenir plus de cent trente religieuses.

Le bienheureux Père Paul Jovia, affligé d'une mauvaise santé, maigre, faible de corps, travaillait cependant au salut des âmes avec une ardeur infatigable. Il passait à juste titre pour un prédicateur éloquent, et ses sermons ont amené un grand nombre de conversions. Il fut à trois reprises différentes élu provincial de la province de Toscane; son administration ferme et sage ne laissa jamais

un mécontent. Définiteur général, il aidait de ses conseils empreints d'une sagesse toute divine les vicaires généraux et les premiers dignitaires de l'Ordre. Il fût arrivé lui-même aux plus hautes fonctions, si ce n'eût été sa mauvaise santé qui le rendait incapable de supporter d'aussi lourds fardeaux.

Il mourut, en 1480, au couvent de Lucques, où ses miracles et ses vertus lui avaient acquis un grand renom de sainteté. Son tombeau, dont on avait oublié l'emplacement, fut retrouvé miraculeusement : un habitant de Lucques, malade depuis longtemps, fut guéri par son intercession et indiqua l'endroit où il reposait.

(WADDING.)

FRÈRE CHRISTOPHE CRIVELLUS

1467. — Pape : Paul III. — Roi de France : Louis XI.

Le bienheureux frère Christophe Crivellus naquit à Milan. Avant de servir Dieu comme religieux, il servit le souverain Pontife comme soldat, puis comme capitaine. Une apparition de saint François d'Assise, et les sermons enflammés de saint Bernardin de Sienne, le décidèrent à se faire frère mineur. De concert avec l'un de ses frères d'armes, le bienheureux François de Pavie, capitaine à l'armée du duc de Milan, il alla trouver saint Bernardin et lui demanda l'habit de l'Ordre Séraphique pour lui et pour son ami ; après quelques jours d'épreuves, leur prière fut écoutée.

Le bienheureux Christophe ne consentit jamais à

être autre chose qu'un frère lai : il prononça ses vœux dans la province de Toscane et montra bientôt qu'il était en tous points digne d'être un serviteur de Dieu. Dans son humble condition, il déploya un zèle de conversion infatigable. Il s'attacha surtout à combattre les vices résultant des luttes intestines qui déchiraient alors l'Italie : l'orgueil, l'avidité, la luxure ; et, pendant toute sa vie, il prêcha les vertus contraires et en donna lui-même l'exemple. Humble au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, pauvre au point de ne posséder qu'une mauvaise robe et une paire de sandales, il se mortifiait par le jeûne, les veilles et les coups de discipline. Jamais il ne laissait à son corps fatigué un moment de repos. Quand il avait, pendant de longues heures, cultivé le jardin des Pères, il se livrait à la prière et à la contemplation. Il méditait de préférence sur la vie et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et parfois, au souvenir des souffrances du Sauveur, il poussait de si profonds gémissements et même de si grands cris de douleur, que ses frères effrayés le croyaient gravement blessé ou atteint tout à coup d'une maladie incurable. Ils accouraient auprès de lui et ne pouvaient parvenir à le consoler : c'est seulement quand il avait recouvré ses sens qu'il révélait enfin l'objet divin de ses lamentations.

Le bienheureux Christophe avait reçu de Dieu le don d'accomplir des miracles et le don de prédire l'avenir et de lire au fond des consciences. Il mourut en 1467, au couvent de Lucques. Longtemps après sa mort, on retrouva son corps dans un parfait état de conservation.

(Wadding.)

LAURENT DE RAPARIEGOS

FRÈRE LAI

1517. — Pape : Léon X. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

SOMMAIRE : Vocation religieuse du bienheureux Laurent. — Ses vertus, son austérité, sa constance dans le travail. — Dieu lui accorde le don de miracle et de seconde vue. — Guérisons prodigieuses. — Entretien du bienheureux avec les souverains d'Espagne. — Il prédit la prise de Grenade. — Sa mort et ses funérailles.

Le bienheureux Laurent naquit à Rapariegos, en Espagne. Il se rendait au village de Montecho pour s'unir à une jeune fille qu'il aimait depuis longtemps, quand tout à coup, touché de la grâce de Dieu, il résolut de renoncer, comme autrefois saint Alexis, à ses parents et à sa fiancée, et sans prendre congé de personne au monde, de peur de faiblir, il s'en fut demander l'habit de frère lai au couvent d'Arevalo. C'est de là que se répandit dans toute l'Espagne la renommée de sa sainteté, de ses miracles et de ses prophéties.

Le bienheureux frère Laurent fut un vrai miroir d'humilité chrétienne et de patience, dans les fonctions de jardinier et de portier qu'il accomplit pendant toute sa vie. Il avait au fond du cœur une immense affection pour les pauvres, qu'il appelait les enfants de Dieu, et qu'il aidait de son mieux à bien supporter leurs misères. Jamais on ne lui surprit un mouvement d'impatience ou d'humeur, encore bien moins de colère. Toujours actif, il ne s'arrêtait qu'une heure au milieu du jour pour prendre du repos, et, jusqu'à la nuit, il culti-

vait les légumes et soignait le jardin des Pères. Le soir venu, il allait veiller dans la chapelle jusqu'aux matines, ou bien il s'agenouillait sur les tombeaux des morts et priait pour le repos de leurs âmes. Après les matines, il dormait deux heures, et à cinq heures, il sonnait la première messe. Il avait reçu de Dieu le don des larmes; ses supérieurs étaient souvent obligés de l'interrompre quand il faisait au réfectoire la lecture prescrite par la règle, parce qu'il sanglotait si fort qu'on ne pouvait plus l'entendre. Souvent aussi on le trouvait absorbé dans de célestes contemplations et perdu dans de profondes extases, où il trouvait déjà un avant-goût des éternelles jouissances des élus. Non-seulement les religieux du couvent, mais encore les personnes du monde l'ont vu plus d'une fois soulevé de terre dans un rayon de lumière, le visage resplendissant, les yeux et les bras levés vers le ciel, dans l'attitude d'une muette adoration.

Dieu permit à son fidèle serviteur d'accomplir en son nom un grand nombre de miracles. Un jour, dans le jardin du couvent, un malheureux frère mineur eut la tête fracassée par la chute d'un grand arbre, et la blessure était si affreuse à voir qu'on ne lui donnait plus que quelques instants à vivre. Frère Laurent le releva, rapprocha les morceaux du crâne fendu, fit sur lui le signe de la croix, et le moribond se rendit à la chapelle, entièrement guéri, pour y rendre grâces à Dieu.

Un pauvre ouvrier dont le mulet s'était noyé en passant une rivière, vint conter ses chagrins au gardien du couvent et lui demanda de permettre à frère Laurent de l'accompagner jusqu'à l'endroit où gisait son unique richesse et son meilleur ami. Le supérieur y consentit :

il donna l'ordre au saint homme d'accompagner le malheureux et de lui obéir comme à Dieu lui-même ; on retira le mulet qui était au fond de l'eau depuis plus d'une heure, et on le trouva plein de vie.

Une autre fois, ce fut le bon frère lui-même qui fut en danger de mort et qui ne fut sauvé que par l'intervention divine. Il était à genoux au pied du vieux mur de son jardin, absorbé dans la lecture de ses prières, quand tout à coup un grand pan de muraille se détacha et l'ensevelit sous ses ruines : personne n'avait été témoin de l'accident. Trois jours après, les religieux émus de sa disparition, eurent l'idée de le chercher sous cet amas de décombres. Aux premiers coups de pioche, ils entendirent la voix de frère Laurent qui leur disait : « Prenez bien « garde à votre besogne, et faites en sorte de ne pas me « blesser », et au bout de quelque temps il mettait le pied hors de ce tombeau où il avait été enterré vivant.

Le bienheureux eut aussi le don de seconde vue et de prophétie. C'est ainsi qu'il annonça aux religieux la mort du bienheureux Jean Hortulanus, au moment même où il rendait son âme à Dieu dans le couvent de Salamanque.

La grande réputation de Laurent pénétra jusqu'à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, et les pieux souverains résolurent d'aller lui faire visite pour lui demander ses prières et ses conseils. Ils vinrent donc incognito au couvent et firent appeler le saint homme, sans avoir révélé à personne leur qualité. Mais lui les reconnut tout d'abord : « Sire », dit-il au roi, « pourquoi voulez-vous « tromper votre humble serviteur », et il donna aux souverains de l'Espagne des conseils dictés par la sagesse divine,

puis il leur prédit la mort prochaine du prince Jean, leur fils et l'héritier de leurs couronnes. La reine fut saisie d'admiration et de respect: « L'esprit de Dieu est « avec cet homme », dit-elle, « et avec l'Ordre de Saint-« François tout entier » ; elle fonda des couvents de Frères Mineurs dans douze villes différentes de son royaume, et elle déclara de vive voix à ses parents et aux princes de la cour qu'elle entendait être ensevelie dans la robe des sœurs franciscaines. Depuis cette époque elle alla souvent faire visite au saint homme, et quand elle était trop éloignée du couvent, elle demandait de ses nouvelles par écrit, soit à lui-même, soit au Père gardien. Un jour elle reçut de lui cette réponse : « Dieu « veille sur votre Majesté ! » et la lettre portait pour suscription : « A Isabelle, reine de Grenade ». Quelques années plus tard, les armées d'Aragon et de Castille entraient en effet dans la dernière capitale des Maures espagnols.

Le bienheureux Laurent faisait partie de l'Ordre depuis soixante ans, lorsque Dieu lui annonça sa mort prochaine un jour que, selon son habitude, il était en contemplation devant le saint Sacrement exposé sur l'autel. Il reçut cette nouvelle avec joie, et peu de jours après il se mit au lit pour ne plus se relever. Les plus illustres personnages de la cour et les princesses d'Espagne vinrent pleurer à son chevet. Pour lui, l'âme reposant dans un calme infini, il reçut pieusement le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et s'endormit dans le Seigneur en 1517.

Tous les habitants d'Arevalo accoururent au couvent, à la nouvelle de sa mort, pour se procurer, s'il était pos-

sible, quelque précieuse relique. On l'ensevelit sous le maître-autel, et une plaque de marbre rappela le souvenir de ses vertus et des miracles qu'il avait accomplis.

(DAZA et MARC ULYSSIP.)

QUATRIÈME JOUR DE JUIN

—

PÈRE FRANÇOIS DE BRESCIA

1523. — Pape : Adrien VI. — Roi de France : François Ier.

Le Père François, qui naquit en 1460, à Brescia, en Italie, servit, dès sa jeunesse, le Seigneur, dans l'Ordre Séraphique, avec une extrême piété. Sa modestie, son humilité, ses prières, son amour de Dieu et du prochain faisaient l'admiration des plus vénérables religieux.

Devenu prêtre, il confessa le plus qu'il lui fut possible, persuadé que c'est au tribunal sacré de la pénitence que le représentant de Jésus-Christ sur la terre a le plus d'autorité sur les âmes. Il éprouva souvent d'amères déceptions et versa des larmes amères, en voyant avec quelle incroyable légèreté des pénitents peu contrits s'occupaient de la grave question de leur salut. En revanche il eut aussi plus d'une fois le bonheur de ramener au bercail des brebis égarées.

Il se fit le père des pauvres, qu'il ne laissa jamais dans le besoin, tant qu'il y eut au couvent un peu d'argent et un peu de pain. Sur la fin de sa vie, il demanda à ses supérieurs et obtint d'être envoyé dans la province de

Saint-François, où la règle était, mieux que partout ailleurs, pratiquée dans sa pureté primitive. Il était aumônier des Clarisses de Foligno, quand il mourut en 1523 : il était âgé de soixante-trois ans.

(WADDING.)

FRÈRE DIDACE DE MURCIE

1505. — Pape : Jules II. — Roi d'Espagne : Ferdinand le Catholique.

Didace de Murcie fut d'abord soldat. Mais l'ardente piété dont son âme était enflammée ne lui permit pas de rester longtemps dans le métier des armes, et il entra de bonne heure dans l'Ordre Séraphique. Quand il fut admis à prononcer ses vœux, bien que ses supérieurs le trouvassent digne d'être prêtre, il ne consentit jamais qu'à revêtir l'humble robe de frère lai. C'est dans cette modeste condition qu'il donna aux autres religieux l'exemple de toutes les vertus : la chasteté, la pauvreté, la sainte obéissance. Quand il assistait le prêtre pendant la messe, sa figure était celle d'un Ange. Si, dans ses tournées pour recueillir des aumônes, il rencontrait une croix sur son chemin, il s'oubliait parfois jusqu'à prier au pied pendant des heures entières.

Il mourut saintement, en 1505, dans un couvent situé à deux lieues de Murcie, et des miracles qui s'accomplirent sur son tombeau ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée.

(DAZA.)

FRÈRE MICHEL BORAS

Le martyrologe de l'Ordre inscrit aussi au quatrième jour de juin le souvenir de frère Michel Boras, dont la vie s'écoula dans de pieuses pratiques, au couvent de Bénicarlon, dans la province de saint Jean-Baptiste.

(Daza.)

PÈRE FRANÇOIS D'ORDONNEZ

1612. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

Père François d'Ordonnez repose, comme frère Michel Boras, dans les caveaux du couvent de Bénicarlon. Il commença par être soldat : une nuit, pendant l'expédition de Portugal, son sommeil fut agité par des rêves affreux. Il lui sembla que les démons mettaient son âme en pièces et la jetaient dans des fournaises ardentes. C'est qu'en effet, comme la plupart des batailleurs de cette époque, il n'avait pas la conscience tranquille, il avait un peu pillé, un peu massacré des gens sans défense, un peu mis à mal le pauvre monde, qui n'en pouvait mais. En s'éveillant il résolut de changer de vie ; dans le voisinage du lieu où il campait se trouvait une chapelle consacrée à la très-sainte Vierge, il y courut, y resta en prières jusqu'au soir, et en sortit décidé à demander l'habit de l'Ordre Séraphique.

Il prononça en effet ses vœux au couvent de Bénicarlon,

et ne tarda pas à donner l'exemple de toutes les vertus. Aussi humble qu'il avait été superbe, aussi soumis qu'il avait été orgueilleux, il racheta par sa piété, sa pauvreté, son obéissance à la règle, toutes les fautes de sa vie passée. Il visitait les malades et recueillait dans tout le voisinage des aumônes qu'il portait lui-même aux pauvres. Gardien du couvent de Bénicarlon, on lui attribue le miracle de la multiplication des pains. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étendit et doubla presque le monastère. Il fit reconstruire la chapelle et creuser le caveau qui devait contenir la dépouille mortelle des religieux : « C'est moi », dit-il aux Frères, « qui habiterai le premier cette demeure ». Sa prédiction ne tarda pas à se réaliser ; il mourut en 1612, à l'âge de trente-trois ans; il y avait dix ans qu'il était entré en religion. Son corps, enseveli dans le caveau qu'il avait creusé, y resta longtemps dans un parfait état de conservation.

(Ex *Chron. Prov. S.-Joan.-Bapt.*)

CINQUIÈME JOUR DE JUIN

—

PACIFIQUE DE CERANO

1482. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Jeunesse du bienheureux Pacifique. — Elevé par les Bénédictins, il entre dans l'Ordre de Saint-François. — Ses vertus et sa science. — Sa mort et sa béatification.

Le bienheureux Pacifique naquit à Cerano, près de Pavie, en Italie. Sa jeunesse fut fort éprouvée : il n'était

encore qu'un enfant, quand une peste qui ravagea tout le pays lui enleva son père, sa mère, et le laissa seul au monde. Les Pères Bénédictins du couvent de Saint-Jérôme, à Novare, le recueillirent et l'élevèrent. Comme il avait en lui le germe de toutes les vertus, il ne leur fut pas difficile d'en faire un pieux serviteur de Dieu. Malheureusement le supérieur du couvent, qui l'aimait avec tendresse, vint aussi à mourir, et le jeune homme se trouva de nouveau abandonné à l'affection un peu banale des bons Pères. Il lui restait le ciel; il résolut de se consacrer au Seigneur, et après une mûre délibération en présence des autels, il remercia ses bienfaiteurs, les Bénédictins, des bons soins dont ils l'avaient entouré, et les quitta pour entrer dans l'Ordre plus sévère de Saint-François.

Son noviciat terminé, il prononça ses vœux. Doué d'une piété ardente, mais en même temps d'une activité d'esprit infatigable, il ne se contenta pas de la vie contemplative, où son âme cependant trouvait de grands charmes ; il se livra à l'étude des livres saints et acquit bientôt une science profonde des choses de la théologie. Il s'en servit pour travailler, parmi les hommes, à la glorification du Seigneur. Il expliquait les textes sacrés avec éloquence, et les commentait comme un autre saint Paul.

D'une grande dévotion à la très-sainte Vierge, il s'efforça de propager son culte parmi les hommes et fonda en son honneur une confrérie qui eut une chapelle particulière. Il provoqua d'ailleurs l'élévation d'un certain nombre de couvents, dont il fut souvent le premier gardien. On a conservé de lui plusieurs ouvrages importants, entre autres une Somme théologique et philoso-

phique à la fois, que l'on appela de son nom : *Summa pacifica*.

Mais avant d'être un savant et un docteur de l'Eglise, le bon Père était un pieux et humble moine de Saint-François. Si ses sermons ont eu dans toute l'Italie une aussi favorable influence, c'est qu'il donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus : aussi fut-il envoyé dans l'île de Sicile, en qualité de commissaire, par le général de l'Ordre.

C'est là qu'il mourut, à Sassaro, en 1482, dans la cinquante-huitième année de son âge, comme il l'avait annoncé lui-même quelque temps auparavant à un vénérable religieux, son ami. Les habitants de Cerano réclamèrent ses précieux restes, qui leur furent rendus ; ils lui élevèrent un tombeau magnifique, avec une chapelle desservie par un frère mineur : la tête séparée du tronc fut conservée dans l'église paroissiale de la ville. Des miracles s'accomplirent sur le lieu de sa sépulture. Le pape Benoît XIV béatifia le vénérable Pacifique et permit de célébrer sa fête, dans l'Ordre Séraphique, le cinquième jour de juin.

(WADDING.)

AUTRES RELIGIEUX

DE LA PROVINCE DE MILAN

En 1520, le bienheureux Père Christophe, issu d'une illustre famille du Milanais, mourut au couvent de Vigevano, non loin de Cerano. Il est célèbre pour la sainteté

de sa vie et son zèle apostolique. Au commencement du dix-septième siècle, ses restes mortels furent tirés du caveau commun et placés dans la chapelle de Saint-Bernardin. Beaucoup de miracles s'accomplirent sur son tombeau, que la piété des fidèles couvrit d'un nombre considérable d'offrandes en or et en argent.

(DAZA.)

Le couvent de Lodi renferme les reliques du bienheureux Père Léon Palatin, qui fut pendant vingt-quatre ans évêque de cette ville. Il mourut en grand renom de sainteté, l'an 1343.

(GONZAGUE.)

Les bienheureux Pères Damien de Padoue et Louis Biasson passèrent leurs jours au couvent de Modoëtia. Ils furent célèbres tous deux pour l'éloquence de leurs sermons et la sainteté de leur vie. Le corps du dernier, longtemps placé dans une chapelle particulière, a été ensuite enseveli au pied du maître-autel.

(GONZAGUE.)

Un autre vénérable religieux, dont la vie fut angélique, d'une grande science et d'un zèle infatigable pour la propagation de la foi, le bienheureux Père Séraphin de Castiglione, mourut en 1460, dans le couvent des Saints-Anges, à Milan. Des miracles éclatants s'accomplirent sur son tombeau.

(WADDING.)

Le bienheureux Père Antoine de Verceil, prédicateur apostolique, provoqua dans différentes villes d'Italie un grand nombre de conversions par ses sermons éloquents. Il est aussi célèbre par la vaste étendue de sa science que par l'ardeur de son zèle à conquérir les âmes à Dieu. La mort le surprit en 1480, dans la ville d'Orviéto, pour ainsi dire au milieu d'un sermon. Ses compagnons voulaient ramener à Milan ses restes mortels ; mais les habitants d'Orviéto s'y opposèrent et obtinrent qu'il serait enseveli dans le couvent des Frères Mineurs de leur ville. La piété des fidèles, reconnaissante des miracles qui s'accomplirent par son intercession, décora son tombeau d'une multitude d'ex-voto.

(Gonzague.)

Le bienheureux Michel de Carcano reçut l'habit de frère mineur au couvent de Côme. Sa vie ne fut pas d'abord exemplaire; il fut même assez longtemps, par l'intempérance de son langage, un objet de scandale pour ses frères; mais les reproches de saint Bernardin de Sienne et du bienheureux Albert de Sartiano, eurent sur cette nature un peu grossière une favorable influence, et dès lors il donna l'exemple de toutes les vertus.

D'une intelligence rebelle à la culture, il était, en revanche, d'une persévérance opiniâtre, et ne reculait devant aucun effort quand il s'agissait du salut d'une âme et de la gloire de Dieu. Il a prêché avec succès dans la plupart des villes d'Italie : une bulle du pape Sixte IV l'appelle même un prédicateur éloquent. Sa parole était claire, sans ambages, allant droit au but; il étonnait par des mots d'une crudité un peu âpre, qui retentissaient à

l'oreille des pécheurs comme des coups de tonnerre. Comme il n'évitait pas de citer des noms propres, il se fit, surtout dans le Milanais, un assez grand nombre d'ennemis; mais il s'inquiétait peu de ce que les hommes pensaient de lui, et ne songeait qu'à être agréable à Dieu.

Il fut le confesseur de Blanche-Marie de Sforce, et l'assista à ses derniers moments, en dépit du Père Ange de Chivasso, vicaire général des Observants, qui intriguait auprès du duc pour obtenir cet honneur. Le cardinal Jacques Piccolomini, évêque de Pavie, l'honorait comme un saint et se faisait gloire de son amitié. De concert avec le bienheureux Bernardin de Feltre, il décida les habitants de Milan à élever un hospice aux pauvres malades; c'est encore lui qui fit élever à Côme l'hôpital de Sainte-Anne.

Il mourut en odeur de sainteté à Côme, l'an 1485, et les bourgeois de la ville, qui avaient pour lui le plus grand respect, placèrent son portrait, entouré d'une auréole, dans leur église paroissiale. Sa tête est encore précieusement conservée à Lodi, dans la province de Milan, qu'il avait administrée avec beaucoup de sagesse.

(Wadding.)

Le couvent des Frères Mineurs de Côme conserve aussi les précieux restes du bienheureux Vincent de Côme, descendant de la noble famille des Rusci, et qui fut converti par les sermons de saint Bernardin. Le Seigneur, en récompense de ses vertus, lui accorda le don des miracles pendant cette vie et après sa mort, qui eut lieu en 1460. Au milieu de l'hiver, un rosier fleurit tout à coup auprès

de son tombeau. Son portrait, entouré d'une auréole, est aussi placé dans une église de Côme.

(WADDING.)

Le bienheureux Michel naquit à Milan. La sainteté de sa vie, l'éloquence passionnée de ses sermons et sa douceur à l'égard des pécheurs lui attirèrent une foule de pénitents, dont il eut le bonheur de ramener la plupart dans la bonne voie. Dieu récompensa son zèle en lui permettant d'accomplir des miracles. Ses supérieurs avaient la plus grande confiance dans sa science profonde et dans sa sagesse, et quand il fallut veiller sur les nouvelles provinces de l'Autriche, de la Pologne et de la Bohême, que venait de réformer saint Jean de Capistran, Père Michel fut désigné d'une voix unanime comme inspecteur général.

Il mourut en 1490, à Milan, au couvent des Saints-Anges, et les nombreux miracles qui s'accomplirent après sa mort sur son tombeau ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée.

(GONZAGUE.)

Le couvent de Notre-Dame-de-la-Foi, à Milan, a vu vivre et mourir les bienheureux Pères Anselme de Milan, religieux d'une austérité digne des anciens temps, et Laurent Bagnacavallo, prédicateur illustre, en grand renom de sainteté parmi ses contemporains. Leurs corps, demeurés dans un parfait état de conservation, sont ensevelis dans la sacristie du couvent.

(MARC ULYS.)

En 1478, les bienheureux Thomas Caccia et Matthieu Nolius, tous deux issus de nobles familles du Milanais, rendirent l'âme au couvent de Novare. Ils avaient été tous deux disciples de saint Bernardin de Sienne; leurs corps reposent côte à côte dans la chapelle de Saint-François, et ont été l'occasion de beaucoup de miracles.

(GONZAGUE.)

Le bienheureux frère Païen Torniellus, du Tiers Ordre, naquit à Novare, d'une famille illustre. Sa jeunesse fut orageuse, et son père, un vrai chrétien, désespérait de l'amener jamais au bien; mais, au grand étonnement de tous et à la grande joie de ses parents, il changea tout à coup de conduite, se montra profondément détaché des vanités de la terre et des plaisirs mondains, et donna l'exemple de la plus sévère austérité. Son ardente charité, sa compassion aux maux d'autrui, son zèle infatigable à soulager toutes les misères, lui valurent l'estime et l'admiration de ses contemporains. Un grand nombre d'hôpitaux s'élevèrent à son instigation.

La peste le surprit et le tua pendant un pèlerinage qu'il était allé faire à Assise, au tombeau du saint patriarche François, en 1478. Sa toute-puissante intercession dans le ciel paraît avoir eu surtout le pouvoir de détourner le fléau de la peste; c'est pourquoi les habitants de Novare placèrent, en 1529, un autel sous son invocation.

(WADDING.)

PÈRE JEAN GRAY

MARTYR

1579. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Le Père Jean Gray entre dans l'Ordre Séraphique. — Persécution des Gueux. — Martyre du Père Jean. — Ses funérailles.

Le bienheureux Jean Gray se consacra au Seigneur dès son enfance, et fut tout d'abord chanoine à Anderlecht, près de Bruxelles. Il avait quitté l'Ecosse, sa patrie, pour éviter les persécutions que les Huguenots exerçaient alors contre les catholiques. Après avoir en vain tenté d'y rentrer, il distribua aux pauvres tous ses biens en argent et en terre, et vint demander l'habit de frère mineur dans la province de Brabant.

Il y vécut saintement, dans la pratique de la pauvreté, de l'obéissance et des autres vertus chrétiennes ; Arnold de Raisse, un martyrologue, le place au nombre des pieux personnages qui honorent le plus les Pays-Bas. Mais il ne trouva pas dans son couvent solitaire la paix qu'il y était venu chercher ; les Gueux, qui détestaient les fils spirituels de saint François, à cause du zèle avec lequel ils défendaient la religion catholique, renversaient leurs monastères, pillaient et brûlaient leurs églises, et souvent n'épargnaient même pas leur personne. Le couvent du Père Jean Gray ne fut pas épargné ; heureusement les religieux, avertis par un fidèle de l'arrivée des hérétiques, eurent le temps d'emporter le saint Sacrement et les vases sacrés, et de s'enfuir par des chemins détournés. Seul le

Père Jean demeura ; son grand âge ne lui permettait pas d'accompagner ses frères. Il alla s'agenouiller dans la chapelle, et, comme une victime prête pour le sacrifice, il attendit en priant l'arrivée des bourreaux. Ils ne tardèrent pas à arriver : les portes cédèrent sous leurs coups redoublés, et ils envahirent le couvent comme une mer en furie. Quand ils trouvèrent le Père Gray au pied de l'autel, trompés par son grand âge et son aspect vénérable, ils le prirent pour le gardien et lui demandèrent avec des menaces où il avait caché l'argent et les objets en or et en argent qui servaient aux cérémonies du culte. En même temps, ils lui crachaient au visage et lui donnaient des soufflets. Le saint homme ne répondit pas ; il ne murmura que ces mots : « Seigneur, je remets mon « âme entre vos mains », et presque aussitôt il reçut le coup mortel, le 5 juin 1579. Le portier du couvent, qui n'avait pas eu le temps de prendre la fuite, fut massacré sur son cadavre.

Après le départ des assassins, les habitants de la ville vinrent recueillir les corps des deux martyrs et leur firent de magnifiques funérailles.

Ce fut une sanglante époque pour les serviteurs de Dieu dans les Pays-Bas, que le temps où s'établit la domination des Gueux. Une foule de prêtres séculiers et de religieux de tous les Ordres succombèrent sous leurs coups. Les Frères Mineurs en particulier arrosèrent de leur sang cette terre de martyrs ; il ne resta pas debout un seul de leurs couvents, et des milliers d'entre eux furent massacrés au pied des autels, pendus, décapités ou brûlés vifs. Puisse Dieu pardonner à leurs bourreaux !

(Ex Barezzo.)

PÈRE PIERRE D'ARAGON

1380. — Pape : Urbain VI. — Roi de France : Charles V.

SOMMAIRE : Illustre origine du bienheureux Pierre, et grandeur de sa famille. — Après la mort de sa femme, il entre dans l'Ordre de Saint-François. — Son rôle dans la chrétienté. — Ses vertus. — Sa mort. — Bérenger d'Aragon.

Pierre d'Aragon, issu de Jacques II, roi d'Aragon, et de Blanche, fille de Charles Ier, roi de Naples et de Sicile, et sœur de saint Louis, évêque de Toulouse, a été célèbre dans l'Ordre de Saint-François par ses vertus et sa sainteté plus encore que par l'éclat de son origine. Jeune encore il épousa la princesse Jeanne, sœur du comte de Foix, dont il eut quatre enfants : Alphonse, connétable de Castille, comte de Denia et de Ripacorta, marquis de Villena, duc de Gandie, et premier prince du sang après la mort du roi Martin ; Jean, comte de Prato, sénéchal et grand-maître de la maison du roi, en Catalogne ; Jacques, cardinal-archevêque de Valence ; et Léonora, qui épousa Pierre de Lusignan, comte de Tripoli, en Syrie, fils et héritier du roi de Chypre. Son frère Jean était archevêque de Tolède et patriarche d'Alexandrie.

Le prince lui-même fut élevé aux plus hautes dignités du royaume ; le roi Pierre IV, son neveu, qui avait pour lui la plus grande estime, le nomma amiral de sa flotte et généralissime de ses armées de terre, pendant la guerre qu'il fit à Jacques, roi de Majorque, et plus tard vice-roi de Catalogne, de Valence et d'Aragon. En 1357, il dirigea une nouvelle expédition contre Pierre, roi de Castille, qui se préparait à attaquer l'Aragon.

Mais ces honneurs dont on le couvrait ne suffisaient point à satisfaire son grand cœur ; il avait hâte d'être délivré du monde pour se consacrer à Dieu ; et soir et matin il priait le Seigneur de l'aider à accomplir ses projets. Un jour le Père Bernard Bruno, autrefois provincial d'Aragon, et le saint évêque Louis, son oncle, lui apparurent, avec quelques autres frères mineurs, au milieu d'une lumière éblouissante, et lui donnèrent au nom du Très-Haut l'ordre de faire son salut sous la règle de Saint-François. Quelque temps après, le prince partageait entre ses trois fils ses titres et ses domaines, et sa femme étant venue à mourir, il alla recevoir l'habit de l'Ordre Séraphique, en 1358, au couvent de Barcelone, où se pressaient pour la circonstance les seigneurs, les évêques et les prélats du royaume. Le saint Père abrégea la durée de son noviciat.

Devenu par ses vœux un humble fils de Saint-François, le prince oublia les dignités et les honneurs dont il avait été comblé, pour servir Dieu aussi pieusement que le dernier des religieux. Pauvre, soumis à la règle, obéissant à ses supérieurs, d'une piété austère et rigide, il donnait à ses frères l'exemple de toutes les vertus. Comme il consacrait une grande partie de son temps à l'étude des saints livres, il ne tarda pas à avoir une connaissance profonde des questions de la théologie et des dogmes de la religion. Il écrivit quelques ouvrages remarquables, et ses sermons furent longtemps cités comme des modèles de science et d'éloquence.

Le Seigneur trouva bon de récompenser la fidélité de son serviteur par d'importantes révélations sur les graves questions qui agitaient alors la chrétienté. Quand

Urbain V fut porté, en 1362, au souverain Pontificat, Jésus lui-même apparut au bienheureux Pierre et lui commanda d'aller porter au nouveau pape ces paroles : « Il « plaît à l'Eternel que le premier de ses serviteurs sorte « d'Avignon et retourne à Rome ». Pierre obéit, et quelque temps après, Urbain V quittait Avignon et rentrait dans la ville du prince des Apôtres. Il s'arrêta chemin faisant dans les couvents de Corneto, de Tuscanella et de Viterbe, où l'attendaient les députés romains, l'ambassadeur de l'empereur, celui du roi de Hongrie et celui de la reine de Sicile, avec les principaux seigneurs italiens. Trois ans plus tard, le pape, étant retourné à Avignon malgré les avertissements du Père Pierre, y mourut dans l'exil et dans la solitude.

Les pontifes qui succédèrent à Urbain V, témoignèrent au bienheureux Pierre la plus grande estime, Grégoire XI en particulier lui confia d'importantes missions, entre autres, le rachat des malheureux chrétiens d'Aragon, de Valence et de Majorque, réduits en esclavage par les Maures d'Afrique.

Ce saint homme mourut en 1380, à Valence, en Espagne. Ses restes mortels, enfermés dans un cercueil de plomb, furent placés dans une chapelle magnifique élevée par les soins de la famille de Cordona.

Un des proches parents du bienheureux, Bérenger d'Aragon, frère mineur, travailla avec succès à la conversion des hérétiques de la Bosnie et de la Russie.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX RÉGINALD D'ORSAIA

1450. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Le Seigneur indique par un miracle l'emplacement du couvent de Nole. — Vertus du bienheureux Réginald. — Sa dévotion. — Miracles accomplis en sa faveur. — Sa mort.

Lorsque Raymond Ursini, prince de Salerne et comte de Nole, restaura à Nole l'église de Saint-Laurent et voulut élever dans le voisinage un couvent de Frères Mineurs, le lendemain même du jour où l'on commença les travaux, une main invisible renversa les murs à peine sortis des fondations. En même temps les ouvriers qui tiraient d'une montagne voisine la pierre nécessaire à l'édifice, trouvaient une grande statue d'airain au milieu de la carrière. On comprit que Dieu désignait par ce prodige l'endroit où il voulait voir construire le nouveau couvent ; et, peu de temps après, il s'élevait en effet sur les flancs de la colline.

C'est là que reposent les restes du bienheureux Réginald, frère lai, né à Orsaia, dans le royaume de Naples. Il était cuisinier du couvent, et dans cette modeste condition, il ne cessa pas un moment d'être un modèle de de vertu religieuse. Il est vrai que ses frères eurent quelquefois à s'en plaindre : sa piété l'absorbait si bien qu'il en oubliait sa cuisine. Depuis la première messe jusqu'à l'heure du repas, il restait à la chapelle, assistait le prêtre pendant le sacrifice, et s'agenouillait ensuite, pour prier, dans le coin le plus obscur : « Vous ne voulez donc nous « nourrir que de messes et d'*Ave Maria* », lui disait un

jour le gardien. — « Dieu y pourvoira, mon Père », répondit le saint homme ; « laissa-t-il jamais ses enfants « au besoin ? » En effet, au moment même où la cloche appelait les religieux au réfectoire, quand la plupart s'attendaient à se trouver en face d'assiettes vides, les plats fumaient et répandaient dans la salle une odeur appétissante. On n'avait pas vu le bon frère à la cuisine, mais Dieu, selon ses paroles, avait pourvu à la nourriture de ses serviteurs.

Réginald mourut en 1450, dans un âge très-avancé. Il fut d'abord enseveli dans le caveau commun ; mais en 1486, à la demande des habitants de Nole, le provincial lui fit donner une sépulture particulière.

(Marc Ulyssip. et Gonzague.)

PIERRE DE COMPOSTELLE

DU TIERS ORDRE

SOMMAIRE : Fondation miraculeuse d'un couvent par le saint Père François. — Vie solitaire du bienheureux Pierre de Compostelle. — Ses deux ermitages. — Il vient mourir au couvent de Robledillo.

Saint François, traversant l'Espagne pour aller en Syrie prêcher aux Turcs la religion chrétienne, se reposa pendant quelques jours, près de Compostelle, dans la hutte d'un pauvre charbonnier nommé Cotolaï. Une nuit qu'il était allé prier sur une colline voisine, il entendit tout à coup Dieu lui ordonner de bâtir un couvent dans une vallée qui dépendait d'un monastère des Pères Bernardins. Le lendemain même il obtenait de l'abbé la per-

mission nécessaire, et, rentré chez son hôte, il lui confiait le soin d'accomplir la volonté divine. Le charbonnier était pauvre comme Job, mais il avait la foi qui soulève les montagnes, et il se mit à l'œuvre. Il commençait à peine à creuser les fossés destinés aux fondations, lorsqu'il trouva un trésor; les ouvriers accoururent de toutes parts, et en peu de temps le nouveau couvent fut terminé.

Les sermons de saint François, l'exemple de sa sainteté y attirèrent un nombre considérable de religieux, entre autres le bienheureux Pierre, chanoine de la cathédrale de Compostelle. Il s'attacha au patriarche d'Assise, et après avoir distribué aux pauvres tous ses biens, il l'accompagna en Italie. De retour en Espagne, il se construisit au milieu des montagnes une chapelle et une cellule, où il passa quelques années dans la pratique de la mortification et de la pénitence. Sa robe de toile grossière était serrée autour de sa taille par une corde ; sa nourriture consistait en châtaignes; aux grandes fêtes seulement, il y ajoutait un peu de pain. Tous les jours il disait la messe dans sa petite chapelle ; la nuit, il priait, méditait et se donnait la discipline. La renommée de sa sainteté attirait à son ermitage quantité de personnes pieuses, avec qui il aimait à s'entretenir des choses du ciel, et qu'il dirigeait dans la voie du salut.

Cependant le bienheureux Pierre trouvait encore son humble cellule trop somptueuse; il s'enfonça dans la forêt, et, guidé sans doute par la main de Dieu, il découvrit une hutte si basse, si étroite, qu'on ne pouvait ni s'y étendre, ni s'y tenir debout. C'est là qu'il passa la plus grande partie de sa vie, dans une solitude absolue, visité

seulement par les oiseaux et les bêtes de la forêt. Les austérités qu'il s'imposa effrayent l'imagination. Il dut plusieurs fois manger, pour se soutenir, l'écorce des arbres ; l'hiver, la neige pénétrait dans sa cabane ouverte à tous les vents du ciel, et le couvrait pendant son sommeil d'un manteau blanc. C'est seulement quelques années avant sa mort, sur un ordre de saint François, qu'il se décida à quitter sa chère solitude pour venir habiter avec quelques autres religieux le couvent miraculeusement élevé par l'humble charbonnier de Compostelle et placé sous l'invocation de Notre-Dame-des-Anges. On ne connaît pas au juste le jour de sa mort ; le martyrologe de l'Ordre place son souvenir à la date du 5 juin.

Quelques années après ses funérailles, on exhuma son corps, qui fut trouvé dans un état de parfaite conservation et placé au milieu de la sacristie. On avait auparavant coupé ses deux jambes, précieuses reliques dont furent dotés les couvents d'Altamura et de Gata.

(Wadding et Gonzague.)

SŒUR ISABELLE-MARIE DE LA PASSION

DU TIERS ORDRE

1630. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Origine et jeunesse de la bienheureuse Isabelle. — Son mariage avec Antoine Morso. — Années d'égarements, Isabelle oublie Dieu pour le monde. — Son retour au bien. — Ses vertus austères. — Sa charité chrétienne. — Conversions qu'elle provoque. — Sa bonne entente avec son mari. — Dispersion des richesses de la marquise. — Ses mortifications. — Son heureuse influence sur *son entourage*.

Isabelle-Marie de la Passion naquit le jour de Pâques de l'an de grâce 1582, au château de Trabie. Ses parents, Octave Lanza, prince de Trabie, et Jeanne Ortega Gioëni, tous deux alliés aux plus nobles familles de la Sicile, lui donnèrent une éducation chrétienne. Devenue grande, sa mère la confia aux religieuses du couvent de Mussurnelli, village dépendant du domaine de Trabie. Les bonnes sœurs trouvèrent dans la jeune princesse une intelligence déjà développée, et surtout une belle âme dont toutes les pensées se reflétaient dans de grands yeux bleus, d'une céleste limpidité. Elle était modeste, pieuse, douce et compatissante aux misères de ses semblables ; les pauvres l'aimaient comme une sœur, les religieuses comme leur enfant.

Aussi ce fut un deuil général quand la princesse fut obligée de quitter le couvent pour suivre ses parents à

Palerme ; les nonnes ne pouvaient songer à se séparer d'elle sans verser des larmes, et Isabelle elle-même était fort affligée de renoncer à tant d'affection et d'abandonner ses chères mères ; elle obtint de sa mère la promesse qu'on ne l'empêcherait pas de se consacrer à Dieu, dès qu'elle aurait atteint l'âge fixé par la règle, et au moment de la séparation, elle put faire espérer aux bonnes sœurs qu'elle reviendrait dans peu de temps au milieu d'elles, et cette fois pour toujours.

A Palerme, elle eut bientôt conquis l'affection de tous. Sa beauté éclatante, et encore plus les qualités de son esprit et de son cœur, la noblesse de son origine et ses grandes richesses attirèrent autour d'elle une foule de prétendants, et les plus illustres seigneurs de la Sicile la demandèrent en mariage. Elle les refusa tous, désireuse qu'elle était de se consacrer au Seigneur. Cependant, elle finit par céder aux instances de ses parents et à l'estime qu'elle ressentait pour le marquis de Gibellina, Antoine Morso, gentilhomme d'une haute naissance et dont la vie ne donnait prise à aucun blâme.

Isabelle était alors âgée de dix-neuf ans. Avec son mariage commence une période de faiblesse dont le souvenir lui causa sur la fin de sa vie bien des remords et bien des inquiétudes : le monde, dont jusqu'alors elle avait évité les écueils, la séduisit et faillit la perdre. On lui fit tant de fois l'éloge de sa grâce et de sa beauté, qu'elle en conçut de la vanité ; elle ne songeait qu'à la parure ; elle rêvait de bracelets, de colliers, de robes nouvelles. Au lieu d'éviter, comme autrefois, les sociétés frivoles, elle donnait elle-même le signal du plaisir ; elle recherchait les adulations, les flatteries ; elle forçait

les regards à s'arrêter sur elle et à lui dire, dans leur muet langage, qu'elle était toujours la plus belle et la plus séduisante des femmes de Palerme. Elle avait oublié le ciel pour la terre, et Dieu pour les hommes.

Quelquefois, dans une nuit d'insomnie, faisant tout à coup un retour sur elle-même et comparant sa vie présente aux années de sa jeunesse, elle s'effrayait du changement survenu dans son âme ; la crainte des célestes vengeances la prenait à la gorge et l'étouffait, puis des sanglots sortaient de sa poitrine oppressée, et, prosternée sur le tapis de sa chambre, elle criait pardon vers Dieu. Le lendemain, elle retournait à ses plaisirs. A l'église, la pensée qu'elle était là, plus que partout ailleurs, sous l'œil du Très-Haut, lui causait des troubles indicibles ; elle assista moins souvent aux offices sacrés. Depuis longtemps déjà, elle avait cessé de s'approcher du tribunal de la pénitence et de la sainte Table ; et son directeur, n'ayant plus d'autorité sur son cœur frivole, se prit à désespérer de son salut.

Mais Dieu l'avait choisie pour en faire sa servante, elle ne devait pas succomber. Le baron de Venetico vint un jour lui faire visite : c'était un jeune gentilhomme dans la fleur de l'âge, plein de vie et de santé. Tout à coup, au milieu de l'entretien, il tomba mort, comme frappé de la foudre, aux pieds de la marquise évanouie de frayeur. Cet accident eut sur l'âme d'Isabelle une influence décisive ; en voyant combien la vie humaine est peu de chose entre les mains de Dieu, elle se prit à songer qu'elle aussi pouvait mourir sans avoir le temps d'implorer son pardon, et la pensée du juste châtiment qui l'attendait dans l'éternité lui faisait passer des frissons dans les os. Le

lendemain même, elle enferma ses bijoux dans leurs écrins et jura de renoncer aux plaisirs qu'elle avait tant aimés.

Vers cette époque, une peste terrible ravagea la ville de Palerme ; beaucoup d'habitants périrent, et la comtesse elle-même tomba malade. Elle ressentit de violentes douleurs à la tête et au côté, et fut forcée de prendre le lit. Pendant quelques jours, on craignait pour sa vie. L'idée de la mort l'effraya ; elle ne se sentait pas en état de se présenter devant Dieu. Ses mains amaigries levées vers le ciel, la poitrine pleine de sanglots, elle implorait la miséricorde céleste, l'intercession de tous les saints et surtout de Marie, la patronne des pécheurs : « Seigneur », disait-elle, « laissez-moi vivre pour que je « puisse racheter mes fautes par de longues années de « pénitence. Je fais vœu, au nom de la très-sainte Mère « et du divin Enfant, de ne plus songer aux plaisirs de la « terre, mais à votre justice ». Quelques jours après, la princesse était miraculeusement guérie, et elle se disposait à tenir sa promesse.

Elle commença par une confession générale de toutes ses fautes ; un Père de l'Oratoire, son directeur spirituel depuis vingt-sept ans, entendit, avec des larmes de joie, les aveux de sa pénitente au sacré tribunal. Sur les conseils du saint homme, elle se tint à l'écart de la société frivole dont elle avait été la reine par sa beauté, sa grâce, son esprit et ses richesses ; plus de réunions joyeuses et turbulentes dans le palais, plus de musique mondaine, plus de danses, plus de vêtements de soie et de velours, plus de bijoux. Au milieu de Palerme, elle vécut solitaire comme un ermite au fond d'une vallée sauvage. Enfer-

mée dans son oratoire, elle priait et pleurait ; elle ne sortait guère de sa retraite que pour assister à la messe et s'approcher de la sainte Table ; elle n'aimait pas de faire ses dévotions dans les églises, où la foule assemblée pouvait la distraire du seul objet de sa vie, la pénitence et le repentir.

C'est seulement au bout de quelques mois, quand elle se sentit assez forte pour affronter sans danger le monde à qui elle avait dit adieu, qu'elle osa s'occuper d'œuvres de charité. On la voyait, vêtue d'une longue robe de laine brune, suivie d'un domestique qui portait des provisions, visiter les pauvres dans les rues étroites où ils étaient entassés, et leur donner, avec le pain dont le corps a besoin pour se soutenir, les consolations que l'âme réclame plus impérieusement encore. Elle soignait les malades, leur préparait des boissons, pansait leurs plaies de ses mains délicates, leur apportait du linge et des vêtements. Son âme débordait de tendresse au spectacle de toutes les misères humaines, et elle se sentait capable de les soulager. Les orphelins dont elle assura l'existence, les jeunes filles pauvres qu'elle dota, les femmes égarées qu'elle ramena dans la bonne voie l'aimaient comme une mère et la vénéraient comme une Providence. Rien ne la rebutait, ni les paroles grossières, ni les injures, ni même quelquefois les menaces. Des courtisanes qu'elle voulait sauver lui crachaient au visage ; elle revenait le lendemain, et, par sa douceur et ses bonnes paroles, leur arrachait des larmes de repentir. Grâce à ses efforts, bon nombre de ces malheureuses renoncèrent à leurs égarements ; une maison que la marquise possédait à Palerme les mettait à l'abri du besoin et des tentations ; elles n'en

sortaient que pour entrer au couvent ou contracter un mariage honorable : c'étaient autant d'âmes gagnées au ciel.

Isabelle-Marie de la Passion, au milieu de ses bonnes œuvres, eut le bonheur de trouver, dans son mari, un ami complaisant et dévoué, aussi bon, aussi compatissant et aussi charitable qu'elle-même. Ils vivaient chastement, comme un frère et une sœur, et s'entretenaient des pauvres et des malades qu'il fallait secourir, des infortunés à soulager, des égarés à ramener au bien. C'était une union selon le Seigneur, l'union de deux belles âmes, l'association des mêmes vertus, le plus simple et le plus touchant des spectacles que le monde puisse présenter. La bénédiction d'en haut était descendue sur ce grand palais où habitaient la paix, le bonheur et le contentement de soi-même. Les domestiques y étaient traités comme des amis, non comme des inférieurs ; le marquis et la marquise ne savaient pas donner des ordres ; ils demandaient des services. Il arriva même un jour qu'Isabelle tomba aux genoux d'un de ses valets et le supplia, avec des larmes dans la voix, de lui pardonner quelques paroles un peu vives, quoique méritées.

Cependant les grandes richesses de la noble femme se dispersaient peu à peu dans toutes les chaumières et dans tous les hospices de Palerme. A force de nourrir et d'habiller les indigents, elle épuisa une immense fortune, sans autre regret d'ailleurs que celui de n'avoir pas davantage à donner. Elle aliéna ses domaines, ses terres, ses bois, puis ses tableaux, ses diamants, ses bijoux. Quand elle n'eut plus que son palais, elle imagina de le vendre et d'aller s'enfermer dans quelque modeste maison ; sa

famille s'y opposa ; elle aurait fini par avoir à son tour besoin de la charité d'autrui. Sa garde-robe était vide ; elle s'habillait maintenant de la même étoffe que ses servantes ; si elle avait encore aimé la soie et le velours, elle eût été trop pauvre pour s'en procurer.

Son humilité, d'ailleurs, s'y refusait : elle voulait être confondue avec la foule. A l'église, elle allait s'agenouiller sur la pierre, au milieu des femmes du peuple, le plus souvent auprès des pécheresses qu'elle avait ramenées dans le droit chemin : « Que suis-je moi-même autre chose », disait-elle, « que la dernière et la plus misérable des « femmes, et n'ai-je pas beaucoup plus à expier que toutes « ces malheureuses ? » Elle s'imposait des jeûnes, des mortifications ; deux fois par semaine, le mercredi et le vendredi, elle se donnait si cruellement la discipline, que son sang coulait le long de son corps et jaillissait jusque sur les murs de la chambre. On essayait d'arrêter ces emportements d'une piété trop vive : « Jésus, mon Sau- « veur », répondait-elle, « répand tous les jours son sang « divin pour la rédemption de mes péchés, et je n'es- « sayerais pas de les racheter moi-même avec quelques « gouttes de mon propre sang ». Un jour ses forces s'épuisèrent tellement qu'elle fut incapable d'aller jusqu'à son lit pour y prendre quelque repos ; elle tomba inanimée sur le plancher, pâle comme une morte, et on la trouva quelques heures après baignée dans son sang. Quand elle revint à elle, elle murmura une prière d'actions de grâces au Seigneur ! « Qu'il est doux d'être votre esclave, et « quelle joie humaine est comparable au bonheur de « souffrir pour vous ! »

Et les souffrances qu'elle s'imposa furent telles qu'on

a peine à s'expliquer comment elle put les supporter. Sur le corps, une haire serrée à la taille par une ceinture garnie de pointes de fer; sur la tête une couronne d'épines semblable à celle dont fut ceint le front du Sauveur : il a fallu un miracle de tous les jours pour lui permettre de mener cette vie pendant de longues années.

Ce miracle, c'est l'ardeur de son amour pour Dieu. Au milieu des plus cruelles douleurs, son âme, détachée de la terre, s'élevait vers Jésus : « O Jésus ! ô Vie ! ô Amour ! » disait-elle ; et quelquefois sa béatitude était-elle qu'elle avait peur d'en mourir et qu'elle s'écriait : « C'est assez, « ô mon Dieu, ma pauvre âme va succomber sous le « poids de sa félicité ».

Aussitôt qu'elle se mettait à genoux pour prier, la pieuse marquise perdait le sentiment des choses de ce monde, et semblait vivre d'une vie tout intérieure et tout extatique. Dans ces moments où, seule à seule avec Dieu, elle s'entretenait avec lui comme un ami avec son ami, elle obtenait du Très-Haut toutes les grâces qu'elle lui demandait. C'est ainsi qu'elle eut le bonheur de voir se convertir d'abord tous ses serviteurs, puis un certain nombre de jeunes gens et de jeunes filles qui, jusqu'alors séduits par les vanités de la terre et n'ayant encore songé qu'aux plaisirs, se sentirent tout à coup touchés de la grâce et s'en furent dans un couvent implorer de Dieu, par la pénitence et la mortification, le pardon de leurs erreurs passées. L'héritière d'une noble famille, que sa mère avait placée dans une maison religieuse, mais qui ne se sentait aucune vocation pour la vie monacale, déclara nettement à ses parents qu'elle voulait se marier. Isabelle en fut informée : « C'est Dieu qu'elle épousera »,

répondit-elle de sa voix tranquille, et le lendemain même la jeune fille confirmait par ses propres paroles la vérité de cette prédiction. La grâce l'avait éclairée précisément à l'heure où sa mère était allée voir la sainte marquise.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Désir de la bienheureuse Isabelle de se consacrer à Dieu. — Maladie et mort de son mari. — La marquise entre au couvent et demande à rester sœur converse. — Ses vertus. — Son ardente ambition de souffrir pour son Dieu. — Le Seigneur exauce sa prière. — Sa dernière maladie et sa mort.

Quelques bonnes œuvres que la bienheureuse Isabelle accomplît dans le monde, quelque sainte vie qu'elle y menât, elle soupirait en comparant son existence à celle que les religieuses mènent au fond de leurs cloîtres. Là, du moins, nul bruit extérieur ne pénètre, nulle curiosité malsaine ne trouble les pieuses filles dans leurs pratiques de dévotion ; elles sont seules à seul avec Dieu, tout à lui, rien qu'à lui. Isabelle était mariée, des liens de famille, des liens d'amitié la rattachaient au monde en dépit de tous ses efforts pour s'en dégager, et c'est ce qui lui faisait dire à la supérieure du couvent : « Quand « donc le Seigneur m'accordera-t-il la grâce dont vous « jouissez ? Et vous, mes sœurs, daignerez-vous jamais « recevoir au milieu de vous une aussi grande pécheresse « que moi ? »

C'est là ce qui troublait la sérénité de l'âme d'Isabelle : elle sentait que la mort seule de son mari lui permettrait de revêtir la robe des religieuses, et son bonheur devait être accompagné d'un si profond chagrin qu'elle n'osait pas le désirer, ni le prévoir. Sur ces entrefaites, le mar-

quis tomba malade, assez gravement pour que tout d'abord les médecins désespérassent de le sauver. Isabelle le soigna avec la tendresse d'une mère et d'une épouse. Elle-même voulut le veiller, lui préparer les médicaments dont il avait besoin, l'aider par sa présence et par ses douces paroles à bien supporter ses douleurs. En même temps, elle faisait dire des messes dans toutes les églises, elle répandait les aumônes à pleines mains, elle se confessait et communiait presque tous les jours pour obtenir de Dieu la guérison du malade. Tout fut inutile. L'heure fixée par le Seigneur approchait, l'heure inévitable, que tous les hommes conjurés ensemble ne pourraient retarder d'un moment. Le marquis reçut avec ferveur les Sacrements des mourants ; puis il manda près de lui ses parents et ses serviteurs, pour leur faire ses adieux. Quelques minutes avant d'expirer, il baisa la marquise au front en lui disant : « Je me recommande à vos prières « et à vos bonnes œuvres ».

Isabelle le fit ensevelir dans le couvent des Plaies-de-Saint-François, où elle entra le même jour en qualité de novice. Quand la supérieure lui donna son crucifix, en disant que Dieu devait être désormais le fiancé de son âme, elle en éprouva une telle joie, qu'elle perdit connaissance, et que les sœurs durent la transporter au chœur. Au moment où on chantait le *Te Deum*, elle éprouva une nouvelle défaillance, causée par l'excès de son bonheur ; mais la mère abbesse étant venue lui ordonner, au nom de la sainte obéissance, de ne plus troubler la piété de ses sœurs, par un effort suprême de sa volonté, elle se leva et resta debout jusqu'à la fin de l'office. Au réfectoire, elle déclara aux religieuses qu'elle n'avait pas d'autre

ambition que d'être leur servante, et comme les supérieures lui conseillaient d'aller s'enfermer dans sa cellule pour y prendre le repos dont elle avait besoin : « Mes « mères », répondit-elle, « je me sens assez forte pour mou- « rir debout, en invoquant le nom de Notre-Seigneur « Jésus-Christ ».

Par égard pour sa grande naissance, on voulait la dispenser de certaines obligations très-pénibles, comme la loi du silence absolu, les jeûnes prolongés, les veilles sans repos ; elle s'y refusa énergiquement : « Je suis ici », dit-elle, « beaucoup moins digne de faveur qu'aucune « autre des religieuses, je veux être soumise à la même « règle qu'elles ». Et elle demanda à n'avoir que le titre de sœur converse.

C'est dans cette humble condition qu'elle passa la seconde partie de sa vie, s'efforçant d'imiter les modèles de sainteté qu'elle avait sous les yeux. Elle jouissait d'une félicité sans mélange, celle d'être enfin délivrée de tous les liens qui la rattachaient au monde. Dans la solitude silencieuse où elle était venue s'enfermer, elle se trouvait heureuse comme les élus le sont au ciel. Chanter et entendre chanter sans cesse les louanges du Seigneur, est-il sur la terre rien de comparable à cette béatitude ?

Isabelle atteignit donc bientôt au plus haut degré de la perfection religieuse ; son obéissance à la règle et à ses supérieures, sa piété ardente, son humilité, faisaient l'admiration de toutes les sœurs, et en même temps lui méritaient de Dieu des faveurs enviées. On la trouvait absorbée dans de profondes contemplations, les yeux fixés sur quelque personnage divin, invisible pour toute

autre que pour elle, paraissant écouter avec recueillement des paroles mystérieuses ; et le lendemain elle priait les sœurs de remercier le Seigneur des grâces qu'il lui accordait sans cesse.

Sa dévotion aux souffrances de Jésus crucifié était extrême, et la Passion du Sauveur était l'objet de ses constantes méditations. Elle eût voulu recommencer avec lui le chemin du Calvaire, l'aider à porter sa croix, étancher le précieux sang qui coulait de ses saintes blessures, et elle s'écriait avec sainte Thérèse : « *Domine,* « *aut pati, aut mori !* Seigneur, ou souffrir, ou mourir « pour vous ! » Elle enviait le bonheur des religieuses malades, et elle disait un jour à la mère abbesse : « Ma « mère, Dieu vous donne le bonheur d'endurer de cruelles « douleurs, et il ne me juge digne d'aucune épreuve ».

Le Tout-Puissant exauça enfin ses vœux les plus ardents : la dernière année de sa vie ne fut qu'un long supplice. Le jour de l'Invention de la sainte Croix, elle poussa tout à coup un cri de joie, elle venait de ressentir les premières atteintes de la souffrance, une vive douleur à la hanche, qui l'empêcha bientôt de se tenir debout. On la voyait se traîner au chœur sur ses genoux, pour chanter avec ses sœurs les cantiques sacrés au pied des autels. A partir du mois d'avril, les médecins lui défendirent formellement de quitter le lit ; elle n'en aurait plus eu la force. Déjà il lui était impossible de prendre aucune nourriture, si ce n'est au prix des plus atroces douleurs. Il lui semblait qu'un feu intérieur la consumait lentement, et elle était dévorée d'une soif inextinguible. On désespéra de la sauver. Sur un ordre de l'abbesse, elle consentit à recevoir la princesse sa

mère, quoique cette entrevue dût lui être fort pénible. A son approche, elle se fit un visage si souriant, que la pauvre femme abusée se demandait tout bas : « Mon « Dieu, est-ce là la figure d'une mourante ? » Son illusion ne dura pas longtemps, des convulsions affreuses soulevèrent tout à coup par soubresauts violents le corps de la malade, qui luttait de tout le reste de ses forces pour dérober à sa mère le spectacle de ses douleurs. Elle ne se plaignait pas cependant, et quand la souffrance lui arrachait un cri, c'était toujours une parole de reconnaissance et d'amour qui s'échappait de ses lèvres. Dans ses moments de calme, elle lisait ou se faisait lire des livres de piété ; et alors une telle sérénité se peignait sur son visage, qu'un rayon du ciel semblait l'illuminer.

Après plus de sept mois d'un douloureux martyre, le moment de la délivrance parut enfin s'approcher. Elle fit sa confession générale, reçut la sainte communion et les Sacrements des mourants, et depuis ce moment resta presque continuellement dans une extase profonde. La Mère de Dieu et Jésus lui-même lui apparaissaient fréquemment, et dans ses entretiens spirituels avec son céleste Fiancé, elle puisait une force et une tranquillité nouvelles. Enfin elle bénit ses sœurs au nom de la très-sainte Trinité et de la Vierge Marie, et mourut en murmurant le nom de Jésus, le 5 juin 1630. Elle était âgée de cinquante-sept ans.

Dans la mort, son visage resplendissait d'une beauté céleste. Elle souriait, comme on sourit quand un bonheur immense remplit l'âme et la dilate. Au moment où les religieuses entonnaient les prières des défunts, une lumière éblouissante, rayonnant de son corps comme un

soleil, éclaira la chapelle entière, déjà pleine d'une foule pieuse qui venait honorer les restes de la sainte. Les funérailles furent célébrées avec pompe, au milieu d'un grand concours de peuple. Comme la marquise était la première religieuse qui fût morte au couvent, et que le caveau commun n'était pas encore creusé, on laissa exposé dans l'église le cercueil qui la renfermait. Des miracles s'accomplirent par l'intercession de la bienheureuse, et la cour de Rome, deux ans après sa mort, sur la demande de l'archevêque de Palerme, autorisa en son honneur des processions solennelles.

(Biographie publiée à Palerme, en 1541.)

PACIFIQUE DE CERANO

1482. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Le bienheureux Pacifique de Cerano, né dans le diocèse de Novare, se distingua dans l'Ordre de Saint-François par sa capacité pour la direction des âmes. Il composa une Somme des cas de conscience qui fut appelée la *Somme Pontificale*, parce que Sixte IV l'approuva. Par la sainteté de sa vie et l'éloquence de ses prédications, il mérita d'être nommé commissaire apostolique, pour prêcher la croisade contre les Turcs qui ravageaient alors l'Italie.

Il mourut dans l'île de Sardaigne en 1482. L'Ordre Séraphique honore sa mémoire le 5 juin.

(BUTLER.)

SIXIÈME JOUR DE JUIN

—

LE BIENHEUREUX DANIEL DE NIMBRO

1460. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII.

Le bienheureux Daniel naquit à Nimbro, non loin de Bergâme, en Italie, de l'illustre famille des Tiraboschi. On était alors en pleine guerre des Guelfes et des Gibelins, et l'enfance de Daniel se passa au milieu d'agitations terribles, qui eurent pour premier résultat de mûrir sa jeune âme et de lui faire prendre en horreur les misères de l'humanité : « Seigneur, Seigneur », disait-il souvent, « ne m'abandonnez pas au sein de cette foule qui vous « méconnaît et qui ne tient pas compte de vos divins « commandements ».

Sa prière fut exaucée : saint Bernardin vint prêcher en Lombardie. Ses sermons, toujours éloquents, et l'exemple de sa vie ramenèrent au bien nombre d'âmes égarées et conquirent à l'Ordre de Saint-François plusieurs jeunes gens, entre autres Daniel. L'année suivante, le bienheureux prononçait ses vœux.

Il ne tarda pas à devenir au couvent un modèle de perfection religieuse. Fidèle à la règle, il semble qu'il en ait eu continuellement le texte sous les yeux ; austère jusqu'à l'excès, il effrayait les Observants eux-mêmes par l'inflexible rigueur avec laquelle il domptait son pauvre corps. A l'église, personne ne priait avec plus de ferveur ;

pendant les intervalles des offices, personne ne dépensait au travail une plus grande activité. Il visitait les malades et les prisonniers, et il trouvait, pour préparer à la mort les malheureux condamnés, des paroles d'une éloquence à la fois ferme et touchante, qui les disposait à paraître sans crainte devant le tribunal de Dieu. Les pécheurs trouvaient en lui un père toujours prêt à pardonner, plutôt qu'un juge sévère ; car il était de ceux qui croient qu'il y aura plus de joie au ciel pour un coupable qui fait pénitence , que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui ont vécu dans la constante pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise. Aussi provoqua-t-il de nombreuses conversions et ramena-t-il au bercail bien des brebis égarées.

C'est ainsi qu'il vécut au couvent de Bergame, au sein des mortifications et des bonnes œuvres. Il mourut saintement le 6 juin 1460, et fut enseveli dans la chapelle de saint Bernardin, où il avait coutume d'entendre les confessions. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau, et ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée. Quarante ans après sa mort, on plaça au-dessus de l'autel un tableau qui le représentait entouré d'une auréole, les yeux levés au ciel, dans l'attitude de la méditation et de la prière.

(*Histoire de Bergame.*)

LE BIENHEUREUX VALENTIN DE NARNI

1378. — Pape : Grégoire XI. — Roi de France : Charles V.

Le bienheureux Valentin, seigneur de Narni, était un gentilhomme riche et honoré. Il épousa l'héritière d'une noble famille, dont il eut deux filles et trois fils. Devenu veuf, il eut le bonheur de voir ses filles prendre le voile des Clarisses, et lui-même revêtit, avec ses trois fils, l'habit des Frères Mineurs. L'aîné retourna au monde et prit le grade de docteur en droit ; le second, Valentin, fut un vénérable et saint religieux. Pendant quarante ans, il donna l'exemple de toutes les vertus. D'une nature ardente et passionnée, il eut à dompter les révoltes de la chair par d'austères mortifications. Il ne s'épargna ni les coups de discipline, ni les haires en crins, ni les ceintures armées de pointes, ni les jeûnes, ni les veilles, ni les prières prolongées pendant des nuits entières. Pour toute nourriture, du pain et de l'eau salée ; pour toute richesse, sa robe et sa corde ; pour toute volupté, des souffrances. Il passa de longues années au couvent du mont Subasio, près d'Assise, où il mourut l'an 1378, en odeur de sainteté.

On l'ensevelit dans l'église des Clarisses d'Assise. Plus tard, à la suite des nombreux miracles qui s'accomplirent sur son tombeau, on lui éleva un magnifique sépulcre de marbre dans la chapelle de l'Immaculée-Conception.

(Pisan et Jacobille.)

LA B. DELPHINE DE BARCELONE

CLARISSE

XVIe siècle. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

La bienheureuse sœur Delphine, née à Barcelone, en Espagne, se retira du monde après la mort de son mari. Le couvent des Clarisses-Urbanistes, non loin de Barcelone, resplendissait alors d'un éclat sans tache ; la sainteté des pieuses filles qui l'habitaient, le nom seul des princesses d'Aragon et de Catalogne, qui y étaient venues enfermer leur beauté et leurs richesses, lui avaient fait une réputation universelle. C'est là que Delphine vint recevoir l'habit de l'Ordre et qu'elle vécut dans la pratique de toutes les vertus, honorée de ses sœurs et douée par Dieu du don d'accomplir des miracles. Par la seule force de ses prières, elle rappela à la vie son abbesse, Thérèse de Cardona, dont les religieuses et les médecins désespéraient. Une jeune novice, Angèle Cornette, lui dut aussi la santé.

Cette sainte religieuse alla, vers l'an 1520, recevoir au ciel la récompense de ses vertus. Après sa mort, de nouveaux miracles confirmèrent le respect et l'admiration que l'on avait, de son vivant, témoigné à cette servante du Seigneur ; et quatre ans plus tard, quand on exhuma son corps pour lui donner une place d'honneur dans l'église du couvent, on trouva qu'il était dans un état de parfaite conservation et qu'il s'en exhalait une odeur délicieuse.

(GONZAGUE.)

PÈRE LOUIS GOMEZ

MARTYR, AU JAPON

1634. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Départ du Père Gomez pour le Japon. — Persécutions exercées contre les chrétiens. — Malgré ses précautions et ses fuites, le Père Gomez, fait prisonnier, est condamné à mort. — Son martyre.

Le Père Louis Gomez est originaire d'Espagne, où il reçut l'habit de frère mineur. Au commencement du dix-septième siècle, ses supérieurs, persuadés qu'il avait en lui les qualités qui font les apôtres et les martyrs, l'envoyèrent au Japon, pour y prêcher la foi de Jésus-Christ. Durant les nombreuses années qu'il y passa, il déploya au service de la sainte cause un zèle infatigable et convertit à la vraie religion une foule d'idolâtres. Les missionnaires apostoliques et les nouveaux chrétiens étaient alors en butte à des persécutions sans trêve ni merci, condamnés, quand ils étaient surpris, à abjurer leur foi ou à mourir dans d'affreux supplices. Déjà plusieurs martyrs, entre autres saint Pierre-Baptiste et ses compagnons, avaient arrosé de leur sang cette terre inféconde. Il fallait se cacher dans les forêts et dans les cavernes, se réunir en secret, dire sa messe sous le ciel, en plein air, au milieu de mille dangers. Ce fut là la vie du Père Louis Gomez, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Toujours en fuite, aujourd'hui dans un village, demain dans un autre, pour dérouter les persécuteurs, il parcourait à pied ce pays barbare, soutenant de son courage les

âmes peu assurées des nouveaux convertis. Non pas qu'il eût peur de la mort, le martyre était sa seule ambition ; mais il comprenait que son devoir était de se conserver pour son troupeau dispersé et de travailler au service du Christ le plus longtemps possible.

Il fut pris cependant, malgré ses précautions, et enfermé dans la prison d'Omura, où étaient déjà détenus le Père Sébastien Viera, vice-provincial de la Compagnie de Jésus, et cinq autres Pères jésuites. Quelques semaines plus tard, il fut transporté avec eux dans la prison de Yeddo, capitale du Japon et résidence de l'empereur Toxogonzama et de sa cour. On les conduisit au palais, en présence du tyran. Chemin faisant, au milieu des soldats armés, ils enseignaient les vérités de la foi au peuple pressé sur leur passage, et ils s'efforçaient de jeter quelque lumière au milieu des ténèbres épaisses qui enveloppaient ces malheureux. Devant leurs juges, au lieu de songer à défendre leur vie, ils confessèrent qu'il n'y avait pas d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens, créateur et conservateur du monde, providence, souveraine bonté et souveraine justice. Ils furent condamnés à mourir dans d'affreux supplices, et la sentence fut exécutée le 6 juin 1634. On les enferma dans des cages garnies de pointes de fer, et quand ils eurent le corps couvert de blessures sanglantes, on les brûla vifs.

(CARDOSE et *Chron. de la Prov. de St-Joseph.*)

PLUSIEURS FRÈRES MINEURS

MARTYRS EN FRANCE

Nous trouvons dans le Martyrologe, à la date du 6 juin, le souvenir de cinq frères mineurs de la Nouvelle-Aquitaine, victimes innocentes et courageuses de la fureur des Huguenots : le Père Charles Lusache, gardien du couvent de Gourdon, dans le Quercy ; — le Père Henri, lecteur et prédicateur éloquent, — le Père Pierre Vabolois, — le Père Arnould Viganout et le Père Pierre Quatre. Quand les hérétiques, en 1579, prirent et incendièrent Gourdon, ils envahirent, le fer et le feu à la main, le couvent des Frères Mineurs de cette ville, le rasèrent et mirent à mort les saints religieux qui l'habitaient.

Ce fut une terrible époque pour la France que ces temps où l'hérésie de Calvin, comme un torrent dévastateur, se fraya un chemin dans toutes nos provinces, en ravageant ce qui se trouvait sur son passage. Les couvents, les églises, des villes entières s'abîmaient dans les flammes ; le sang des martyrs coulait en ruisseaux. C'est le Père Bernardin Molmier, qui, en se rendant au couvent de Saint-Antoine-de-Padoue, dont il venait d'être nommé gardien, tombe entre les mains des Huguenots et a la tête tranchée. C'est le couvent de Millau, mis à sac en 1580 par les bandes impies, et le Père Mathurin de Beauregard qui tombe au pied de l'autel, tout criblé de blessures ; plus de mille religieux paient de leur vie leur fidélité à la foi, et dans la seule province d'Aquitaine, trente-deux cloîtres deviennent la proie des flammes.

(GONZAGUE.)

PÈRE MICHEL DOVIN

1652. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Vocation religieuse de Michel Dovin. — Ses études à Rome. — Il devient docteur en théologie. — Ses succès comme professeur à Gênes. — Sa modestie et ses vertus religieuses. — Sa mort et ses funérailles. — Ses miracles.

Michel Dovin, qui naquit en Irlande, l'an 1615, était le fils aîné de Patrice Dovin et de Lélie Guinsevam, pieux et riches catholiques irlandais. A Louvain, où il fit ses études, il se trouva en rapport avec les Récollets de cette ville, et il se sentit tout à coup au cœur un immense désir d'entrer, lui aussi, dans l'Ordre de Saint-François. Son noviciat fut exemplaire, et, le temps réglementaire de l'épreuve révolu, il prononça ses vœux au couvent de Ypres, en Belgique.

Quelque temps après, ses supérieurs, trouvant en lui de grandes qualités intellectuelles, l'envoyèrent à Rome pour y achever ses études. Il y soutint avec éclat plusieurs thèses en présence du cardinal François Barberini, neveu du pape Urbain VIII. Proclamé docteur en théologie, il fut nommé lecteur au couvent de Saint-Isidore, à Rome, et quelques années plus tard, il vint enseigner à Gênes, au milieu d'un auditoire immense, la science qu'il possédait si bien.

Les succès qu'il obtint, l'admiration passionnée de ses disciples, les éloges de ses supérieurs, n'eurent sur sa belle âme aucune influence fâcheuse. D'une modestie à toute épreuve, il sauva son humilité de l'écueil dangereux d'une grande popularité. En dehors de ses leçons, où il

semblait se donner avec toute son âme, il avait des manières réservées, des habitudes de silence et de retraite dont il ne se départit jamais. Au sein des villes de l'Italie, entouré de personnes qui l'honoraient et l'aimaient, il vivait comme un solitaire au milieu d'une forêt, ignorant même des grands événements qui s'accomplissaient en Europe. Il entendait dire que les Espagnols venaient de remporter en Flandre une victoire décisive sur les Français, et on l'étonnait fort en lui apprenant que la guerre entre la France et l'Espagne durait déjà depuis plusieurs années. C'est qu'il songeait vraiment à bien autre chose qu'aux luttes des puissants de la terre; le ciel remplissait sa pensée, et il n'y avait de place en son âme que pour ses intérêts dans la vie éternelle. Austère comme un ermite de la Thébaïde, il prenait à peine une nourriture suffisante à le soutenir; ses jeûnes, ses veilles, ses mortifications l'affaiblissaient à tel point que ses jambes se refusaient souvent à le porter; mais si le corps défaillait quelquefois, l'intelligence restait ferme et vigoureuse, âpre au travail, avide de s'instruire et de partager avec d'autres les trésors de science accumulés par de longs efforts.

Dieu le récompensa dès cette vie par des contemplations et des extases. A Gênes, on le vit souvent au chœur, tout enveloppé de lumière; sa figure resplendissait d'un éclat céleste, et il semblait soulevé de terre : l'église tout entière en était illuminée, et un parfum délicieux la remplissait depuis le parvis jusqu'à la voûte.

Le bienheureux Michel eut aussi le don de prédiction et de seconde vue. On était venu au couvent demander aux religieux leurs prières en faveur d'un père qui se

mourait : « Qu'a-t-il besoin de notre intercession », répondit le saint homme, « celui pour qui nous prions est « guéri ».

Sur la fin de sa vie, le bienheureux fut atteint de cruelles souffrances. Il sembla que le Seigneur ait voulu l'éprouver, comme l'orfèvre éprouve l'or, par la douleur qui est la pierre de touche de la vertu. Sa dernière maladie dura cinq mois, et pendant tout ce temps, on ne l'entendit pas pousser une plainte. Toute la noblesse de Gênes, les magistrats, la haute bourgeoisie, vinrent lui faire visite et lui témoigner la part qu'ils prenaient à ses souffrances. Plus il perdait de forces, plus il était joyeux : « La grâce du ciel descend sur moi», disait-il, « le temps « du bonheur est proche ». Et il pressait son crucifix sur ses lèvres desséchées, en pensant à la Passion du Sauveur. Enfin, après avoir reçu les derniers Sacrements, il s'éteignit doucement, le 6 juin 1652, à l'âge de trente-six ans.

Aussitôt que les cloches du couvent apprirent à la ville que le saint homme venait de mourir, les plus nobles dames de Gênes accoururent au couvent et prièrent le supérieur de faire transporter ses précieux restes dans l'église. En même temps des enfants se promenaient dans les rues de la ville, en criant : « Le saint du couvent « de la Confrérie vient d'expirer ». De toutes parts le peuple se précipita à l'église du couvent, qui, quoique très-grande, ne put contenir la foule. Durant trois jours, on se pressa autour du corps : on lui baisait les pieds et les mains, on essayait d'enlever un morceau de ses vêtements. Cependant des miracles s'accomplissaient auprès du lit de parade, les aveugles voyaient, les boiteux mar-

chaient, les sourds, les muets, les paralytiques étaient guéris. Des cantiques d'actions de grâce s'élevaient jusqu'au ciel; toute la ville était en fête; on se disait les vertus du bienheureux Michel, on se montrait les reliques qu'on avait pu se procurer. Ses trois robes avaient été l'une après l'autre découpées, déchirées, enlevées; les dames de la noblesse se disputaient les grains de son chapelet, le doge de Gênes, Jean-Baptiste Lomelini, avait le bonheur de posséder son crucifix.

Enfin les religieux décidèrent qu'il était temps d'ensevelir le bienheureux. Sa figure avait conservé jusque dans la mort sa tranquille sérénité, et son corps sans raideur paraissait celui d'un homme endormi. On eût dit que son âme, qui déjà faisait partie des célestes phalanges, l'animait encore comme autrefois, et lui donnait l'expression et la chaleur de la vie.

Il faut citer au moins quelques-uns des miracles qui s'accomplirent sur son tombeau.

Un Génois, non content de posséder un morceau de l'habit du saint homme, voulait encore lui couper un doigt. A peine essaya-t-il de mettre à exécution son projet, que la force lui manqua tout à coup; il tomba inanimé et ne put se relever et sortir de l'église qu'après avoir demandé pardon au bienheureux Michel.

Catherine Polsevera, paralysée d'une main, fut guérie en touchant celle du bienheureux.

Une femme et un enfant furent délivrés d'un mauvais sort en embrassant les pieds du cadavre.

Camilla Pauli, qui venait de faire une chute dangereuse et ne pouvait marcher qu'avec le secours de deux béquilles, recouvra la santé par l'intercession du saint.

Un autre boiteux, Paganini de Orta, un lépreux, Benoît Oda, un paralytique, François Picaluga, une foule d'habitants de Gênes, de Volterra, et d'autres villes du nord de l'Italie, furent guéris miraculeusement par Dieu, eu égard aux mérites du bienheureux Michel.

Aussi le Père Bonaventure Baro, son biographe, et le Père Bernardin Vetweis, définiteur général, qui en ce temps-là écrivit un mémoire sur l'état des trois Ordres de Saint-François, ont-ils déclaré aux cardinaux, aux prélats et aux princes de l'Eglise que le Père Michel avait accompli à Gênes autant de miracles après sa mort qu'autrefois saint Antoine à Padoue.

(B. FREMAUT.)

SEPTIÈME JOUR DE JUIN

—

LE BIENHEUREUX JACQUES DE LODI

1240. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Le bienheureux Jacques naquit à Lodi, en Lombardie. En 1212, il s'attacha à saint François d'Assise, dont il s'efforça pendant toute sa vie d'imiter les incomparables vertus. Il avait surtout l'amour de la sainte pauvreté. Dieu lui accorda de longues extases et des contemplations célestes, avant-goût des éternelles béatitudes. On rapporte que, au moment même où saint Françoise xpirait, le bienheureux Jacques, alors en prières dans l'église du couvent de la Portiuncule, vit son âme glorieuse monter au

ciel, portée sur les ailes des Séraphins. Il mourut au couvent de la Portiuncule, en 1240, et sa mort fut signalée par des miracles éclatants. Pendant longtemps on vit une langue de feu se balancer toute brillante au-dessus de son tombeau.

(Marc Ulyssip.)

LE BIENHEUREUX PAX DE RIETI

1270. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

Le bienheureux Pax naquit à Rieti, selon les uns, et, selon d'autres, à Chieti. Il est resté célèbre dans l'Ordre Séraphique par sa soumission à la règle et l'obéissance aveugle qu'il témoigna toujours à ses supérieurs et à ses frères. Le moindre désir était pour lui un ordre dont il ne songeait jamais à discuter la convenance. Son humilité aussi était extrême, et il ne redoutait rien tant que des éloges. Dieu lui accorda le don d'accomplir des miracles pendant sa vie et après sa mort, qui eut lieu en 1270, au couvent de Cassia, dans l'Ombrie. Il fut enseveli avec de grands honneurs dans la chapelle du couvent, et par la suite transporté dans l'église qui remplaça la chapelle. Un autel y était placé sous son invocation et sous celle de saint Charles Borromée, et son portrait, entouré de rayons, était suspendu aux murs de l'église.

(Marc Ulyssip.)

LE BIENHEUREUX ANGE DE VERBOSA

1498. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Vertus du bienheureux Ange. — Saint Jacques de la Marche lui donne l'habit de l'Ordre. — Sa science. — Ses prédications. — Conversions nombreuses qu'il provoque. — Invasion turque et rôle du bienheureux Ange dans cette occasion. — Sa mort.

Le bienheureux Ange de Verbosa naquit dans le royaume de Bosnie, de parents nobles, mais Grecs schismatiques. Comme une rose qui fleurit au milieu des ronces et des épines, dit le chroniqueur, il grandit pour le ciel au milieu de l'hérésie et de l'incrédulité. Il eut le bonheur d'être élevé dans la foi catholique, dont il promettait, par ses vertus précoces, de devenir l'un des plus ardents défenseurs. Quoiqu'il fût fort beau et d'un extérieur si agréable, qu'il inspirait tout d'abord par son seul sourire une vive amitié, Dieu lui fit la grâce spéciale de le préserver du péché d'impureté. D'ailleurs, il évitait avec soin les sociétés frivoles, et au milieu des séductions que lui offrait le monde, il ne songeait qu'à orner son âme de vertus et son intelligence de saines pensées.

En ce moment arriva dans le royaume de Bosnie saint Jacques de la Marche, prédicateur éloquent, chrétien animé d'un zèle infatigable pour la propagation de la foi, qui eut le bonheur de convertir et de ramener le roi de Bosnie et une grande partie de son peuple au giron de l'Eglise catholique. Pas n'est besoin de dire que le pieux Ange de Verbosa s'attacha tout d'abord au saint religieux et voulut, le premier de tous, recevoir de ses mains l'habit

de l'Ordre. Quelques jeunes gens se joignirent à lui, animés d'une aussi fervente ardeur. Mais entre tous, Ange se distingua par son désir de la perfection chrétienne et fit de rapides progrès dans le chemin de la vertu. En peu de temps il acquit une connaissance profonde de la langue latine et devint lui-même un prédicateur éminent. Saint Jacques de la Marche, ému d'un si beau zèle, communiqua à son disciple les priviléges que le pape attachait à la conversion des infidèles, des schismatiques et des hérétiques. Aussitôt le bienheureux Ange parcourut le royaume de Bosnie et se mit à combattre avec les armes de la parole les Manichéens, dont les fausses doctrines avaient dans le pays de nombreux adhérents. Il en décida un certain nombre à abjurer leurs erreurs ; il eut aussi le bonheur de rattacher à l'Eglise romaine beaucoup de schismatiques, entre autres tous ses parents.

Malheureusement, son ardeur infatigable le signala aux ennemis de la foi qui, voyant en lui un dangereux adversaire, résolurent de s'en débarrasser en l'assassinant. Un jour, ils empoisonnèrent l'eau du verre où il devait boire ; il but en effet sans défiance ; mais Jésus, dont il invoquait toujours le nom avant de prendre aucune nourriture, le sauva et détruisit l'effet du poison. Ce miracle, que les coupables eux-mêmes révélèrent, et d'autres encore, eurent une immense influence dans toute la Bosnie, et provoquèrent des conversions sans nombre ; et lorsqu'Ange eut prêché quelques années dans la Bosnie, on peut dire que le manichéisme n'y existait plus qu'en souvenir.

A cette époque, il entra dans les desseins de la Providence de permettre que la Bosnie fût envahie par les

Turcs, et les armées chrétiennes battues par les hordes asiatiques. Le bienheureux Ange comprit bientôt que toute résistance allait devenir impossible, et qu'il ne fallait plus songer qu'à se soumettre. Alors craignant que, par timidité d'esprit, sous l'empire de terreurs trop justifiées par la cruauté des envahisseurs, quelques Bosniens n'abjurassent la foi catholique, dans laquelle ils n'étaient pas encore trop affermis, pour embrasser la religion de Mahomet, le saint homme, dans tous ses sermons, conseilla à ses compatriotes d'abandonner leur patrie et d'aller du moins mourir en chrétiens sur une terre chrétienne. L'émigration commença en effet, et ne tarda pas à prendre de telles proportions que le sultan des Turcs craignit de voir ce beau pays se changer en une affreuse solitude, et de perdre ainsi le fruit de sa conquête. Il manda en sa présence le bienheureux Ange et lui demanda brusquement pour quel motif il donnait aux Bosniens le conseil de se disperser : « C'est », répondit le saint homme, « parce qu'ils ne seront plus libres de pra-« tiquer leur religion, qui est la seule véritable ; c'est « parce que vous les forcerez à abandonner leurs églises « où nous enseignons la parole de Dieu, pour entrer « dans vos mosquées, où vous enseignez l'erreur et le « mensonge ; c'est parce que vous les condamnerez, pour « vivre tranquilles et heureux en ce monde, à compro-« mettre leur salut éternel dans l'autre ». Il parla longtemps avec une piété et une noblesse auxquelles le sultan n'était pas habitué, et, par une sorte de miracle, il prit sur cette âme altière une certaine autorité. Il obtint pour les chrétiens laïques l'assurance d'une sécurité complète dans l'exercice de leurs devoirs religieux, et pour lui-

même la permission de continuer ses prédications. Malheureusement le sultan ne sut pas tenir sa promesse; car peu de temps après, les fidèles de Bosnie envoyèrent à Rome le bienheureux Ange, pour porter leurs griefs au pape Alexandre VI, et se plaindre que les Turcs ne respectaient pas leur liberté de conscience et leur suscitaient mille embarras dans la pratique de leur culte.

Le bienheureux Ange mourut dans un âge très-avancé, en 1498, et fut enseveli au couvent de Foiniza. Sa mort fut regrettée non-seulement des chrétiens, mais des Mahométans eux-mêmes, qui n'avaient pu s'empêcher d'admirer la sainteté de sa vie et d'aimer ses manières simples et douces. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

Quelques années après sa mort, on exhuma son corps, qui était dans un état de parfaite conservation et qui fut placé au pied du grand-autel. C'est là que les chrétiens de Bosnie viennent, aujourd'hui encore, implorer sa toute-puissante intercession.

(MARC ULYSSIP.)

PÈRE LOUIS DE MANTOUE

1503. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Louis XII.

Le bienheureux Père Louis, qui naquit à Mantoue, probablement de la noble famille des Gonzague, reçut tout jeune encore l'habit de l'Ordre Séraphique. Il avait ce qui fait le vrai religieux, un désir immense d'atteindre à la perfection chrétienne. On eût dit qu'il vivait au ciel,

parmi les Anges, et non sur la terre, au milieu des hommes, tant son sourire était pur, tant était sereine la tranquillité de son âme, toujours en rapport direct avec Dieu et avec les saints. Il n'était pas rare de le voir soulevé de terre, dans une nuée lumineuse. Il avait reçu, comme quelques privilégiés du Seigneur, le don des larmes, et souvent, au réfectoire, pendant la lecture, il sanglotait.

Sévère pour lui-même, il avait au cœur, pour les autres, une charité infinie. Son humilité était telle que, aux couvents de Mantoue et de Venise, dont il fut le gardien, il ne permit jamais qu'aucun autre que lui s'occupât de recueillir les aumônes, de laver la vaisselle et de faire les ouvrages les plus désagréables. Elu provincial, il prit pour secrétaire le bienheureux Bernardin de Feltre, et, avec son concours, s'acquitta saintement de sa tâche délicate. Il visitait souvent les couvents de sa chère province de Vénétie, toujours à pied par tous les temps et par tous les chemins, aussi fidèle observateur de la règle dans ses voyages, que s'il eût été dans son couvent.

Il mourut en 1503; et Dieu, après sa mort, l'honora par des miracles éclatants. On voit encore aujourd'hui à Mantoue, dans la chapelle de Saint-Antoine, un magnifique tombeau sur lequel est couché un frère mineur en marbre blanc, la tête entourée d'une auréole; c'est là que repose le bienheureux Louis.

(Daza.)

FRÈRE JEAN TOZALIUS

1307. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

Frère Jean Tozalius naquit à Pozalmuro, en Espagne, de parents turcs qui l'élevèrent dans la pratique de leur religion. Mais Dieu, qui l'avait choisi, l'illumina d'un rayon de sa grâce : il abandonna sa famille et renonça à ses erreurs. Plus tard il demanda et obtint l'habit de frère mineur, au couvent de Soria, dans la province de l'Immaculée-Conception. Il fut, comme le dit son biographe, un miroir vivant de perfection religieuse et d'austérités. Par les plus rudes hivers, il portait sa mauvaise robe de laine grise pour tout vêtement, se chaussait de sandales qui laissaient ses pieds à découvert, dormait sur une planche avec une pierre pour oreiller ; il ne mangeait de viande qu'aux jours de fête.

Il mourut en 1307, au couvent de Soria, en priant dans le chœur, à genoux devant l'autel. On se partagea ses précieuses reliques, que Dieu honora de plusieurs miracles.

(GONZAGUE.)

LA BIENHEUREUSE FIRMINE CÉSIA

CLARISSE

1567. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Jeunesse de Firmine. — Ses vertus chrétiennes et ses qualités mondaines. — Ses autérités, — Elle triomphe des résistances de sa famille et prend le voile des Clarisses. — Ses vertus religieuses. — Dévotion assidue. — Sa grande piété. — Dignités qu'on lui confère. — Elle est obligée de se retirer avec ses sœurs au couvent de Terni. — Jours d'épreuves qu'elle traverse. — Sa dernière maladie et sa mort.

La bienheureuse Firmine Césia naquit à Rome, en 1497. Son père, Ange Césí, était avocat à la cour de Rome, et sa mère, Françoise Cardoli, était la nièce d'un général vénitien. La jeunesse de la bienheureuse Firmine fut pieuse, tout entière à Dieu dont elle s'efforça de mériter les grâces par son humilité et sa dévotion, éloignée du monde qu'elle commença dès lors à mépriser. Elle refusa à plusieurs reprises de nobles jeunes gens à qui ses parents désiraient l'unir; elle avait déjà fait vœu de conserver pour le Seigneur la fleur de sa virginité.

Ses manières étaient douces et modestes; le silence et la solitude avaient pour son âme d'irrésistibles attraits. Quand les lois de la politesse mondaine la forçaient de parler à un homme, elle tenait obstinément ses regards fixés à terre; elle avait lu quelque part que les yeux sont les fenêtres par où le péché pénètre dans le cœur des femmes. Elle savait le latin comme un docteur de l'Université et prenait plaisir à lire et à méditer les

saintes Ecritures et des ouvrages pieux; c'est là le secret de ses rapides progrès dans la voie de la perfection. Tous les jours, elle récitait l'office romain, les prières des morts et les litanies de la très-sainte Vierge ; enfin elle baisait la terre à cent reprises différentes en répétant chaque fois le nom de Jésus. Elle jeûnait le vendredi et le samedi de chaque semaine; s'interdisait le vin en tout temps, et ne prenait jamais que la nourriture absolument nécessaire pour la soutenir. La nuit, par trois fois, elle s'infligeait des disciplines sévères pour le rachat des âmes du purgatoire, pour les pécheurs et pour les justes. Une haire sur le corps, une ceinture de fer autour des reins, elle visitait les prisonniers, allait porter des médicaments aux malades et des aumônes aux pauvres. Elle trouvait dans les trésors de son cœur des consolations pour les affligés, et des paroles d'encouragement pour les pécheurs qui commençaient à faire pénitence; elle faisait la joie et le bonheur de toute sa famille.

Aussi sa mère, qui avait pour elle plus d'affection que pour ses autres enfants, ne voulait-elle pas lui permettre d'entrer en religion ; et la pieuse fille, malgré le désir immense qu'elle avait de se consacrer à Dieu, ne songeait pas à contrarier ses parents et se résignait sans se plaindre. C'est seulement après la mort de cette mère chérie, qu'elle insista plus vivement auprès de son père pour obtenir la grâce qu'elle sollicitait timidement depuis de longues années. Elle finit par triompher de ses résistances, et s'en fut au cloître de Narni, accompagnée de toute sa famille, demander le voile de clarisse. Elle le reçut des mains de son oncle, Bartholomé Cési, évêque de cette ville ; elle était âgée de trente ans.

Dans le monde, la bienheureuse Firmine avait été une parfaite chrétienne ; au couvent, elle fut une parfaite religieuse. Toujours la première au chœur pour chanter les matines, elle y restait en contemplation jusqu'au matin. Ses genoux, enflés à force de prier, refusaient de la soutenir ; elle se traînait péniblement au pied des autels, et là, seule devant Dieu, elle ouvrait comme un trésor son cœur débordant de piété. Un enfant n'est pas plus soumis à sa mère, que ne l'était Firmine à son confesseur et à l'abbesse. Les austérités, les mortifications, avaient pour elle un charme indicible. Sa robe était d'une étoffe grossière, faite de pièces et de morceaux mal joints ; mais elle la préférait à la soie et au velours, et refusait obstinément tous les présents que son père et son oncle lui envoyaient. Elle ne mangeait qu'une fois par jour, et seulement du pain avec des légumes ou avec des fruits ; jamais de viande ni de vin. Une planche lui servait de lit et une pierre d'oreiller. Elle parlait peu, et évitait de recevoir même ses plus proches parents. Deux fois par semaine elle s'approchait du tribunal de la pénitence ; mais elle communiait tous les jours.

Ses vertus, unanimement reconnues, valurent à la bienheureuse Firmine les dignités de maîtresse des novices et de sous-supérieure ; enfin elle fut élue abbesse par ses sœurs, qui l'aimaient comme une mère.

Quand l'armée de l'empereur Charles-Quint vint, sous la conduite du duc de Bourbon, faire le siége de Rome en 1527, la sainte abbesse craignant pour elle-même et pour ses filles les violences d'une soldatesque effrénée, ordonna une communion générale et des prières pendant plusieurs jours. Il fallut cependant quitter le cou-

vent et se rendre à Terni, sous la protection du cardinal Cési, frère de l'abbesse, et de son neveu Ange Cési, évêque de Cervia, et d'un capitaine de l'armée de Bourbon. Ce fut une année d'épreuves pour la bienheureuse Firmine, forcée de se placer sous le patronage dangereux d'hommes d'armes habitués à ne rien respecter et à ne rien craindre. Elle en sortit avec l'aide de Dieu, grâce à l'énergie de son caractère, et par la sagesse vigoureuse qu'elle montra dans ces temps difficiles, elle mérita, après le retour de la paix, d'être maintenue dans sa dignité d'abbesse par ses sœurs reconnaissantes.

Elle vécut encore de longs jours dans la pratique de toutes les bonnes œuvres, et sa dernière maladie la trouva vaillante et forte au sein des épreuves physiques, comme elle l'avait été autrefois pendant la guerre, au milieu des épreuves morales. Pendant quarante jours que durèrent ses souffrances, on ne l'entendit pas pousser une plainte. Sa voix sonore remplissait les couloirs du couvent, quand elle entonnait les saints cantiques; et de son lit elle accompagnait les religieuses qui récitaient les matines au chœur. Elle invoquait les protecteurs qu'elle s'était depuis longtemps choisis: la très-sainte Vierge, l'apôtre saint Jacques, saint François et saint Jérôme. Quand sa dernière heure approcha, elle fit venir auprès d'elle ses religieuses, les consola, leur fit ses dernières recommandations et leur demanda de l'assister de leurs prières au moment suprême. Puis elle se confessa et reçut saintement les Sacrements des mourants. Enfin on la vit serrer plus fortement son crucifix entre ses mains; elle murmura les paroles de Jésus mourant: « Seigneur, « je remets mon âme entre vos mains », et son dernier

souffle s'exhala le 7 juin 1567 : elle était âgée de soixante-dix ans.

Pour ne pas troubler les habitants de la ville dans leur sommeil, les religieuses décidèrent qu'on n'annoncerait que le lendemain la mort de la bienheureuse; mais à peine Firmine avait-elle rendu l'âme que les enfants parcouraient les rues en poussant des gémissements et en criant : « Notre mère, la mère des pauvres, la conso- « latrice des affligés, vient de mourir ! » Aussitôt une foule immense se précipita vers le couvent pour honorer les restes de la sainte. Son corps resta pendant quelque temps exposé dans l'église ; puis le provincial, avec trente frères mineurs, vint célébrer le service funèbre. On l'ensevelit sous le grand-autel, et des miracles s'accomplirent sur son tombeau. En 1612, le 19 décembre, on l'exhuma pour lui donner une place d'honneur : son corps était encore dans un état de parfaite conservation.

(JACOBILLE, tome III.)

LE B. ÉTIENNE DE NARBONNE

1242. — Pape : Célestin IV. — Roi de France : Saint Louis.

Le bienheureux Etienne, de Narbonne, fut d'abord abbé de l'Ordre de Saint-Benoît. Plus tard il entra dans l'Ordre des Frères Mineurs et fut martyrisé par les hérétiques albigeois, à Avignonet, dans le diocèse de Toulouse, le 29 mai 1242. Avant la grande révolution, son corps se conservait à Toulouse, dans l'église des Frères Mineurs de l'Observance. Son culte immémorial a été

récemment approuvé par Pie IX. Sa fête se célèbre le 7 juin.

Le bienheureux Bernard, de Carbon, prêtre de l'Ordre des Frères Mineurs, fut martyrisé à Avignonet avec le bienheureux Etienne, de Narbonne.

(*Année franciscaine*, 1869.)

HUITIÈME JOUR DE JUIN

PÈRE JEAN SEREN

1629. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Premières années et égarements du Père Jean Seren. — Un miracle de la grâce en fait un parfait religieux. — Ses méditations sur les vanités de la terre. — Ses prières. — Son ardeur de conversion chez les Huguenots du Midi. — Il est nommé aumônier des armées. — Sa mort.

Père Jean Seren naquit à Avignon et entra aux Frères Mineurs Récollets de la province de Saint-Bernardin, en France. Il commença par y donner le mauvais exemple et à y être une cause de scandale. Non pas que ses fautes n'eussent pu trouver grâce aux yeux du monde, mais elles témoignaient d'un esprit indocile et impatient de toute domination, dédaigneux de la règle, léger, rempli de vanité et d'indépendance. Jean ne savait pas se soumettre à ces prescriptions inutiles en apparence, et qui, en réalité, font les saints religieux. Il ne se soumettait pas à la loi du silence, affectait de rechercher la société des femmes et de choisir ses sujets d'entretiens précisément en dehors des choses de la religion. Ses

supérieurs redoutaient l'effet de ce mauvais exemple sur les jeunes frères, et avec d'autant plus de raison que le Père Jean avait la parole facile, l'extérieur agréable et l'air parfaitement heureux. Ni la douceur, ni les menaces n'avaient prise sur ce caractère insouciant; il sortait de l'*In pace* aussi indiscipliné qu'il y était entré. On venait de l'envoyer à Arles, pour voir si le changement de séjour, d'habitudes et de supérieurs, produiraient sur lui une salutaire influence, quand tout à coup, par un miracle de la grâce aussi soudain qu'inespéré, il jura de lui-même, en présence du saint Sacrement, qu'il était résolu à modifier sa manière de vivre, et il tint parole.

Il commença par faire un aveu général de toutes ses fautes et par demander très-humblement pardon à ses frères du scandale qu'il avait causé; puis il se proposa pour règle de conduite la devise que Dieu lui-même avait dictée à saint Arsène: « Prier, fuir les occasions de « pécher, se taire ». Autant jusque-là il avait affiché de dédaigneux mépris pour les prescriptions de la règle, autant il montra de zèle à en pratiquer les moindres ordonnances. Il semble qu'il ait voulu regagner, en les consacrant à la prière, toutes les heures qu'il avait perdues. A genoux devant l'autel pendant la lecture des complies, il demeurait souvent à méditer jusqu'au moment où les religieux revenaient pour chanter matines. C'est à la pensée de la mort qu'il fixait son intelligence; il y revenait sans cesse, soit qu'il vînt s'asseoir sur les tombeaux des morts, soit que, dans sa cellule, il restât en contemplation devant une tête décharnée. Qu'était-ce donc que cette beauté charnelle qu'il avait aimée? un amas de matière qui commence à se dissoudre, dès

qu'elle commence à se former, de la poussière qui va retourner à la terre, un cadavre bientôt et quelque chose qui n'aura plus de nom dans aucune langue. L'homme n'est rien qu'en tant que sa pensée l'entretient de Dieu ; et voilà pourquoi lui-même jusqu'alors n'avait pas encore vécu : sa pensée ne lui avait guère parlé que du monde. Quelle horreur il avait maintenant pour ces vanités, et comme le souvenir du temps qu'il avait perdu lui causait de cuisants remords ! Il avait donc au plus soixante ans à passer sur cette terre pour se préparer à entrer dans l'éternité, et il avait librement sacrifié la moitié de ces courts instants : « Seigneur », disait-il, « faites que j'expie mes crimes ici-bas pour qu'un jour « j'ose me présenter devant votre saint tribunal ». Et il priait nuit et jour, il disait sa messe avec une piété ardente, il se retranchait dans sa cellule à l'abri des tentations auxquelles il avait succombé. Plus d'entretiens futiles et frivoles ; il semble, tant il s'est fait du silence une loi absolue, qu'il soit changé en statue de marbre. Il fuit les femmes comme des reptiles venimeux ; il évite même toute société où l'on ne parle pas de Dieu et de la vie éternelle.

Ce ne fut pas sans des luttes longues et pénibles contre ses propres souvenirs et contre le démon, que le Père Jean parvint à rendre à son âme le calme qu'elle avait perdu. Rien ne lui manqua, ni les incertitudes qui désespèrent, ni les tentations de la chair qui se révolte durant les veilles et les insomnies. Il triompha avec l'aide de Dieu ; il y a plus, il voulut mourir pour son Dieu.

Le Languedoc était alors entre les mains des héré-

tiques, qui en occupaient presque toutes les villes et faisaient subir aux catholiques d'horribles persécutions. Il demanda à être envoyé à Nemours, quartier général des Huguenots, et il s'y rendit en effet au moyen d'un passeport que lui donna le duc de Rohan. Aussitôt il se mit en rapport avec les autres Récollets, et s'occupa comme eux de consoler les catholiques et de leur apporter les secours spirituels dont ils avaient besoin. Inaccessible à toute crainte, ne redoutant pas le martyre qu'il appelait au contraire de tous ses vœux, il allait par la ville, revêtu de sa longue robe de moine, calme au milieu des railleries et des injures qui pleuvaient sur lui de tous côtés, et l'air si superbe qu'il imposait du respect aux plus audacieux. A la fin, les ministres huguenots étonnés d'un courage si tranquille, craignant de voir leur influence tomber en présence de l'autorité morale que le saint apôtre prenait déjà sur les leurs, obtinrent du duc un ordre de lui faire quitter la ville. Il ne fallait pas songer à lutter contre un Rohan : le Père Jean l'osa cependant, mais ce fut en vain ; il ne réussit qu'à se faire donner une escorte, ou plutôt des gardiens chargés de le conduire de l'autre côté des portes de Nemours.

Aussitôt, avec la permission de ses supérieurs, il se rendit à Privas, quartier général de l'armée du roi, et vint se jeter aux pieds de Louis XIII, en se plaignant de la violence que lui avait faite le duc de Nemours, et, les yeux tout en larmes, il pria Sa Majesté catholique de prendre sous sa sauvegarde les ministres de Dieu. Puis il resta pendant quelque temps à l'armée, pour confesser les soldats malades ou blessés et leur donner les derniers Sacrements. Mais Dieu ne le laissa pas longtemps

à cette place d'honneur ; la maladie le saisit au commencement de juin 1629, et on dut le transporter au couvent de Montélimart, où il mourut, le 8 juin de la même année.

(*Archives du couvent d'Avignon.*)

SŒUR AGNÈS-MARIE D'AMSTENRAAT

1641. — Pape : Urbain VIII — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Prédiction d'un Père capucin au père de la bienheureuse Agnès. — Jeunesse pieuse d'Agnès. — Ses dispositions précoces à la vie religieuse. — A sept ans elle demande le voile d'Annonciade. — A douze ans, elle entre au couvent.— Cruelle paralysie dont Dieu l'afflige. — Son voyage aux eaux d'Aix-la-Chapelle.— Nouveaux efforts de sa mère pour la décider à quitter le couvent. — Guérison de la bienheureuse. — Fin de son noviciat.

La bienheureuse Agnès-Marie naquit en 1614, au château d'Amstenraat, à quatre milles d'Aix-la-Chapelle, sur le territoire de Falkenbourg. Ses parents, Werner Huyn et Liffardis de Leeraart, étaient tous deux de noble origine. Son père, pendant un voyage qu'il fit à Rome dans sa jeunesse, alla faire visite au bienheureux Félix, capucin, et lui demanda conseil sur l'état qu'il devait embrasser : « Mariez-vous », lui répondit le religieux, « parce que, « parmi vos enfants, il y aura un élu sur qui Dieu répan- « dra ses faveurs ».

Cet enfant prédestiné n'est autre que la bienheureuse Agnès, qui, dès sa jeunesse, donna des signes certains de ce qu'elle devait être un jour. Sérieuse et grave

à l'âge où l'on ne songe qu'à jouir franchement de la vie, on la voyait, assise auprès de sa mère, occupée à lire des livres de piété. Elle avait souvent des paroles d'une profondeur étonnante. Sa grand'mère, gravement malade, la prenait dans ses bras et essayait de retrouver un peu de vie en la couvrant de baisers : « Hélas ! » dit l'enfant, « voilà que vous allez nous quitter pour habiter avec « Dieu ». Et quelque temps après, comme sa propre santé inspirait des craintes à ses parents : « Mon Dieu », répétait-elle, « ne m'appelez pas à vous, avant que je n'aie revêtu « la robe de religieuse ».

Sa vocation se marqua avec plus de force que jamais un jour qu'elle assistait avec sa mère à la prise de voile d'une annonciade. Elle eut alors un sentiment si vif du bonheur que l'on goûte à servir Dieu dans les murs du couvent, qu'elle voulut sur-le-champ commencer son noviciat, et avant qu'on ait pu songer à la retenir, elle courut se jeter aux pieds de la mère Ancilla, et lui demander une place parmi les sœurs. On lui répondit qu'elle était encore trop jeune : « Eh quoi ! » répliqua-t-elle, « y « a-t-il un âge pour servir Dieu ? » et, pour la calmer, on fut obligé de lui promettre qu'on la recevrait l'année suivante : elle était alors âgée de sept ans.

Elle revint tout en pleurs à la maison, bien décidée à se montrer par sa conduite digne de l'honneur qu'elle ambitionnait, et l'on peut dire que, dès ce moment, elle était déjà une véritable religieuse, par le mépris où elle tenait le monde et ses vanités, par l'ardeur de sa dévotion, par ses veilles et par ses prières. Sa chambre était nue comme une cellule et dépouillée de tous les petits ornements qui plaisent d'ordinaire à la frivolité des

jeunes filles ; son maintien modeste, sa toilette sévère et simple ; ni bracelets, ni colliers, ni anneaux d'or, ni parures de perles ou de diamants. Pourtant elle était noble, elle était riche, elle avait autour d'elle des domestiques qui se seraient empressés de satisfaire ses caprices, et pour qui le moindre de ses désirs eût été un ordre.

Sur ces entrefaites, son père vint à mourir, en remerciant Dieu de lui avoir donné une telle fille : il avait reconnu en elle l'enfant prédestiné dont le Père Félix lui avait autrefois parlé à Rome. A partir de ce moment, la pieuse Agnès ne cessa d'insister auprès de sa mère pour obtenir la permission de prendre le voile. Elle avait déjà des visions fréquentes et des entretiens spirituels avec Dieu. Un jour que, dans un bois, les yeux levés au ciel, elle s'écriait : « Seigneur, quand donc pourrai-je enfin « goûter le repos et vous aimer en paix ? » elle fut tout à coup enveloppée de lumière, et elle entendit une voix qui disait : « Quand tu entreras au couvent des Annon-« ciades de Venloo, tous tes vœux seront exaucés ». La pauvre fille, en effet, ne jouissait déjà plus de l'heureuse tranquillité des premières années. Le démon, irrité de voir cette jeune fleur s'épanouir pour le ciel, essayait de l'arrêter dans sa croissance et de la dessécher jusque dans ses racines. Il lui représentait, d'un côté, qu'elle serait belle, qu'elle serait aimée, qu'elle pourrait jouir de tous les plaisirs que procure la richesse ; et, de l'autre, il lui montrait sous de fausses couleurs les misères de la vie religieuse, la solitude, l'abandon, la pauvreté, les longs ennuis, les austérités. Agnès eut recours à la prière, et elle triompha des tentations du monde et de Satan.

Enfin, à sa grande joie, elle revêtit la robe des Annonciades, à l'âge de douze ans, et elle commença dès lors à faire de rapides progrès dans la voie du salut. Ce qui l'y aida, ce furent ses longues méditations en présence du saint Sacrement de l'autel, et les épreuves que Dieu ne lui ménagea pas. Durant la première année de son noviciat, une paralysie complète la força de garder le lit pendant six mois, et, ce qui l'effraya beaucoup plus encore que sa maladie, les médecins lui ordonnèrent les eaux d'Aix-la-Chapelle : la santé était à ce prix. Eh quoi ! retomber si vite au milieu des embûches du monde, dont elle avait eu tant de peine à sortir une première fois ! A force de prières, elle obtint de ne pas quitter la robe de religieuse et d'être accompagnée par une sœur converse ; et, seulement alors, elle se décida à obéir aux médecins.

Les eaux d'Aix-la-Chapelle n'eurent sur la malade aucune influence bienfaisante, elle l'avait bien prévu ; car elle savait que ses souffrances lui venaient de Dieu, et que Dieu et non les hommes, pouvait la guérir. On la transporta chez sa mère plus faible que jamais, incapable de mouvoir même sa main, et condamnée à garder le lit. La paralysie ne tarda pas à se compliquer d'un raccourcissement de la jambe droite, et les médecins déclarèrent que, si un jour elle marchait, ce serait à l'aide de deux crosses. Sa pauvre mère, en la voyant si souffrante, si maigre et si pâlie, quelquefois sans connaissance, eût voulu du moins la garder auprès d'elle et veiller sur cette chère enfant que Dieu éprouvait si cruellement ; mais Agnès, qui avait conservé toute la lucidité de son esprit, déclara qu'elle retournerait au couvent le plus tôt qu'il lui serait possible, et ne consentit même

pas à quitter un seul instant sa robe et son voile d'Annonciade. Elle montrait d'ailleurs un courage et une patience admirables : pas une plainte, pas un murmure ne sortait de sa bouche ; au contraire, elle consolait les personnes qui paraissaient compatir à ses douleurs et elle parlait des douceurs de la vie religieuse avec une éloquence si touchante, que plusieurs jeunes filles résolurent de suivre son exemple et de se consacrer à Dieu.

De guerre lasse, sa mère, qui d'ailleurs était une pieuse femme, lui promit de ne plus contrarier ses projets et lui conseilla d'avoir recours à l'intercession de la très-sainte Vierge Marie. Où la science des hommes était vaine, la protection de la Mère de Dieu serait peut-être efficace. Agnès fit vœu de se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Scherpen-heuvel, et aussitôt elle sentit le sang et la vie circuler dans ses membres. Une douce chaleur la pénétrait, ses articulations reprenaient de la souplesse et de la vigueur ; elle se leva en chantant un cantique d'actions de grâce, et s'en vint, au grand étonnement de toute sa famille, baiser sa mère au front.

Dès le lendemain Agnès se mit en route pour accomplir son vœu. De Scherpen-heuvel, elle se rendit à Maëstricht, où l'on vénérait aussi une image miraculeuse de la Mère de Dieu, et là, pendant qu'elle était en prières, elle entendit une voix lui dire : « Hâte-toi d'aller à Venloo ». Les Annonciades l'y reçurent à bras ouverts, d'autant plus heureuses de la retrouver qu'elles avaient cru la perdre pour toujours. On eût dit qu'un Ange du ciel rentrait au couvent ; un *Te Deum* solennel d'actions de grâces fut chanté dans la chapelle, et Agnès remercia le Seigneur

de lui avoir permis de triompher d'une aussi rude épreuve.

Depuis cette époque, elle jouit pendant longtemps d'une tranquillité parfaite. Il est vrai que, vers la fin de son noviciat, elle fut atteinte d'une maladie peu dangereuse; mais on lui promit que cet accident ne reculerait pas le moment où elle devait prononcer ses vœux ; et quand le jour fut venu, on la porta dans la chapelle, où elle se consacra à Dieu pour toujours.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Vertus de la bienheureuse Agnès : Chasteté, pauvreté, obéissance, humilité. — Elle inspire à ses sœurs l'amour de leurs devoirs. — Son influence dans le couvent. — Sa connaissance des cœurs, ses souffrances physiques et morales, — Courage avec lequel elle les supporte. — Elle est la consolation de ses sœurs dans leurs douleurs.

Agnès ne tarda pas à jouir d'une santé parfaite, et presque aussitôt ses vertus éclatèrent au jour comme autant d'astres brillants. Un mot suffit à la peindre : Jamais elle ne se trouva en état de péché mortel. Elle était si humble, si modeste, si pieuse, si pure, si parfaite, pour tout dire, si nette de toute souillure, qu'elle restait des mois entiers sans avoir besoin de se confesser. Elle veillait sur sa chasteté avec un soin jaloux, et jamais elle ne leva les yeux sur un homme, pas même s'il était de sa propre famille. C'est surtout dans ses fonctions de sœur portière qu'elle eut l'occasion de donner des preuves fréquentes de cette vertu: elle fuyait les conversations inutiles, même avec son confesseur ou avec des religieuses, persuadée que la vie contemplative est la plus agréable à Dieu.

Son obéissance et sa soumission à la règle faisaient l'admiration de toutes les religieuses. Un enfant eût été moins docile : « J'appartiens tout entière à Dieu », disait-elle, « et aux créatures de Dieu pour accomplir tout ce « qu'il leur plaira de m'ordonner ». La supérieure, sur l'avis du médecin, lui commandait-elle de se rendre à l'infirmerie, sans hésiter un instant, elle quittait le travail qu'elle avait commencé et ne sortait plus du lit avant d'en avoir reçu la permission. « Pratiquez la sainte « obéissance », répétait-elle souvent à ses sœurs ; « hors de là il n'y a pour une religieuse ni repos, ni perfection- « nement possible ».

Elle eût pu leur dire aussi : « Aimez comme moi la « sainte pauvreté », car personne plus qu'elle n'y était fidèle. Quoiqu'elle fût presque continuellement malade, elle refusait même ce que ses parents lui envoyaient pour la soulager. Elle ne voulait posséder au monde que son livre de prières, son crucifix et ses vêtements de religieuse; encore étaient-ils faits de l'étoffe la plus grossière, et les plus simples du couvent. « Les orne- « ments d'une servante du Seigneur », disait-elle, « ce « sont ses vertus ; il ne lui en faut pas d'autres ». Ce qui la désolait, c'est qu'on avait pour elle les soins que réclamait son état : boissons rafraîchissantes, nourriture plus substantielle, chambre chauffée en hiver. Elle eût voulu vivre de la vie commune, et son plus grand bonheur était de s'asseoir au réfectoire à la table frugale des bonnes sœurs, de prendre part à leurs exercices de piété, de travailler comme elles ; tous les jours elle demandait à Dieu de lui en donner la force.

Si la bienheureuse Agnès était incapable de pratiquer

la règle, comme elle l'aurait voulu, elle avait du moins la consolation d'en inspirer le respect à ses sœurs. Sa parole douce et pénétrante allait droit au cœur ; elle enflammait les tièdes, dit son biographe, et excitait davantage l'ardeur des autres. Aucun moyen de se soustraire à son influence : en un mois elle eût fait de la pécheresse la plus endurcie une véritable sainte. Elle introduisit au couvent plusieurs innovations excellentes, entre autres le renouvellement annuel des vœux le jour de l'Assomption : C'est le jour de l'Assomption que la bienheureuse Jeanne de Valois, fondatrice des Annonciades, avait consacré le premier couvent de l'Ordre à la très-sainte Trinité et à la glorieuse Vierge Marie.

Si la bienheureuse Agnès avait sur ses compagnes une autorité morale aussi grande, c'est qu'elle connaissait les cœurs ; elle avait commencé par s'étudier elle-même, et en cherchant le moyen de se guérir de ses défauts, elle avait trouvé le secret de redresser les autres. Se mépriser soi-même par une méditation constante de son néant, c'était son premier remède, et il était infaillible. « Servante du Seigneur, de quoi t'enorgueillis-tu ? De « tes richesses ! Tu as fait vœu de pauvreté. — De la « noblesse de ta famille ? En entrant au couvent, tu as « dit adieu à ton père et à ta mère qui n'existent plus « pour toi ; tes parents maintenant, ce sont les pauvres, « les malades, les misérables, tous ceux que le monde « dédaigne et qu'il rejette de son sein. Allons mes sœurs, « je ne suis qu'une pécheresse, la dernière des créatures « de Dieu ; crachez-moi au visage, jetez-moi à terre, « foulez mon corps sous vos pieds, frappez-le jusqu'au « sang de vos disciplines ; il faut que nous nous abaissions,

« si nous voulons que le Tout-Puissant nous relève ».

Vivre inconnue de tous, dans une profonde solitude, tel était le vœu de la bienheureuse Agnès. Les religieuses lui témoignaient un respect mêlé d'admiration, et elle en souffrait. Quand elle parlait de la bienheureuse Jeanne, la fondatrice de l'Ordre des Annonciades, elle lui enviait la félicité d'avoir eu une existence obscure et cachée ; en revanche, elle put se louer comme elle d'avoir souffert pour le Seigneur.

En effet, quoiqu'elle fût d'un tempérament très-faible et très-délicat, fort éprouvé par des maladies fréquentes et cruelles, la sainte fille ne s'épargnait aucune espèce de mortifications. Tous les jours elle imaginait pour son pauvre corps quelque nouveau supplice. Elle mêlait à ses aliments des substances repoussantes, pour leur ôter toute saveur ; et dans la mauvaise bière qu'elle buvait, elle faisait infuser des racines amères. On s'étonna d'abord, puis on admira, et on imita enfin. Les novices la suivaient dans les chemins épineux où elle marchait la première avec un courage surhumain ; mais la plupart défaillaient avant la fin et s'arrêtaient au milieu de la route. C'est qu'il fallait être soutenu par la grâce de Dieu, pour ne pas reculer devant des souffrances volontaires et des austérités aussi terribles. Deux heures de sommeil par jour sur une planche ou même sur la terre toute nue, la tête appuyée contre un mur, des disciplines sévères jusqu'à épuisement des forces ; des ceintures de fer garnies de pointes autour des reins, des couronnes d'épines sur le front : il y avait là de quoi effrayer les plus grands courages ; jamais Agnès n'hésita.

Si l'on ajoute à ces mortifications des maladies si

cruelles, que tout son corps était agité par des convulsions violentes et parfois tordu par la douleur, on aura une idée de ce que fut la vie de la bienheureuse. Pourtant jamais on ne l'entendit se plaindre ; au contraire, son long martyre la rendait heureuse. Ce qui lui fut pénible, ce n'étaient pas les souffrances du corps, c'étaient les souffrances de l'âme. Dieu permit que le démon s'acharnât contre elle du jour où elle commença son noviciat, jusqu'à sa mort. Il lui semblait qu'elle errait dans une nuit immense, cherchant sa route et ne pouvant la trouver, entourée d'embûches, condamnée à s'égarer misérablement, jusqu'au moment où, à bout de forces, elle tomberait épuisée ; et elle était en proie à des inquiétudes, à des angoisses, à des découragements sans fin. Elle se réfugia dans la prière, et elle y rencontra le salut : Dieu, d'ailleurs, ne l'abandonna pas un instant, et on peut dire qu'elle ne fut jamais en danger de succomber ; au contraire, ses forces croissaient avec le péril, et chaque nouvelle épreuve la rendait plus vaillante.

Elle en vint à inspirer à ses sœurs la confiance et le courage dont elle était animée. Quelques mots de sa bouche suffisaient pour dissiper les plus épaisses ténèbres, écarter les doutes, relever les esprits abattus. Elle avait même écrit une prière, qui était contre toutes les tentations un préservatif infaillible. Il semblait d'ailleurs qu'elle fût l'image vivante de la consolation et de l'espérance. Quand elle venait s'asseoir au chevet d'une malade, on cherchait ses ailes ; les Anges du ciel ne doivent pas avoir une figure plus douce que n'était la sienne. On l'appelait de tous côtés, et quand on avait rencontré son regard et entendu sa voix, on se sentait

soulagé; il n'y avait pas de maladie de l'âme ou du corps qui résistât à sa bienfaisante influence.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Dévotion de la bienheureuse Agnès. — Miracle de tous les jours qui s'accomplit en sa faveur dans la chapelle du couvent. — Douleur qu'elle éprouve en voyant les hommes s'occuper d'autre chose que de leur salut. — Ses méditations et ses visions. — Ses entretiens avec Jésus. — Sa compassion pour les pécheurs et les âmes du purgatoire. — Elle a le don de seconde vue et de miracle. — Sa dernière maladie et sa mort. — Conservation de son corps dans le tombeau.

L'endroit de prédilection de la bienheureuse Agnès était le chœur de la chapelle. Il fallait qu'elle fût bien malade, pour s'en arracher; encore, durant ses longues maladies, s'y faisait-elle porter par ses sœurs. Dans ces occasions, un véritable miracle s'accomplissait en sa faveur : elle arrivait souffrante et sans force; mais à peine les chants des religieuses commençaient-ils à remplir les voûtes de l'église, elle se levait pour y répondre comme mue par des ressorts invisibles; le sang coulait dans ses veines; ses joues, tout à l'heure si pâles, se coloraient d'une vive rougeur, une vie nouvelle animait ce pauvre corps délabré. Quelquefois même, une lumière éblouissante l'enveloppait tout à coup, et sa figure avait alors un aspect céleste; ses yeux brillaient d'un éclat qu'on ne pouvait soutenir, et ses pieds ne touchaient plus la terre.

Aussi la pieuse fille avait-elle au cœur une reconnaissance sans bornes pour le Dieu qui la comblait ainsi de ses grâces. Elle ressentait comme une mortelle injure un mot ou un geste irréligieux; elle ne pouvait même pas comprendre que l'on s'entretînt d'autre chose que

des choses du ciel ; et quand elle entendait des conversations mondaines, elle s'écriait avec douleur : « Quel « supplice de voir les hommes s'occuper de pareilles mi« sères et oublier Dieu et leur salut éternel ! » On eût dit qu'elle ne vivait pas de la vie de ce monde, tant elle en accomplissait les fonctions avec dégoût. Manger, dormir, quelles tristes nécessités, et quelles preuves indiscutables de notre infirmité et de notre néant. Prier, voilà le seul bonheur, la seule existence possible ; la grandeur de l'homme, c'est qu'il peut s'élever à Dieu et s'abîmer dans son immensité : « O vie ! ô bonté ! ô amour « éternel ! ô souveraine gloire ! que puis-je désirer autre « chose que toi, ô mon Dieu, mon unique bien ! Il n'y a « rien que toi sur la terre et dans le ciel ; tout ce qui est « en dehors de toi, n'est pas ».

La bienheureuse Agnès ne faisait pas grand cas des lectures pieuses ; ce n'est pas dans les livres, disait-elle, c'est dans son cœur qu'on trouve l'image de Dieu. Méditez sur votre infirmité et sur la grandeur du Très-Haut, voilà le secret de la perfection religieuse. D'autres fois elle répétait : « Le meilleur livre, c'est le récit de la « Passion de Notre-Seigneur ». Elle en était toute pénétrée ; et ç'a été en quelque sorte sa nourriture spirituelle pendant la dernière partie de sa vie. On la voyait souvent en extase devant Jésus crucifié, et elle murmurait : « O « amour ! amour ! abîme insondable ! » Un jour, une religieuse fut tout étonnée de voir arriver dans sa cellule la bienheureuse Agnès, qui lui dit : « Ma sœur, donnez-« moi votre main, et suivez-moi ». La religieuse suivit sans mot dire, et arriva dans une vaste salle où elle n'avait jamais pénétré. Le spectacle dont elle fut témoin

la remplit d'une muette admiration. Jésus lui-même était présent dans sa pleine et infinie majesté, et elle l'entendit qui murmurait : « Agnès, ma fille, demeurez « en moi, et je demeurerai en vous ». L'entretien d'Agnès avec Jésus dura à peu près quatre heures, et quand ils se séparèrent, un parfum céleste remplit la chambre et longtemps encore l'imprégna tout entière.

Ces visions, qui se renouvelaient souvent, étaient pour la bienheureuse une source de jouissances inexprimables. Elle se les procurait en s'approchant presque tous les jours de la sainte table et en se nourrissant du pain des Anges. Son attitude, en ces moments divers, était si touchante, qu'elle inspirait à tous ceux qui la voyaient la piété dont elle était animée. C'est qu'avec les yeux de l'âme, elle voyait Jésus présent dans l'hostie sacrée ; elle lui parlait et elle l'entendait répondre : « Ma fille, je « suis avec toi ».

Cet immense amour pour son Dieu, dont était consumée la bienheureuse Agnès, lui inspirait une profonde horreur pour le péché et un désir ardent de convertir les malheureux pécheurs. Elle passait les jours et les nuits au chevet des malades, pour leur faire concevoir un repentir sincère de leurs fautes et les préparer à paraître sans tache devant le tribunal de Dieu. Quelquefois elle priait Dieu de prendre en pitié la pauvre humanité, et le Seigneur lui apparaissait, et, lui montrant les plaies de son côté, de ses mains et de ses pieds, lui disait : « Pour« quoi pleurez-vous, ma fille, ne suis-je pas mort pour le « salut des hommes ! »

Si elle pleurait, la sainte fille, c'est qu'elle avait une vive intuition des joies du paradis, que tant de pécheurs

perdent par leur faute, et des tourments éternels de l'enfer, terrible châtiment, souvent trop mérité par de longues années d'égarements. Elle ne pouvait songer sans frémir aux âmes du purgatoire, condamnées à la privation temporaire d'une béatitude qu'elles pressentent et qu'elles désirent sans cesse ; elle priait pour elles, et Dieu, toujours plein de miséricorde, abrégeait souvent en sa faveur la durée de l'expiation.

Agnès fut également honorée dès ce monde des faveurs que Dieu accorde à ses élus : le don de seconde vue et le don de miracles : « O monde, ô monde », s'écriait-elle un jour, « que de châtiments vont fondre sur toi ! Voici la « peste qui mettra la solitude et le silence au milieu de « tes villes orgueilleuses ; voici la grêle qui ravagera tes « moissons ; les fruits et les hommes périront dans leur « fleur. Il est trop tard pour implorer la pitié et le par« don » ; et, quelques mois plus tard, la Hollande sentait tomber sur elle le poids du courroux divin.

Les cœurs n'avaient pas de secret pour elle. « Ma fille », dit-elle à une femme qui n'osait la regarder en face, « il n'est plus temps de baisser les yeux : je sais déjà que « vous venez de faire une mauvaise confession ».

Une religieuse, obsédée de tentations dont elle n'osait parler à personne, fut fort étonnée de voir un soir Agnès entrer dans sa cellule, lui exposer l'état de son âme mieux qu'elle ne l'aurait pu faire elle-même, et lui indiquer les moyens de retrouver le calme et la paix.

La grande affection de la bienheureuse pour ses sœurs lui permit d'obtenir de Dieu des miracles en leur faveur. Un jour qu'elle n'avait rien à donner à une malade, elle se mit en prières et lui présenta une tasse d'eau froide :

« Buvez au nom du Seigneur », lui dit-elle, « et vous « serez guérie ». La malade but et se leva aussitôt : elle avait recouvré ses forces et sa santé. Une autre fois encore, Agnès délivra la même religieuse d'un mal de gorge, en faisant sur sa boisson un simple signe de croix.

Agnès était encore dans un âge peu avancé, quand tout à coup elle tomba gravement malade. Les médecins déclarèrent que le moment était venu de lui administrer les Sacrements des mourants : « Vous vous trompez », dit la sainte fille, « je sais bien que je ne vivrai plus « longtemps ; mais ce n'est pas encore maintenant que je « dois mourir ». Elle reprit en effet un peu de forces ; mais, deux mois plus tard, le mal l'étreignit à la gorge. Il est impossible de se figurer ce qu'elle souffrit et la façon dont elle supporta ses douleurs. En face de la mort, elle resta ferme et courageuse, sans faiblesse et sans crainte, prête à paraître devant le Dieu qu'elle avait honoré toute sa vie. Un mois avant qu'elle n'expirât, on lui demandait ce qu'il fallait écrire à une religieuse qu'elle aimait beaucoup et avec qui elle avait eu de fréquentes relations : « Dites-lui », répondit-elle, « que « nous nous retrouverons bientôt dans un endroit où « aucun obstacle ne se dressera entre nous ».

Enfin l'heure suprême arriva : la sainte fille s'abandonna à la miséricorde de Dieu et se plaça avec confiance sous la protection de la très-sainte Vierge et de tous les saints ; puis elle s'endormit dans l'éternité en murmurant le nom de Jésus, le 8 juin 1641. Elle n'était âgée que de vingt-huit ans. Chose merveilleuse et inexplicable, son corps, qui avait été la proie de tant de maladies, qu'avaient torturé des souffrances terribles, puisa dans la

mort une beauté resplendissante. Les lèvres roses, ouvertes comme une fleur épanouie, les joues fraîches et les yeux brillants levés au ciel, on eût dit une créature céleste dans l'attitude d'un repos extatique. Un peintre célèbre fit son portrait, que sa famille conserva longtemps avec orgueil comme l'un de ses plus beaux titres de gloire.

De nouveaux miracles, qui s'accomplirent sur son tombeau, ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée. Une religieuse, qui était sourde depuis dix-huit ans, invoqua son intercession ; elle ressentit aussitôt une violente douleur de tête et, deux heures plus tard, elle entendait. Une sœur muette fut également guérie. On attribue aussi des guérisons miraculeuses à divers objets qui avaient autrefois appartenu à la bienheureuse : des morceaux de sa robe, son crucifix, son rosaire, etc. Enfin Agnès apparut à la bienheureuse Mathilde de Lom, qui avait été son amie, et qui supportait difficilement les épreuves que Dieu lui envoyait : « Prends patience », lui dit-elle, « et soumets-toi sans murmure à la volonté de Dieu, le « jour approche où tu en recevras la récompense ». En effet, quelques années plus tard, Mathilde mourait en odeur de sainteté et allait rejoindre au ciel la bienheureuse Agnès.

Deux ans après les funérailles de la sainte fille, on obtint des supérieurs de l'Ordre la permission d'ouvrir son tombeau. La morte avait l'air d'une jeune fille pleine de santé. C'est ainsi que Dieu prouvait au monde qu'il peut, quand il lui plaît, préserver de la destruction même le corps de ceux qui l'ont fidèlement servi.

(Croonenborch.)

PIERRE DE LA MÈRE DE DIEU.

1627. — Pape : Urbain VIII. — Roi de Portugal : Philippe IV d'Espagne.

SOMMAIRE : Départ de frère Pierre aux Indes orientales. — Ses austérités. — Le nouveau Jonas. — Miracles accomplis par le bienheureux. — Sa mort.

Frère Pierre naquit en Portugal, et il prit l'habit dans la province d'Algarve, où, pendant plusieurs années, il donna le spectacle de toutes les vertus. En 1606, il partit pour les Indes orientales, en compagnie du commissaire général, et y habita la province de Saint-Thomas. Après avoir pendant quelque temps travaillé avec zèle à la conversion des Indiens, dans la ville de Celao, il fut nommé portier du couvent de Chaul, puis du couvent de Bazaïm, où il demeura jusqu'à sa mort.

Frère Pierre était, comme l'appelle son chroniqueur, un miroir d'humilité et de pénitence. Toujours occupé, et par cela même ayant besoin d'une nourriture abondante, il donnait aux pauvres la meilleure partie de ce qui lui était destiné. Il couchait sur la terre nue, que ses austères disciplines arrosaient souvent de son sang. Dans ses entretiens spirituels avec Dieu, son esprit illuminé, tout à coup d'un rayon de la grâce, apercevait souvent d'un seul regard les événements qui allaient se dérouler. En 1618, un fléau menaçait la ville, le bienheureux en fut averti ; et, ne pouvant songer sans frémir au grand nombre d'hommes qui mourraient en état de péché mortel, il demanda au gardien la permission d'annoncer aux habitants, comme autrefois Jonas à Ninive, que le

jour de Dieu était proche. Alors on le vit parcourir les rues, pieds nus, la corde au cou, une grande croix à la main, et il disait : « Mes frères, faites pénitence, parce « que de grands malheurs vont fondre sur vous ». Ces paroles, l'air inspiré de celui qui les prononçait, produisirent sur les habitants de la ville une salutaire influence. Effrayés, les mains levées au ciel, ils se frappaient la poitrine et poussaient de profonds gémissements, en reconnaissant leurs fautes et la justice du châtiment qui les menaçait. Beaucoup venaient se jeter aux pieds du saint homme, baisaient le bas de sa robe et le priaient d'intercéder auprès de Dieu pour leur faire obtenir le pardon de leurs fautes et pour détourner la vengeance céleste, s'il en était temps encore. Le lendemain et les jours suivants une foule immense se pressa dans l'église du couvent, pour s'approcher du tribunal de la pénitence et y recevoir l'absolution ; et comme la miséricorde de Dieu est infinie, il eut pitié de ce peuple et pardonna.

Ce n'est pas la seule grâce dont le bienheureux Pierre fut honoré pendant cette vie. Souvent, pendant qu'il priait, on voyait autour de sa tête une auréole lumineuse ; ou bien, quand il sortait du chœur pour retourner dans sa cellule, il paraissait resplendissant comme le soleil. Il eut aussi le don de faire des miracles : lorsque, par hasard, il n'avait pas assez de soupe à distribuer à ses pauvres, il se mettait à genoux, et le miracle de la multiplication des pains se renouvelait en sa faveur.

Un jour, des ouvriers attachés à un long câble s'efforçaient en vain de traîner à la mer un grand bateau échoué sur le rivage ; il les vit, s'approcha d'eux et,

attachant au bateau la corde qui ceignait ses reins, il le fit sans peine descendre dans l'eau.

Ces miracles et d'autres encore valurent au bienheureux Pierre de la Mère de Dieu l'estime et l'amitié des Indiens. Il mourut, plein d'années et de vertus, à Bazaïm, le 8 juin 1627. Un grande foule de peuple assista à ses funérailles, qui furent célébrées avec pompe : on l'ensevelit dans un magnifique tombeau, et par la suite, Dieu, par de nouveaux prodiges, fit croître encore, parmi les hommes, la renommée de son fidèle serviteur.

(CARDOSE.)

NEUVIÈME JOUR DE JUIN

PÈRE JEAN DE SAINTE-MARIE

P. FRANÇOIS LOPEZ ET F. AUGUSTIN RODRIGUE

MARTYRS AUX INDES OCCIDENTALES

SOMMAIRE : Mission de frère Augustin. — Rodrigue chez les Chichimèques. — Retour à Mexico. — Son départ dans le Nord avec les Pères Jean de Sainte-Marie et François Lopez. — Découverte du Nouveau-Mexique. — Mort des trois missionnaires. — Occupation du pays par l'Espagne.

Les Frères Mineurs sont les premiers missionnaires qui aient arboré la croix du Sauveur sur le territoire américain ; et partout où pénétraient les soldats espagnols, on les retrouve toujours en avant, explorant souvent des contrées inconnues et arrosant de leur sang précieux une terre ingrate. Ce fut là le sort de frère Augustin

Rodrigue et des Pères Jean de Sainte-Marie et François Lopez.

Frère Augustin Rodrigue était né à Niebla, près de Séville, en Espagne. Il prit l'habit de frère mineur au Mexique, et ne tarda pas à se faire remarquer par ses supérieurs, qui l'envoyèrent en mission dans le Zacatécas, pays des Chichimèques. Il y passa plusieurs années, prêcha avec succès et acquit, autant par sa science et son éloquence que par la sainteté de sa vie, une grande influence sur ces peuples barbares. Il provoqua parmi eux de nombreuses conversions, puis il revint à Mexico prendre un peu de repos.

Son zèle ne l'y laissa pas séjourner longtemps : sur la nouvelle qu'il existait plus avant dans le Nord des tribus indiennes encore inconnues, il se mit en route dans cette direction. Il marcha longtemps au milieu d'une solitude immense, traversa des rivières, franchit des montagnes et découvrit enfin un village perdu au centre de forêts inexplorées, où vivaient entassés une multitude d'indiens de tout âge et de tout sexe. Ils furent étonnés de voir arriver au milieu d'eux un homme blanc, vêtu d'une longue robe, et l'entourèrent tout d'abord avec de grandes marques de respect. Ce fut bien pis encore quand il se mit à leur parler dans leur langue : ils étaient tentés de se mettre à genoux devant lui et de l'adorer comme un dieu. Ils l'écoutèrent d'ailleurs avec patience, et convaincus qu'il apportait avec lui la vérité, ils détruisirent leurs idoles, brûlèrent leurs temples et élevèrent des autels au Dieu des chrétiens. Quand il les quitta, ils avaient presque tous reçu le baptême.

En rentrant au couvent de Mexico, le bienheureux

frère Rodrigue y trouva deux nouveaux religieux, le Père Jean de Sainte-Marie, Catalan d'origine, et le Père François Lopez, issu d'une des plus nobles familles de Séville, qui se préparaient à une mission chez les Indiens par une vie pieuse et austère et un travail de tous les instants. Ils partirent ensemble, accompagnés de douze soldats espagnols que le vice-roi les força à accepter comme escorte. Après avoir franchi, au prix de mille dangers, les montagnes du Zacatécas, ils firent encore plus de quatre cents milles dans la direction du Nord, et se trouvèrent tout à coup dans un pays florissant, qui comptait de trente à quarante villages bien peuplés, et qu'ils baptisèrent du nom de Nouveau-Mexique. Les Indiens qui les habitaient reçurent les missionnaires à bras ouverts et leur témoignèrent les plus grands égards. Il y avait là une belle conquête à faire pour la foi, les missionnaires le comprirent ; mais comme la tâche était au-dessus de leurs forces, il fut décidé que le Père Jean de Sainte-Marie retournerait à Mexico et en reviendrait le plus tôt possible avec de nouveaux religieux. Malheureusement, il ne devait pas parvenir au terme de son voyage : il était en route depuis trois jours à peine, quand il se vit entouré tout à coup d'une foule de barbares à l'aspect farouche, qui le firent périr au milieu des plus affreux tourments, en 1580.

Cependant, les soldats espagnols qui avaient servi d'escorte aux missionnaires étaient partis pour aller rendre compte de leur voyage au vice-roi de Mexico, et le Père François Lopez avec le frère Augustin Rodrigue se trouvaient seuls et comme perdus dans une contrée inconnue. Ils restèrent néanmoins, et parcoururent le pays, toujours

prêchant et baptisant au nom du Père, du Fils et de l'Esprit. On les aimait et on les respectait, quand un malheureux événement causa la mort du Père Lopez. Deux troupes d'Indiens ennemis se battaient avec fureur ; le saint homme, au nom du Dieu de paix et de miséricorde, essaya de les réconcilier ; ils s'unirent en effet, mais, tournant leur rage contre lui, ils le tuèrent à coup de flèches.

Frère Augustin Rodrigue restait seul ; il continua son pieux ministère sans crainte, tranquille au milieu des dangers ; mais il n'échappa pas au sort de ses deux compagnons ; les barbares le mirent à mort en 1590.

C'est ainsi que ces trois pieux soldats du Christ portèrent au prix de leur vie la lumière divine de l'Evangile au Nouveau-Mexique. La renommée porta la nouvelle de leur mort sur le territoire espagnol, et bientôt d'autres frères mineurs, désireux de les imiter, se mirent en route vers le Nord, sous la direction du Père François d'Escobar, commissaire de l'Ordre Séraphique. L'Espagne, d'ailleurs, songeait à prendre possession de la belle province découverte par les trois martyrs. En 1598, un premier gouverneur, Martin d'Onate, accompagné d'un corps d'armée, vint planter l'étendard espagnol au milieu des villages du Nouveau-Mexique. En 1604, il s'enfonça plus avant avec le Père François et une quarantaine de soldats, jusqu'à l'entrée du golfe de Californie. Ils remarquèrent avec étonnement des croix sur plusieurs collines ; ces croix avaient été dressées, en 1540, par le Père Marc de Nilla et François Vasquez Coronado, chef de l'armée qui avait occupé la Nouvelle-Galice. En 1620, presque tout le territoire situé entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique avait reconnu le Dieu des chrétiens.

PÈRE GUILLAUME DE CALATAGIRONE

1592. — Pape : Innocent IX. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Influence du bienheureux Guillaume sur ses concitoyens. — Il introduit en Sicile la réforme des Récollets. — Sa sévérité justifiée par ses vertus. — Son humilité. — Son ardeur dans la prière. — Prédictions qu'il fait au Père Bonaventure. — Sa mort et ses funérailles.

Le bienheureux Père Guillaume, né à Calatagirone, en Sicile, était déjà âgé de quarante ans quand il prit l'habit de frère mineur ; mais par ses austérités, ses vertus et sa piété, il eut bientôt rejoint ceux qui s'étaient engagés avant lui sur le chemin du salut. Il fut tout d'abord éprouvé par une dangereuse maladie, qui lui enleva l'usage de la parole ; dès qu'il fut guéri, il reprit ses habitudes de mortification et de pénitence.

Plein de zèle pour la conversion du prochain, il y travailla avec ardeur et avec succès pendant sa vie tout entière. Sa parole était forte et grave, et faisait une impression profonde sur ceux qui l'entendaient : il inspirait surtout la crainte de Dieu. Sa figure longue et pâle, éclairée par deux grands yeux noirs, attirait l'attention et commandait le respect. Son maintien sévère et sa haute taille donnaient à tout son être une sorte de majesté.

Le bienheureux Père Guillaume de Calatagirone fut l'un de ceux qui acceptèrent les premiers, en Sicile, la réforme des Récollets. Chaque fois qu'on le nomma gardien, il s'attacha avec une attention scrupuleuse à faire pratiquer les moindres ordonnances de la règle. Il ne voulait pas

voir un frère mineur oisif; à ceux qu'il rencontrait dans les couloirs du couvent, errant à l'aventure, sans nécessité, il imposait sur-le-champ un ouvrage désagréable. Il était aimé de tous malgré son extrême sévérité; c'est que lui-même donnait le premier l'exemple du travail, de la prière et de la mortification.

D'une humilité excessive, il ne se résignait que sur un ordre formel de ses supérieurs à exercer la dignité de gardien; encore priait-il Dieu tous les jours de lui permettre de mourir simple frère. Il ne pouvait souffrir qu'on lui témoignât du respect, et il ne se consolait des honneurs qu'on lui imposait, qu'en supportant sans se plaindre toutes les épreuves physiques ou morales qu'il plaisait à Dieu de lui envoyer.

Toujours le premier au chœur dès que sonnait la cloche des matines, le vénérable Père y demeurait seul après le départ de ses religieux, plongé dans de célestes contemplations. C'est ainsi qu'il reçut de précieuses révélations sur des questions très-importantes, dont plus tard il donna connaissance à ses frères et à des personnes pieuses.

Le Père Bonaventure de Calatagirone, après un chapitre provincial, se plaignait à lui avec amertume de ce qu'on ne l'avait pas choisi pour définiteur : « Mon Père », lui dit le bienheureux Guillaume, « ne prenez souci que « d'être un parfait disciple de saint François, soumis à la « règle et dévoué aux intérêts de Dieu ; un jour viendra « où vous serez nommé général de l'Ordre tout entier ». Le Père Bonaventure ne pouvait en croire ses oreilles ; mais force lui fut bientôt de reconnaître la vérité de cette prédiction, car à la première assemblée générale qui

suivit cet entretien, il fut élu général, et plus tard le souverain Pontife l'éleva même à la dignité d'évêque et au patriarcat.

Après avoir pendant cinquante ans donné l'exemple de toutes les vertus, le bienheureux Guillaume s'endormit dans le sein de Dieu, au couvent de Piaza, le 9 juin 1592; il était âgé de quatre-vingt-dix ans. Ses funérailles furent célébrées au milieu d'un grand concours de peuple, avide de voir encore une fois les restes de ce saint homme et d'emporter de lui quelque précieuse relique. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau ; on cite, entre autres, la guérison d'une femme paralytique.

(*Chron. de la Prov. de Sicile.*)

FRÈRE VINCENT DE NICOSIE

DU TIERS ORDRE

1601. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Vertus du bienheureux frère Vincent : Humilité, pauvreté. — Ses austérités et ses maladies. — Mauvais traitements qu'on lui fait subir à Montréal. — Méditations et visions du bienheureux Vincent. — Ses extases. — Ses miracles et sa mort.

Ce pieux serviteur de Dieu, qui vécut d'abord très-dignement au milieu du monde avant de prendre l'habit de franciscain, naquit en Sicile, dans la petite ville de Nicosie. Ne pouvant se faire recevoir dans l'Ordre en qualité de frère lai, il demanda à être admis parmi les Tertiaires, et entra au couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, non loin de Palerme, où il demeura jusqu'à sa mort.

Il se montra un digne disciple de saint François : un seul repas par jour, et sans viande ; l'observance des sept jeûnes recommandés par le fondateur de l'Ordre ; toutes les nuits, une sévère discipline. Ses habits rapiécés en maints endroits, rattachés grossièrement avec des ficelles, étaient dans un état pitoyable, et il se trouvait encore trop magnifiquement vêtu. Humble et modeste dans ses manières, soumis à ses supérieurs comme il eût pu l'être à Dieu lui-même, il parlait peu ; mais ses paroles, dictées par un cœur tout rempli de foi et d'amour, allaient à l'âme et y faisaient germer de saines pensées.

Le Seigneur, pour l'exalter aux yeux du monde, l'éprouva par des souffrances et des maladies fréquentes et cruelles. Il ne se plaignit pas et ne songea jamais à apporter quelque adoucissement à l'austérité de sa vie. Seulement, quand la douleur devenait si vive qu'elle eût été insupportable pour tout autre que pour lui, les noms de Jésus et de Marie se pressaient sur ses lèvres, et il se sentait soulagé. La vie de tertiaire alors n'était pas douce dans le pays de Sicile ; il fallait aller au loin pour se procurer les choses indispensables, et quelquefois on essuyait des rebuffades et de mauvais traitements. Un jour qu'il avait été envoyé à Montréal pour recueillir des aumônes, il entra dans l'église pour y faire une prière ; en même temps que lui, un voleur s'y introduisait et enlevait un vase sacré. On ne tarda pas à s'apercevoir du larcin, et frère Vincent, que plusieurs personnes désignèrent du nom de moine sale et déguenillé, fut arrêté comme coupable du vol commis et tout d'abord fort malmené. Il ne songea pas même à se défendre ni à demander quel crime il avait commis, pour être jugé et exé-

cuté avec cette justice sommaire. Heureusement, l'archevêque connaissait le bon frère : il s'indigna des traitements qu'on lui avait fait subir et parla de punir sévèrement les bourreaux improvisés. Alors seulement frère Vincent, qui jusqu'alors avait gardé un silence absolu, ouvrit la bouche pour demander leur grâce, et il l'obtint. Quelque temps après, le véritable voleur fut découvert, et l'innocence du religieux, déjà affirmée par le prélat, apparut aux yeux de tous dans tout son jour.

Frère Vincent avait l'amour de la solitude, et il évitait autant que possible non-seulement la société des mondains, mais encore celle des autres religieux. On le voyait sans cesse, son rosaire à la main, murmurant les litanies de Marie ou de Jésus, en commerce intime avec Dieu, qui ne sortait pas un instant de sa pensée. Malgré ses souffrances, il ne prenait jamais plus de deux heures de repos, et passait le reste de la nuit au chœur, où il arrivait bien avant les matines, et d'où il ne sortait qu'après la première messe. C'est là qu'il avait des visions qui le remplissaient d'une joie céleste et de longs entretiens avec Jésus et Marie. Il lui semblait que la statue de marbre de la Mère de Dieu s'animait et prenait une voix pour lui répondre. C'est aux pieds de la Reine des vierges qu'il aimait à prier ; il y revenait sans cesse, et plus d'une fois on le trouva en contemplation devant l'autel qui lui était consacré. Le nom seul de Marie le faisait tomber en extase : un jour, dans la maison de François Abisso, au moment où on commençait la lecture d'un ouvrage de piété, on remarqua tout à coup que frère Vincent restait immobile et que des rayons lumineux partaient de son visage comme d'un soleil.

Ces prodiges et d'autres encore valurent au bienheureux frère l'estime et la considération des hommes. Torrès, archevêque de Montréal, qui devint plus tard cardinal de la sainte Eglise, un grand nombre de gentilshommes et de seigneurs s'honoraient fort d'être de ses amis, et ne laissaient pas échapper une occasion de lui témoigner leur respect et leur sympathie.

On attribue à frère Vincent un certain nombre de miracles que, malheureusement, son premier biographe n'a pas pris soin de relater, et qu'il nous est par conséquent impossible de rapporter ici.

Après une longue vie de travail, d'abnégation et d'austérités, le bienheureux Vincent, atteint tout à coup d'un violent mal de gorge, fut obligé de se faire transporter à Palerme, au couvent des Conventuels, dont l'infirmerie servait également aux Récollets. Il y reçut la visite de tous ses amis ; mais, ce qui lui fut beaucoup plus agréable, il eut le bonheur d'être consolé et encouragé par la très-sainte Vierge Marie elle-même. Elle lui prédit que, le samedi suivant, les portes du ciel s'ouvriraient devant lui, et cette nouvelle le remplit d'une grande joie. Pendant tout le temps que dura sa maladie, ses yeux ne quittèrent pas son crucifix et sa pensée ne cessa de s'attacher aux choses du ciel. Il mourut le samedi, 9 juin 1601, après avoir reçu avec piété les Sacrements des mourants, et fut enseveli au milieu de l'église, dans le caveau commun des frères.

Un an plus tard, on ouvrit son cercueil : le corps n'était pas encore atteint par la décomposition. Des miracles s'accomplirent par son intercession.

(*Chron. de la Prov. de Sicile.*)

DIXIÈME JOUR DE JUIN

FRÈRE ANDRÉ LE CORSE

1620. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Célébrité du couvent de Lima. — Miracles qui s'y accomplissaient. — Progrès de frère André dans la perfection. — Il introduit au Pérou la réforme des Récollets. — Affection et respect qu'on lui témoigne. — Sa mort. — Miracle qui accompagne ses funérailles.

Frère André, surnommé Corsus, ou le Corse, naquit dans l'île de Corse, et prit l'habit de frère mineur en 1560, aux Indes occidentales, dans la grande province de Lima ou des Douze-Apôtres. Il eut pour directeur, pendant son noviciat, Père Alphonse d'Escarcena, un saint homme dont nous avons raconté la vie au troisième jour de mars.

Le couvent de Lima était alors l'asile de religieux pieux, austères, amis de la sainte pauvreté. Bien souvent le Seigneur y accomplissait des miracles éclatants en faveur de ses serviteurs fidèles. Un jour que les frères n'avaient rien à manger, parce que le portier avait tout donné aux pauvres, ils s'en vinrent au réfectoire, pleins de confiance en la bonté de Dieu. Leur foi fut récompensée : un Ange avait apporté sur la table une immense corbeille de pain. Une autre fois, le jour de la fête de saint François, c'étaient cinq religieux, qui, au milieu de leurs frères étonnés, s'élevaient jusqu'à la voûte de l'église au sein d'une nuée éclatante, et la chapelle re-

tentissait des louanges du Très-Haut. A cette école de perfection religieuse, frère André avança rapidement dans les sentiers de la vertu. Il pratiquait chaque année les sept jeûnes de saint François et les austérités prescrites par la règle. Tout son corps était marqué de raies noires ou plaqué de plaies sanglantes, fruit de ses sévères disciplines. Pénétré d'un ardent amour pour son Dieu, il consacrait à la prière tout le temps dont il pouvait disposer. Il avait surtout une grande dévotion au saint Sacrement, et tous les jours, qu'il fût malade ou qu'il se portât bien, il servait dix ou douze messes. La La nuit, au lieu de dormir, il restait à genoux, au pied de l'autel, en contemplation devant l'infinie majesté de son Dieu, quelquefois, plongé dans une profonde extase, et paraissant jouir par avance de la félicité éternelle des élus.

L'amour de Dieu ne va point sans l'amour du prochain ; et la charité de frère André était infatigable. Il visitait les malades, les pauvres et s'occupait non-seulement de panser les plaies de leurs corps, mais surtout celles de leur cœur. Plus d'une âme du purgatoire lui dut aussi de voir abréger la durée de son expiation.

C'est le bienheureux frère André qui introduisit le premier au Pérou la réforme des Récollets, pour qui il fonda tout d'abord à Lima le couvent de Notre-bien-aimée-Dame-des-Anges, puis les couvents de Pisco, de de Callao et de Gualuco, dont il fut successivement le gardien. Dans cette dignité, il fit preuve d'une grande prudence, et montra une science parfaite des choses de la religion et une connaissance profonde du cœur de l'homme. Il sut gagner l'affection et l'estime des Indiens,

qui virent en lui non-seulement un ministre, mais un envoyé de Dieu, et qui venaient s'instruire auprès de lui des mystères de la religion.

Les miracles que, par une faveur spéciale du Très-Haut, notre bienheureux accomplissait tous les jours, ses prophéties toujours réalisées, ne contribuèrent pas peu, avec la sainteté de sa vie, à lui attirer la vénération universelle. On était tenté de se jeter à ses genoux et de baiser la trace de ses pas ; on s'estimait heureux quand on avait pu enlever quelque morceau de ses vêtements. Ces honneurs lui étaient plus pénibles que les plus amers reproches ; il se les reprochait comme autant de péchés, et il en demandait avec des larmes pardon à Dieu, comme de crimes abominables.

Ce qui l'en consolait un peu, c'étaient ses maladies, ses souffrances continuelles, qu'il supportait avec joie et qui étaient pour lui la preuve que Dieu ne s'était pas éloigné de lui. Il connut d'avance et annonça à ses frères le jour de sa mort, qui arriva le 10 juin 1620, au couvent de Jésus, à Lima. Il était parvenu à une extrême vieillesse, quatre-vingt-dix ans, dont il avait passé soixante dans l'Ordre Séraphique.

Il conserva dans le trépas une beauté majestueuse et calme. Ses funérailles furent célébrées avec pompe, au milieu d'un grand concours de peuple. Tandis que des personnes pieuses portaient le corps à l'église sur leurs épaules, une pauvre femme, qui vivait depuis de longues années des aumônes du bon Père, s'approcha en pleurant, et avec des sanglots dans la voie demanda de baiser une dernière fois la main qui l'avait nourrie. Aussitôt, chose merveilleuse, le bras du bienheureux s'allongea de lui-

même hors du cercueil, et la main vint effleurer les lèvres tremblantes de la pauvresse. Ce miracle, qui se produisit d'une manière si éclatante aux yeux de milliers de personnes, ajouta à la renommée de frère André un nouvel éclat, et accrut d'autant la vénération dont il était l'objet. On se disputa ses reliques avec un acharnement incroyable ; peu s'en fallut que, dans l'ardeur de leur piété et de leur reconnaissance, les pauvres ne coupassent le corps en morceaux.

Peu de temps après, l'archevêque de Lima fit faire une enquête sur la vie et les miracles de frère André, et ordonna l'exhumation de ses précieux restes qui furent placés dans un caveau particulier au milieu de la chapelle de Sainte-Catherine. La cérémonie eut lieu le 9 octobre 1622, deux ans après la mort du bienheureux, dont le corps encore intact fut revêtu d'une nouvelle robe. Tout le clergé de Lima, les chanoines de la cathédrale et les religieux de tous les Ordres, la bourgeoisie et la noblesse, assistèrent à la procession en chantant les louanges de Dieu et la gloire de son serviteur.

(Tiré de la *Vie de saint François Solanus.*)

PÈRE LUCAS DE CUENÇA [1]

SOMMAIRE : Vertus du Père Lucas. — Ses épreuves et ses maladies. — Ses doutes sur lui-même, puis sa tranquillité au moment de la mort. — Ses funérailles.

Père Lucas de Cuença naquit en Espagne. Envoyé comme missionnaire dans la province de Lima, il exerça

(1) Nous plaçons à la suite de la vie de Père André le souvenir de plusieurs religieux de la même province, dont on ne connait pas au juste la date de la mort.

dans différents couvents de la province la dignité de maître des novices, et forma pour l'Ordre de vénérables et saints religieux. Lui-même donnait l'exemple de toutes les vertus : pieux, soumis à la règle, dont il n'enfreignait jamais une ordonnance, toujours en prières, les genoux usés sur les pierres des autels, où il passait sa vie dans la contemplation et dans l'extase.

Il fut, comme tous les privilégiés du Seigneur, sujet à de longues maladies, qu'il supporta toujours avec constance et même avec joie. Lorsque le saisit la maladie qui devait l'emporter, il reçut saintement les Sacrements des mourants, et resta trois jours entiers en extase, immobile, ne donnant signe de vie qu'en récitant par intervalles un verset des psaumes. Quoiqu'il fût cité dans la province de Saint-Antoine-de-las-Charcas comme un miroir de perfection religieuse, à l'heure de la mort il se demandait avec angoisse : « Mon Dieu, qui peut se flatter d'avoir « été jugé par vous un homme de bien et un homme « vertueux ? » L'idée de ses infirmités le poursuivait à la dernière heure comme un fantôme; cependant il retrouva du calme, et se sentit peu à peu envahir par une béatitude infinie. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vers l'an 1620, au couvent de Chuquizaca. Son visage, empreint d'une sérénité angélique, avait la blancheur de la neige. Ses funérailles furent célébrées avec pompe ; la cour royale de Chuquizaca, tous les Ordres religieux et une foule d'habitants assistèrent à la cérémonie. On venait baiser avec respect les pieds et les mains du vénérable Père, que l'on qualifiait justement du nom de saint. Quatre de ses vêtements furent mis en lambeaux et conservés comme de précieuses reliques.

PÈRE ALPHONSE D'ARGUELLO

Père Alphonse d'Arguello était secrétaire du vice-roi de Pérou, quand tout à coup, plein de mépris pour les honneurs et les richesses mondaines, il donna tous ses biens aux pauvres et prit l'habit de frère mineur au couvent de Cuzco, ville où il avait longtemps habité. Son amour de la sainte pauvreté, son ardeur à la prière et à la méditation le signalèrent à ses supérieurs, qui le chargèrent plus spécialement de la conversion des Indiens : il en baptisa un grand nombre.

Quand sonna pour lui l'heure de l'éternel repos, il fit la confession générale de ce qu'il appelait ses péchés, reçut avec des yeux pleins de larmes les derniers Sacrements, le saint Viatique et l'Extrême-Onction, puis il mourut à genoux, dans l'attitude de la prière, les mains levées au ciel. Il resta longtemps ainsi ; car c'est seulement quelques heures plus tard que ses frères, étonnés de le voir dans cette position, s'approchèrent de lui et s'aperçurent qu'il était mort.

On l'ensevelit au couvent de Pocona : les larmes des Indiens, accourus en foule à ses funérailles, sont le plus bel éloge qu'on puisse faire de sa vie.

PÈRE GASPARD DE VALVERDE

Père Gaspard, qui naquit à Valverde, en Espagne, est resté célèbre pour ses vertus et pour ses mortifications.

Son esprit était sans cesse occupé de Dieu et des choses du ciel. Il passait en prières la plus grande partie de la nuit, en dépit du démon qui s'efforçait par tous les moyens possibles de le distraire de ses contemplations. Il prêcha longtemps et avec succès au milieu des Indiens, dont beaucoup voulurent recevoir le baptême de ses mains. Une sainte mort fut le couronnement de sa vie, tout entière consacrée à Dieu. Il expira en 1570, au couvent de la Plata, et les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée.

(*Vie de saint François Solanus.*)

PÈRE BONIFACE DE RIPAROLO

1330. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe VI.

Le bienheureux Père Boniface naquit à Riparolo, en Italie, et fut l'une des gloires de l'Ordre Séraphique au deuxième siècle de son existence. Premier provincial du royaume de Sicile, il administra ses nombreux couvents avec une sagesse merveilleuse et sut inspirer à tous les religieux l'amour et le respect de la règle. Plus tard, il dirigea la province de Gênes avec le même zèle et la même prudence. Il faisait à pied ses tournées d'inspection, et disait sa messe tous les jours dans les chapelles des couvents ou dans les églises des villages qu'il traversait. Ses vêtements, plus misérables que ceux du dernier frère lai, étaient faits d'une étoffe rude et grossière. Durant ses longs voyages, lorsqu'il était épuisé de

fatigue ou même lorsqu'il était malade, il pratiquait les jeûnes prescrits, se donnait de sévères disciplines et ne s'épargnait aucune espèce de mortifications. Sa figure était toujours souriante, comme son cœur plein de charité. Un jour un de ses frères fut assassiné : le bienheureux alla trouver le meurtrier qui était parvenu à échapper à la justice, lui pardonna son crime, le ramena au bien et en fit plus tard son meilleur ami.

Le Père Boniface donna ainsi pendant quarante ans l'exemple de toutes les vertus. Au moment où il expirait, en 1330, au couvent de Gênes, un religieux de sainte vie aperçut autour de son lit des Anges qui prirent son âme et l'emportèrent au ciel dans une nuée de lumière. De nouveaux miracles s'accomplirent sur le tombeau du Père Boniface.

Vers la même époque mourait au couvent de Gênes le bienheureux Père Bélenger de Montaigu, dont la vie et la mort furent aussi honorées par des miracles éclatants.

Le bienheureux Boniface de Sienne vécut au premier siècle de l'Ordre Séraphique, dans la province de Toscane. Il est célèbre pour ses miracles et sa sainteté.

(Pisan et Wadding.)

FRÈRE JÉROME DE PORTUGAL

1590. — Pape : Sixte-Quint. — Roi de Portugal : Philippe II d'Espagne.

Quand fut fondé à Malacca, dans les Indes orientales, le premier couvent de l'Ordre, sous l'invocation de la Mère de Dieu, le Père François Gonzague, général de l'Ordre, y envoya en 1584 le Père Didace de la Conception avec douze frères mineurs de l'austère province d'Arrabida, pour y établir une custodie : le Père Didace fut reçu avec une grande joie au couvent de la Mère de Dieu.

Au nombre de ses douze compagnons se trouvait frère Jérôme, né à Brouglise, en Portugal, qui s'était depuis longtemps préparé aux travaux apostoliques par la mortification et la pénitence. Il vivait de pain et d'eau; les légumes et les fruits étaient pour lui un luxe qu'il ne se permettait qu'aux jours de fête. En 1569, lorsqu'éclata en Portugal cette terrible peste qui changea des villes entières en solitude, il se consacra avec un zèle infatigable au service des pestiférés, sans souci de l'affreuse mort à laquelle s'exposaient tous ceux qui approchaient des malades. Il parcourait les rues, pansait les plaies infectes, encourageait les mourants à espérer en la miséricorde de Dieu.

Un peu plus tard, sur sa demande, ses supérieurs l'envoyèrent, en compagnie de trois autres frères mineurs, prêcher la foi catholique chez les Maures. Il parvint à gagner les bonnes grâces de leur roi, qui lui permit de

parcourir le pays et de baptiser au nom de son Dieu. Les missionnaires élevèrent une église sur un terrain qu'on leur abandonna, et commencèrent aussitôt leur œuvre de charité. Ils vivaient d'aumônes, qu'ils allaient quêter eux-mêmes par les rues, et qu'ils partageaient avec les pauvres et les prisonniers. Un certain nombre de Maures se convertirent à leur voix; ils écoutaient surtout le frère Jérôme dont la parole forte et passionnée faisait sur eux une vive impression. Il était partout plein d'ardeur pour son Dieu et pour son prochain, renversant les idoles des faux dieux et remplaçant par la croix du salut les statues et les images de l'idolâtrie.

Après quatre ans d'un travail assidu, frère Jérôme revint en Portugal : il n'y resta pas longtemps ; à la nouvelle du départ de Didace pour les Indes, il demanda en grâce de l'accompagner, et obtint d'apporter à la pieuse expédition le concours de ses vertus et de son expérience. Peu de temps après, Dieu lui accorda la récompense qu'il avait ambitionnée toute sa vie : la mort des martyrs. Comme il passait dans une rue de Malacca, un infidèle, en haine de la religion catholique et de ses ministres, lui lança sur la tête une pierre qui le tua. (1590.)

(Cardose.)

EGIDIUS DOBBELAER

ET GUILLAUME DE VITTE, MARTYRS

1635. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

En 1591, les Gueux, alors la terreur des Pays-Bas, avaient une première fois pris d'assaut la ville de Thienen, en Brabant, et massacré, le 27 août, un pieux religieux, Thomas de Beringhen, coupable de n'avoir ni or ni argent à donner pour sauver sa vie. En 1635, la même ville fut encore le théâtre des sanglants exploits des hérétiques. Les Hollandais victorieux envahirent le couvent des Annonciades, mirent à mort un grand nombre de religieuses, et se portèrent sur les autres aux dernières violences. L'aumônier du couvent, le Père Antoine de la Roche, reçut neuf blessures à la tête et deux au bras ; il eut plusieurs doigts de la main coupés ; toutefois il échappa à la mort. Mais il n'en fut pas de même de son compagnon, le Père Egidius Dobbelaer, confesseur, qui mourut d'un furieux coup de sabre à la tête, le 10 juin 1635.

Le même jour, les Frères Mineurs chassés de leur couvent s'enfuyaient en désordre ; l'un d'eux, le Père Guillaume de Vitte, prédicateur éloquent, que son grand âge avait empêché de suivre ses frères, fut accablé de coups au pied des autels. Il en mourut quatre jours après, entre les bras de son gardien, qui avait obtenu des Gueux la permission de rentrer dans le couvent.

(*Chron. de la Prov. de l'Allemagne infér.*)

ONZIÈME JOUR DE JUIN

LE BIENHEUREUX JEAN DE TODI

FRÈRE LAI

1255. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Surnom du bienheureux Jean. — Son désir d'imiter le bienheureux Junipérus. — Ses vertus. — Sa mort. — Douleur qu'en ressent le bienheureux Junipérus.

Le bienheureux Jean naquit à Todi, en Italie, d'une famille noble. En 1230, il prit l'habit de frère lai, et reçut presque aussitôt, dans l'Ordre, le surnom de Tien-ti-al-bene, c'est-à-dire : « Attache-toi à ce qui est bien » ; apparemment parce qu'il répétait souvent ces quatre mots.

En peu de temps il parvint, à force d'obéissance, de prières, de mépris du monde et de lui-même, à un haut degré de perfection. Ce qui le stimulait, c'était le désir d'atteindre à la sainteté du bienheureux Junipérus (1), qui vivait alors, et qui était déjà célèbre par ses bonnes œuvres et ses miracles. Il se déclara son disciple, et par son zèle religieux, s'il n'arriva pas à l'égaler, il gagna du moins son amitié.

Jean était d'ailleurs un modèle de toutes les vertus. Il semblait qu'un ordre de ses supérieurs lui donnait des ailes ; au moindre mot, il ne marchait pas, il volait. Sa

(1) Voir au 4 janvier la Vie du bienheureux Junipérus.

patience dans les souffrances physiques ou morales faisait l'admiration de tous les religieux ; on l'envoyait dans les couvents où la vie était le plus dure et le plus pénible, il s'en félicitait comme d'un bonheur incomparable. Ses frères, pour le mortifier, le soumettaient à des épreuves dont il se tirait toujours à son honneur ; c'est ainsi qu'avec un mot, le bienheureux Junipérus le faisait rire ou pleurer, se mettre à l'ouvrage ou se reposer, parler ou garder le silence.

Dieu donna à ce bon frère le pouvoir d'accomplir des miracles. On cite de lui, entre autres guérisons miraculeuses, celle d'un lépreux et celle d'un aveugle.

Le bienheureux Jean passa les dernières années de sa vie au couvent d'Alviano, non loin de Todi ; c'est là, qu'il se prépara au grand voyage de l'éternité par un redoublement d'austérités et de bonnes œuvres. Il s'endormit dans le Seigneur en 1255, et sa mort fut signalée par des miracles éclatants. Le bienheureux Junipérus regretta celui qui avait été son frère et son ami. « Depuis « que ce saint homme n'est plus », s'écriait-il, « il n'y a « plus rien de bon sur la terre ; le monde entier devrait « le pleurer ; si je ne craignais pas de passer pour un « insensé, j'irais droit au tombeau de mon frère Jean « Tien-ti-al-bene, je prendrais sa tête où ont germé tant « de vertus, j'en ferais deux parts, je mangerais l'une et « je boirais l'autre ». Et, se tournant vers ses frères, il ajouta : « Nous venons de perdre un religieux plein de « vertus, mais en même temps nous avons acquis au ciel « un avocat et un père ».

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX JEAN D'AVELLINO

FRÈRE LAI

1313. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Vie désordonnée de Jean d'Avellino. — Sa conversion inespérée. — Ses remords. — Ses vertus. — Respect qu'on lui témoigne et qu'il cherche en vain à éviter. — Ses extases. — Sa mort et ses funérailles.

Le bienheureux Jean d'Avellino, qui naquit en 1250, dans le royaume de Naples, était fils de Jean-Jacques Armenius de Montforte, et de Thomasine de Capoue. Sa jeunesse fut loin d'être irréprochable, il se mêla aux terribles guerres de cette époque et se laissa entraîner à des excès de toutes sortes. Sa piété était plus que douteuse; son père se disposant à relever à ses frais l'église d'Avellino, qui avait été brûlée, Jean fit tous ses efforts pour le décider à consacrer à un autre usage les sommes d'argent déjà recueillies, et sur le refus du comte, il conçut contre lui une mortelle haine, et jura qu'il prendrait, les armes à la main, l'or destiné à l'église.

En ce moment, survint à Avellino un vénérable religieux, disciple et compagnon de saint François; Montforte courut à lui comme à un envoyé du ciel : « Mon ami », lui dit le moine, « votre fils sera un jour frère lai et donnera l'exemple de toutes les vertus ». Quelques semaines plus tard, cette prophétie se réalisait.

Dès l'année de son noviciat, cet impie converti atteignit à la perfection chrétienne des plus saints religieux. On le voyait quelquefois, dans les rues de la ville, les

yeux pleins de larmes, se jeter aux pieds d'un de ses anciens amis en disant: « Toi qui m'as connu comme « un misérable pécheur, et pour qui j'ai été un sujet de « scandale, je t'en supplie, suis-moi maintenant dans la « voie du repentir ». Il ramena au bien par son exemple un certain nombre de personnes, entre autres une femme de mauvaise vie, qui, dans l'espoir de l'épouser, avait essayé de le faire retomber dans ses anciens égarements. Le bienheureux Jean d'Avellino ne s'épargnait aucune espèce de mortifications : il jeûnait, il prolongeait ses veilles, il se donnait de sévères disciplines, il marchait pieds nus, les yeux attachés à la terre, craignant comme un criminel de rencontrer des regards qui le condamneraient.

A la chapelle, il priait avec la piété des Anges. Aucun bruit ne le dérangeait de ses méditations, et plus d'une fois ses frères le virent avec étonnement s'élever de terre dans un tourbillon de lumière.

Cependant la renommée de sa sainteté s'était peu à peu répandue dans la province, et on accourait de tous côtés lui demander des consolations, de bons conseils, des exemples de vertus. Le respect qu'on lui témoignait et dont il se croyait indigne, lui causait une véritable souffrance ; il demanda à ses supérieurs et obtint d'être envoyé en Ombrie, où il espérait trouver la solitude et le calme. Il se trompait ; à peine arrivé au couvent de Todi, il se vit en butte à ce qu'il appelait les mêmes persécutions. On venait à lui comme à un envoyé du ciel, les malades pour être guéris, les pécheurs pour se convertir, les hommes de bien pour se soutenir et s'encourager par son exemple. Le bon frère ne savait comment se

délivrer de cette affluence ; à force de prières, il obtint de ne plus accomplir de miracles; il n'eut jamais le bonheur d'échapper à la vénération des hommes.

Durant l'année qui précéda sa mort, il fut sujet à de fréquentes extases, méritées sans doute par un redoublement d'austérités. Les souffrances de sa dernière maladie furent tempérées par des entretiens spirituels du bienheureux avec saint François, la sainte Vierge et le Fils de Dieu lui-même, qui lui apparut plusieurs fois dans sa pleine et infinie majesté. C'est le 11 juin 1313, à l'âge de soixante-trois ans, qu'il s'endormit doucement dans le sein du Seigneur.

La nouvelle de sa mort attira dans la chapelle du couvent une foule d'hommes et de femmes, désireux d'honorer les précieux restes du frère Jean, de baiser ses pieds et ses mains. Il fut enseveli dans l'église de Todi, dans le même caveau que le frère Jean de Todi. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(PAPEBROECK.)

ANTOINE DE NURCIE

FRÈRE LAI

1310. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

Le bienheureux Antoine de Nurcie descendait d'une famille noble et illustre. Il prit l'habit de frère mineur en 1270, et vécut longtemps dans un couvent voisin de Nurcie, au sein des pieuses pratiques, de la pauvreté, de

l'obéissance et des autres vertus monacales. Il s'était proposé un grand modèle, saint François d'Assise, dont sans doute il ne se montra pas indigne. Sa vie et sa mort furent signalées par des miracles.

Il expira en 1310, et fut enseveli dans la chapelle du couvent. Quelques années plus tard, on transporta ses restes, avec ceux de plusieurs autres saints personnages, dans un nouveau monastère qui fut bâti plus près de Nurcie.

(Papebroeck.)

SIMON DE TORCIANO

1332. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe VI.

Le bienheureux Simon de Torciano s'acquit, par sa science religieuse et par la sainteté de sa vie, une grande réputation dans l'Italie entière. Ses sermons et les miracles qu'il accomplit, l'exemple de ses vertus et de ses austérités provoquèrent le retour de beaucoup de pécheurs dans la voie du salut. Il mourut en 1332, au couvent d'Amélie ; et les miracles dus à son intercession ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée.

(Wadding.)

EGIDIUS DE CAPOCIIS

Ce pieux serviteur de Dieu, qui naquit à Assise, mérita par ses vertus l'estime et la vénération des hommes, en

même temps que les grâces du Très-Haut. Le Sauveur lui apparut fréquemment et lui accorda le don d'accomplir des miracles. Il est enseveli à Assise, dans l'église de Saint-François.

(JACOBILLE.)

THOMAS DE GUBBIO.

1334. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe VI.

Le bienheureux Thomas de Gubbio entra dans l'Ordre Séraphique en 1270, et se montra pendant toute sa vie ardent imitateur du saint Père François. Il mourut en 1334. Ses restes reposent à Gubbio, dans l'église de l'Ordre, où beaucoup de miracles s'accomplirent par son intercession.

(WADDING.)

En 1319 mourut au couvent de Spolète le bienheureux Théobald, célèbre par ses prophéties.

LE BIENHEUREUX PIERRE CÉSIUS.

SEIGNEUR DE POGGIO, ERMITE

1270. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

Durant la retraite de saint François d'Assise sur une colline voisine de Poggio, où il avait bâti une petite

chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu, une foule incroyable d'hommes et de femmes vinrent visiter le vénérable patriarche et écouter ses prédications. De ce nombre était le bienheureux Pierre Césius, seigneur de Poggio, qui voulut recevoir des mains de François lui-même l'habit de frère mineur.

Après la mort du grand fondateur de l'Ordre, le bienheureux Pierre se retira sur une haute montagne, âpre et rocailleuse, où il vécut longtemps à la manière des anciens solitaires de la Thébaïde. Dans la suite, son frère y ayant élevé un couvent, il s'y enferma avec quelques autres religieux, dont les prières unies aux siennes appelèrent sur toute la contrée les bénédictions du Seigneur.

Après avoir exercé quelque temps avec sagesse la charge de vicaire général de l'Ordre, il se retira au couvent de Terni et y rencontra un autre disciple de saint François, le bienheureux Simon, ou Simonello, de la noble famille des Camporeale. Tous deux moururent le même jour, en 1270, dans un âge avancé, et furent ensevelis dans le même tombeau.

(CRUGER.)

LE BIENHEUREUX PÈRE GÉRARDIN

1433. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

On trouve dans la chronique de l'Ordre, au onzième jour de juin, le souvenir du bienheureux Père Gérardin, religieux d'une grande perfection et d'une science pro-

fonde, qui mourut en 1433, au couvent de Tudéla, dans le royaume de Navarre. Soixante-dix ans plus tard, son corps, toujours intact, fut exhumé et placé dans un magnifique sépulcre de marbre, offert par l'illustre famille des Varayz.

En 1612, on le transporta de l'autre côté de la chapelle du couvent, dans un nouveau tombeau où il fut longtemps l'objet de la vénération des Tudélitains.

(PAPEBROECK.)

LA VÉNÉRABLE EDWIGE GRIFFINA

REINE DE HONGRIE, CLARISSE

1309. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

Cette sainte femme, autrefois reine de Hongrie, mourut le 11 juin 1309, à Prague, en Bohême. Après la mort de son époux, le duc de Cracovie, elle entra au couvent des Clarisses de la bienheureuse Agnès de Bohême, dont toutes les religieuses appartenaient aux plus illustres familles du royaume. Elle justifia sa grande origine par ses vertus, et en particulier par son humilité. Attentive à n'être que la dernière des religieuses, il semble qu'elle ait voulu faire oublier sa couronne d'autrefois, en s'abaissant elle-même aux yeux de ses compagnes. Elle prenait plaisir à s'occuper de la cuisine, à laver la vaisselle, à servir les sœurs au réfectoire. Elle était âgée de quatre-vingts ans, quand elle alla rejoindre au ciel le céleste Fiancé des Vierges, qui a dit : « Ceux qui se sont abaissés seront élevés ».

(WADDING.)

LE B. ENFANT ACHAZ, DE THOROUT

1220. — Pape : Honoré III. — Roi de France : Philippe-Auguste.

SOMMAIRE : Ardent désir d'Achaz enfant d'entrer dans l'Ordre Séraphique. — Sa vocation irrésistible. — Vaines tentatives faites pour l'en détourner. — Son influence sur les enfants de son âge et même sur de grandes personnes et sur ses parents. — Sa sainte mort. — Miracle qui l'accompagna.

L'apparition en Europe de l'Ordre de Saint-François et les premières années de son développement furent signalées par des miracles éclatants, dont le monde garda longtemps le souvenir. C'est ainsi que la vie d'un enfant, que l'Ordre Séraphique regarde à juste titre comme un saint, le bienheureux Achaz, ne fut pour ainsi dire qu'un long prodige.

Il était né à Thorout, dans les Flandres. A peine âgé de cinq ans quand les premiers Frères Mineurs arrivèrent dans la petite ville de Thorout, dès l'instant où il les aperçut, il n'eut plus qu'un désir : revêtir l'habit des religieux et vivre de leur vie. On crut d'abord à une fantaisie enfantine qu'un autre caprice remplacerait demain ; il n'en fut rien : Achaz marchait nu-pieds, couvert de sa grosse robe de bure, une ceinture garnie de clous autour des reins. Un riche commerçant qui connaissait son père, s'avisa de mettre une pièce d'or dans la timbale où buvait l'enfant ; Achaz jeta la timbale à terre, et levant les yeux au ciel, il s'écria en pleurant : « Vous savez, ô Dieu bon, vous savez que c'est à mon « insu que j'ai enfreint les règlements de mon Ordre ». En même temps il devenait tout pâle ; la vie semblait

prête à l'abandonner, et il ne commença à revenir à lui qu'après que le curé de Thorout lui eut donné l'absolution.

Les dimanches et les jours de fête, le bienheureux réunissait autour de lui les petits garçons de son âge ; il adressait d'amers reproches à ceux dont les manières étaient hautaines ou les vêtements éclatants ; il leur parlait de Dieu et de l'éternité, leur apprenait le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Souvent des personnes âgées assistaient à cette pieuse assemblée, et venaient prendre auprès du saint enfant des leçons de modestie et d'humilité. Son père même s'instruisait, en l'écoutant, de ses devoirs de chrétien. Un jour de grande fête, sa mère avait fait une brillante toilette ; Achaz, en pleine église, lui montrant un crucifix, lui dit : « Vois, ma mère, vois « Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il arrose sa croix de son « sang ; tous les jours il meurt pour nous, et cependant « tu te couvres de soie et de velours par vanité mon« daine ; ne crains-tu pas de mériter par là les supplices « éternels ? »

On ne saurait dépeindre les manières calmes et posées, l'ardeur à la prière, le sourire angélique, la modestie et la retenue de ce saint enfant. De vénérables religieux, qui ont passé une longue vie dans un couvent, au sein de toutes les vertus, ne sont pas plus parfaits. Il n'était âgé que de sept ans, quand il fut atteint par la maladie qui devait l'emporter ; mais déjà il était mûr pour le ciel.

Il se confessa au pasteur de la paroisse, et le supplia de lui donner le pain des Anges ; on fut obligé de lui refuser cette suprême faveur : il était trop jeune. Quand on lui

apprit qu'il ne pouvait recevoir la sainte communion, il pleura à chaudes larmes : « Seigneur Jésus », disait-il, « tu « sais avec quelle ardeur je te désire ; aussi j'espère que « bientôt je jouirai de ta divine présence, dans un lieu « où personne ne pourra jamais nous séparer ». Il consola ses parents, qui pleuraient à son chevet, les conjura en quelques paroles touchantes de vivre selon le Seigneur ; puis il expira le 11 juin 1220. On rapporte qu'à l'instant même où il rendit l'âme, la robe et le chapeau de l'Ordre, qu'il portait depuis deux ans, disparurent tout à coup pour ne plus jamais se retrouver.

Quelques frères mineurs voulurent, dit le chroniqueur, réciter sur sa tombe le psaume *De profundis ;* mais bien qu'ils l'eussent tous lu et chanté très-souvent, il leur fut impossible de s'en souvenir : Dieu, sans doute, donnait à entendre par ce miracle que cette jeune âme n'avait pas besoin de prières.

Peu de temps après la mort du bienheureux Achaz, ses parents, excités par l'exemple de ses vertus, renoncèrent au monde : le père entra dans l'Ordre de Saint-Dominique ; la mère prit le voile des sœurs de Saint-Bernard.

C'est Thomas de Cantimpré, prédicateur célèbre et coadjuteur de Cambrai, qui nous a transmis le souvenir du bienheureux Achaz et la date de sa mort. Sa notice permet de croire que les Frères Mineurs sont apparus pour la première fois dans les Flandres, en 1218, neuf ans avant la mort de saint François.

(B. Fremaut.)

DOUZIÈME JOUR DE JUIN

LE BIENHEUREUX GUY, DE CORTONE

1245. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Jeunesse vertueuse du bienheureux Guy. — Il reçoit de saint François l'habit de l'Ordre. — Sa vie dans la solitude. — Saint François lui confie le soin de prêcher et de convertir. — Miracles qu'il accomplit. — Sa mort et ses funérailles. — Conservation miraculeuse de sa tête.

En 1211, saint François d'Assise visita la ville de Cortone et y fit entendre la parole de Dieu. Parmi ses auditeurs se trouvait un jeune homme nommé Guido ou Guy, élevé avec soin dans les lettres et la vertu. Il vivait en parfait chrétien, on l'avait vu s'approcher souvent des Sacrements, visiter les malades, distribuer des aumônes aux pauvres. Dès sa plus tendre enfance, il avait fait vœu de virginité, et pour conserver sa couronne d'innocence, il ne s'épargna ni les mortifications, ni les austérités.

Après le premier sermon de saint François, il courut se jeter à ses pieds et le supplia d'entrer dans sa maison, d'y boire et d'y manger. Le bienheureux Père, illuminé par l'Esprit-Saint, releva le pieux Guy, le serra dans ses bras et s'écria : « Dès aujourd'hui, par la grâce de « Dieu, ce jeune homme est des nôtres, et il se sancti« fiera dans cette ville ». Après le dîner, Guy supplia ce saint de lui donner l'habit de son Ordre ; il distribua lui-même sa fortune aux pauvres de la ville, et après

avoir promis de renoncer par la suite à tout ce qui pourrait lui revenir par héritage, il reçut l'habit des mains de saint François lui-même, dans l'église paroissiale de Cortone, au milieu d'un immense concours de peuple.

L'homme de Dieu voulait former son nouveau disciple à la vie contemplative ; il l'emmena dans une petite vallée, qu'on appelait Cellé, située non loin de Cortone, déserte et solitaire. Avec les aumônes de la bourgeoisie et de la noblesse, saint François y éleva un petit couvent, où ne tardèrent pas à se presser un assez grand nombre de frères mineurs. Lui-même y demeura quelque temps pour guider leurs premiers pas dans la voie pénible de la perfection : on voit encore aujourd'hui sa cellule faite de grosses pierres mal jointes ; on prétend même que, aux jours de fête, un parfum pénétrant la remplit, et qu'une lumière surnaturelle y brille tout à coup pendant la nuit.

Cependant le bienheureux Guy, animé qu'il était de la pieuse ardeur des premiers temps, trouvait la vie en commun beaucoup trop douce et beaucoup trop facile, à son gré. Ce n'était pas ainsi qu'il entendait la pénitence, et il demanda au vénérable patriarche la permission de se retirer dans une grotte creusée non loin du couvent, dans le flanc de la montagne, et d'y vivre dans une solitude absolue, seul à seul avec Dieu. C'est là qu'il acheva son noviciat, dans une contemplation presque perpétuelle, interrompue seulement aux heures des exercices religieux et des offices du couvent. Quelque temps après le départ de saint François, Guy fut élevé par ses supérieurs à la dignité de prêtre.

Le vénérable fondateur de l'Ordre avait bien auguré de son disciple ; il ne fut pas trompé dans son attente. Guy marcha sur ses traces avec une ardeur tout apostolique. Il se livrait à des macérations et à des jeûnes presque perpétuels. Sa messe dite et ses aumônes distribuées, il se mettait en prières et passait le reste du jour et la meilleure partie de la nuit à s'entretenir avec Dieu. On le trouvait souvent abîmé dans une extase profonde, immobile et muet, semblable à une statue, et des rayons de lumière partaient de son corps comme d'un soleil. A l'exemple du bienheureux Père François, il faisait sept carêmes par an, au pain et à l'eau ; le reste de l'année, il se bornait à un seul repas par jour.

Sur la fin de sa vie, le patriarche d'Assise revint à Cortone, où il fut reçu à bras ouverts, et il se rendit tout d'abord à l'ermitage du bienheureux Guy. Après avoir passé la nuit en prières et en contemplation dans sa cellule, il le chargea d'aller à sa place prêcher la parole de Dieu : « Mon fils », lui dit-il, « la volonté du Seigneur est que j'aille mourir au couvent de la Portiuncule, et que je vous confie le soin de travailler au « salut des âmes ». Quelques jours plus tard, en effet, François reprenait le chemin d'Assise, et Guy commençait ses prédications.

Il prêcha d'abord à Cortone, dans sa ville natale, au milieu de ses concitoyens, avides d'entendre sa parole peu ornée, mais forte et vigoureuse. La sainteté de sa vie, l'amitié dont saint François l'avait honoré, les miracles qui accompagnaient ses sermons provoquèrent la conversion d'un grand nombre de pécheurs.

Entre autres prodiges, on cite de lui les faits suivants :

Par un signe de croix, il changea de l'eau en vin, et tous les malades qui goûtèreut de ce vin recouvrèrent la santé. Un prêtre avait, depuis plusieurs années, une main desséchée, un signe de croix du bienheureux suffit à la rendre à son état primitif. Un jour qu'il demandait l'aumône, une pauvre femme vint à sa rencontre avec deux enfants; elle lui fit connaître sa détresse et le. conjura de la secourir. Le serviteur de Dieu entra dans la demeure de l'indigente, prit une poignée de farine qu'on lui avait donnée pour les hosties du saint sacrifice, et après avoir prié, la versa dans le sac de cette femme. Le sac fut rempli, et durant quatre mois, c'est-à-dire jusqu'à la moisson, la pauvre famille trouva dans cette farine, divinement multipliée, de quoi pourvoir à sa subsistance. Une autre fois on lui présenta le corps d'un enfant qui venait de se noyer à Cortone; il pria, fit trois signes de croix sur l'enfant et lui rendit la vie.

Dieu fit connaître au bienheureux le terme de sa carrière terrestre; saint François lui apparut une nuit, pendant son sommeil, et lui dit: « Mon fils, le temps de « vous reposer avec vos frères est proche. Dans trois « jours, je reviendrai à la neuvième heure, afin de rece- « voir votre âme et de la conduire dans les tabernacles « éternels ». Guy comprit la vision, et à son réveil, après avoir rendu grâces à Dieu, il alla la raconter à son confesseur et à ses frères. Puis il s'enferma dans sa cellule et s'abandonna doucement à la contemplation et à l'extase, attendant avec calme le moment béni où le patriarche d'Assise viendrait le prendre par la main pour le mener dans l'éternité. Le matin du troisième jour, il sentit tout à coup sa force l'abandonner. Alors il

fit venir le gardien et les frères, leur demanda pardon du scandale dont il avait pu être l'objet, reçut les derniers Sacrements et récita les litanies de tous les saints. A la neuvième heure, il poussa un cri : « Voici », dit-il, « voici notre Père François, levons-nous tous, ô mes « frères, et allons à sa rencontre ». A ces mots le bienheureux rendit l'esprit. C'était le 12 juin de l'an 1245.

Les magistrats et les habitants de Cortone, à la nouvelle de cette mort, résolurent d'ensevelir leur concitoyen dans leur ville et de lui élever un tombeau dans leur église paroissiale. Toutes les cloches sonnèrent à grandes volées, comme pour un jour de fête, et on se rendit en procession au couvent des Frères Mineurs, d'où l'on rapporta le saint corps. En ce moment, un laboureur vint raconter que ses bœufs l'avaient entraîné, malgré lui, vers un endroit où ils s'étaient couchés, et qu'ils ne voulaient plus quitter. On creusa, on fouilla la terre et on en retira un magnifique sépulcre de marbre, présent de Dieu, dirent les habitants de Cortone, et destiné évidemment à renfermer les restes du bienheureux Guy. On les y plaça en effet, et ils furent déposés sous le maître-autel, comme si déjà le bienheureux eût reçu les honneurs de la canonisation.

Des miracles récompensèrent la foi du peuple de Cortone en leur saint concitoyen. Lorsque les habitants d'Arezzo prirent par un assaut de nuit, en 1259, la ville de Cortone, le sacristain de l'église paroissiale retira de son sépulcre la tête du bienheureux Guy, l'attacha à une pierre avec une inscription, et la jeta au fond d'un puits. Les Arezzins mirent la ville à feu et à sang, pas une maison ne resta debout, et le corps de Guy brûla

sans doute dans l'incendie de l'église ; mais la tête fut sauvée. On la retrouva par miracle trois ans après la destruction de Cortone. Les Frères Mineurs élevaient un couvent sur les ruines de l'église, quand tout à coup, en soulevant la pierre qui couvrait l'orifice du puits, un religieux remarqua au fond un objet rond qui brillait avec l'éclat du soleil. On songea aussitôt au bienheureux Guy, et le lendemain même, on se rendit de l'église au puits en procession solennelle. Un prêtre descendit au moyen d'une corde ; il trouva au fond de l'eau la tête précieuse, cachée depuis quatre ans, échappée par un miracle à la destruction de Cortone et retrouvée par un autre miracle. Un concert solennel d'actions de grâces monta jusqu'au ciel, et la sainte relique, portée à l'église, au milieu de la joie universelle, fut conservée dans une châsse d'argent.

Des prodiges s'accomplissant tous les jours par l'intercession du bienheureux Guy, non-seulement à Cortone, mais dans l'Italie entière, le pape Grégoire XIII autorisa le culte rendu à sa mémoire dans le diocèse de Cortone, et en fixa la fête au 12 juin ; et plus tard, Innocent XII étendit l'autorisation à tout l'Ordre de Saint-François.

(PAPEBROECK et WADDING.)

JACQUES DE CORTONE

1484. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Charles VII.

Le bienheureux Jacques de Cortone mourut en 1484 et fut enseveli dans l'église de Sainte-Marguerite de Cor-

tone. C'était un grand partisan de la sainte pauvreté et un pieux religieux. Dans sa cellule et à la chapelle, on le voyait presque toujours absorbé dans la contemplation et l'extase. Il avait une éloquence ardente et passionnée et une horreur du péché qui lui inspirait parfois des accents prophétiques.

Dieu lui accorda le don de seconde vue. Un jour qu'il prêchait dans l'église de Sainte-Marguerite, quelques jeunes gens impies firent un pari, et l'un d'eux lança une orange à la tête du saint homme. Indigné de cette violation de la maison du Seigneur, et en même temps éclairé de l'Esprit-Saint, le bienheureux Jacques déclara que le sacrilége mourrait de mort violente. Huit jours après, le malheureux tombait percé d'une flèche destinée à un autre.

Jacques eut aussi le don de guérison, et bon nombre de malades recouvrèrent la santé par le seul attouchement de sa robe.

(WADDING.)

MATTHIEU DE NARNI

1374. — Pape : Grégoire XI. — Roi de France : Charles V.

Le bienheureux Matthieu, qui naquit à Narni, en Italie, de parents nobles, entra dans l'Ordre Séraphique en 1330. Il était merveilleusement doué de toutes les vertus monacales, surtout de la soumission à la règle et de l'obéissance aveugle à ses supérieurs. Dieu récompensa son pieux zèle par de nombreux miracles.

C'est ainsi qu'il délivra une femme possédée du démon et tourmentée depuis de longues années ; il guérit un paralytique et rappela à la santé une malheureuse à moitié brûlée, qui gisait étendue, sans apparence d'un reste de vie.

Aussi, Matthieu devint bientôt l'objet du respect et de la vénération de tous. Il mourut en odeur de sainteté, au couvent de Narni, en 1374 ; on lui éleva dans l'église même un tombeau qui attira de nombreux pèlerins et près duquel s'accomplirent beaucoup de miracles.

En 1630, on transporta ses précieux restes dans le chœur, et une inscription rappela les prodiges dont il fut l'occasion, et la sainteté de sa vie.

(Jacobille.)

LE BIENHEUREUX ONUPHRE DE SIENNE

Le bienheureux Onuphre de Sienne, frère lai, repose aussi au couvent de Narni, où il expira, en 1448. Il se proposa pour modèle le vénérable Père François d'Assise, dont il essaya d'imiter les vertus sévères, l'amour de la pauvreté, l'humilité et les mortifications. Il reçut de Dieu le don de prophéties, et sa mort fut signalée par d'éclatants miracles.

(Wadding.)

LE BIENHEUREUX PIERRE DE RIETI

1464. — Pape : Pie II. — Roi de France : Louis XI.

Ce saint homme, né à Rieti, suivant les uns, à Arezzo suivant les autres, passa la plus grande partie de sa vie au couvent de Saint-François de la Caverne, qui était situé sur une montagne escarpée, dans le comté de Narni. Il conserva jusqu'à sa mort la chasteté naïve de l'enfance, et ne vit dans son pauvre corps qu'un instrument de mortifications et d'austérités. On le trouvait souvent plongé dans l'extase, et s'entretenant à haute voix avec Dieu lui-même ou avec d'autres personnages célestes, visibles pour lui seul. Aussi avait-il, non-seulement au couvent, mais encore dans toute l'Ombrie, une grande réputation de sainteté.

Il mourut en 1464, au couvent de Saint-François de la Grotte, et fut enseveli dans l'église du couvent. Les montagnards du pays avaient pour lui une grande vénération.

(Wadding.)

SŒUR AURÉLIE STBYLAERT

CLARISSE

1577. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Jeunesse vertueuse de la bienheureuse Aurélie. — Apparition de saint Nicolas. — Mariage d'Aurélie. — Mort de son mari. — Aurélie, après de longues hésitations, entre au couvent des Clarisses d'Anvers. — L'amour maternel combat quelque temps en elle l'amour de Dieu. — Ses mortifications. — Ses méditations sur la Passion de Jésus. — Elle est nommée abbesse du couvent. — Apparition des Gueux en Hollande. — Une foule de Clarisses se réfugient au couvent d'Anvers. — Maternelle administration d'Aurélie. — Sa mort.

Aurélie Stbylaert naquit à Rome en 1530, de parents hollandais, qui ne tardèrent pas, d'ailleurs, à retourner à Anvers, leur patrie. C'est là qu'elle grandit dans le respect de Dieu et de la religion, et dans l'amour du prochain. Rien de plus touchant que sa charité envers les pauvres et les bonnes paroles dont elle accompagnait ses aumônes; quoique fort jeune encore, elle s'imposait déjà des privations pour leur apporter plus de soulagements.

D'ailleurs, on voyait en elle, dès cette époque, le germe de toutes les vertus religieuses. Elle soumettait son corps à des mortifications, elle l'épuisait par des veilles. Dès qu'elle eut l'âge de raison, elle fit vœu de virginité, mais Dieu ne l'accepta pas. Saint Nicolas, qu'elle avait choisi pour patron, et qu'elle honorait d'une façon toute spéciale, lui apparut un jour et lui déclara qu'elle servirait le Seigneur et se soumettrait à ses commandements, vierge, épouse et veuve. Le saint était accompagné d'un beau jeune homme et d'une clarisse. Ses paroles causè-

rent beaucoup de peine à la bienheureuse Aurélie, qui courut tout en pleurs dans son oratoire, et conjura du moins le Seigneur de l'aider à vivre saintement.

Un peu plus tard, le jeune homme qui lui était apparu en compagnie de saint Nicolas, se présenta de nouveau à ses yeux ; il venait la demander en mariage et obtint le consentement de ses parents. Leur union fut bénie de Dieu, qui l'avait non-seulement permise, mais ordonnée. Aurélie ne se laissa pas entraîner aux séductions du monde; au milieu de ses bruits et de ses vanités, la pieuse femme ne sacrifia jamais qu'au Dieu à qui elle avait élevé, dans le fond de son cœur, un autel inviolable. Sa grande richesse la mettait en relief; son excessive humilité la protégea contre l'orgueil. Le bonheur calme qui régnait dans cette maison bénie ne dura pas longtemps; la mort vint frapper à la porte et partit emportant le mari d'Aurélie. Elle était libre, enfin, de se consacrer à Dieu.

Le monde essaya de la retenir. Comme elle était jeune et belle, très-riche et en même temps très-vertueuse, plusieurs prétendants la demandèrent en mariage. Elle refusa toujours, sans parvenir à empêcher de nouvelles sollicitations. « Mon Dieu », disait-elle parfois, « quand « donc me laissera-t-on le repos auquel j'aspire. Je veux « me donner à vous, ô mon Dieu ; aidez-moi à surmonter « les obstacles qui m'en empêchent ».

Un lien puissant la rattachait encore au monde, ses deux enfants, qu'elle ne pouvait se décider à quitter. Si l'amour de Dieu était plus fort dans son cœur que l'amour maternel, il ne l'étouffait pas, et, en pensant à ces chers petits êtres qui ne prononçaient pas encore son

nom, elle avait peur de faiblir. Elle eût volontiers sacrifié sa vie pour son Dieu, mais souvent aussi, quand elle avait passé plusieurs jours loin de ses enfants, elle eût donné toutes les richesses de la terre pour les entrevoir seulement par la fente d'une porte. C'est ce qu'elle ressentit plus d'une fois, durant une année d'épreuves qu'elle s'imposa, avant de s'enfermer pour jamais dans un couvent. Elle se retira dans une maison solitaire, où il ne lui etait permis de les embrasser qu'une fois par mois. Mais enfin, elle triompha avec l'aide de Dieu ; et, se sentant assez forte pour lutter contre son cœur de mère, elle entra, à l'âge de vingt-quatre ans, au couvent des Clarisses d'Anvers.

La pauvre femme combattit longtemps ses souvenirs. Pendant les premières années qu'elle passa au couvent, elle pleura. Non pas qu'elle regrettât jamais d'appartenir à Dieu seul ; mais, malgré ses efforts pour la repousser, l'image chérie de ses fils se présentait sans cesse à ses yeux, et en méditant la parole du Sauveur : « Celui qui ne hait « pas son père, sa mère et ses enfants, ne saurait être mon « disciple », elle se disait qu'elle serait toujours indigne d'être la fiancée du Christ, parce que jamais elle ne pourrait les haïr. En vain répétait-elle en gémissant : « Mon « Dieu, vous m'avez ordonné d'abandonner pour vous « servir tout ce que j'aimais sur la terre ; je suis forte, « ô mon Dieu, car je me sens prête encore à abandonner « mille autres enfants, et à fouler aux pieds tout ce que « le monde adore ». Ces paroles étaient sur ses lèvres ; elles ne furent dans son cœur que neuf ans après son entrée au couvent. Alors seulement elle goûta le repos et les pieuses jouissances des servantes du Seigneur.

Il y avait longtemps déjà qu'elle se soumettait aux plus rudes mortifications, c'est par là qu'elle avait surmonté les tentations ; elle continua le même genre de vie pour en prévenir le retour. Pendant l'Avent et le Carême, et tous les vendredis, elle vivait de pain et de bière ; elle était quelquefois deux ou trois jours et même une semaine entière sans prendre aucune nourriture. Elle portait sous ses vêtements une haire en crins de cheval, qui déchirait sa peau délicate ; pour lit, la terre ou un fagot, un sac quand elle était malade ; presque toujours elle s'étendait les bras en croix et versait, même en dormant, des torrents de larmes. Ses vêtements, faits d'une étoffe rude, lui servaient l'été comme l'hiver.

Il est presque inutile d'ajouter que les souffrances de Jésus étaient l'objet de ses continuelles méditations ; elle avait toujours en main son crucifix qu'elle baisait avec passion. Souvent, dans ses contemplations, en présence du Sauveur mourant, elle lui demandait de recommencer avec lui le chemin de la croix et de souffrir toutes ses souffrances. Elle assistait à ses derniers moments ; elle entendait retentir les coups de marteau qui enfonçaient les clous énormes dans ses pieds et dans ses mains ; elle voyait le sang couler de la plaie de son flanc ; et quand il expirait, elle écoutait les imprécations des hommes et les cantiques des Anges. Ces divines apparitions la remplissaient en même temps de joie et de tristesse ; elle sentait croître, au fond de son cœur, son horreur pour le monde qui avait crucifié son Dieu, et son amour pour le Sauveur qui avait voulu mourir pour racheter les péchés des hommes.

Vers cette époque, l'hérésie de Calvin commença à

envahir la Hollande, et à s'y répandre avec la fureur d'une mer qui a brisé ses digues. Ils pillaient et brûlaient les églises, foulaient aux pieds les objets sacrés et les instruments du culte, renversaient les autels. Au milieu de cette tempête, Aurélie fut nommée abbesse : cet honneur l'effraya, surtout dans un pareil moment ; elle se sentait bien plutôt faite pour obéir que pour commander. Son humilité en éprouva un choc si violent, qu'elle tomba gravement malade. Elle fut consolée et guérie par un Ange envoyé du ciel pour lui déclarer que la volonté de Dieu était qu'elle exerçât sa dignité dans l'intérêt même de l'Eglise. Dès lors, elle n'eut plus qu'une pensée : veiller sur le cher troupeau qui lui était confié. Pour ses religieuses, elle retrouva son cœur de mère ; elle les aimait d'une affection touchante, comme si elles eussent été ses propres filles.

Une apparition la récompensa de son dévouement, celle de la bienheureuse Elisabeth Vereyck, qui l'avait précédée sur le siége abbatial : « Ma fille », lui dit-elle, « ce que vous avez fait jusqu'alors a été agréable au « Seigneur ; efforcez-vous de vous montrer digne de ses « grâces dans les longues épreuves que vous allez avoir « à traverser ». Les malheurs de toutes sortes arrivaient en effet avec les Gueux qui occupaient dejà, en 1572, la Hollande presque entière. Les religieux, massacrés sur tous les chemins, quittaient leurs couvents enflammés et s'enfuyaient traqués comme des bêtes fauves. Les servantes du Seigneur elles-mêmes n'étaient pas à l'abri de leurs violences ; sept couvents de Clarisses, dans le voisinage d'Anvers, avaient été pillés, et les religieuses étaient venues demander un asile à la mère Aurélie.

C'est d'abord, en 1572, le couvent de Briel, puis ceux d'Alcmaer, de Delft et de Ter-Gouwe, dont les sœurs se refugièrent à Amsterdam jusqu'en 1578, époque à laquelle cette ville elle-même fut envahie par l'hérésie ; enfin le couvent de Haarlem, et celui de Ter-Veer, dans la Zélande, dont les sœurs vinrent frapper à la porte du couvent d'Anvers.

Aurélie se trouvait maintenant à la tête d'une nombreuse famille : plus de cent religieuses venues de tous les points des Pays-Bas, du Brabant, de la Hollande et de la Zélande. Son zèle s'accrut avec ses besoins ; elle subvint à tout, et sut parer d'avance à toutes les éventualités. Sous son administration à la fois habile et douce, la tranquillité et la paix régnèrent dans cette heureuse maison ; pas une contestation ne s'éleva entre ces pieuses filles venues de tant de pays différents, et troublées par les événements terribles qui se passaient autour d'elles. La pieuse abbesse les réunissait souvent pour leur adresser, en ces temps de désolation quelques paroles d'encouragement et d'espérance. Elle leur apprenait à mettre leur confiance en Dieu, qui sans doute ne permettait pas en vain de pareilles épreuves.

Toutes ses religieuses l'aimaient comme une mère : elle en avait en effet la tendresse ; les sœurs malades surtout étaient l'objet de ses soins et de sa sollicitude. Comme plusieurs d'entre celles-ci se plaignaient de ne pouvoir assez souvent recevoir le saint Sacrement de l'Eucharistie, en l'absence des prêtres qui fuyaient devant la persécution, comme des brebis égarées, la bienheureuse Aurélie implora et obtint du pape Paul V, avec l'aide du cardinal Alexandre Cribel, une bulle (1571) qui

l'autorisait à donner elle-même la sainte communion aux malades. En même temps elle protégeait son couvent contre la fureur des hérétiques, qui déjà remplissaient la ville d'Anvers. Les habitants avaient conçu pour elle et pour ses filles spirituelles une si grande affection, que les aumônes arrivaient d'elles-mêmes au couvent comme une manne céleste et que la bienheureuse abbesse, à l'étonnement de tous, trouvait encore moyen de secourir des veuves, des orphelins et des malades.

En ce moment, on lui envoya du couvent de la Montagne de Sainte-Agnès, près de Zwol, en Hollande, de saintes reliques qu'elle reçut avec pompe et qu'elle fit processionnellement porter dans la chapelle du couvent. Les offices étaient d'ailleurs célébrés tous les jours avec solennité, comme pour implorer de Dieu le pardon des sacriléges que les Gueux commettaient partout où ils passaient. La bienheureuse Aurélie donnait l'exemple d'une piété ardente et d'un amour de Dieu sans limites comme son objet. A la messe, elle versait des larmes amères et gémissait sur l'abandon où tombaient, par le fait des hérétiques, les saintes cérémonies du culte ; elle ne quittait presque jamais le chœur, où on la trouvait souvent plongée dans de divines extases.

Des épreuves plus terribles se préparaient pour les pauvres servantes du Seigneur, mais Aurélie ne devait pas les voir. Un jour que l'on chantait au chœur les paroles du prophète Habacuc : « Que la corruption ronge « mes os », on l'entendit répéter à plusieurs reprises : « Oui, Seigneur, que la corruption ronge mes os jus- « qu'au dernier, pour que je ne voie pas venir ces temps « de douleur et d'oppression ». La maladie qu'elle atten-

dait ne tarda pas à se faire sentir : le dimanche qui suivit l'octave de la Toussaint, elle fut prise de violentes coliques et de maux de tête, dont elle devait souffrir pendant sept mois, et auxquelles sa mort seule devait mettre un terme. Quelquefois on lui parlait d'espoir et de retour à la vie : « Non, non », répondait-elle, « je ne « désire et n'espère que l'éternel repos : Dieu ne veut « pas que je voie les malheurs qui vont fondre sur vous ». Son pauvre corps était si maigre et si décharné qu'il avait déjà l'aspect d'un squelette ; elle n'avait plus même la force d'aller au chœur, et était obligée de garder le lit. Pendant la semaine sainte, on la crut aux portes du tombeau et on lui donna l'extrême-onction ; mais elle devait encore traîner sa misérable existence jusqu'au commencement du mois de juin. Quelques jours avant sa mort, elle se sentit peu à peu pénétrer par une tranquillité et un repos parfaits ; on eût dit que l'éternité commençait déjà pour elle. Parfois elle murmurait avec un sourire : « Comment donc, mes sœurs, oserai-je « regarder Dieu face à face, quand il m'aura appelée dans « son paradis ? » Elle ne cessa de chanter les louanges du Seigneur jusqu'au dernier moment, et la dernière parole qu'elle prononça fut un *Deo gratias*. Elle mourut le 12 juin 1577, à l'âge de quarante-sept ans.

On l'ensevelit dans un tombeau spécial, ce qui jusqu'alors n'avait jamais eu lieu au couvent pour aucune religieuse. Quelque temps après sa mort, les Gueux étaient les maîtres de tous les Pays-Bas, et les horreurs commençaient dont la bienheureuse craignait si fort d'être la spectatrice et la victime.

(*Archives des Clarisses d'Anvers.*)

SŒUR CORNÉLIE BOYMERS

ABBESSE

1581. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

La vénérable Cornélie Boymers succéda, dans la dignité d'abbesse, à la bienheureuse mère Aurélie. C'était une religieuse douée de toutes les vertus, et en particulier de celles qui conviennent le mieux à une supérieure : une grande prévoyance, et surtout une grande confiance en la divine Providence.

Les Clarisses de tous les Pays-Bas continuaient à se presser au couvent d'Anvers, le seul à peu près qui fût resté debout. Cornélie les recevait à bras ouverts. Quand les Clarisses d'Amsterdam, chassées de leur maison, lui arrivèrent en 1578 : « Réjouissons-nous, mes sœurs », s'écria-t-elle, « voilà encore des filles de Jésus-Christ « qui viennent habiter parmi nous ! » En 1580, ce fut le tour des Clarisses de Malines, qui traversèrent en procession le pays occupé par les Gueux, pour chercher un asile chez la bienheureuse Cornélie. Les ressources semblaient devoir manquer à la mère spirituelle d'une si nombreuse famille ; mais Dieu y suppléa ; tout ce qui restait de bons catholiques aux Pays-Bas envoya des aumônes aux Clarisses d'Anvers.

La sainte mère Cornélie n'exerça pas longtemps la dignité d'abbesse. Elle mourut en 1581, après une longue et douloureuse maladie.

L'année suivante, en 1582, les Clarisses d'Anvers

durent aller chercher un refuge chez les Urbanistes de Trèves, où elles demeurèrent jusqu'en 1585, époque à laquelle Anvers fut rendue au catholicisme.

CORNÉLIE HERLEMANS

CLARISSE

1611. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Cornélie Herlemans prit le voile au couvent d'Alcmaer. Pendant treize ans, elle fut en butte aux persécutions des Gueux, chassée successivement de quatre couvents, nuit et jour dans des transes mortelles. Ce qu'elle eut à supporter de misères effraye l'imagination : la faim, la soif, le froid, les longues nuits sans asile, les fuites précipitées. A Anvers elle menait la vie d'un Ange. Quand les Clarisses de cette ville furent obligées de chercher asile chez les Urbanistes de Trèves, elles les accompagna, et, en 1585, revint avec elles à Anvers.

Dieu lui accorda la grâce des longues contemplations et des profondes extases. On la trouvait presque toujours en prières au chœur, souvent le visage contre terre et les bras en croix. A l'heure des matines, elle arrivait toujours la première à la chapelle. Elle s'était constituée la servante des malades, et elle passait à l'infirmerie le temps qui lui restait en dehors de ses exercices religieux.

Elle mourut le 3 juillet 1611, à l'âge de quatre-vingt-dix ans : il y avait soixante-sept ans qu'elle était entrée en religion.

SŒUR MARGUERITE D'ODELFANGEN

1622. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Sœur Marguerite d'Odelfangen prit le voile à Trèves, et accompagna les Clarisses d'Anvers. Jusque dans un âge très-avancé, elle se montra pleine d'une sainte ardeur à chanter les louanges du Seigneur dans la chapelle du couvent. Elle reçut de Dieu un certain nombre de révélations qu'elle communiqua à ses sœurs, et dont plus tard on reconnut la vérité. Elle connut d'avance et annonça aux autres religieuses le jour de sa mort (16 octobre 1622).

SŒUR MARIE MYNSHEEREN

Sœur Marie Mynsheeren, par son application à la prière, mérita de voir plusieurs fois le Fils de Dieu, tel qu'il avait vécu autrefois parmi les hommes. Elle était âgée de cinquante-six ans, quand elle mourut, le 11 mai 1606.

ELISABETH DE SCHOONBEEK

1647. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

Sœur Elisabeth de Schoonbeek avait au plus haut degré l'amour de Dieu et de son prochain. Pleine de reconnaissance pour la grâce que Dieu lui avait faite de l'appeler à son service, elle l'en remerciait tous les jours par de ferventes prières. Quand la vieillesse l'empêcha de se plier assez pour baiser la trace des pas de ses sœurs, elle baisa au chœur les chaises sur lesquelles elles s'étaient assises. Si elle ne fut pas à l'abri, pendant sa longue vie, des tentations du démon, elle en triompha, avec l'aide de Dieu, par des mortifications et des austérités. Un jour, elle entendit les sacrés cantiques des Anges, et, en même temps, elle vit s'élever au ciel l'âme de l'une de ses sœurs, Anne de Haen, religieuse d'une grande vertu, à qui l'on attribua même un certain nombre de miracles.

Sœur Elisabeth fut souvent malade, et comme elle ne désirait rien tant que la mort, elle était fort affligée de voir chaque fois revenir ses forces. Enfin Dieu lui annonça que son heure était proche, et elle en conçut une grande joie. Le 11 décembre 1647, après avoir entendu la messe et communié, elle perdit tout à coup connaissance, et peu après elle rendit l'âme. Il y avait cinquante-huit ans qu'elle avait pris le voile.

(*Archives des Clarisses d'Anvers.*)

TREIZIÈME JOUR DE JUIN

SAINT ANTOINE DE PADOUE [1]

APOTRE ET THAUMATURGE

1231. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Naissance et origine de saint Antoine de Padoue. — Il reçoit au baptême le nom de Ferdinand. — Son éducation chrétienne et ses vertus précoces. — Il entre au couvent des chanoines Augustins de Lisbonne, puis, obsédé par ses amis, il se retire au couvent de Sainte-Croix de Coïmbre. — Ses progrès dans la science et la vertu. — Ses miracles.

Saint Antoine de Padoue naquit en 1195, à Lisbonne, capitale du Portugal, l'une des plus anciennes villes du monde, le jour de la fête de l'Assomption. Il avait pour père Martin de Bouillon et pour mère Thérèse ou Marie-Thérèse de Tavera. Tout fait présumer que Martin de Bouillon, ou, selon d'autres, de Bullones, de Bulhan, de Bulhem, n'était pas d'origine portugaise, et qu'il appartenait à la famille du fameux Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, roi de Jérusalem, conquérant des Saints Lieux.

Marie-Thérèse de Tavera était aussi de la plus haute

(1) Consulter, pour toute la vie d'Antoine de Padoue, la grande monographie de l'abbé Guyard, où l'on trouve tout ce qui a été dit sur saint Antoine, et quelque chose de plus, une étude curieuse de ses sermons. (Librairie Martin-Beaupré, Paris, rue Monsieur-le-Prince, 21.)

lignée ; elle descendait, paraît-il, de Froïla ou Fruela, roi des Asturies, qui régnait au huitième siècle. Les Tavera sont d'ailleurs célèbres en Espagne et en Portugal ; il y eut un Didacus de Tavera, archevêque de Séville, un Jean de Tavera, cardinal-archevêque de Tolède.

Saint Antoine reçut au baptême le nom de Ferdinand. C'est le jour de l'Assomption qu'il était né ; selon un antique usage du Portugal, on le baptisa solennellement huit jours après sa naissance. Les fonts sur lesquels on lui conféra le Sacrement de la régénération subsistent encore ; on les conserve avec un soin religieux dans l'église de Notre-Dame. L'un des degrés en pierre qui servent à monter au chœur de la cathédrale porte maintenant, comme au douzième siècle, l'empreinte miraculeuse d'une croix qu'y traça le doigt du saint, un jour que le démon lui apparut sous une forme horrible. Enfin, Jean II, roi de Portugal, grand admirateur d'Antoine, a transformé en une église splendide la maison où naquit le saint thaumaturge. On l'appelle aujourd'hui l'église de Saint-Antoine.

Ferdinand fut élevé dans la crainte de Dieu et dans la pratique de toutes les vertus. Ses parents, pieux eux-mêmes et fervents chrétiens, guidèrent avec une tendre sollicitude ses premiers pas dans la voie du salut. Sa mère surtout, la vertueuse Thérèse de Tavera, qui, en demandant un fils au Seigneur, avait plutôt songé à la gloire du Très-Haut qu'à l'honneur de son nom, l'offrit à Dieu en lui donnant la vie, et, dès qu'il put balbutier quelques mots, lui apprit à répéter les noms bénis de Jésus et de Marie. Pleine de dévotion à la Reine du ciel,

elle n'entretenait son fils bien-aimé que de sa puissance et de sa bonté, et l'habitua de bonne heure à mettre en elle sa confiance et son amour.

Ferdinand répondit à l'affection de sa mère. Tout en lui présageait un cœur d'or et une intelligence d'élite; avec son cœur il aima Dieu, avec son intelligence il le comprit. Il n'était heureux que quand on lui parlait de la Trinité sainte, de la sainte Vierge et des saints; et l'ardeur avec laquelle il récitait ses prières faisait l'admiration de tous. On peut dire que son éducation se fit à l'église, au pied des autels, et que sa science fut basée tout d'abord sur la connaissance des choses de la religion. Il apprit rapidement le latin, et en général tout ce qu'on enseignait dans les écoles du temps : les humanités, la réthorique et la philosophie. Tout ce qui avait rapport à la religion, à l'histoire ecclésiastique et à la liturgie, était pour lui l'objet d'une prédilection marquée.

Son ardeur au travail, l'énergie avec laquelle il abordait des études souvent rebutantes, mais surtout sa modestie, sa douceur et sa piété, faisaient la consolation de ses maîtres et l'admiration de tous ses camarades. On le citait comme un modèle de toutes les vertus, et il méritait mieux encore que les éloges dont on le comblait. Voici comment l'un de ses principaux biographes parle de cette première période de sa glorieuse vie :

« Il aurait vivement désiré occuper la place de son
« Sauveur attaché à la croix, et celle de son prochain
« quand il le voyait dans l'affliction et le besoin. Il fai-
« sait marcher de front dans son esprit et dans son cœur
« l'obéissance aux lois de sa patrie et aux commande-
« ments de ses parents, les sentiments de révérence en-

« vers les évêques et les prêtres, la soumission à ses maî-
« tres, le respect pour les vieillards, l'amour de la pureté,
« de la retraite, de l'humilité, de la souffrance, de la
« douceur, de la charité, de la tempérance, des jeûnes,
« de l'abstinence , et l'horreur du mensonge même
« joyeux. Il ne riait jamais aux éclats, il ne proférait
« aucune parole inutile ; il était l'ennemi déclaré de la
« vanité, des jeux bruyants, du faste, de la vengeance,
« des haines, des murmures, des jugements téméraires...
« Que devait donc être ce soleil annoncé par une aussi
« brillante aurore ? » (Lelio Mancini Poliziano, *Relazioni di S. Antonïo di Padova.* Padoue, 1654. — Cité par l'abbé Guyard.)

Cependant l'enfant atteignait l'adolescence, l'âge ou les passions fermentent, le moment des rêves trompeurs et des illusions, époque critique de la vie, écueil dangereux sur lequel viennent échouer tant de belles âmes qui paraissaient grandir pour le ciel. Toutes les séductions environnaient Antoine. Riche, d'une naissance illustre, d'un extérieur agréable, il était exposé à toutes les attaques du monde, dans une ville qui, alors comme aujourd'hui, était un véritable lieu de délices. Il ne succomba pas ; non pas que les âmes d'élite comme la sienne ne soient aussi exposées que les autres aux périls, aux tentations, aux chutes ; il eut fort à lutter sans doute contre lui-même et contre le démon, son cœur fut le jouet de grandes incertitudes ; mais Dieu était avec lui, et Dieu ne l'abandonna jamais. Dans les moments où il se sentait faiblir, il se recommandait au Très-Haut et à la Reine des Anges, sa patronne, et il lui demandait avec des larmes aide et protection. Puis un jour, élevé par la grâce

au-dessus du monde et de lui-même, il résolut de ne pas attendre plus longtemps pour se consacrer à Dieu, et il s'en fut demander l'habit au couvent des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, à Lisbonne.

Les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, chez qui avait été élevé le bienheureux Antoine, jouissaient dans toute la contrée d'une grande réputation de science et de piété. L'abbé, nommé Pélage, touché de la candeur, de la modestie et de l'ardente foi du jeune homme, le reçut à bras ouverts et lui donna l'aumusse blanche des novices.

Antoine était heureux : il n'avait à penser qu'à Dieu. Sous les grandes arcades et dans les longs couloirs silencieux, il se promenait lentement, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux levés au ciel, l'âme abîmée dans un immense amour. On ne le laissa pas longtemps jouir de la paix qu'il désirait avec tant d'ardeur. Ses parents et ses amis, durant l'année de son noviciat, le tourmentèrent sans cesse pour le ramener au monde, dont il avait dédaigné les joies. Tous les moyens leur furent bons : caresses et menaces, flatteries et railleries amères ; on lui parla de ses richesses, de l'éclat de son nom, de l'obscure pauvreté qui l'attendait au couvent ; si bien que le jeune novice, harcelé de toutes parts, fatigué d'une lutte incessante qui arrachait son âme aux joies pures du sanctuaire, résolut de s'éloigner de Lisbonne et d'aller chercher ailleurs la tranquillité qu'il n'y pouvait trouver.

Il réfléchit et pria longtemps avant de se décider ; puis enfin, il demanda à ses supérieurs la permission de passer au couvent de Coïmbre. Le prieur la lui accorda, non sans peine ; il lui coûtait de se séparer d'un novice aussi

pieux, aussi soumis à la règle, aussi ardent au travail. A Coïmbre, comme à Lisbonne, Antoine fit l'admiration des autres religieux. En même temps, ses progrès dans la vertu comme dans la science devenaient plus rapides. Déjà, à Lisbonne, il s'était appliqué à l'étude de la théologie et des saintes Ecritures; débarrassé maintenant des obsessions et des récriminations de ses parents, seul à seul avec Dieu, méditant sans cesse l'infinie puissance du Père et l'infinie bonté du Fils, il avait des choses du ciel une connaissance presque pleine et entière. On eût dit que l'Esprit-Saint était descendu sur lui comme autrefois sur les Apôtres, pour lui donner le don des langues, une science immense et une éloquence irrésistible. Les plus savants docteurs du couvent avaient honte de leur ignorance, en présence de ce jeune novice qui semblait posséder les secrets de Dieu; les plus saints religieux aussi se trouvaient trop mondains, comparés à cet austère serviteur du Christ, si humble, si pauvre, si occupé de jeûnes, de veilles, de retraites et de mortifications.

D'ailleurs, le Très-Haut prenait déjà soin d'affirmer aux yeux du monde la sainteté de son serviteur par des miracles éclatants. Un jour qu'il était occupé, près de l'église, à quelque humble besogne, il entendit tout à coup retentir la cloche qui annonce l'élévation. Il se mit à genoux, et il vit tout à coup les murs de pierre s'ouvrir devant lui et le prêtre lui apparaître debout sur les marches de l'autel, accomplissant le saint sacrifice.

Un jour, il soignait un frère malade, qui poussait des cris affreux ou des éclats de rire nerveux et saccadés, plus effrayants encore. L'idée lui vint que le malheureux

devait être sous la puissance du démon, et en effet, il le délivra sur-le-champ en le couvrant de son manteau.

Une autre fois encore, tandis qu'il assistait en qualité de diacre ou de sous-diacre le prêtre à l'autel, il aperçut l'âme d'un religieux franciscain, venu de Rome avec saint Zacharie, qui s'élevait dans les airs sous la forme d'un oiseau blanc, traversait le purgatoire et pénétrait, les ailes toutes grandes, dans le royaume des élus.

Aussi les Chanoines Augustins de Sainte-Croix de Coïmbre avaient-ils conçu des vertus d'Antoine une si haute estime, qu'ils écrivaient de lui, dans leurs archives, deux ans à peine après qu'il les eut quittés : *Vir utique famosus, doctus et pius, magna litteratura ornatus, et gloria meritorum stipatus :* « C'était assurément un « homme remarquable, savant et pieux, d'une science « immense et qu'une gloire méritée accompagnait déjà « partout ». (AZEVEDO, *Vita di S. Antonio*, lib. I, cap. II.)

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Fondation d'un couvent de Frères Mineurs à Coïmbre. — Saint François apparaît à Antoine et lui ordonne, au nom de Dieu, de prendre l'habit de son Ordre. — Douleur des Augustins, leur ressentiment. — Noviciat d'Antoine. — Il veut aller prêcher la foi chrétienne en Afrique, il y tombe malade et à son retour une tempête le jette sur la côte de Sicile. — Synode d'Assise. — Antoine au couvent du mont Saint-Paul. — Son premier sermon à Forli.

Cependant le saint patriarche d'Assise venait d'envoyer en Portugal, l'an 1216, saint Zacharie et saint Gauthier avec quelques autres frères mineurs. Le roi Alphonse II leur avait donné la chapelle du saint abbé Antoine, à une demi-lieue de Coïmbre, et leur avait fait élever un couvent. Comme ils venaient souvent quêter au couvent des Augustins, Antoine ne tarda pas à les connaître, et

par conséquent à admirer l'austérité de leur vie apostolique. Il aimait à s'entretenir avec eux, et il se sentait au cœur un immense désir de les imiter. Ce fut bien autre chose encore, quand eut lieu la solennelle translation des corps de cinq religieux franciscains qui venaient d'être martyrisés au Maroc (1). En apprenant la glorieuse histoire de ces cinq apôtres, il voulait, lui aussi, donner son sang pour le Christ, en propageant sa foi. Jour et nuit, il rêvait la palme du martyre, qu'il croyait ne pouvoir mieux mériter que sous l'habit de frère mineur.

Mais il n'osait se décider de lui-même à quitter l'Ordre des Augustins, où l'avait tout d'abord appelé la volonté de Dieu. Il voulait attendre qu'il plût au Seigneur de lui manifester clairement ses intentions, et il redoublait de prières pour obtenir cette grâce. Le Seigneur l'exauça enfin : un jour que, retiré dans sa cellule, il épanchait son âme dans le cœur de son Dieu, saint François lui apparut et lui ordonna, au nom du Très-Haut, de prendre l'habit de frère mineur, pour travailler à la gloire du Christ et au bien des âmes. Le lendemain même, Antoine se présentait au couvent de Saint-Antoine des Oliviers et se faisait admettre au nombre des novices. (Juillet 1220.)

Grande fut la douleur des Chanoines Augustins, quand ils apprirent cette détermination. Ils s'étaient bercés de l'espoir que leur jeune frère serait un jour l'honneur de leur Ordre, ils s'étaient habitués à l'entourer de soins et d'affection, et tout à coup il les abandonnait. Le prieur, en lui donnant l'autorisation qu'il ne pouvait lui refuser,

(1) Consulter, pour la vie et la mort glorieuse des cinq martyrs du Maroc, le *Palmier Séraphique* (1er volume. — Mois de Janvier, seizième jour).

ne lui cacha pas son mécontentement, et l'un des chanoines, à qui il faisait ses adieux, lui dit avec aigreur : « Allez, vous deviendrez peut-être un saint »; à quoi Antoine répondit humblement : « Le jour où vous apprendrez ma canonisation, vous serez les premiers à en « rendre grâces à Dieu ».

Les bons Pères ne purent se consoler de la perte d'Antoine, et le chagrin tout paternel qu'ils en avaient ressenti d'abord se changea peu à peu en ressentiment mal contenu et en sourde hostilité. Il fallut que le pape Grégoire IX intervînt par deux brefs adressés, l'un à l'évêque de Viseu, l'autre à la communauté des Augustins de Coïmbre, pour faire cesser les mauvais procédés dont ils usaient à l'égard des Frères Mineurs.

Le nouveau franciscain, reçut avec l'habit de l'ordre, le nom d'Antoine, en l'honneur du saint abbé à qui était dédié le premier couvent séraphique en Portugal. C'était aussi un moyen pour lui de vivre plus inconnu et d'échapper aux poursuites sans cesse renouvelées de ses parents et de ses amis mondains.

Durant son noviciat, Antoine se livra tout entier à la prière, à la contemplation, aux œuvres d'obéissance et d'humilité (1). Quand il eut prononcé ses vœux, se souvenant qu'il n'était entré dans l'Ordre Séraphique que dans le désir d'y gagner la palme du martyre, il demanda à ses supérieurs la permission de passer en Afrique pour y prêcher la vérité aux Maures. Ses supérieurs le laissèrent partir ; mais Dieu ne voulut pas de son dévouement; dans son éternelle sagesse, il avait décidé

(1) On voit encore aujourd'hui la cellule qu'habitait alors Antoine. On la conserve précieusement dans le chapitre ; son portrait y est placé au-dessus d'un petit autel.

qu'Antoine convertirait les infidèles de l'Europe chrétienne, et non ceux de l'Asie et de l'Afrique mahométanes. A peine arrivé au terme de son voyage, Antoine se vit en proie à une maladie cruelle, qui mit plus d'une fois ses jours en danger, et le força, au printemps, de se rembarquer pour le Portugal, où il comptait retrouver la force et la santé. La traversée fut malheureuse : une violente tempête le jeta sur les côtes de Sicile.

Antoine débarqua à Tauromenium, ancienne ville épiscopale de la province de Messine. Là, ayant appris que saint François allait tenir le chapitre général de l'Ordre dans la ville d'Assise, il résolut de s'y rendre, quoiqu'il fût encore affaibli par suite de sa maladie. Des frères mineurs de toutes les parties de l'Europe y étaient rassemblés. Antoine ne pouvait assez remercier le Seigneur de l'avoir amené au sein de cette magnifique réunion. Il était heureux de contempler ces vaillants soldats du Christ, toujours prêts à verser leur sang pour leur Dieu, pauvres, austères, sans souci du monde qui avait les yeux fixés sur eux, plus grands dans leur humilité que les rois dans leur orgueil, et surtout le vénérable patriarche d'Assise, que l'Europe entière honorait déjà comme un saint, et qui en avait le calme et la sérénité.

Quand vint la distribution des charges et des dignités, Antoine, nouveau venu dans l'Ordre, encore inconnu, et que sa modestie retenait dans l'ombre, fut complètement oublié. Il s'en réjouit au fond du cœur, car il n'avait pris l'habit de franciscain que pour être humilié et non pas pour être exalté. C'est alors qu'il rencontra le Père Gratien, un saint homme, ministre de la province de Bologne. Ce vénérable Père cherchait un aumônier

pour dire la messe à quelques religieux qui vivaient d'une vie contemplative au sein d'un ermitage ; il avait remarqué à l'assemblée la science d'Antoine, dont l'humilité lui avait tout d'abord gagné le cœur. Sur sa réponse qu'il était revêtu du sacerdoce, il l'emmena pour en exercer les fonctions au petit monastère de Saint-Paul, sur la montagne du même nom.

Le couvent était admirablement bien situé. Au sommet de la montagne, suspendu pour ainsi dire entre la terre et le ciel, aucun bruit mondain n'y pénétrait, et l'âme ravie pouvait y écouter dans le silence et la paix les grandes harmonies de la nature célébrant la grandeur et la puissance de son Créateur. C'était là ce qu'Antoine avait toujours désiré; il se fit donner par un religieux une petite cellule creusée dans le roc, sur le flanc de la montagne, et il y venait, ses devoirs d'aumônier remplis, passer les jours et les nuits dans une perpétuelle méditation, interrompue seulement par des pratiques austères. Il vivait de pain et d'eau, et portait sous ses vêtements une chemise de crin, âpre et rude, que l'on conserve encore à Padoue dans une châsse en argent. Ses mortifications l'affaiblissaient tellement qu'il pouvait à peine se soutenir. Mais si le corps était débile, l'âme était vaillante et robuste, se retrempant sans cesse dans la prière et se préparant, par un commerce de tous les instants avec Dieu, à lutter victorieusement contre l'hérésie et toutes les vanités du monde.

Antoine vécut ainsi pendant un an dans la solitude et la contemplation, soumis à la Providence de Dieu, dont il ne douta jamais un moment. Il cachait sa grande science sous le voile d'une excessive modestie ; et tout

désireux qu'il était de travailler à la gloire du Seigneur et au salut des âmes, il avait peur du monde, et le spectacle qu'il avait sous les yeux l'effrayait. Il savait aussi que les hommes sont portés à admirer les vertus mêmes qu'ils ne mettent pas en pratique, et que souvent ils distribuent à pleines mains les éloges et la gloire à ceux qui châtient leurs vices avec le plus de vigueur, et la pensée qu'il pourrait pécher par orgueil le faisait tomber à genoux.

Le temps approchait cependant, où le pieux Antoine allait mettre en lumière les dons précieux qu'il avait reçus du ciel. En 1222, il fut envoyé à Forli, pour y recevoir les ordres sacrés. Plusieurs religieux de l'Ordre de Saint-Dominique s'y trouvaient aussi rassemblés dans le même dessein. C'était l'usage, après une ordination, d'adresser quelques paroles aux jeunes clercs qui venaient d'être sacrés ministres du Très-Haut. L'évêque de Forli pria le gardien du mont Saint-Paul de se charger de cette mission, ou de la confier à un de ses religieux. C'est sur Antoine que tombèrent les yeux de son supérieur, et c'est lui qui reçut l'ordre, au nom de la sainte obéissance, de monter en chaire et de prononcer le discours d'usage. Il s'y résigna à contre-cœur, s'estimant indigne d'un tel honneur ; mais il fallait obéir ; il sollicita la bénédiction de l'évêque et se prépara à parler. Aucun des assistants ne se doutait qu'il eût étudié ou seulement lu les saints livres, et ses frères se le figuraient plus volontiers à la cuisine, occupé à relaver la vaisselle du couvent, que plongé dans les ouvrages des docteurs de l'Eglise.

Il prit pour texte ce passage de l'office du jeudi saint :

Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem. Sa parole, d'abord calme, sans éclat, presque hésitante, s'anima en quelque sorte malgré lui, elle devint rapide, énergique, enflammée. Ce moine exténué par les souffrances et les privations, à l'aspect misérable, avait l'autorité d'un apôtre et l'éloquence d'un prophète; la voix puissante, le geste superbe, il dominait toute cette assemblée, à qui, par sa seule attitude, il semblait dire : « Ecoutez, enfants des hommes, car je suis celui qui « parle au nom du Seigneur ». On l'écoutait en effet, dans une religieuse admiration. Les assistants muets, étonnés, hors d'eux-mêmes, versaient des larmes de bonheur, et, en même temps, en voyant briller en lui un rayon de la divine sagesse, ils se sentaient pénétrés d'un saint respect. Une nouvelle vie allait commencer pour Antoine.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Saint François confie à Antoine la difficile mission de prêcher et de convertir. — Succès d'Antoine dans la prédication. — Caractère de son éloquence. — Il enseigne la théologie à Montpellier, à Bologne et à Padoue. — Il prêche une station à Verceil. — Son amitié avec l'abbé de Saint-André. — Antoine prêche de nouveau en France. — Résultats merveilleux de ses sermons. — Il va combattre, dans le Languedoc et la Provence, l'hérésie des Albigeois. — Emploi de son temps.

Le bruit public et les rapports des supérieurs d'Antoine ne tardèrent pas à apprendre au saint patriarche François quel avait été le succès du premier sermon prononcé par le jeune religieux et quelles magnifiques espérances on pouvait fonder sur un tel début. Presque aussitôt il lui confia la difficile mission de travailler à la conversion et au salut des âmes (1222). Antoine était alors âgé de vingt-sept ans.

Du jour où il commença son pénible et glorieux labeur,

jusqu'au jour où il cessa de prêcher, une multitude attentive et pieuse se pressa à ses sermons. Il évangelisa d'abord les principales villes de la Romagne et de la Lombardie. Le succès couronna ses efforts au-delà de toute espérance ; les pécheurs sanglotaient dans les églises où il parlait, et les conversions les plus inattendues s'opéraient par ses soins. D'ailleurs, la nature et la grâce semblaient l'avoir formé pour la prédication. Voici quel portrait en trace un de ses biographes :

« Il avait un extérieur poli, des manières aisées, un « air intéressant. Sa voix était forte, claire, agréable, et sa « mémoire heureuse. A ces avantages il joignait une « action pleine de grâce ; il savait, en variant à propos « le son de sa voix, s'insinuer dans l'âme de ses audi- « teurs. Il était versé dans la connaissance de l'Ecriture, « qu'il avait le talent d'appliquer avec beaucoup de jus- « tesse aux matières qu'il traitait. Le texte sacré devenait « entre ses mains une source féconde de lumières, et il « en développait le sens et l'esprit avec une facilité et « une énergie admirables. Mais son éloquence tirait sa « principale force de l'onction avec laquelle il prononçait « ses discours. L'amour dont il était embrasé pour la « pratique de toutes les vertus le faisait parler avec un « zèle auquel on ne pouvait résister. Ses paroles étaient « comme autant de traits qui allaient percer le cœur de « chacun de ses auditeurs. Il communiquait aux autres « de sa plénitude, et il n'était pas étonnant qu'après avoir « allumé dans son âme le feu de la divine charité, il « l'allumât dans celle de tous ceux qui l'écoutaient (1) ».

(1) Vadding, *Annales Minorum,* cité par M. l'abbé Guyard dans sa *Biographie de saint Antoine.*

Il y avait un an déjà qu'Antoine parcourait et évangélisait les villes et les villages du nord de l'Italie, quand saint François lui demanda d'enseigner la théologie aux Frères Mineurs et même aux laïques qui désireraient s'instruire sous sa direction. Voici la lettre qu'il lui adressa à cette occasion :

« A mon très-cher frère Antoine, salut et bénédiction « en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Je désire que vous enseigniez à nos frères la sainte « théologie ; mais ayez soin, en même temps, de développer en eux, comme en vous, l'esprit de prière et « d'oraison, selon les ordonnances de la Règle que nous « professons. Adieu (1) ».

En vertu de cet ordre, tout en continuant ses prédications, Antoine professa la théologie, d'abord en France, à Montpellier, puis à Bologne et à Padoue, et en dernier lieu à Toulouse, et dans quelques autres villes de France. Un certain nombre de ses historiographes l'ont appelé le premier lecteur (*lector*) de l'Ordre, parce que les quelques frères mineurs qui commençaient alors à enseigner en Angleterre et à Bologne, n'y étaient pas, comme lui, autorisés par saint François. Partout une foule de jeunes gens, avides de science, se pressèrent à ses leçons, et malgré les efforts qu'il fit pour demeurer inconnu, quoiqu'il ne songeât jamais à lui-même, mais aux âmes de ses auditeurs, sa renommée alla croissant de jour en jour.

En 1224, Antoine se rendit à Verceil pour y prêcher une station. C'est seulement alors que commencèrent

(1) « *Charissimo meo fratri Antonio, pater Franciscus, in Christo salutem.* « *Placet mihi quod sanctæ theologiæ litteras fratribus interpreteris, ita tamen ut* « *neque in cæteris (quod vehementer cupio) extinguatur sanctæ orationis spiritus,* « *juxta regulam quam profitemur. Vale* », (Wadding, *Annales Min.*)

ses rapports avec le savant abbé de Saint-André. Tous deux trouvèrent à ce commerce un profit et un charme inexprimables : aussi pieux que modestes, Antoine connaissait à fond la théologie mystique, et l'abbé, la théologie dogmatique ; ils se doublèrent en quelque sorte l'un de l'autre, pour la plus grande gloire de Dieu et de la religion et pour le profit des âmes. Une étroite affection les unissait, et l'abbé disait d'Antoine dans un de ses livres : « L'amour franchit souvent les bornes en-deçà « desquelles la science demeure ; c'est ce que j'ai observé « dans saint Antoine, frère mineur, avec qui j'ai eu « longtemps des relations d'amitié : il n'avait pas une « connaissance bien profonde des sciences mondaines, « mais par la pureté de son âme et le feu de son amour, il « a surpassé les plus grands théologiens, et l'on peut dire « de lui comme de saint Jean-Baptiste : « Il fut comme « une lampe qui brille en se consumant ; le feu de son « amour le brûlait, et par l'exemple de sa sainte vie, il « rayonnait sur le monde ».

Antoine aussi aimait tendrement le savant abbé, et chaque fois qu'il passait en Piémont, il ne manquait jamais de lui faire visite. A l'heure de sa mort, il apparut toup à coup au thélogien, qui, perdu dans sa chambre au milieu de ses livres, souffrait d'un violent mal de tête. Antoine l'embrassa avec affection et lui dit : « J'ai « laissé mon âme à Padoue, et je retourne dans ma « patrie ». Puis il le délivra de sa douleur et s'évanouit comme un fantôme. L'abbé, s'imaginant qu'Antoine retournait en Portugal, parcourut le couvent et fut fort étonné d'apprendre que personne ne l'avait vu ; quelques jours après, tout s'expliquait : il recevait de Padoue la

nouvelle qu'Antoine était mort précisément à l'heure où il lui était apparu.

Cependant Antoine parcourait la France et l'Italie, et prêchait la foi du Christ dans les villes et les villages, toujours suivi d'une foule d'auditeurs qui voyaient en lui un ange descendu du ciel, et qui écoutaient sa parole comme ils eussent écouté celle de Dieu lui-même. Quoique né en Portugal, il s'exprimait en français et en italien avec une prodigieuse facilité. Les résultats qu'il obtint sont presque au-dessus de l'imagination : les pécheurs se convertissaient par milliers, et les prêtres qui accompagnaient Antoine ne pouvaient suffire à entendre les confessions.

« Quand le bon père prêchait », dit un ancien auteur, « tous les travaux étaient aussitôt suspendus, comme aux « jours de fête ; les juges, les avocats, les négociants « laissaient leurs occupations pour aller l'entendre. On « accourait des villes et des villages : les plus grandes « dames quittaient leurs demeures et n'hésitaient pas à se « lever au milieu de la nuit pour marcher à la lueur des « torches et venir prendre leurs places le plus près possible « de la chaire du prédicateur. Alors on se pardonnait ré« ciproquement toutes les offenses, les débiteurs se « trouvaient libérés, les prisons s'ouvraient, les voleurs « restituaient ce qu'ils avaient dérobé, les pécheurs se « convertissaient, les hérétiques abjuraient leurs erreurs, « et les infidèles recevaient la lumière de l'Evangile. Et « parmi tous ces milliers d'auditeurs qui se réunissaient « autour du missionnaire, on n'entendait pas le moindre « chuchotement, ni le plus léger bruit. Enfin les églises « étaient tellement remplies et les Sacrements tellement

« fréquentés, que les prêtres ne pouvaient suffire aux « fonctions du saint ministère ; et bienheureux était le « fidèle qui parvenait à baiser ou à toucher seulement le « bas des vêtements du saint, et à recevoir une parole de « sa bouche vénérée ». (Lelio Mancini Poliziano, cité par l'abbé Guyard.)

A cette époque Frédéric II s'apprêtait à porter la guerre en Italie, contre la sainte Eglise ; les chemins étaient remplis de partisans et de bandits qui ne se faisaient pas scrupule de piller et de tuer à l'occasion. Deux d'entre eux vinrent un jour entendre le Père Antoine, par manière de passe-temps, ne se doutant pas de ce qui allait en résulter pour eux. L'un de ces hommes, devenu vieux, disait à un frère mineur : « Nous entendîmes sortir de sa « bouche enflammée des paroles ardentes qui nous brû« laient le cœur : chaque mot du divin prédicateur « venait, comme un trait, nous frapper en pleine poi« trine ; pour ma part, j'aurais mieux aimé recevoir cent « blessures. Avec des pleurs et des gémissements, nous « sommes allés faire à ses pieds notre confession gé« nérale ; je ne saurais vous dire avec quelle douceur « paternelle il nous reçut, quels sages conseils il nous « donna, avec quelle foi et quelle éloquence il nous parla « de l'éternelle félicité réservée aux vrais chrétiens et « des peines éternelles qui seraient le juste châtiment « des méchants et des impies. Il m'a ordonné pour péni« tence d'aller douze fois en pèlerinage au tombeau des « Apôtres Pierre et Paul ; voyez : je m'acquitte avec « bonheur de cette douce obligation, et j'ai confiance « dans les paroles du saint homme qui m'a promis la « bienheureuse éternité ».

A cette époque, l'hérésie des Albigeois commençait à exercer ses ravages dans le midi de la France. Semblable à un fléau contagieux, elle se répandait dans les villes et les villages et faisait de nombreuses victimes. Saint François s'en émut ; son cœur saigna à la pensée des malheurs que des milliers d'hommes se préparaient pour l'éternité, et il songea à arrêter les progrès du mal. Il choisit pour cette grande mission Antoine, et le chargea d'aller fonder des couvents de l'Ordre et prêcher la vraie foi dans la Provence et le Languedoc. Antoine partit, fort de l'appui du Seigneur.

A peine arrivé, il se mit résolûment à l'œuvre ; sans cesse ni trêve, il frappa l'hérésie jusqu'à la réduire presque à l'impuissance. Ses sermons, tantôt passionnés et brûlants, tantôt serrés comme l'argumentation d'un logicien, quelquefois piquants et spirituels, étaient toujours éloquents. Il provoquait à une lutte courtoise les docteurs albigeois ; mais jamais aucun d'eux n'osa se mesurer avec lui : on l'appelait le *marteau des hérétiques*. Les conversions étaient fréquentes ; chaque sermon en amenait un grand nombre. On voyait, quand il avait cessé de parler, une foule d'hommes et de femmes s'approcher de lui avec des larmes dans les yeux, et lui demander, au nom du Seigneur, pardon et absolution pour leurs erreurs. C'est qu'à la lumière de sa science et de son éloquence, ils avaient vu clair dans les ténèbres de leur âme ; ils comprenaient maintenant l'énormité de leur faute, et si pour tous le repentir n'était pas encore venu, du moins une crainte salutaire du courroux de Dieu préparait les voies.

Ce grand succès des prédications d'Antoine est con-

firmé, non-seulement par les témoignages du temps, mais encore par les nombreuses fondations religieuses qu'il commença ou acheva dans le midi de la France. C'est grâce à lui que de nombreux couvents de Frères Mineurs purent s'établir et se maintenir au centre même d'un pays hérétique.

D'ailleurs, il ne s'épargnait pas la fatigue. Sa messe dite, il confessait jusqu'à l'heure de son sermon ; après le sermon, il revenait au confessionnal, et y demeurait jusqu'au soir. Ses journées se passaient à prêcher, à catéchiser, à donner de sages conseils, à absoudre ; et tout entier à ces œuvres de charité et d'amour, il oubliait le boire et le manger. Souvent il fit son premier repas à la nuit tombante. La nuit, au lieu de prendre le repos qui lui eût été si nécessaire, il s'adonnait à l'étude et à la méditation ; il préparait ses sermons, composait des ouvrages sur les psaumes, qui sont restés, parmi les meilleurs, les plus savants et les plus pieux commentaires des livres saints ; et son biographe ne craint pas d'affirmer que sa vie, hélas ! trop courte, a été plus remplie que celle de bien des vieillards.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Miracles du Père Antoine. — A Montpellier il est à la fois dans l'église du couvent, où il chante l'*Alleluia,* et dans l'église paroissiale, où il prêche. — Miracle de Bourges. — Il sauve miraculeusement l'enfant d'une pieuse femme. — Une autre entend un sermon qu'il prononce à plusieurs milles de distance. — Miracle du chapitre d'Arles. — Apparition de saint François. — Miracle de Limoges. — Miracle de Solignac, etc., etc.

On peut dire de ce grand prédicateur du moyen âge ce que l'évangéliste saint Luc a dit des Apôtres : « Ils prê- » chaient, et le Seigneur confirmait leurs paroles par

« d'éclatants prodiges ». La vie d'Antoine a été en effet comme une suite non interrompue de miracles. Ses biographes les ont notés avec soin, et l'Eglise en a approuvé et reconnu un grand nombre. Nous en citerons seulement quelques-uns des plus saillants et des plus remarquables.

A Montpellier, où il exerçait la fonction de lecteur, il prêchait, un jour de grande fête, en présence de tout le clergé et d'une foule de peuple. Tout à coup il se souvint qu'il avait été désigné pour chanter l'*Alleluia* qui précède l'Evangile. Il s'interrompt aussitôt, se couvre la tête de son capuchon, et penché sur le bord de la chaire, ses lèvres remuent comme prononçant des paroles qu'on n'entend pas dans l'église : on les entendait ailleurs ; il y a plus, son corps même, que ses auditeurs croyaient encore apercevoir, était aussi ailleurs : dans son couvent, où il chantait l'*Alleluia* au milieu du chœur. Quelques moments après, il relevait la tête, rejetait en arrière son capuchon, et reprenait son sermon à l'endroit où il l'avait laissé.

Ce miracle, constaté par une foule de témoignages irrécusables, se renouvela une autre fois à Limoges, dans des circonstances analogues.

Il prêchait une station à Bourges, et une si grande multitude de peuple se pressait à ses sermons que les églises de la ville eussent été incapables de la contenir ; on résolut de se réunir en plein air, au pied d'une petite éminence. Tout à coup les éclairs brillent, le tonnerre gronde, des nuages noirs s'étendent sur l'azur du ciel qu'ils obscurcissent et cachent bientôt tout entier. La foule effrayée voulait fuir et chercher un abri ; Antoine

la tranquillisa : « Demeurez en paix », dit-il aux assistants, « pas une goutte de pluie ne vous atteindra ». Et il continua à parler, comme s'il eût été en chaire dans une cathédrale. L'orage s'abattit avec furie autour de la pieuse assemblée, mais laissa intacte la place qu'elle occupait.

Une pieuse femme, à la nouvelle que saint Antoine venait prêcher dans son village, devint presque folle de joie, et dans son empressement d'arriver à temps pour l'entendre, au lieu de coucher son enfant dans son petit berceau, elle le déposa, sans y prendre garde, dans une chaudière pleine d'eau bouillante. Le sermon terminé, elle fut fort étonnée de voir quelques personnes du voisinage lui demander où était son enfant. Pressentant un malheur, elle courut à la maison : le berceau était vide, mais quel ne fut pas son étonnement en voyant le pauvre petit être jouer en souriant dans l'eau de la chaudière, et lui tendre les bras. Elle tomba à genoux et rendit grâces à Dieu, qui, sans doute en faveur du pieux Antoiné, l'avait si miraculeusement sauvé.

Une autre femme, remplie aussi de dévotion, désirait vivement entendre un sermon que le saint devait faire hors de la ville ; mais son mari lui défendit d'accompagner la foule et de sortir de la maison. Tout attristée de ce refut, elle monta dans sa chambre, et ouvrant une fenêtre qui regardait du côté de l'éminence où prêchait Antoine, elle s'efforça du moins de voir un peu ce qui s'y passait. Alors, par un prodige manifeste, elle entendit la voix du saint prédicateur aussi distinctement que si elle se fût trouvée auprès de lui. Son mari lui demanda pourquoi elle demeurait si longtemps à cette fenêtre, et sur sa réponse qu'elle écoutait le sermon du Père, il se

mit à rire ; mais cependant, curieux de se rendre compte de la chose par lui-même, il s'approcha de la fenêtre et, à son grand étonnement, entendit comme sa femme les paroles d'Antoine. La chronique ajoute que ce seul fait décida de sa conversion, et que dans la suite, au lieu de contrarier son épouse dans ses exercices de piété, il voulut assister avec elle à tous les sermons du missionnaire franciscain.

En 1226, Antoine reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre à Arles, où se tenait alors le chapitre général de la province. Les religieux et les prêtres de la ville le reçurent avec le respect que méritaient ses vertus, ses travaux apostoliques et les merveilles que Dieu opérait par son entremise, et il fut choisi à l'unanimité pour adresser aux Pères assemblés les exhortations d'usage. Ce fut pour le Seigneur une nouvelle occasion de manifester par un éclatant prodige la sainteté de son serviteur. Comme Antoine prêchait le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, sur la passion du Christ, au moment même où il prononçait ces mots : « Jésus de « Nazareth, roi des Juifs », un vénérable religieux, nommé Monald, aperçut tout à coup, au-dessus de la porte du chapitre, saint François d'Assise enveloppé dans un tourbillon de lumière, et bénissant ses enfants. On n'espérait plus revoir le glorieux fondateur de l'Ordre, que l'on savait être en ce moment retenu à Assise par une cruelle maladie, et les bons Pères ne manquèrent pas de faire honneur de cette précieuse visite au bienheureux Antoine.

Saint Bonaventure (1) raconte ainsi cette merveille :

(1) Guyard, *Saint Antoine de Padoue*, pag. 191.

« Quoique saint François ne pût pas assister en personne « aux chapitres des provinces, il est vrai de dire « néanmoins que les règlements qu'il avait prescrits pour « ces assemblées, les prières ferventes qu'il adressait au « ciel pour leur succès, et la bénédiction qu'il leur « envoyait, le rendaient pour ainsi dire présent partout. « Quelquefois même, Dieu, par un effet de sa toute-puis- « sance, l'amenait miraculeusement au milieu de ses « enfants. C'est ce qui eut lieu à Arles. Pendant que « l'excellent prédicateur Antoine, ce brillant confesseur « du Christ, parlait aux Pères sur la passion du Sauveur « et sur l'inscription de sa croix, ainsi conçue : « Jésus de « Nazareth, roi des Juifs », un des religieux, nommé « Monald, d'une vertu éprouvée, se sentit poussé par « l'inspiration divine, à regarder vers la porte capi- « tulaire. Il vit alors le bienheureux François élevé en « l'air, les bras étendus en croix et bénissant l'assemblée... « Il faut donc croire », ajoute saint Bonaventure, « que le « Seigneur, qui par sa vertu et sa puissance conduisit « saint Ambroise aux obsèques du glorieux pontife « saint Martin, voulut aussi que les vérités annoncées « par Antoine, son prédicateur, et spécialement celles « qui regardaient la passion de Jésus-Christ, reçussent « une nouvelle approbation de la présence de son servi- « teur François, qui savait si bien porter la croix et la « prêcher aux autres (1) ».

Après la tenue du chapitre d'Arles, Antoine fut nommé gardien du couvent de Limoges. Là il apprit qu'un jeune novice, qui avait étudié à l'Université de Montpellier, et sur lequel on avait fondé les plus grandes espérances,

(1) *Vita S. P. Francisci*, c. IV.

pris d'un découragement subit, voulait rentrer dans le monde. Le saint homme le fit venir auprès de lui, l'embrassa avec effusion, et lui soufflant sur la figure, lui dit : « Mon fils, recevez le Saint-Esprit ». A ces mots, le novice tombe à terre, comme frappé de la foudre ; on s'empresse autour de lui, on le relève pâle et tremblant ; et tout à coup il se met à raconter qu'il vient d'être transporté dans les célestes royaumes, qu'il s'est mêlé aux chœurs des Anges, et qu'il a vu des merveilles infinies. Il eût parlé davantage, mais saint Antoine l'arrêta : « Mon fils », lui dit-il, « vous écrirez, pour la « plus grande gloire de Dieu, ce que vous voulez nous « raconter ». Depuis ce jour, le novice cessa d'être tourmenté par l'esprit malin, et il est devenu l'un des plus vénérables religieux de l'Ordre.

Une pieuse femme, qui faisait les commissions des Frères Mineurs, rentra un jour assez tard à la maison. Son mari, homme grossier et mal élevé, la reçut avec des outrages et des coups, et la traita si cruellement qu'elle en perdit connaissance ; le misérable en profita pour lui couper ses cheveux, qu'elle avait très-beaux et auxquels elle tenait beaucoup. Le lendemain, Antoine, miraculeusement averti par le Seigneur, vint voir la pauvre femme, qui pleurait et regrettait la perte de sa chevelure ; il la consola, l'exhorta à la résignation et lui promit d'intercéder pour elle auprès de Dieu. En effet, rentré au couvent, il fit assembler les frères à la chapelle, et se mit en prières avec eux. Au même instant les cheveux de la malade renaissaient plus beaux et plus longs que jamais.

Antoine venait de fonder le couvent de Brives, et les religieux y affluant de tous côtés, il arriva un jour que

les vivres manquèrent et qu'il fallut recourir à la charité publique. Le saint envoya prier une bonne dame du voisinage de lui donner pour ses frères quelques oignons de son jardin. Il pleuvait à torrents, et le jardin était assez éloigné de la maison. Néanmoins elle donna ordre à sa domestique d'aller chercher les légumes et de les porter au couvent. La servante obéit, et, au grand étonnement de sa maîtresse, revint à la maison sans avoir une goutte de pluie sur ses vêtements ; cependant l'eau n'avait pas cessé de tomber, et il avait fallu plus d'une demi-heure de course pour aller au couvent et en revenir.

Une autre fois, c'est à l'abbaye de Solignac qu'Antoine accomplit un miracle non moins étonnant. Un religieux, sans cesse tourmenté par le démon, avait versé ses chagrins dans le cœur du saint homme, et l'avait prié d'intercéder pour lui auprès de Dieu. Antoine ôte son manteau, le jette sur les épaules du religieux, et aussitôt, à ce seul contact, le démon de l'impureté, qui s'était établi dans son âme, s'enfuit à tout jamais ; et ce que n'avaient pu ni les jeûnes, ni les macérations, la toute-puissante intervention du saint apôtre l'avait accompli en un instant.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Hérétiques convertis par les sermons et les miracles de saint Antoine. — Miracle de la mule à Toulouse, et conversions qui le suivent. — Miracle des poissons à Rimini, et conversions. — Vaines tentatives des hérétiques pour se débarrasser d'Antoine. — Efficace intervention du saint auprès du tyran Eccelin. — Il l'arrête dans ses débordements.

Entre les titres innombrables du saint apôtre à la vénération des fidèles, il faut placer au premier rang le zèle qu'il montra toujours pour la purification des âmes

et les nombreuses conversions qu'il provoqua. Où l'éloquence de la parole ne suffisait pas, il affirmait la vérité de la religion par des miracles ; et c'est ainsi qu'il a fait rentrer dans le giron de l'Eglise une foule de huguenots hérétiques. Les docteurs du calvinisme n'osaient pas paraître devant cet homme, en qui se réalisait de nouveau cette promesse que le Christ avait donnée à ses Apôtres : « Je mettrai en vous une sagesse et une puissance telles, « que vos ennemis ne pourront rien contre vous ».

L'histoire a conservé le souvenir d'un prodige éclatant que le saint accomplit à Toulouse, et que l'on désigne ordinairement sous le nom de miracle de la mule. Un hérétique, nommé Guiald, assez influent dans la ville et d'un caractère très-obstiné, osa un jour discuter avec notre grand saint sur un des points les plus importants de la religion. Il connaissait d'ailleurs parfaitement la Bible, parlait l'hébreu, et, fort de sa science, prétendait triompher du Père. Mais, bientôt battu dans la discussion en présence d'un grand nombre d'albigeois et de catholiques, il essaya de se tirer d'affaire par un subterfuge : « Laissons les discours », dit-il, « et venons aux faits ; je « possède une mule, je vais pendant trois jours la priver « de nourriture. Dans trois jours, soyez ici avec une « hostie consacrée ; moi, de mon côté, j'amènerai ma « mule et je lui offrirai à manger. Si, dédaignant le foin « que je lui présenterai, elle se tourne vers vous, je re« connaîtrai la supériorité de votre religion et je me « convertirai ». Le saint accepta la proposition. Au jour convenu, qui se trouvait être un jour de marché, Antoine, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe et prié Dieu avec ferveur, accourut au rendez-vous, l'ostensoir

sacré à la main. La mule arrivait, conduite par l'hérétique, qui avait eu soin de la faire suivre par la nourriture qu'elle préférait. Le visage inspiré, Antoine marche au devant d'elle, entouré de chrétiens chantant des hymnes et des prières : « Au nom de ton Créateur que je « porte dans mes mains », lui dit-il, « je t'ordonne de « l'adorer avec humilité, afin que les hérétiques voient « avec confusion que les animaux eux-mêmes sont for« cés de reconnaître la divinité de celui que le prêtre « immole tous les jours sur l'autel ». Aussitôt la mule, quittant son conducteur, se prosterne à terre, et, plaçant sa tête sur les pieds d'Antoine, reste immobile dans cette position. Décrire la rage et la confusion des huguenots, aussi bien que la joie des catholiques, est impossible. Un immense concert d'actions de grâces s'élève vers le ciel ; Guiald, fidèle à sa parole, reconnaît la religion du saint thaumaturge et provoque la conversion de toute sa famille et d'un grand nombre d'hérétiques. Il fit même, par la suite, construire, à l'endroit où avait eu lieu le miracle, une belle église qui fut placée sous l'invocation de l'apôtre saint Pierre. L'un de ses neveux éleva aussi une chapelle, où une inscription gravée sur la façade rappelait le miracle de la mule (1).

(1) Voici l'inscription, telle que la rapporte Pierre Rosset, de Paris :

. . . . Sacris tandem se fontibus ipsum
Et natos jubet, et pariter cum conjuge natos
Lustrari, totamque domum servire Tonanti.
Sumptibus immensis Petro sublimia templa
Condidit, æthereas tangunt quæ vertice nubes.
Non procul hinc, templum exiguum posuere nepotes,
Et celso statuere loco spirantia signa.
In foribus stat equus, supplex ante ora dicati
Corporis, effigies cultus monumenta verendi
Illi spreta fero calathis portatur avena.

Ce qui veut dire : « Enfin il se fait baptiser et, avec lui, sa femme, ses fils et se

Un miracle non moins éclatant, que le saint accomplit à Rimini, décida aussi de la conversion d'un grand nombre d'hérétiques. Comme les yeux des ennemis de la foi se fermaient obstinément à la lumière, malgré les sermons les plus éloquents, les raisonnements les plus serrés et les preuves les plus convaincantes, Antoine déclara du haut de la chair que ceux qui voudraient l'accompagner jusqu'à l'embouchure du fleuve verraient des choses merveilleuses. Quand on fut arrivé sur les bords de la Marecchia, Antoine, élevant la voix, promena ses regards sur l'étendue des eaux et s'écria :

« Poissons de la mer et du fleuve, écoutez ; puisque les « hommes ne veulent pas entendre la parole de Dieu, « c'est à vous que je vais l'annoncer ». Aussitôt, des profondeurs du fleuve, des abîmes de la mer, les petits mêlés aux gros, une multitude de poissons s'approchent du rivage. Ils arrivaient de tous les côtés, par troupes innombrables, serrés les uns contre les autres, la tête hors de l'eau, les yeux tournés vers le prédicateur, qui leur parla ainsi : « Quelles actions de grâces, ô poissons, ne devez- « vous pas rendre à Celui qui vous a donné pour de- « meure cette immense étendue d'eau ! C'est à lui que « vous devez ces profondes retraites où vous vous réfu- « giez pendant la tempête ; c'est lui qui, à l'époque du « déluge universel, lorsque tous les hommes et tous les « animaux qui n'étaient pas dans l'arche périrent, vous « a conservé l'existence. Vous avez sauvé le saint pro-

« filles; il veut que toute sa maison reconnaisse le Très-Haut. Puis il construit à « grands frais et consacre à saint Pierre une église splendide, dont les tours se per- « dent dans les nues. Tout près, ses neveux font bâtir une chapelle et y placent, « dans un endroit élevé, des sculptures vivantes. Une mule est prosternée, suppliante, « devant l'hostie consacrée..., elle dédaigne l'avoine qu'on lui offre dans une corbeille ».
(*Annales Minorum*, an. 1225, num. 15.)

« phète Jonas, vous avez fourni à saint Pierre et à Notre-« Seigneur Jésus-Christ de quoi payer le cens ; enfin vous « avez servi de nourriture au Roi des rois. Louez donc et « bénissez le Seigneur qui vous a favorisés entre toutes les « créatures ».

A ces mots, les poissons s'agitent, battent de la queue, ouvrent la bouche, et témoignent par mille signes qu'ils veulent rendre hommage au Très-Haut et lui payer le tribut de leurs muettes louanges. Les assistants ne pouvaient contenir leur admiration et leur étonnement : « Louons Dieu, mes frères », s'écria Antoine, en se tournant vers les assistants, « louons Celui que des poissons « révèrent plus que ne font les hommes créés à sa divine « ressemblance ». Les hérétiques étaient confondus ; ils se jettent en foule aux pieds du saint homme et ne consèntent à quitter la place qu'après avoir reçu de lui l'absolution de leurs péchés. Tous ceux qui assistèrent à ce miracle rentrèrent ce jour-là même dans le sein de l'Eglise. Le souvenir de ce prodige s'est perpétué en Italie et même en France, et le Père Papebroeck nous dit qu'il a vu de ses yeux, le 26 novembre 1660, une antique chapelle élevée sur le lieu même où il s'accomplit. Des peintres célèbres l'ont représenté sur la toile.

Le saint Père, après cette éclatante manifestation de la toute-puissance de Dieu, demeura encore quelques jours à Rimini, pour affermir dans la foi les nouveaux convertis, et les instruire des principaux dogmes de la religion.

Les hérétiques n'eurent jamais d'ennemi plus intrépide et plus redoutable, plus habile à profiter de leurs fautes, plus capable de dévoiler leurs fourberies et leurs men-

songes. Aussi essayèrent-ils souvent de ternir sa renommée par la calomnie, ou même de se débarrasser de lui par l'assassinat. Un jour, ils versèrent du poison dans l'eau qu'il devait boire et dans la soupe qu'il devait manger. Antoine en fut averti par le Seigneur : « N'avez-vous « pas honte », leur dit-il, « de recourir à ces misérables « moyens, et croyez-vous que l'éternelle vigueur de la « religion catholique doive s'affaiblir, si je meure ? » Les empoisonneurs, qui savaient qu'il ne pouvait pas y avoir de traître parmi eux, étaient confondus : « Mangez et buvez », répondirent-ils, puisqu'il est dit dans l'Evangile : « Vous « pouvez boire sans danger des breuvages mortels ; et si le « poison ne produit sur vous aucun effet, nous sommes « prêts à reconnaître que votre religion est la véritable ». Antoine fit un signe de croix, mangea et but : « Ce n'est « pas, Seigneur », s'écria-t-il, « ce n'est pas pour vous « braver que j'absorbe ce poison, c'est pour donner à « votre gloire une nouvelle occasion de se manifester ». Il n'éprouva pas la moindre douleur, et les hérétiques qui avaient voulu le faire mourir rentrèrent dans le giron de l'Eglise catholique.

Partout où passait le saint, les mêmes prodiges l'accompagnaient, et non-seulement les hérétiques, mais aussi les pécheurs, le redoutaient comme la foudre ; on l'appelait « l'effroi des tyrans ». Et vraiment, jamais titre ne fut mieux mérité. Lorsque l'Italie entière tremblait au seul nom du féroce Eccelin, et que, maître déjà de Vicence, de Brescia, de Castel-Fonte, cet homme cruel menaçait d'envahir toute la contrée, quand les habitants de Padoue, effrayés, croyaient déjà voir à leurs portes les gibets et les échafauds, Antoine, se dévouant pour ses

concitoyens, annonça qu'il allait trouver le tyran. Il part, arrive à Vérone, se présente dans le palais où le misérable, entouré de bandits comme lui, était assis sur un trône de soie et de velours. Il marche droit à Eccelin, et sans s'effrayer de tout cet appareil, il s'écrie : « Tyran cruel, « chien enragé, que la colère du ciel s'appesantisse sur « ta tête ! jusques à quand verseras-tu ainsi à torrents le « sang des chrétiens? Songe, songe au jour du juge« ment; il s'approche, et la peine sera terrible ». Eccelin tremblait de la tête aux pieds, et il était si pâle, qu'il ne paraissait plus avoir une goutte de sang dans les veines : « J'ai vu sortir des yeux de ce moine », disait-il à ses soldats, « des éclairs si menaçants, que j'ai craint « un moment d'être sur-le-champ précipité dans l'enfer ». Il se confessa, demanda humblement pardon de ses crimes, promit de s'amender, et témoigna durant toute sa vie une grande vénération pour l'homme de Dieu.

Malheureusement il ne tint ses promesses qu'à moitié, et le saint religieux, défenseur intrépide des chrétiens et des Italiens, ne cessait de fulminer contre lui les discours les plus éloquents. Eccelin voulut l'éprouver : il lui envoya par quelques-uns de ses officiers un présent considérable, avec ordre de le tuer, s'il l'acceptait; mais de respecter sa vie, s'il le refusait. Les messagers du tyran abordent très-humblement Antoine et lui disent : « Votre « fils Eccelin vous prie en grâce d'accepter ce cadeau, « et vous demande aussi d'intercéder pour lui auprès de « Dieu ». Antoine refusa avec indignation : « C'est le « fruit du meurtre, du pillage et des rapines que vous « portez dans vos mains; je vois encore du sang sur cet « or; sortez de chez moi, maudits, et ne souillez

« pas plus longtemps ma maison de votre présence ».

Ils s'en retournèrent tout confus et racontèrent à Eccelin les résultats de leur mission : « C'est vraiment « un homme de Dieu et un saint », dit-il ; « qu'il prêche « contre nous comme il voudra, nous le laisserons en « paix ». Et tant qu'Antoine vécut, la frayeur et le respect que lui inspirait le grand thaumatuge l'arrêtèrent dans ses débordements.

Plus tard, après la mort d'Antoine, sa toute-puissante intercession délivra Padoue de la tyrannie sanglante du tyran, et donna la victoire à l'armée du pape et des républiques italiennes.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Admirable harmonie des vertus d'Antoine. — Il possède l'esprit des prophètes. — Sa prédiction au notaire du Puy, et comment elle se vérifie. — Prédiction concernant le glorieux martyr Philippe. — Dévotion d'Antoine envers la très-sainte Vierge. — Elle lui apparaît le jour de l'Assomption. — Elle lui apparaît de nouveau à Padoue et le sauve des étreintes du démon.

On ne sait où s'arrêter dans cette longue suite de prodiges ; il faudrait, pour être complet, prendre la vie du saint jour par jour, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Tout ce qu'il y avait au monde de plus grand et de plus admiré des hommes, tout ce que Dieu entassa jamais de faveurs sur la tête de ses plus chers enfants, zèle et foi des Apôtres, patience des martyrs, sagesse des docteurs, éloquence des Pères de l'Eglise, courage des confesseurs, pureté des vierges, piété des Anges, il a tout rassemblé en lui dans une magnifique harmonie. Ajoutez à cela les miracles les plus étonnants, les prodiges les plus éclatants accomplis en présence de milliers

de spectateurs, les hérétiques confondus et convertis, les pécheurs effrayés et repentants, les tyrans domptés ou contenus, les démons expulsés, des extases merveilleuses, des visions sublimes, des entretiens de tous les instants avec les puissances du ciel, la vie éternelle devinée et connue par avance, voilà quel fut Antoine, voilà ses titres à l'admiration et au respect des siècles.

Il connut les secrets des cœurs, et sut lire dans l'avenir comme dans un livre ouvert. Il y avait au Puy, en France, un notaire mondain et déréglé, athée déclaré, ne songeant qu'à satisfaire ses passions, et se souciant fort peu d'ailleurs de ce qu'on pensait de lui. On lui témoignait en général fort peu d'estime; Antoine seul ne passait jamais auprès de lui sans le saluer, et même sans se jeter à ses pieds. Ces marques de respect qu'il savait ne pas mériter, et qu'il considérait comme une dérision, contrariaient vivement le notaire débauché, qui faisait tout son possible pour éviter la rencontre d'Antoine. Mais, en dépit de ses précautions, il se trouva de nouveau en sa présence, et, à la vue du bienheureux se prosternant devant lui selon sa coutume, il entra dans une violente colère et lui demanda, avec des menaces et des injures, ce que signifiait cette façon d'agir : « J'ai « souvent prié Dieu », répondit Antoine, « de m'accorder « la faveur de mourir martyr, et je sais que je n'obtiendrai « pas cette grâce. Mais le Seigneur vous la réserve : il « vous sera donné de verser votre sang pour la foi, et « voilà pourquoi je me jette à vos pieds, et pourquoi je « vous demande de penser à moi quand vous serez entré « dans l'éternel royaume ». Le notaire se mit à rire en entendant cette prédiction, et continua son chemin.

Quelque temps après l'évêque du Puy partit pour Jérusalem, et le notaire, entraîné par cet exemple, distribua ses biens aux pauvres et accompagna le prélat. Arrivé en Orient, il se sentit tout à coup animé de l'ardeur des Apôtres, et se mit à proclamer bien haut la vérité de la religion chrétienne; il déclara que Jésus-Christ était le seul vrai Dieu et que Mahomet n'était qu'un imposteur et un faux prophète. Les Maures, furieux, se saisirent de lui et le firent périr dans les supplices. La prophétie d'Antoine était réalisée.

Dans cette même ville du Puy, une femme pieuse, sur le point d'accoucher, vint se recommander aux prières du saint. Antoine se souvint d'elle dans ses oraisons, et, quelques jours plus tard, il lui déclara qu'elle mettrait au monde un fils dont la vie vertueuse ferait la gloire de sa famille et de l'Ordre Séraphique; que cet enfant, après avoir passé plusieurs années dans le sacerdoce, terminerait par le martyre une sainte existence. Tous ces événements se réalisèrent de point en point : la pieuse dame accoucha d'un garçon nommé Philippe; il entra dans un couvent de Saint-François, et vers la fin de sa vie fut envoyé par ses supérieurs en Palestine, où les Turcs le firent périr dans les supplices.

Dès sa jeunesse, et même dès sa plus tendre enfance, Antoine avait toujours témoigné pour la Mère de Dieu la plus grande dévotion et le plus parfait amour. C'est en présence de la Vierge immaculée qu'il avait fait vœu de chasteté, et jamais la toute-puissante Reine des Anges ne l'abandonna dans ses besoins. Antoine célébrait surtout avec respect les fêtes de l'Immaculée-Conception et de l'Assomption de Marie. Il fut récompensé de cette piété à

la Mère de Dieu par de célestes apparitions. Un jour qu'il venait de lire le martyrologe d'Usuard, où l'on parle de l'Assomption en corps de la Vierge comme d'une chose douteuse, Antoine, le cœur gonflé de tristesse et révolté de cette téméraire assertion, se mit à genoux dans sa cellule et demanda à Dieu de pardonner aux hommes qui avaient osé émettre de semblables opinions. Tout à coup une lumière éblouissante emplit la chambre du bienheureux, et il voit apparaître la Reine des Anges, entourée de son cortége éternel des séraphins et des chérubins. En même temps il entendait une voix qui disait : « Mon fils, assurez-vous que je suis véritablement « montée au ciel en corps et en âme, et n'hésitez pas à « publier partout cette vérité ». Quelques écrivains prétendent que cette apparition de la Vierge à saint Antoine eut lieu une nuit qu'il ne voulait pas assister aux matines de saint Jérôme, où étaient émis les mêmes doutes sur l'Assomption de Marie.

Une autre fois, c'est à Padoue que la Reine des Anges apparaît à Antoine et le sauve d'un péril imminent. Le démon, furieux d'être toujours vaincu dans les luttes qu'il tentait contre le glorieux serviteur de Dieu, le saisit à la gorge et le serre si violemment, qu'Antoine va mourir si un secours surnaturel ne le délivre. Il songe à Marie, et au plus fort de l'étreinte, il râle plutôt qu'il ne dit ces paroles de l'hymne : *O gloriosa Domina, excelsa super sidera :* « O glorieuse Reine, plus élevée que les « astres ». Aussitôt le démon lâche prise et s'enfuit, et Antoine, ouvrant les yeux, aperçoit la sainte Vierge toute resplendissante de lumière, debout au milieu de sa cellule.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Services rendus par Antoine à l'Ordre Séraphique. — Fondation de nouveaux couvents. — Il assiste au grand conseil général de l'an 1227. — De la part qui lui revient dans les lettres pontificales écrites à cette occasion. — Quelques passages de ces lettres. — Retour d'Antoine à Padoue. — Il prêche la station quadragésimale de 1231.

Nous ne pouvons passer sous silence les immenses services qu'il a rendus à l'Ordre dont il faisait partie. En France, en Italie, il a fondé un nombre incalculable de couvents, ou rehaussé l'éclat de ceux qui existaient avant lui. Sa seule présence dans un monastère y attirait aussitôt une foule de novices, et quand on l'avait entendu parler des charmes de la vie religieuse, on se sentait irrésistiblement entraîné à consacrer à Dieu le reste de ses jours.

En 1227, il fut envoyé à Rome par le provincial de Sicile, pour assister au grand conseil général, où l'on devait proposer au pape Grégoire IX quelques doutes sur les dispositions primitives de la règle de l'Ordre. Antoine y prêcha à plusieurs reprises, et comme on connaissait sa science profonde de la théologie mystique, on regardait toutes ses paroles comme des oracles. Le souverain Pontife voulut discuter spécialement avec lui les doutes qui étaient soumis à sa décision par l'assemblée, et il est probable que les lettres apostoliques qu'il adressa, en cette occasion, aux Frères Mineurs, sont en partie l'œuvre d'Antoine.

Nous ne pouvons résister au désir de citer ici, d'après M. Guyard, certains passages de ces lettres, qui respirent une si grande piété et qui contiennent des décisions si nettes et si sages :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à « nos chers fils le général, les ministres provinciaux, les « gardiens et les autres frères de l'Ordre des Mineurs, « salut et bénédiction apostolique.

« Dans votre ardent désir de vous éloigner de plus en « plus du siècle, vous avez pris les ailes de la colombe, « et vous vous êtes envolés dans la retraite de la contem- « plation. De là vous prévoyez mieux les embûches du « démon,... et l'esprit de Dieu vous fait souvent découvrir « ce qui demeure caché aux regards des simples fidèles. « C'est ce qui explique les doutes qui viennent parfois « vous assiéger,... et voilà pourquoi vous recourez à nous « pour être éclairés, pour apprendre si vous êtes tenus, « ainsi que tous vos frères, d'observer le testament de « votre fondateur.

« Nous reconnaissons hautement les excellents sen- « timents qui animaient le confesseur de Jésus-Christ, « votre fondateur, lorsqu'il écrivait ses dernières volontés, « et nous voyons avec joie que votre vif désir serait de « pouvoir vous y conformer. Néanmoins, considérant le « péril des âmes et les difficultés que vous rencontreriez « dans l'accomplissement de ces préceptes, nous déclarons, « pour lever tout doute de vos esprits, que vous n'êtes « pas tenus d'observer le testament dont il s'agit ; parce « qu'il a été fait sans l'approbation des frères, et surtout « des ministres, et qu'en outre le bienheureux François « ne pouvait lier ainsi tous ses successeurs.

« D'après le rapport de vos délégués, quelques-uns de « vos frères doutent s'ils sont tenus aux conseils évangé- « liques aussi bien qu'aux préceptes, soit d'après ces « paroles qu'on lit au commencement de votre règle :

« La règle de vie des Frères Mineurs consiste à observer « l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en vivant « dans l'obéissance, la pauvreté et la charité »; soit d'après « ces mots qui se trouvent à la fin de la règle : « Observons, « comme nous l'avons fortement promis, la pauvreté, « l'humilité et le saint Evangile de Notre-Seigneur « Jésus-Christ »...

« Nous répondons en peu de mots que vous n'êtes pas « tenus, en vertu de la règle, à d'autres conseils évangé- « liques qu'à ceux que vous avez solennellement promis « de suivre, en vous offrant à Dieu en holocauste et « en jurant de mépriser toutes les vanités de ce monde ».

Sur la question de savoir si les Frères Mineurs pourront posséder soit par eux-mêmes, soit par les autres, aucune somme d'argent, le pape répond :

« Nous croyons devoir donner la décision suivante : Si « les frères veulent se procurer un objet nécessaire, ou « payer le prix de ce qu'ils auront acheté, ils pourront se « servir à cette fin ou d'un employé du vendeur, ou « d'une autre personne qui se rendra auprès de ceux « qui veulent leur faire aumône ; à moins que ces « derniers ne préfèrent eux-mêmes apporter leur offrande, « ou l'envoyer par des commissionnaires de leur choix. « Celui qui est ainsi député par les frères n'est point, à « proprement parler, leur messager, mais bien plutôt celui « du fidèle au nom duquel il acquitte une dette, ou du « négociant qui perçoit l'argent... »

Et plus loin :

« Les Mineurs ne doivent avoir aucune propriété, ni « commune, ni privée ; ils ont tout simplement l'usage des « ustensiles, des livres et des autres objets autorisés par

« la constitution, et ils ne peuvent s'en servir que de la « manière réglée par le général ou les provinciaux ».

Les lettres régissent ensuite les mesures à prendre pour le choix des prédicateurs, pour la réception de nouveaux frères ou l'exclusion de religieux indignes, pour l'élection du ministre général, enfin pour les rapports des frères avec les couvents de religieuses. Voici comment Grégoire IX résout cette dernière question :

« Les Mineurs n'entreront jamais dans les monastères « de religieuses, et par le mot de monastère, il faut « entendre le cloître et les appartements intérieurs. « Ainsi les frères peuvent, quand ils sont envoyés pour « la prédication ou pour recueillir des aumônes, entrer « dans celles des dépendances du couvent qui sont « ouvertes au public. Mais il faut toujours en excepter « les habitations qui appartiennent aux *sœurs recluses*, « et dans lesquelles personne ne peut s'introduire, sans « une permission toute spéciale du Saint-Siége apostolique.

« Donné à Anagni, le 4 des calendes d'octobre, et la « quatrième année de notre pontificat (1) ».

Tel est en résumé cet important document, à la rédaction duquel il est probable que saint Antoine prit la plus grande part, et qui lui fait honneur aussi bien qu'à Grégoire IX.

Le souverain Pontife, de plus en plus émerveillé du savoir et de la prudence d'Antoine, aurait voulu le conserver toujours auprès de sa personne. Il l'engagea fort à demeurer à Rome ; mais le saint homme refusa, et demanda au contraire à Grégoire IX la permission de se

(1) Voir le livre de M. l'abbé Guyard, page 325-331.

retirer sur le mont Alverne. Le bienheureux y passa quelques mois dans la solitude, jouissant de la vue directe de Dieu, constamment plongé dans de sublimes extases. Il n'en sortait guère que pour aller prêcher, les dimanches et les jours de fête, dans les églises du voisinage.

Au commencement de l'année 1231, Antoine revint à Padoue, sur l'invitation du cardinal Rinaldi, protecteur de l'Ordre, qui devint pape dans la suite, sous le nom d'Alexandre IV. Quoique très-fatigué et d'une santé chancelante, il y reprit son cours de théologie, et s'appliqua, dans des leçons publiques, à combattre les erreurs des hérétiques appelés Cathares ou Catharins. En même temps, il écrivait ses sermons sur les saints et se préparait, par la méditation, à prêcher le carême de 1231.

Comme s'il eût senti venir la mort, il redoublait de zèle et faisait des prodiges d'activité. Cette station quadragésimale fut de beaucoup la plus féconde en conversions et en miracles. Elle commença le 5 février. Antoine prêchait tous les jours, et, malade et souffrant, il semblait puiser dans l'ardeur de sa foi et de sa charité des forces surnaturelles. On accourait à ses sermons de toutes les villes et de tous les villages des alentours à plusieurs lieues à la ronde; les routes étaient couvertes de pèlerins avides d'entendre cette voix éloquente, dont les accents remuaient le monde. Plus de trente mille personnes se pressaient autour de la chaire du thaumaturge: des évêques, des prélats, des religieux de tous les ordres, le clergé et la noblesse de Padoue, tenaient à honneur d'assister à ses sermons. On attendait dans le recueillement et le silence que le saint homme arrivât.

A son approche, pas un bruit, pas un frémissement, pas un souffle ; tous les yeux se fixaient avec une avide curiosité sur ce beau visage pâle et souffrant ; dès qu'il parlait , tous les esprits recevaient avec bonheur la semence céleste qu'il versait sur eux ; et quand il descendait de la chaire, si quelques hommes robustes ne l'eussent protégé contre les démonstrations de respect et d'admiration de la multitude , il eût infailliblement succombé sons le poids des transports de foi et d'amour.

Dire les résultats de cette dernière prédication est presque impossible ; les hérétiques convertis, les pécheurs les plus endurcis ramenés au bien , les femmes perdues faisant pénitence, les prisonniers délivrés, les pauvres secourus, les malades guéris, etc., etc., tels sont, en deux mots, les nouveaux titres que conquit Antoine à la vénération des hommes. Dans cette grande ville de Padoue, où s'était rassemblé un clergé si nombreux, il n'y avait pas assez de prêtres pour entendre les confessions des fidèles. Des miracles s'accomplissaient tous les jours ; ici Antoine guérit un pauvre enfant paralytique ; là c'est une dame noble de Padoue qui, en se rendant au sermon du Saint, tombe dans un fossé profond et bourbeux, et en sort sans accident, parce qu'elle s'est recommandée à Dieu par les mérites de l'Apôtre ; une autre fois, ce sont des voleurs, au nombre de vingt-deux, qui, au milieu d'un sermon, viennent se jeter aux pieds d'Antoine, en donnant toutes les marques d'une véritable contrition et en demandant pardon de leurs iniquités ; ou bien encore, c'est une femme aussi vertueuse que belle, mortellement frappée par son mari dans un accès d'injuste jalousie, et

que le saint rappelle à la vie en faisant sur elle le signe de la croix.

A la fin de cette station si longue, si féconde en prodiges, il semble qu'Antoine ait dû éprouver le besoin de prendre quelques semaines de repos; il continua, au contraire, à exercer son ministère dans les bourgs et les villages voisins de Padoue, et ne cessa son œuvre de charité que quand le temps des travaux champêtres fut venu. Alors seulement il songea à se préparer à paraître devant Dieu, car le temps de sa mort approchait.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Dernières semaines de la vie d'Antoine. — Il se retire à Campo san Pietro. — Sa chute et commencement de sa dernière maladie. — On le transporte à l'Arcella. — Sa sainte mort. — Douleur générale que cause cette nouvelle. — On se dispute l'honneur de conserver ses précieux restes. — Efforts de l'évêque pour calmer l'effervescence populaire. — Heureux apaisement. — Funérailles du bienheureux.

Campo san Pietro, ou Campietro, petit village situé à trois lieues de Padoue, et où se trouve un ermitage placé sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, est la retraite où le grand saint résolut de passer les derniers jours de sa vie. Il y fut reçu, au commencement de juin 1231, par un pieux gentilhomme, nommé Tiso, seigneur de Campietro, avec le respect qu'on eût témoigné à un ange et à un envoyé du ciel. Par les soins de Tiso, on construisit sur les troncs et les branches d'un vaste noyer trois cellules, l'une pour Antoine, les deux autres pour ses deux compagnons, frère Luc et frère Roger. Ce fut là la dernière habitation du thaumaturge. Enfermé jour et nuit dans son étroite cabane de planches, il repaissait son esprit et son cœur de célestes contemplations. Aucun bruit aux

alentours, partout la paix et le repos, quoique de nombreux pèlerins vinssent encore demander au saint des prières ou des conseils; le seigneur de Campietro obtenait parfois de lui quelques moments d'entretien, et il eut le bonheur insigne de recevoir de ses mains l'habit du Tiers Ordre.

Les forces d'Antoine s'affaiblirent tout à coup; un jour que, selon son habitude, il se rendait au petit couvent des Frères Mineurs de l'endroit, pour y prendre son frugal repas, il sentit subitement ses jambes lui manquer, et il lui fallut, pour arriver jusqu'au réfectoire, le secours de ses deux compagnons. Il essaya de se mettre à table, mais le mal s'aggrava: il perdit presque connaissance, et les religieux durent le transporter bien vite sur un de leurs pauvres lits. La vie s'en allait rapidement, des nuages semblaient s'amonceler devant les yeux d'Antoine, et il voyait les ténèbres de la mort s'épaissir autour de lui. Il s'en réjouissait, d'ailleurs, comme l'ouvrier qui a bien rempli sa journée et qui va recevoir la récompense méritée de ses peines et de ses fatigues, et sa figure témoignait une félicité indicible.

Après quelques minutes de repos, Antoine appela près de lui frère Roger, et le pria, s'il n'y voyait pas d'empêchement, de le faire transporter à Padoue. On envoya chercher un chariot, que l'on arrangea du mieux que l'on put, et on y plaça le saint, malgré les supplications des moines de Campietro, qui réclamaient l'honneur de le soigner.

Comme on approchait de Padoue, on rencontra un frère mineur chargé, par le gardien du couvent de la ville, de s'informer de l'état du malade. A la vue d'An-

toine si faible et si languissant, le religieux craignit que l'empressement et la douleur bruyante des habitants n'empirât encore la situation, et il conseilla à Antoine de s'arrêter chez les Frères qui desservaient le cloître des Clarisses, en dehors de la ville. Le thaumaturge consentit à tout ce qu'on voulut, et on le conduisit au monastère de l'Arcella.

Cependant l'affaiblissement faisait des progrès rapides, et l'auguste malade, se sentant défaillir, demanda le saint sacrement de l'Eucharistie. Frère Roger s'empressa de le lui administrer au milieu des pleurs de tous les religieux. Quelques instants après, Antoine entonna de sa voix mélodieuse l'hymne : *O gloriosa Domina,* qui exprimait si bien les sentiments de son âme envers la Reine des vierges ; puis, levant les yeux au ciel, il murmura : « Je vois mon Dieu, il m'appelle à lui ».

Quand on lui apporta les saintes huiles, il dit au prêtre : « Je possède cette onction au dedans de moi ; « mais quoiqu'il ne soit pas nécessaire que vous me « la fassiez extérieurement, je la recevrai avec plaisir « et elle sera utile à mon âme ». Et tandis qu'il la recevait en effet avec la foi la plus vive et les plus grandes marques de componction, il chantait avec ses frères les psaumes de la pénitence ; puis il garda un silence absolu pendant une demi-heure environ, et tout à coup, au milieu des sanglots des assistants, il remit son âme entre les mains de Dieu et s'endormit de l'éternel sommeil, le 13 juin 1231, un vendredi, un peu avant le coucher du soleil.

Antoine était alors âgé de trente-six ans ; il avait passé quinze années de sa vie chez ses parents, dix autres

parmi les Chanoines réguliers, et onze chez les Frères Mineurs. Aux yeux du monde, cette carrière peut paraître courte ; aux yeux de Dieu, elle était longue, parce qu'elle abondait en mérites, et l'on peut appliquer au saint ces paroles dictées par le Saint-Esprit : « Quand même le « juste serait enlevé par une mort prématurée, il entre- « rait néanmoins dans le lieu du repos. Ce qui rend la « vieillesse honorable, ce n'est pas la longueur de la vie « ni le nombre des années ; mais la prudence de l'homme « lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache « est une heureuse vieillesse. Comme le juste a plu au « Seigneur, il en a été aimé, et Dieu l'a ôté de la société « des pécheurs parmi lesquels il vivait. Ayant peu vécu, « il a rempli le cours d'une longue vie ; car son âme « était agréable au Très-Haut : c'est pourquoi elle a été « promptement tirée du milieu de l'iniquité ».

Les Frères Mineurs résolurent de garder secrète, aussi longtemps que possible, la mort du saint apôtre. Ils craignaient un trop grand concours de peuple et le tumulte qui pourrait en résulter. Mais Dieu s'était déjà chargé de répandre la triste nouvelle, et en moins d'une heure toute la ville de Padoue la connaissait. C'étaient les petits enfants qui, sans avoir été avertis par personne, se réunissaient par groupes et parcouraient les rues en criant : « Le saint Père est mort, le saint prédicateur est « mort, saint Antoine est mort ! » Cette nouvelle, publiée par ces bouches innocentes, bouleversa toute la ville et remplit de tristesse tous les habitants. Les bourgeois abandonnent leurs boutiques, les ouvriers leurs travaux ; on se précipite au milieu des rues, on se questionne, et une vague rumeur désigne le couvent de l'Arcella comme

le lieu où se trouve la dépouille mortelle du saint, hommes, femmes et enfants s'y précipitent. Des jeunes gens armés, du quartier appelé la *Tête-du-Pont*, y étaient déjà arrivés, afin de garder le corps du saint et d'empêcher tout enlèvement. C'était un tumulte effroyable : au milieu des pleurs et des sanglots, on se poussait, on se bousculait, pour voir encore une fois celui qui avait été le père spirituel de Padoue.

D'un autre côté, diverses maisons religieuses se disputaient déjà les précieuses reliques. Les Clarisses, dont Antoine avait été le directeur spirituel, demandaient aux magistrats de la ville, comme une juste compensation à leur douleur, la permission de le conserver dans leur couvent. Les religieux de Sainte-Marie réclamaient le corps comme leur propriété ; Antoine, disaient-ils, avait en mourant manifesté le désir d'être enseveli au couvent de Sainte-Marie, et c'était leur devoir d'exiger qu'on obéît à ses dernières volontés. En conséquence, ils se mirent en mesure d'emporter le cadavre ; mais les bourgeois, qui veillaient jour et nuit autour du couvent, ne les laissèrent pas approcher.

Il fallait en finir cependant : on s'en remit à la décision de l'évêque, et ce dernier, n'osant pas prendre seul une résolution aussi grave, assembla son conseil. Un certain nombre de chanoines opinèrent pour qu'on laissât le corps d'Antoine chez les Clarisses, mais la majorité était d'un avis contraire, et l'évêque, se rangeant du côté du plus grand nombre, pria instamment le gouverneur de la ville et les principaux habitants de permettre la translation du corps.

Les magistrats intervinrent, en effet, pour appuyer la

proposition de l'évêque; mais tous leurs efforts, loin de calmer l'agitation de la foule, ne firent que l'exciter davantage encore. Les citoyens de la Tête-du-Pont s'obstinaient dans leur dessein de garder le corps du saint apôtre; prières et menaces, rien n'eut prise sur eux, et ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à tout plutôt que de se le laisser enlever. Ils résolurent même de l'enfermer dans leurs maisons, où il leur serait plus facile de le garder jour et nuit.

L'évêque, craignant les suites d'un conflit qui menaçait de s'élever, eut recours à un expédient assez habile pour les détourner de leur projet. Il leur fit entendre que, en l'absence du provincial, il ne convenait pas de prendre aucune décision, et qu'il fallait attendre son arrivée. Lui seul, en sa qualité de supérieur de l'Ordre, avait le droit de désigner le lieu où devait être enseveli l'un de ses membres. On se soumit aux raisons données par le prélat, et l'agitation s'étant un peu apaisée, les Frères Mineurs purent faire sortir la foule du couvent, dont ils barricadèrent solidement les portes.

Au milieu de la nuit, il se fit tout à coup un grand tumulte; le peuple, qui était demeuré autour du couvent, demandait impérieusement qu'on lui en ouvrît l'entrée et qu'on lui permît de voir le corps du saint. Sur le refus des moines, on enfonce les barricades; le passage est libre enfin, le flot de la multitude se précipite. Tout à coup, comme s'il rencontrait une digue insurmontable, il s'arrête; une force invincible le retient; le Dieu qui dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin », cloue en place cette foule furieuse. La force manque aux plus audacieux, ils demeurent stupéfaits et comme

aveuglés ; la porte est là, toute grande ouverte, et ils n'y peuvent parvenir ; elle est éclairée par une vive lumière venue de l'intérieur des appartements, et ils ne la voient plus.

Le lendemain, de tous les villages voisins de nouveaux pèlerins arrivent à l'Arcella ; quelques-uns seulement ont le bonheur de pénétrer et de toucher le corps du saint ; les autres font passer des anneaux, des bijoux, des vêtements, pour qu'on les pose sur le corps et qu'ils soient bénis par ce contact.

Cependant les frères, craignant que la chaleur ne hâtât la décomposition du cadavre, l'avaient enfermé dans un cercueil provisoire et recouvert d'un peu de terre. Le bruit court dans le peuple que le saint a disparu ; alors un effroyable tumulte éclate : bourgeois, paysans, magistrats, se ruent par toutes les portes et par toutes les fenêtres ; ils menacent les frères ; quelques-uns lèvent sur eux des bâtons et des épées ; tous veulent voir le corps, ou du moins savoir ce qu'il est devenu ; ils ne s'apaisent un peu que lorsqu'ils ont découvert la caisse où il a été déposé.

Enfin le provincial , si impatiemment attendu , est annoncé, et le soir même de son arrivée, les habitants de Padoue, confiants dans sa justice, accourent de tous côtés autour de lui et promettent de se soumettre à sa décision. Le provincial écoute complaisamment toutes les réclamations, et il permet aux habitants de la Tête-du-Pont de continuer à garder le corps du saint. Puis, quand il voit que l'exaltation ne se calme pas et que les bonnes raisons n'ont aucune influence sur ces esprits inquiets, il va trouver le premier magistrat de la ville,

lui expose son embarras et réclame la protection des lois. Aussitôt on envoie de la troupe armée à l'Arcella, avec ordre de remplacer, même de vive force, la garde bourgeoise. On convient en outre que le clergé seul et l'évêque décideront souverainement de la sépulture du saint.

Le 16 juin, le conseil épiscopal entendit toutes les réclamations et donna les derniers ordres pour l'ensevelissement. On recommanda à l'autorité civile de prendre toutes les mesures de précaution nécessaires contre les perturbateurs, et d'assurer la sécurité des frères. On établit la nuit un pont de bateaux en face même de l'Arcella, pour éviter la Tête-du-Pont, quartier des séditieux. Le lendemain, il faillit y avoir une véritable bataille; les habitants de la Tête-du-Pont se jetèrent sur les ouvriers et essayèrent de détruire leurs travaux; les troupes accoururent et se disposèrent à charger les émeutiers. Les Frères Mineurs et les Clarisses, dans la plus vive anxiété, eurent alors l'heureuse idée de demander à Dieu, par l'intercession du saint, la cessation de tous ces troubles. Leurs ferventes prières furent exaucées, les agitateurs déposèrent les armes et implorèrent, avec leur pardon, la permission de se réunir aux habitants de la ville pour célébrer avec eux les funérailles du bienheureux Antoine. On ne songea plus qu'à donner à la cérémonie le plus d'éclat et le plus de splendeur possible; il y avait quatre jours déjà qu'Antoine était entré dans l'éternité.

Une immense procession partit du palais épiscopal pour aller chercher les précieuses reliques. En tête marchait l'évêque de Padoue, accompagné de tout le clergé séculier et de tous les Ordres religieux de la ville et des

environs. Puis venait le gouverneur de Padoue, la noblesse et la magistrature, les délégués de la bourgeoisie, suivis d'une foule innombrable. Les cérémonies d'usage accomplies par le prélat, on rentra à Padoue ; les notables et les magistrats portaient le corps sur leurs épaules. On traversa les faubourgs, le quartier du Pont et les principales rues de la ville, et on arriva enfin à l'église de Sainte-Marie, qui devint par la suite l'église du saint, *la Chiesa del Santo.*

Ce fut pour les habitants et pour la ville une fête splendide : les maisons étaient tendues de draps blancs, les chemins jonchés de fleurs. A chaque pas s'accomplissait quelque miracle éclatant, et, suivant la parole de l'Evangile, les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les boiteux marchaient, les muets parlaient. L'église ne put contenir toute la foule ; la plus grande partie du peuple dut rester en dehors des portes. L'évêque officia, prononça l'absoute et scella le tombeau où l'on venait de déposer les reliques du saint (17 juin).

Le lendemain, les habitants des faubourgs, ceux-là mêmes qui s'étaient opposés si violemment à la translation du corps, vinrent pieds nus, leur clergé en tête, prier au tombeau d'Antoine et y déposer leurs offrandes. Ce pieux exemple fut suivi par les différentes paroisses : des processions s'organisaient, et tous les jours les fidèles se rendaient, en tenue de pénitents, à l'église Sainte-Marie. Toutes les classes se confondaient dans une dévotion touchante ; nobles et bourgeois, soldats et prêtres, montraient le même empressement. Les dons de toute nature, en or, en argent, abondaient sous toutes les formes, et le tombeau en fut bientôt entièrement couvert.

En même temps, la renommée d'Antoine commençait à remplir tout le monde catholique ; on ne parlait que des prodiges qui s'accomplissaient chaque jour par son intercession ; de toute l'Italie, de l'Espagne, de la France, de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Slavonie, des pèlerins se mettaient en route pour venir payer au saint le tribut de leur admiration et de leurs hommages. Les Frères Mineurs ne pouvaient suffire à entendre les confessions des fidèles, et ainsi s'accomplissait la prédiction du saint, quelques semaines avant sa mort : « O Padoue », disait-il en regardant du haut d'une colline sa patrie d'adoption, « ville célèbre entre toutes les villes, ta renommée « retentira dans tout l'univers ! »

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Procès de la canonisation d'Antoine. — Efforts tentés par le clergé et les magistrats de Padoue pour hâter la canonisation. — Vision de l'un des cardinaux qui s'y opposait le plus. — Cérémonie de la canonisation (30 mai). — Récit succinct des miracles qui ont motivé la décision du Saint-Père et du sacré Collége. — Lettre apostolique de Grégoire IX. — L'ancien office de saint Antoine. — Son église. — Les trois translations de ses reliques.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis la mort d'Antoine, et déjà on l'invoquait partout comme un bienheureux et un saint. Aussi l'évêque, le clergé, la magistrature et les habitants de Padoue songèrent-ils à demander sa canonisation, et ils envoyèrent à cet effet une ambassade à Rome. Le pape connaissait déjà par la renommée publique les miracles qui s'accomplissaient au tombeau du thaumaturge ; il avait d'ailleurs aimé et respecté Antoine pendant sa vie, il ne pouvait qu'accueillir favorablement la députation. Il chargea donc l'évêque de Padoue, le prieur des Bénédictins et celui des Prédicants, d'ouvrir

une enquête sur les événements merveilleux qui s'étaient succédé avec tant de rapidité depuis la mort du bienheureux : puis, ce premier travail terminé, au mois de février 1232, l'évêque et le clergé choisirent deux chanoines et deux frères mineurs, le sénat et les principaux citoyens désignèrent deux chevaliers, qui reçurent la mission d'aller porter à Rome une nouvelle supplique et de hâter la canonisation d'Antoine.

Le pape réunit immédiatement le sacré Collége ; deux cardinaux, désignés pour faire le rapport, le firent en des termes qui confirmaient la vérité des attestations des premiers commissaires. Cependant quelques prélats paraissaient voir avec peine qu'on se pressât tant de trancher une affaire aussi importante ; ils témoignaient des craintes et des hésitations, fort honorables d'ailleurs, et étaient d'avis qu'on laissât aux accusations, s'il devait s'en présenter, le temps de se produire. Mais, pendant son sommeil, le cardinal, qui demandait avec le plus d'instance l'ajournement, eut une vision à la suite de laquelle il devint l'un des plus ardents défenseurs de la canonisation immédiate d'Antoine. Le Saint-Père consacrait une église, et au milieu de la cérémonie on s'aperçut que les reliques destinées, selon l'usage, à être scellées sous l'autel, faisaient défaut. Alors le pape, se retournant vers les cardinaux, montra un cadavre encore récent, étendu sur la pierre de l'église et caché sous un voile, et il leur ordonna d'en enlever quelques parcelles pour la consécration. On souleva le linceul, et aussitôt de ce corps déjà en décomposition s'exhala un parfum délicieux ; la figure était encore intacte : on reconnut les traits du bienheureux Antoine, et tous les assistants accoururent

s'agenouiller alentour en criant : « Antoine est saint !
« Antoine est saint ! »

Le lendemain, le cardinal raconta son rêve à ses familiers, et quelques jours plus tard, comme les députés de Padoue venaient le supplier de ne plus combattre leur juste demande, sans leur donner même le temps de parler, il leur dit : « J'ai changé d'opinion depuis la dernière « réunion du consistoire ; Antoine est digne d'être mis « au rang des saints, et soyez certain maintenant que je « vous appuierai de toutes mes forces auprès du souve« rain Pontife ». Il tint parole, et fit si bien qu'il ramena tous les autres opposants, et qu'il rédigea avec eux une supplique au pape, pour le prier de ne pas laisser plus longtemps cette grande affaire pendante.

C'était le plus ardent souhait de Grégoire IX ; tout heureux de voir enfin les difficultés aplanies, il fixa au 30 mai, jour de la Pentecôte, la cérémonie de la canonisation. Elle devait avoir lieu à Spolète, où se tenait alors la cour pontificale. Toute la chrétienté voulut y être représentée, et le monde entier y envoya des députés ; les supérieurs de tous les Ordres religieux, beaucoup de provinciaux Franciscains, des princes,des gentilshommes, tout le sacré Collége rehaussèrent par leur présence l'éclat de cete belle fête. Le pape officia ; puis, après les prières d'usage, il ordonna qu'on fît publiquement la lecture des prodiges opérés par l'intercession d'Antoine.

En voici le récit succinct :

Une pauvre femme d'une laideur incroyable, difforme, perclue, bossue, voûtée et boîteuse, se traîna comme elle put jusqu'au corps du saint, le jour même où on l'apporta dans l'église de Sainte-Marie, et tout à coup se releva

guérie, droite et forte; ses difformités avaient disparu.

Une mendiante, appelée Riccarda, souffrait depuis plus de vingt ans de rhumatismes aigus si douloureux, que son misérable corps était plié en deux et que ses genoux touchaient son menton. Un jour qu'elle demandait l'aumône à la porte de l'église, elle s'endormit d'un léger sommeil et entendit tout à coup une voix lui dire : « Louez Dieu, car vous allez être guérie par les mérites « de son serviteur ». A son réveil, elle vit revenir droite et belle une jeune fille qui s'en était allée courbée et malingre au tombeau d'Antoine ; en même temps elle aperçut un jeune homme étincelant de lumière, qui lui montrait du doigt, au milieu de l'église, l'endroit où reposait le bienheureux. Elle s'y traîna avec peine, pria avec ferveur ; peu à peu une chaleur inaccoutumée ralluma son corps débile, ses genoux furent capables de la supporter, et elle s'en alla publier, à travers la ville étonnée, le miracle accompli par Antoine.

Une jeune fille des environs de Padoue, nommé Samaritana, était atteinte depuis trois ans d'une paralysie de la jambe. Elle se confessa et se fit approcher des reliques : pendant un moment elle endura de si vives souffrances qu'elle crut en mourir; mais bientôt le mal s'apaisa, et elle s'en retourna chez elle entièrement guérie.

Une paysanne, en gardant les troupeaux de son père sur les montagnes de la Brenta, s'était vue tout à coup attaquée par un homme d'un aspect horrible, qui n'était autre que le démon, et qui la saisit, la jeta à terre et la maltraita cruellement. On la releva demi morte, les vertèbres disloquées et brisées, incapable de se tenir debout. Durant cinq ans elle endura les plus atroces souffrances;

on la conduisit au tombeau d'Antoine, et aussitôt elle se trouva entièrement rétablie.

Une enfant d'une dizaine d'années, nommée Agnès, avait l'estomac si débile qu'il refusait absolument toute espèce de nourriture. L'intervention d'Antoine lui rendit la santé.

A Concordia, dans le Frioul, un pauvre ouvrier nommé Frédéric, en travaillant à réparer le clocher de l'église, tomba à terre. Il eut le bonheur de ne pas se tuer, mais il eut les reins affreusement brisés et ne put plus marcher qu'avec des béquilles. On le conduisit, sur une voiture, à Sainte-Marie de Padoue ; il y déposa ses béquilles et revint à pied dans son pays.

Un jeune homme de Trente, bossu et mal bâti, avait une excroissance de chair énorme sur l'épine dorsale. Il ne pouvait marcher qu'en appuyant ses mains sur ses genoux. Ses parents l'amenèrent à l'église : il y pria avec ferveur ; on l'éleva au-dessus de l'arche ; il se redressa et retourna chez lui complètement guéri.

Un paysan de la campagne de Padoue, nommé Barthélemy, muet de naissance, souffrait depuis quinze ans d'une paralysie ; il fit un pèlerinage au tombeau du saint, recouvra l'usage de ses membres et fut guéri de son mutisme.

A Montagnana, une femme du nom de Solangria, perdait peu à peu ses forces par suite d'un flux de sang. Une nuit elle se sentit tout à coup réveillée par une violente secousse ; en même temps elle entendit une voix qui disait : « Signez-vous avec confiance, je suis Antoine, « vous allez être guérie ». Le lendemain le miracle était accompli.

Six aveugles, deux épileptiques, des boîteux, des paralytiques, des muets, des sourds, des malades abandonnés par les médecins recouvrèrent la santé. On lut ainsi à la pieuse assistance le récit de quarante-cinq miracles dont l'authenticité était parfaitement établie. Quand le prêtre eut quitté l'estrade, Grégoire IX, debout sur son trône, déclara au nom de la très-sainte Trinité que Antoine était inscrit au Catalogue des saints, et que sa fête serait célébrée le jour anniversaire de sa mort, c'est-à-dire le 13 juin. On chanta le *Te, Deum, laudamus*, puis le pape entonna l'antienne *O doctor optime*, « ô docteur excel-« lent, lumière de l'Eglise, priez pour nous, saint An-« toine ! » Enfin, on récita la prière que le bienheureux avait composée lui-même et qu'on dit encore aujourd'hui le jour de sa fête.

Le jour même où avait eu lieu la canonisation du saint, un prodige admirable s'accomplit à Lisbonne. Les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes, et les habitants, sous le coup d'une inspiration divine, sortirent de leurs maisons en chantant des hymnes et en poussant des cris de joie. C'est seulement quelque temps après qu'on eut l'explication de ce mouvement universel d'une joie spontanée et extraordinaire. Des religieux, venus de France, racontèrent à Lisbonne qu'Antoine avait été canonisé le 30 mai, et le moment où les paroles sacramentelles avaient dû être prononcées se trouvait être l'heure précise où une si grande allégresse éclatait dans la ville. Aussitôt on se rendit dans les églises pour y rendre grâces à Dieu, et l'archevêque de Lisbonne décida que le grand-autel de la cathédrale serait placé sous l'invocation de saint Antoine. Les miracles qui accompa-

gnèrent la cérémonie qui eut lieu à cette occasion prouvèrent que cette décision était agréable au Seigneur.

Quelque temps après, le pape envoya des bulles à tous les évêques de la chrétienté, pour leur enjoindre d'honorer, par un service annuel, la mémoire du saint confesseur. Voici, d'après M. Guyard, les passages les plus remarquables de ce document :

« Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos « vénérables frères les archevêques et évêques, à nos « chers fils les abbés, prieurs et autres prélats des églises « qui verront les présentes lettres, salut et bénédiction « apostolique.

« En disant, par la bouche du Prophète : « Je vous ferai « louer, glorifier et honorer par tous les peuples », et « en promettant que les justes brilleront devant lui « comme le soleil, le Seigneur a voulu nous apprendre « à vénérer, sur la terre, les âmes saintes qu'il couronne « dans les cieux, où elles chanteront éternellement les « grandeurs et la gloire de Celui à qui toute louange et « tout honneur sont dus dans les siècles des siècles, et « qui est si admirable dans ses saints..... Par les pro- « diges qu'il opère à leurs tombeaux, il honore leur « mémoire, confond la malice de l'hérésie et confirme « la religion catholique..... Au nombre des héros qui, « par leur piété, leurs paroles et leurs actions, ont sou- « tenu la foi, se trouve le bienheureux Antoine, de « sainte mémoire, religieux de l'Ordre des Mineurs. Du- « rant les années qu'il a passées sur la terre, il s'est dis- « tingué par les plus grandes vertus, et, maintenant qu'il « habite le ciel, sa sainteté éclate ici-bas par de nombreux « prodiges.

« Dernièrement, notre vénérable frère, l'évêque de « Padoue, de concert avec les magistrats et le peuple de « cette ville, nous a supplié humblement, par écrit et « par des députés, de vouloir bien ordonner une enquête « canonique sur les miracles si nombreux et si éclatants « qui s'opèrent au tombeau du vénérable Antoine..... « Nous nous sommes donc décidé à confier l'examen des « miracles d'Antoine à l'évêque de Padoue lui-même et « à nos chers fils frère Jourdain, prieur de Saint-Benoît, « et frère Jean, du couvent de Saint-Augustin, de « l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

« Le rapport de ces commissaires et les dépositions des « témoins ne nous ayant laissé aucun doute sur la subli- « mité des vertus et sur l'authenticité des miracles de ce « vrai religieux, de cet apôtre que nous avons eu, autre- « fois, le bonheur de connaître nous-même,..... nous « nous sommes déterminé, de l'avis de nos frères les « cardinaux et autres prélats qui nous entourent, à ins- « crire, sur le Catalogue des saints, le nom du pieux « Antoine.

« Quand on allume une lampe, dit l'Evangile, on la « place, non sous le boisseau, mais sur le chandelier, « afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. « Or, le religieux dont nous nous occupons est devenu « une lumière si éclatante, qu'il mérite d'être placé au « premier rang sur l'immortel chandelier de l'Eglise. « C'est donc avec instance que nous vous prions, vous « avertissons et vous commandons, par les présentes « lettres apostoliques, d'exciter de plus en plus la dévo- « tion des fidèles envers ce grand saint, et de célébrer « solennellement, chaque année, sa fête aux ides de juin,

« afin que, à l'aide de son intercession, le Seigneur daigne nous accorder sa grâce en ce monde et la gloire « en l'autre.....

« Donné à Spolète, le 3 des nones de juin, l'an VI de « notre pontificat ».

Un premier office de saint Antoine fut composé, dit-on, par Grégoire IX lui-même ; un autre par frère Julien de Spire, en 1249 ; un troisième, enfin, par le Père Azzoquidi, en 1737, approuvé par la congrégation des Rites, en 1741. L'office rimé ne fut guère conservé depuis lors que par les Pères de la Stricte Observance. Au couvent d'Ara-Cœli, à Rome, on le récite encore ; il est bien supérieur en beauté et en onction à l'office nouveau.

Nous donnons ici, d'après M. Guyard, toutes les antiennes des premières Vêpres de l'office ancien, parce qu'elles nous semblent être un résumé éloquent et complet de la vie du grand thaumaturge (1) :

1. Qu'elle se réjouisse, notre mère la sainte Eglise! Son céleste époux lui prépare des couronnes avec les palmes conquises par ceux de ses enfants qui ont quitté la terre pour le ciel.

2. Un père se glorifie de la prudence de son fils : Antoine montre d'une manière admirable la vérité de cette maxime.

3. En effet, il a dignement glorifié son Père céleste, en foulant aux pieds la sagesse du siècle.

(1) 1. Gaudeat Ecclesia
Quam in defunctorum
Sponsus ornat gloria
Matrem filiorum.

2. Sapiente filio
Pater gloriatur :
Hoc et in Antonio
Digne commendatur.

3. Qui dum sapientiam
Sæculi calcavit,
Prudens summi gloriam
Patris exaltavit.

4. Soumis d'abord à la règle de Saint-Augustin, il embrasse bientôt celle de Saint-François, afin d'être tout à fait mort au monde.

5. Il habite le ciel, où il se réjouit avec les glorieux pères dont il imitait la vie sur la terre.

6. (*A Magnificat.*) O digne fils de l'Espagne, terreur des infidèles, nouvelle lumière de l'Italie, noble dépôt confié à la ville de Padoue, bienheureux Antoine, apportez-nous le secours de la grâce du Christ, afin que nous apprenions à mettre à profit le temps qui passe si vite, et qui nous est donné pour obtenir le pardon de nos fautes.

Quand saint Antoine fut mort, en 1231, ses précieux restes furent, comme nous l'avons vu, déposés avec grand honneur dans l'église des Frères Mineurs de la ville. Mais, après la canonisation du saint, et à la suite des miracles nombreux qui s'accomplissaient tous les jours sur son tombeau, les magistrats et les autres habitants de Padoue résolurent de lui élever un temple digne de lui et assez vaste pour contenir les nombreux pèlerins qui accouraient de tous les points de l'Europe pour le vénérer.

On se mit à l'œuvre avec ardeur, sous la direction du célèbre architecte Nicolas de Pize. Malheureusement il

4. Augustini primitus
Regulæ subjectus,
Sub Francisco penitus
Mundo fit abjectus.

5. Quorum vitam moribus
Hic profitebatur,
Gloriosis patribus
Jam congloriatur.

6. O proles Hispaniæ,
Pavor infidelium,
Nova lux Italiæ,
Nobile depositum
Urbis Paduanæ,
Fer, Antoni, gratiæ
Christi patrocinium,
Ne prolapsis veniæ
Tempus breve creditum
Diffluat inane.

fallut s'arrêter en 1237, quand le féroce tyran Eccelin se fut fait livrer par l'empereur Frédéric II la ville de Padoue. Ce fut une triste époque pour cette cité et pour l'Italie tout entière ; le pape Alexandre IV, digne neveu de Grégoire IX, et comme lui défenseur intrépide des droits de la chrétienté et de son peuple, prêcha la croisade contre les barbares du Nord et contre les tyrans. Les plus nobles seigneurs italiens, le marquis d'Este, le comte Boniface, et Tiso, seigneur de Campietro, accoururent à sa voix. Les républiques de Mantoue, de Venise, de Bologne, de Ferrare, s'unirent à lui pour repousser l'ennemi commun.

Grande fut la joie des habitants de Padoue, quand ils virent du haut de leurs murailles avancer à leur secours l'armée de la délivrance. On se rendit en procession au tombeau de saint Antoine, pour obtenir la victoire par son intercession.

Une nuit, le Père Luc Belludi, ancien compagnon de l'apôtre, veillait, dans la chapelle qui lui était consacrée, avec le Père Barthélemy Conradin, gardien du couvent de Padoue, et quelques autres religieux. Agenouillés sur la pierre, ils chantaient les psaumes sacrés, et, les yeux pleins de larmes, ils conjuraient le bienheureux thaumaturge de venir en aide à leur infortunée patrie. Tout à coup, au milieu du silence et des ténèbres, une voix sortit du tombeau : « Courage et patience », disait-elle, « Padoue sera délivré le jour de l'octave de ma fête». Cette bonne nouvelle, bientôt répandue dans toute la ville, remplit de joie les malheureux Padouans, et la confiance des assiégeants dans leurs forces s'en accrut encore.

La prédiction ne tarda pas à se réaliser; le cardinal légat Octavien Ubaldini commanda l'attaque des faubourgs qui furent pris, après un combat acharné, le 19 juin 1256. Le lendemain, toute la ville était au pouvoir des Croisés.

Les Padouans se montrèrent reconnaissants au saint de leur avoir donné la victoire, et dès l'année suivante, quand le calme fut bien rétabli, ils décidèrent que saint Antoine serait considéré comme le patron de la ville, qu'on lui élèverait une statue sur la place des Comices, que le trésor municipal fournirait chaque année une somme de quatre mille livres, jusqu'à l'entier achèvement de l'église, enfin que sa fête annuelle se célébrerait avec solennité et serait suivie de huit jours de réjouissance : « J'ai vu », dit le Père Fremaut, « la procession de l'année « 1682; elle sortit de la cathédrale, où s'étaient réunis toute « la noblesse, toute la magistrature et tout le clergé de la « ville et des environs, et se rendit, à travers les rues jon- « chées de fleurs, à l'église du saint. Là, le cardinal « Grégoire Barbarigo, évêque de Padoue, entonna « les premières Vêpres, tandis qu'une musique magnifique « faisait monter vers le ciel des accents de reconnaissance « et d'amour ».

Cependant la construction de l'église, interrompue depuis vingt-deux ans, était reprise avec activité en 1259. En 1263, la partie antérieure de l'édifice étant à peu près terminée, on résolut d'y transporter les reliques du saint. Tout ce que l'art de cette époque produisait de plus beau avait été mis en œuvre pour l'ornement du nouveau temple. Le tabernacle du grand-autel était tout en pierres précieuses. Des statues de marbre et de bronze,

représentant de saints personnages, des tableaux de peintres célèbres décoraient les piliers et les murs. Enfin, on avait scellé dans le portail une pierre qui avait servi d'oreiller au saint.

La cérémonie de la translation des reliques eut lieu au milieu d'un grand concours de fidèles, le 17 avril 1263, selon Fremaut, le 8 avril selon M. l'abbé Guyard. Saint Bonaventure, alors général de l'Ordre, présidait. Quand on ouvrit le tombeau, un céleste parfum s'en exhala et remplit toute l'église. Les chairs étaient tombées en poussière, mais, au milieu de cette ruine, la langue encore intacte apparaissait rose et fraîche comme celle d'un homme vivant. Saint Bonaventure la prit dans ses mains, et, versant des larmes d'attendrissement, il s'écria : « O langue bénie, qui as toujours béni le Seigneur « et qui as enseigné aux autres à le bénir, c'est maintenant « que l'on voit clairement de quel prix tu es aux yeux de « Dieu ». Puis il la baisa avec respect et la remit aux magistrats de la ville, qui la reçurent sur un plateau d'or.

Quelques années plus tard, un général de l'Ordre, abusant de son pouvoir, exigea qu'on lui remît les précieuses reliques ; comme on s'y était refusé, il vint les prendre. Chose merveilleuse ! lorsqu'il eut en mains la châsse qui les contenait et qu'il se disposa à sortir de la sacristie, il ne put en trouver la porte. Alors, tout effrayé, il cacha la sainte langue dans un calice, et vint au pied de l'autel demander pardon à Dieu de sa tentative coupable. Dans la suite, un moine, à qui il avait confié son secret, révéla l'endroit où le général de l'Ordre avait déposé le reliquaire. On le replaça dans la sacristie en chantant :

Gaude, felix Padua ; « Réjouis-toi , heureuse ville de Padoue ».

En 1310 eut lieu une seconde translation des reliques de saint Antoine. L'église se trouvait alors presque achevée ; on plaça l'arche au milieu de la principale nef de l'église.

En 1350, le cardinal Guido de Montfort, de Limoges, en France, sauvé miraculeusement d'un grand danger par l'intercession du saint, apporta à Padoue une magnifique châsse en argent, fabriquée à ses frais et destinée à contenir la langue de l'apôtre. Le 14 février, le vénérable cardinal descella l'arche, fermée par les soins de saint Bonaventure, en tira les ossements précieux et les déposa dans le coffre d'argent qu'il plaça ensuite dans l'ancien tombeau de marbre.

L'année suivante, le chapitre général de Lyon décida que chaque année on célébrerait, le 15 février, la fête anniversaire de la translation des reliques de saint Antoine. Quelques années plus tard, le pape Martin V accorda une indulgence de cinq ans aux fidèles qui viendraient en pèlerinage au tombeau du saint.

Dès cette époque, le nom du grand thaumaturge était honoré dans toute l'Europe, et même dans le monde entier. De l'Allemagne, de l'Espagne, du Portugal et de la France, accouraient de pieux pèlerins à Padoue.

L'église élevée au saint est une des plus belles du monde. Wadding prétend qu'elle fut élevée sur l'emplacement d'un ancien temple de Junon. Quand les statues des faux dieux furent remplacées par la croix du Sauveur, l'édifice s'appela d'abord *Ædes major*, le Grand-Temple ; mais en 1229, Jacques Corrado, évêque de Pa-

doue, lui donna le titre de *Sainte Marie, mère du Sauveur, Sancta Maria, mater Domini.* Le temple actuel s'appelle l'*Eglise du Saint, la Chiesa del Santo.*

L'église du *Santo*, dit M. l'abbé Guyard, a 280 pieds de long, 131 de large, et 110 de haut. La partie antérieure présente une multitude de colonnes, plusieurs coupoles et quatre campaniles... Outre le chœur, dont les décorations sont extrêmement remarquables, la seconde partie du temple renferme neuf chapelles... Le grand dôme qui couvre le chœur fut construit en 1424, à l'aide des offrandes des fidèles ; il est soutenu par huit fortes colonnes. C'est le fameux Laurent de Lendenara qui sculpta les figures dont sont ornées les stalles du chœur.

Le tombeau du saint, placé au milieu de la chapelle qui lui est plus spécialement consacrée, est un véritable édifice. Sur le gradin de l'autel sont placées trois statues en bronze : celle de saint Antoine, celle de saint Bonaventure et celle de saint Louis, évêque de Toulouse. L'entrée de ce sanctuaire est fermée par deux portes de bronze, coulées en 1590 par Titien Asperto. Trente-six lampes d'argent, offertes par des princes et des rois, brûlent continuellement devant l'autel du *Santo.* Chaque jour l'église s'enrichit de nouveaux objets donnés à la fabrique par l'inépuisable générosité des fidèles.

(M. l'abbé Guyard, Wadding, Cardose et Papebroch).

OLIVIER MAILLARD

1502. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Louis XII.

Le bienheureux Père Olivier Maillard naquit en Bretagne. Il étudia la théologie à Paris, et plus tard occupa avec éclat une chaire en Sorbonne. Il passait pour être un éloquent prédicateur; mais il est encore plus célèbre par ses vertus et la sainteté de sa vie.

Olivier Maillard fut cinq fois provincial dans différentes provinces, et à trois reprises il exerça la dignité de vicaire général de l'Ordre en Espagne, en France, aux Pays-Bas et en Allemagne. Son séjour de prédilection était le couvent de Malines, aux Pays-Bas.

Charles VIII, roi de France, professait pour ce saint homme la plus grande estime, et c'est à sa prière qu'il se décida à rendre à Ferdinand, roi d'Espagne, la ville de Perpignan et le comté de Roussillon. Le pape Innocent VIII le chargea de négociations importantes.

Olivier paraît avoir reçu de Dieu le don de prophétie; et l'on a conservé quelques-unes de ses prédictions. Après avoir contribué au développement de l'Ordre Séraphique par l'habilité avec laquelle il exerça ses dignités de provincial et de vicaire général, il mourut, riche de vertus, au couvent de Toulouse, le 13 juin 1502. Sa mort fut le signal et l'occasion de beaucoup de miracles, et en 1508, le chapitre général de Barcelone ordonna que son corps serait exhumé et placé dans une chapelle à lui consacrée. On célèbre, le vingtième jour de juin, au couvent de

Toulouse, l'anniversaire de la translation de ses précieux restes.

L'Ordre Séraphique a conservé la mémoire d'un autre religieux du même couvent, le Père Melchior Flavius, issu d'une des plus illustres familles de France, linguiste éminent et théologien de premier ordre. Melchior exerça la charge de commissaire général de l'Allemagne. Il reçut de Dieu pendant sa vie le don de prophétie, et après sa mort le don de miracles.

(Wadding.)

MARGUERITE DE FOLIGNO

DU TIERS ORDRE

1442. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Austère jeunesse de la bienheureuse Marguerite. — Fondation d'un couvent du Tiers Ordre par la bienheureuse Angelina de Civitella. — Marguerite y prend le voile, puis elle est nommée supérieure d'un nouveau couvent. — Elle devient abbesse générale de tous les couvents du Tiers Ordre en Italie. — Sa mort. — Conservation miraculeuse de son corps.

Cette sainte fiancée du Christ naquit en 1378, à Foligno, en Italie, et montra dès son enfance de grandes dispositions à la vie pieuse et contemplative et à la solitude. A l'âge de quinze ans, l'amour de Dieu remplissait son cœur et n'y laissait place à aucun autre sentiment. Elle s'abandonnait à la prière et à la méditation, s'imposait de sévères disciplines, des jeûnes, des austérités, pour mériter les grâces dont le Seigneur commençait dès lors à la combler ; elle s'était choisi pour patrons la très-sainte Vierge, sainte Marguerite et saint Antoine.

Vers cette époque, la bienheureuse Angelina, comtesse de Civitella, dans le royaume de Naples, vint fonder à Foligno un couvent du Tiers Ordre de Saint-François. Marguerite fut une des premières à demander le voile, et son exemple décida plusieurs jeunes filles à renoncer au monde pour se consacrer à Dieu. La vie de la bienheureuse Angelina lui servit de modèle et de règle de conduite. Elle s'efforça d'imiter sa modestie, son mépris d'elle-même et du monde, son ardeur à la prière, sa charité pour le prochain. Une haire en crin sur sa peau nue, elle se faisait l'esclave de ses sœurs, au milieu desquelles elle se croyait indigne de vivre. Un signe de son abbesse lui donnait des ailes, tant elle avait au plus haut degré le culte de la sainte obéissance, et toutes ses actions étaient réglées sur l'avis de son confesseur ; elle avait annihilé sa volonté en revêtant la robe de religieuse.

Ses vêtements usés, déchirés, troués, rapiécés, témoignaient de son amour pour la pauvreté monacale ; et c'était là tout ce qu'elle possédait. Sa chasteté était d'un Ange, sa naïveté d'un enfant.

Cependant des jeunes filles des villes voisines venaient tous les jours demander le voile, et la bienheureuse Angelina avait déclaré qu'elle ne recevrait pas plus de vingt religieuses. A la prière des habitants et des seigneurs de l'endroit, il fut décidé qu'on bâtirait un autre couvent du Tiers Ordre à Foligno, et Marguerite en fut nommée abbesse. La pieuse fille, dont l'humilité s'effraya d'une pareille dignité, essaya de protester ; mais l'évêque de Foligno et la bienheureuse Angelina, en sa qualité d'abbesse générale de tous les couvents du Tiers Ordre d'Italie, lui ordonnèrent, au nom de la sainte obéis-

sance, de se rendre au poste qui lui était indiqué, et Marguerite se résigna, non sans demander pardon à ses sœurs du scandale qu'elle avait causé, et sans implorer le secours de leurs prières, à accepter l'honneur qu'on lui destinait.

C'est en 1399 que la bienheureuse Marguerite vint en procession solennelle prendre possession de son nouveau couvent, avec les jeunes filles qui allaient s'y consacrer à Dieu. Elles y reçurent le voile le même jour, et sous la sage et maternelle direction de leur bienheureuse abbesse, elles marchèrent rapidement dans les voies du Seigneur. La renommée de leurs vertus attira bientôt auprès d'elle un si grand nombre de novices, qu'il fallut agrandir le couvent. La vie, cependant, n'y était pas douce ; car la plus stérile pauvreté y régnait, et la bienheureuse Marguerite voulait que les sœurs vécussent du travail de leurs mains et du produit de leurs quêtes. Elle même donnait l'exemple des fortes vertus, en se chargeant des ouvrages les plus désagréables et en se faisant la servante de ses religieuses.

La bienheureuse Angelina ne crut pouvoir mieux récompenser Marguerite de son zèle qu'en l'envoyant avec trois sœurs fonder un nouveau couvent à Spolète. La sainte abbesse obéit, et après y avoir installé les premières novices, elle revint à Foligno, où Angelina venait de mourir. Marguerite lui succéda dans sa dignité d'abbesse générale de tous les couvents du Tiers Ordre en Italie. La renommée de sa sainteté s'était alors répandue dans le pays environnant, et de tous côtés on venait lui demander des conseils, ou la prier d'obtenir du Seigneur la guérison d'un malade.

Dans sa dernière maladie, qui fut aussi longue que douloureuse, la pieuse abbesse montra un courage et une patience invincibles au mal. Après avoir imploré de ses sœurs le pardon des fautes qu'elle avait pu commettre envers elles, elle leur adressa quelques belles paroles sur les devoirs de la vie religieuse : pratique de la règle, affection et union, humilité et obéissance, retraite, prières, méditations, austérités. « Et maintenant », ajouta-t-elle, « maintenant, mes filles, que je vais entrer dans le « royaume de Dieu, soyez sûres que je ne vous abandon- « nerai pas ». Elle leva les yeux au ciel, leur donna sa dernière bénédiction, et consomma dans la mort son union avec son céleste Fiancé, le 13 juin 1442, à l'âge de soixante-quatre ans : il y avait quarante-cinq ans qu'elle était entrée en religion. Comme elle avait toujours montré une grande dévotion à saint Antoine de Padoue, et qu'elle était morte précisément le jour de sa fête, les bonnes sœurs, par la suite, honorèrent le même jour saint Antoine, comme patron de leur couvent, et la bienheureuse Marguerite, comme leur fondatrice.

Les précieux restes de l'abbesse furent ensevelis auprès du grand-autel. Quelques années plus tard, on y retrouva son corps parfaitement conservé, et l'étonnement des assistants s'accrut encore, après qu'un boiteux et un lépreux eurent été délivrés de leurs infirmités par le seul attouchement de la bienheureuse. Ces prodiges attirèrent dans l'église du couvent un nombre considérable de pèlerins dont plusieurs furent l'occasion de nouveaux miracles. Le corps resta exposé pendant plusieurs jours, à la grande satisfaction des habitants de la ville ; puis on le replaça dans le même cercueil, à l'endroit où il avait été

enseveli tout d'abord. En 1588, un incendie détruisit l'église, mais épargna miraculeusement le tombeau de la bienheureuse. Cette fois, plus de cent quarante ans après la mort, le cadavre était devenu squelette, à l'exception de la tête et du visage dont les joues et les lèvres avaient encore les couleurs de la vie. Ces précieuses reliques, qui furent conservées au couvent dans une châsse magnifique, ont été l'instrument de beaucoup de miracles.

CLAIRE DE FOLIGNO ET AUTRES

Plusieurs sœurs du même couvent de Foligno sont mortes en odeur de sainteté. Parmi elles on cite :

Claire de Foligno, qui eut le don de contemplation et d'extase. Le jour de la fête de saint François, elle vit des âmes du purgatoire, délivrées de leurs souffrances, s'envoler vers le ciel. On lui attribue aussi le pouvoir de chasser les démons.

Agnès de Pescaire, aux funérailles de laquelle assistèrent une foule de pèlerins venus on ne sait d'où, et qui disparurent ensuite comme par enchantement.

Gabrielle de Pérouse, dont les longues extases sont demeurées célèbres, et que l'on vit souvent s'enlever dans les airs au milieu d'un tourbillon de lumière.

(WADDING et JACOBILLE.)

GEORGES D'ALBANIE

FRÈRE LAI

1440. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Belle conduite du bienheureux Georges, lorsqu'il était capitaine au service de Sforza. — Il entre dans l'Ordre Séraphique. — Il triomphe de son bouillant naturel. — Son humilité, sa piété et ses extases. — Sa sainte mort.

Le bienheureux Georges naquit en Albanie, et fut longtemps capitaine au service de François Sforza, l'allié du pape contre Philippe, duc du Milanais. Sforza prit d'assaut une petite ville des Marches, qui s'était déclarée pour le duc, et l'abandonna au pillage. Les soldats se dispersèrent par les rues, et Georges entra dans la maison d'une noble dame, originaire du village de Ripa-Transona, et mère de deux fort jolies demoiselles. Le capitaine les vit si tremblantes, qu'il en eut pitié et qu'il résolut de les protéger et de les défendre au besoin contre ses propres soldats. Après le pillage de la ville, il voulut les escorter jusqu'à la maison de leur père, à qui il eut le bonheur de les ramener saines et sauves, non sans avoir couru les plus grands dangers.

Quelques années plus tard, Georges, dégoûté de ce monde plein de troubles et de crimes, alla demander au bienheureux Jacques de la Marche, qui prêchait alors à Camerino, l'habit de l'Ordre Séraphique. Après avoir prononcé ses vœux, il se retira, avec cinq autres frères, dans un ermitage situé non loin d'Ascoli, et dépendant du couvent de cette ville. Un jour il y eut une violente

discussion avec un autre religieux ; mais bientôt, faisant un retour sur lui-même, il alla trouver son frère et lui représenta que c'était un grand crime aux yeux de Dieu de laisser pénétrer la haine dans son cœur, quand on portait l'habit de religieux. Tous deux se mirent à genoux, demandèrent au Seigneur pardon de leur faute, et s'embrassèrent en signe de paix et d'amitié. Georges avait remporté sur son naturel ardent une victoire décisive.

Durant les premières années qu'il passa dans l'Ordre, le bienheureux Georges s'acquitta avec une humilité et une soumission inaltérables des travaux, souvent un peu grossiers, qui sont réservés aux frères lais ; mais, sur la fin de sa vie, il s'abandonna à la vie contemplative. Il reçut de Dieu le don des larmes, et cette grâce toute spéciale lui causa de célestes jouissances. Son ardente piété ne trouvait de satisfaction qu'au pied des autels ; durant les cinquante années qu'il passa dans l'Ordre Séraphique, on ne le vit pas une fois retourner à sa cellule après les matines : il demeurait au chœur jusqu'au matin, plongé dans ses méditations. Les cantiques sacrés le faisaient tomber en extase ; le chant du *Magnificat*, par exemple, lui ouvrait tout à coup d'immenses horizons, et il restait immobile, les yeux errants dans le vague de l'infini, le cou tendu, comme jouissant d'un spectacle inconnu aux mortels et prêtant l'oreille à de célestes concerts.

Il est probable que le bienheureux Georges alla visiter les lieux sanctifiés par la naissance et par la mort du Sauveur. On rapporte que, vers la fin de sa vie, comme il désirait ardemment savoir si sa conduite avait été

agréable à Dieu, il vit lui apparaître Jésus et Marie inscrivant son nom sur le livre d'or de l'Eternel. Alors, tout rempli d'une sainte joie, il s'endormit dans le Seigneur, au couvent de Muro, dans la province des Marches, l'an 1440.

Le même couvent a vu mourir en odeur de sainteté le bienheureux Albert de Cossignano et le bienheureux Max de San-Severino. Ce dernier était chanoine régulier de la cathédrale de Muro, quand un jour saint Bentivoglio lui apparut et lui ordonna, au nom de Dieu, de prendre l'habit de frère mineur. Il est célèbre par les miracles qu'il accomplit.

(WADDING et MARC ULYSSIP.)

MARTIN DE SAINTE-MARIE

FRÈRE LAI

1607. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Miracle dû à l'intercession de la Vierge en faveur du bienheureux Martin. — Sa dévotion aux saints noms de Jésus et de Marie. — Vertus du bon frère. — Sa charité chrétienne. — Sa piété et ses contemplations. — Conversions qu'il provoque. — Sa mort. — Miracles qui la suivirent.

Le bienheureux Martin de Sainte-Marie vint au monde à Salamanque. Il était sourd-muet de naissance, mais la très-sainte Vierge, en qui il avait placé sa confiance, obtint de Dieu un miracle en sa faveur, et lui donna la parole. Il garda à la Reine des Anges une si grande reconnaissance, qu'il voulut porter son nom lorsqu'il prit

l'habit de frère lai, et qu'il appelait toutes les femmes Marie ou sœur de Marie. Il unissait dans un même respect et dans un même culte ce nom divin et le très-saint nom de Jésus.

Frère Martin fut un parfait religieux dans toute l'acception du mot. Il pratiquait mieux que personne cette sévère vertu du silence, sans laquelle on n'avance pas dans les voies du Seigneur. On le voyait par la ville, muet comme une tombe, les yeux baissés, nu-pieds, nu-tête, sans souci de la pluie et de l'orage, été comme hiver, quêtant les aumônes pour le couvent et pour les pauvres. Chemin faisant, il recueillait tous les malheureux qu'il rencontrait, les amenait au couvent et ne les laissait partir qu'après s'être fait pendant quelque temps leur humble esclave, après avoir lavé, nettoyé, raccommodé leurs vêtements et rempli leur havre-sac de tout ce qu'il possédait. Comme il était assez habile sculpteur de bois, ses supérieurs lui avaient permis de façonner de jolis encriers en buis, que l'on vendait au profit des pauvres.

La piété du bienheureux Martin était en rapport avec son ardente charité. Il se confessait tous les jours et s'approchait de la sainte table aussi souvent qu'il le pouvait. Il n'avait au monde qu'une seule ambition : contempler Dieu sans voile et face à face, avant de mourir. Ses entretiens avec ses frères roulaient exclusivement sur la reconnaissance et l'amour que les créatures doivent à leur Créateur. « La vie est courte », disait-il, « hâtons-« nous de mériter les miséricordes du Seigneur qui va « bientôt nous appeler à lui ». Il les mérita lui-même dès cette vie : Dieu lui accorda ce qu'il avait si souvent

demandé. Il contempla face à face le Très-Haut et son divin Fils.

Un autre bonheur lui était également réservé, celui de provoquer la conversion d'un certain nombre de pécheurs. On se sentait pénétré d'un saint respect à la vue de ce vénérable frère, à l'air grave et doux, qui parlait de son Dieu en termes passionnés et mystiques, et qui racontait avec une pieuse naïveté les merveilles du ciel, d'où il semblait revenir. Il n'avait aucune prétention à l'éloquence, un enfant n'eût pas parlé plus simplement ; mais il y avait dans le son de sa voix et dans l'expression de son regard une douceur infinie qui lui donnait une force irrésistible.

Quelques mois avant sa mort, le bienheureux Martin de Sainte-Marie fut atteint de violentes douleurs aux côtés, auxquelles tout le monde, excepté lui, crut qu'il allait succomber. Pourtant son heure n'était pas encore venue. Il reprit un peu de forces et recommença à quêter, comme auparavant, dans les villes et les villages du voisinage. La veille de la fête de saint Antoine, après s'être préparé par une confession générale à la communion du lendemain, il se mit en route de bon matin, selon son habitude, pour aller recueillir des aumônes à Villa-Diego. Il était entré dans l'église de l'endroit, pour prier, quand tout à coup il ressentit à la jambe une vive douleur, et quelques moments après il expirait en murmurant les noms de Jésus et de Marie, le 13 juin 1607.

On transporta au couvent des Frères Mineurs son corps, d'où s'exhalait une délicieuse odeur ; son visage avait une expression si riante, qu'il paraissait dormir en faisant un beau rêve. Le comte de Castro et une foule

considérable d'hommes et de femmes du voisinage assistèrent à ses funérailles et vinrent baiser avec un pieux respect ses pieds et ses mains. Des morceaux de ses vêtements, que l'on conserva comme de précieuses reliques, accomplirent par la suite beaucoup de miracles.

Un certain Matthieu Sonz, qui avait bien connu le frère Martin, ne pouvait croire qu'un homme aussi simple ait mérité les faveurs du Très-Haut, quand un miracle s'accomplit dans sa propre maison et le força de changer d'avis. Un jour on lui apporta son neveu ; il avait la tête fendue par suite d'une chute de cheval, et la figure si pleine de sang qu'on ne voyait plus ni ses yeux ni sa bouche. L'homme de peu de foi se mit à genoux et jura de proclamer par le monde la sainteté du bon frère, s'il sauvait son neveu d'une mort presque certaine ; puis il plaça sur la plaie un morceau de la robe du bienheureux et attendit, le cœur plein d'anxiété. Aussitôt le jeune homme s'endormit profondément, et une heure après, il se levait guéri.

Les sandales du frère Martin et d'autres objets qui lui avaient appartenu furent aussi les instruments de beaucoup d'autres miracles dans les diocèses de Burgos et de Valence.

(Daza.)

PACIFIQUE GUISO

FRÈRE LAI

1630. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Il quitte le monde pour la vie solitaire. — Premières tentations du démon. — Il entre au couvent des Frères Mineurs Observantins de Sacer. — Dieu lui manifeste sa volonté de l'y voir mourir. — Pauvreté du bienheureux Pacifique. — Miracles qu'il accomplit. — Il ressuscite un mort en présence de tous les religieux du couvent. — Respect des grands de la terre pour Pacifique. — Son départ pour l'Espagne.

Ce serviteur de Dieu naquit à Nuero, petite ville de Sardaigne. Ses parents lui laissèrent une assez belle fortune, qu'il ne songeait qu'à déposer aux pieds d'une jolie jeune fille ; mais Dieu en décida autrement. Sa fiancée mourut tout à coup, et lui-même, dégoûté de ce monde, où il ne trouvait que déboires, résolut de vivre dans la solitude. Après avoir donné aux pauvres une grande partie de son bien, il se retira sur un plateau désert, où il fit élever une petite chapelle à sainte Marie-Madeleine, sa patronne. Une nuit qu'il était en prières devant l'image de la sainte, il vit tout à coup lui apparaître une vierge radieuse, tenant à la main une page du livre d'or de l'éternité, où il put lire son nom. En même temps il entendit une voix lui répéter à plusieurs reprises de se faire frère mineur. Cette vision lui sembla être

un gage certain des complaisances de Dieu en sa faveur. Mais presque aussitôt, et comme pour lui apprendre qu'il aurait de rudes combats à livrer contre l'esprit de ténèbres, Dieu permit au démon de venir le tourmenter. Le malin esprit transportait le pauvre Pacifique d'une chambre dans une autre, et le malheureux ressentait dans tout son corps de violentes douleurs, comme si on lui eût brisé les os. Toutefois, il ne perdit pas sa confiance en Dieu, il résolut de mettre à exécution l'ordre que la voix mystérieuse lui avait donné, et de prendre l'habit de frère mineur.

Il se confessait d'ordinaire auprès des Pères Observantins, qu'il aimait beaucoup ; mais la pauvreté des Pères Capucins avait pour lui d'irrésistibles attraits, et c'est vers eux qu'il résolut de diriger ses pas. Avant d'aller frapper à la porte de leur couvent, il commença par mettre en secret ordre à ses affaires, et sans communiquer son projet à ses parents, qui auraient pu y apporter des obstacles, il partit la nuit, monté sur un bon cheval. Chemin faisant, un religieux, qu'il crut être saint François lui-même ou saint Antoine de Padoue, lui apparut tout à coup, lui demanda sa bénédiction et l'exhorta à se hâter pour arriver à temps au couvent des Pères Capucins de la ville de Sacer, où, d'ailleurs, il parvint sans encombre.

Le provincial était absent, et le gardien n'osait pas de son autorité privée admettre Pacifique au nombre des novices ; celui-ci se rendit immédiatement au couvent des Observantins. Il y rencontra, entre autres religieux de sa connaissance, un vénérable Père qui avait été son confesseur, et sur l'avis de qui il prit l'habit de frère lai.

On ne tarda pas à s'apercevoir que l'Esprit-Saint habi-

tait vraiment avec notre bienheureux, et qu'il était prédestiné pour être un modèle de perfection religieuse. Sa vie était une succession non interrompue d'austérités et de mortifications, de jeûnes et de veilles. Après les matines, il restait au chœur, absorbé dans ses prières ; et, du jour où il en obtint la permission du maître des novices, il ne manqua pas une seule fois à cette pieuse habitude.

Cependant une sorte de remords tourmentait le bienheureux Pacifique ; il lui semblait qu'il avait commis une faute en prenant la robe des Observantins, lorsqu'il avait pour ainsi dire fait au fond de son cœur le vœu d'entrer chez les Pères Capucins. Cette idée le poursuivait nuit et jour, si bien qu'à la fin, n'y tenant plus, il s'en fut un soir dans le jardin du couvent, quitta son habit de moine et se mit en devoir de franchir le mur pour se rendre à la maison des Capucins. Mais au moment où il se hissait péniblement sur la muraille, il sentit comme un violent coup de poing sur le visage, et tomba à la renverse ; en même temps il entendit une voix lui dire : « Tu mourras « dans la robe que tu portes aujourd'hui ». Il se releva, tout contusionné, et courut au chœur remercier Dieu de lui avoir conservé la vie ; car le mur était haut et la chute aurait pu être mortelle. Dans la suite, il ne songea plus à quitter les Observantins, et le temps réglementaire du noviciat écoulé, il prononça ses vœux à la grande joie de ses frères.

Le bienheureux Pacifique était vêtu d'une misérable robe ; il marchait toujours nu-pieds et nu-tête par tous les temps, été comme hiver, quand il allait quêter des aumônes pour le couvent à travers les âpres montagnes de la Sardaigne. C'est seulement vers la fin de sa vie que,

sur l'ordre de son supérieur, il se décida à porter des sandales.

Ce saint homme reçut du Seigneur le don d'accomplir des miracles ; le chroniqueur lui en attribue un grand nombre : nous en citerons seulement quelques-uns. Un jour qu'il était allé quêter pour le couvent dans une ville voisine, il rencontra sur son chemin une profonde rivière grossie par les eaux de pluie , et dont le gué n'était plus praticable. Un assez grand nombre de paysans attendaient sur le bord avec leurs chevaux et leurs voitures, et n'osaient s'exposer à une mort certaine. Frère Pacifique arriva, fit un signe de croix au-dessus de la rivière, et les eaux, s'arrêtant, formèrent tout à coup comme une muraille, tandis que le saint homme passait avec toute cette foule de peuple. Une autre fois, il franchit la rivière sur son manteau comme sur une nacelle. Une autre fois encore, il fit mieux: il ressuscita un mort.

Frère Pacifique, avec la permission de ses supérieurs, était revenu dans sa patrie, quand il fut tout à coup invité à passer chez l'un des protecteurs du couvent, dont le fils venait de mourir. Le saint religieux se mit en prière, et sur un avis secret qu'il reçut de Dieu, il demanda au Père gardien de l'accompagner, avec tous ses religieux, pour être témoins du miracle qui allait s'accomplir à la plus grande gloire du Seigneur. On arriva auprès du lit funéraire : le cadavre raidi était froid comme une statue de marbre. Les religieux s'agenouillèrent et se mirent à réciter les prières des morts, tandis que frère Pacifique demandait au Seigneur de faire éclater sa puissance. Au même instant le mort se leva : il avait recouvré du même coup la vie et la santé.

Ce miracle éclatant, dû à l'intercession de frère Pacifique, lui valut, dans toute la Sardaigne et dans plusieurs autres contrées de l'Europe, une grande réputation de sainteté et une grande considération. Le duc de Gandie, vice-roi du pays, lui témoignait beaucoup d'égards et parlait sans cesse de ses vertus, de l'austérité de sa vie et des grâces célestes dont il était l'objet, au Père François Borgia, son frère, religieux de la province de Saint-Jean-Baptiste, en Espagne. François Borgia vint en Sardaigne pour contempler le saint homme et s'entretenir avec lui. L'extérieur du bienheureux Pacifique répondait à sa réputation et à l'idée qu'on se faisait de lui : François le trouva dans sa cellule, mal vêtu, ignorant des usages du monde, fatigué par le travail, les veilles et les mortifications, mais portant sur sa figure et dans ses yeux comme un reflet de la lumière divine qui illuminait sa belle âme. A la suite de plusieurs entretiens, il le décida à l'accompagner en Espagne, dans la province de Saint-Jean-Baptiste, où son ardent désir d'austérités trouverait à se satisfaire.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Frère Pacifique entre au couvent de Gandie. — Ses progrès rapides dans le chemin de la perfection. — Son humilité, sa pauvreté, son obéissance, sa pureté, ses austérités, sa piété et sa dévotion aux souffrances de Jésus crucifié. — Son heureuse influence sur tous ceux qui l'ont connu. — Luttes contre le démon. — Miracles. — Sa dernière maladie et sa mort.

Frère Pacifique se rendit en effet en Espagne, à la prière du duc de Gandie, qui venait de se démettre de sa vice-royauté, et il entra tout d'abord dans le couvent de Gandie, dont les religieux étaient, comme lui-même,

des modèles de sainteté. Il ne tarda pas à les devancer tous dans les sentiers de la perfection, par cela seul qu'il se croyait indigne de demeurer au milieu d'eux. Persuadé qu'il était le dernier des hommes et le plus misérable d'entre les pécheurs, il s'imposait de rudes pénitences et partageait son temps entre la prière, le jeûne, les veilles et les mortifications. Un des grands tourments de toute sa vie, ç'a été l'estime et le respect qu'on lui témoignait. Un gardien voulut voir jusqu'où irait son humilité et lui imposa la pénible tâche de maître des novices, sous prétexte de le briser aux coutumes de la province. Le saint homme, quoique déjà fort avancé en âge et depuis longtemps profès, se mit à l'œuvre sans un murmure, et, pour enseigner la règle, commença par la pratiquer.

On peut dire qu'il en fut comme la vivante image. Après avoir, dès le début de son noviciat, donné tous ses biens aux pauvres, il mit sa gloire à ne rien posséder au monde que ce qui est indispensable au dernier des misérables, et ne consentit jamais à accepter quoi que ce soit du duc de Gandie ou d'autres seigneurs dont il était l'ami. Quand il s'asseyait à leur table, ce qui lui arrivait assez souvent, il tirait de son bissac quelques mauvais légumes et en mangeait à peine assez pour ne pas tomber en défaillance. Dans ses tournées à travers les villages voisins, il vivait de la charité publique.

Son obéissance était proverbiale parmi les religieux de Saint-François. Non-seulement ses supérieurs, mais ses frères et les novices eux-mêmes le trouvaient toujours tout prêt à accomplir leurs moindres volontés et même à satisfaire leurs caprices. « Mes frères », leur disait-il quelquefois, « mon corps est à vous comme mon âme est

« à Dieu, pour en faire tout ce qu'il vous plaira ».

Il avait la naïveté d'un enfant et la chasteté d'une vierge ; jamais une pensée impure ne troubla la calme sérénité de son âme. Durant de longues années, il fut portier du couvent et se trouva ainsi dans la nécessité de parler souvent à des femmes ; mais jamais il ne leva les yeux sur elles : on eût dit qu'en les regardant en face il avait peur de perdre son salut éternel. Ses conversations n'avaient jamais d'autre sujet que Dieu et les choses de la religion, et ce lui était une grande cause de scandale d'entendre parler des faux biens et des fausses jouissances de ce monde de ténèbres. Il luttait contre les faiblesses de la chair avec un courage invaincu, et se défendait des tentations par de rudes austérités. Jour et nuit, presque à toute heure, il se donnait la discipline ; jamais sa haire ne le quittait, et elle était si rude qu'un frère qui voulut, par esprit de mortification, la revêtir quelques instants, ne put supporter ses souffrances et fut obligé de s'en débarrasser. Cependant le saint homme y ajoutait souvent une chaîne de fer, dont il se ceignait les reins comme d'une ceinture. Au réfectoire, il recherchait les morceaux de pain les plus secs et les légumes les moins appétissants ; jamais il ne mangeait ni viande, ni poisson, et sa vie semblait être un jeûne perpétuel. Il dormait à peine : « Ne faut-il pas », disait-il un jour à la duchesse de Gandie, « quand j'ai consacré ma journée à la sainte « obéissance, que j'emploie ma nuit à des œuvres de « dévotion ».

Sa piété, comme ses autres vertus, était d'un Ange plutôt que d'un homme. Fatigué par le travail, épuisé par les jeûnes et les veilles, il ne manquait jamais

d'assister aux matines et ne se dispensait des offices que lorsqu'il y était forcé ; il servait, d'ailleurs, autant de messes qu'on le lui permettait, pour le plus grand profit de son âme. Dieu occupait sa pensée à tous les instants de sa vie, qu'il travaillât dans le couvent ou qu'il fût en tournée dans les villages voisins pour recueillir des aumônes. Il avait une dévotion ardente aux souffrances de Jésus crucifié et à sa très-sainte Mère, dont tous les jours il récitait les litanies. Sa piété brûlante se manifestait par des paroles sans suite, des cris étouffés, des sanglots convulsifs ; il voyait avec les yeux de la foi la Reine des Anges lui apparaître dans sa splendeur immortelle, entourée du céleste cortége des Trônes et des Séraphins.

Une des grandes ambitions, la seule peut-être, du bienheureux Pacifique, eût été de mourir pour son Dieu, en travaillant à la conversion des hérétiques. Il n'est pas d'effort qu'il n'ait tenté pour obtenir de ses supérieurs la permission de passer aux Indes, en qualité de missionnaire ; mais ce suprême bonheur devait lui être refusé. Il se consola de son mieux en faisant autour de lui le plus de bien qu'il lui fut possible. D'une éloquence passionnée, qui partait d'un cœur tout embrasé de l'amour de Dieu, il convertit et ramena dans les sentiers du Seigneur une foule d'hommes égarés. On le mandait souvent à la cour de Madrid, et les dames d'honneur de la reine prenaient plaisir à l'entendre parler de la majesté infinie de Dieu et de notre néant. Grands et petits, puissants et faibles, superbes et humbles, tous trouvaient en lui un appui et une consolation, et se sentaient à sa voix animés d'une même pieuse ardeur. Les aumônes pleu-

vaient dans son chapeau de moine, pour se répandre aussitôt dans les maisons des pauvres. Il les servait à table, raccommodait leurs vêtements, les soignait quand ils étaient malades, et les préparait à bien mourir lorsqu'il n'était plus temps de les aider à bien vivre. C'est au milieu d'eux qu'il aimait à passer le temps dont il pouvait disposer, en souvenir du Sauveur qui avait voulu naître dans une étable.

Rien d'étonnant à ce que ce saint homme eût fort à souffrir des attaques du démon ; rien d'étonnant non plus à ce qu'il en triomphât toujours avec l'aide de Dieu. Il en fut d'ailleurs récompensé par les grâces dont le Seigneur le combla, entre autres le don de prophétie et le don de miracles.

Une pieuse femme de Gênes, dont le fils était possédé du démon, avait envoyé le malheureux à Notre-Dame de Lorette pour obtenir sa délivrance. Sur ces entrefaites, elle rencontra le bon frère et lui raconta ses chagrins de mère en lui demandant le secours de ses prières. « Ma « fille », répondit-il, « votre fils, à cette heure, vient d'é- « chapper aux monstres qui le dévoraient ». En effet, le jeune homme entrait alors dans la chapelle de la Vierge, et Satan abandonnait sa proie.

Le duc de Gandie craignait une rupture entre son fils, le marquis de Sombay, et sa fiancée : « Le mariage se fera », lui dit le frère Pacifique, « parce que c'est la vo- « lonté de Dieu »; et le mariage avait lieu deux semaines plus tard.

A la duchesse de Gandie il annonça la mort du père François Borgia, nouvelle qui fut en effet confirmée dans la suite ; quelques mois après, il déclarait que son heure

aussi était venue, et le lendemain sa dernière maladie l'étendait inerte sur son lit de douleurs.

C'était la peste, un fléau terrible, qui allait l'enlever au respect et à la vénération des hommes. Tout son corps ne fut bientôt plus qu'une plaie, et les médecins déclarèrent qu'il n'y avait aucun espoir de guérison. Il demanda et reçut avec une piété touchante les Sacrements des mourants, et, le 13 juin 1630, il s'endormit dans le sein de Dieu, tandis que les frères chantaient autour de lui le cantique d'actions de grâces : *Te, Deum, laudamus.* Sa figure garda dans la mort une sérénité et un calme parfaits.

Le bruit de son trépas se répandit bientôt dans la ville de Gandie et dans tous les villages voisins, une foule considérable d'hommes et de femmes accoururent au couvent, pour contempler encore une fois ses précieux restes, pour baiser ses pieds et ses mains, pour emporter quelque lambeau de ses vêtements. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau et ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée.

(*Chron. de la prov. de Saint-Jean-Bapt.*)

ALPHONSE RUBIUS

FRÈRE LAI.

1601. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Perfection religieuse du bienheureux Alphonse Rubius. — Sa pauvreté extrême. — Sa charité chrétienne. — Sa dévotion à la très-sainte Vierge. — Ses extases. — Il a le don de seconde vue et de miracles. — Sa mort.

Frère Alphonse Rubius naquit en Espagne et reçut, à l'âge de vingt-huit ans, l'habit de frère lai dans la province de Saint-Jean-Baptiste. Par l'austérité de sa vie, sa soumission à la règle, son humilité, sa piété ardente, sa pauvreté exemplaire, il ne tarda pas à devenir, selon l'expression du chroniqueur, un miroir de perfection religieuse. Tous les jours il se déchirait le corps à coups de discipline, il portait une haire en crin sous ses vêtements, et se ceignait les reins avec une chaîne de fer garnie de pointes ; il ne pouvait faire un mouvement sans que son sang coulât par mille plaies. Son repos n'était qu'un autre martyre ; le sommeil ne fermait jamais ses paupières. Il avait donné sa couverture à une pauvre femme et couchait à terre, une pierre sous la tête, en guise d'oreiller. Une misérable natte fermait à peine sa cellule. Durant ses maladies, on voulut le forcer à accepter un lit de plume : « Le mien vaut mieux », répondit-il, et il montrait un sac étendu sur deux planches. Son manteau était en loques, et sa robe criblée de trous. Il marchait toujours nu-pieds, par tous les temps, qu'il fût souffrant ou en bonne

santé, sans s'inquiéter des cailloux qui le déchiraient, et il fit ainsi de longs et pénibles voyages.

On a peine à comprendre comment le peu de nourriture qu'il prenait suffisait à le soutenir : un petit morceau de pain arrosé d'eau fraîche. Sa portion de viande et vin lui servait à nourrir sa sœur, une pauvre femme restée veuve avec deux enfants. D'ailleurs, il ne concevait pas qu'il y eût au monde un plus grand plaisir que celui de faire l'aumône : soulager les misérables, les consoler, verser sur eux des paroles de bénédiction et d'espérance, c'était là sa joie et sa consolation. Ses frères ressentaient les bons effets de son infatigable charité ; quoiqu'il fût lui-même très-occupé, il trouvait moyen de leur venir en aide dans les travaux pénibles qui leur incombaient quelquefois. A l'âge de soixante ans, il s'acquittait encore de toutes les corvées que l'on impose d'ordinaire aux novices ; comme eux, il se donnait la discipline au réfectoire et confessait, en présence des autres religieux, avec des larmes dans la voix, son indignité et son néant.

Durant presque toute sa vie, il fut sujet à de longues et douloureuses maladies, qu'il supportait sans se plaindre, avec une patience angélique. Au milieu des ses souffrances, il élevait son cœur à Dieu ; il acceptait les plus rudes épreuves comme des effets de la divine bonté ; on ne l'entendait parler que du Seigneur, de ses miséricordes, de son infinie justice, de son inépuisable Providence.

En revanche, le monde était pour lui comme s'il n'était pas. La chapelle du couvent lui tenait lieu de patrie ; il y passait pour ainsi dire toutes les heures du jour et de

la nuit. Son ouvrage terminé, il y accourait ; on l'y trouvait toujours le premier à matines ; après les complies, il demeurait encore de longues heures au pied des autels, absorbé dans une muette contemplation. Plusieurs fois ses frères le surprirent en extase devant les statues de la Vierge, le visage resplendissant de lumière, éblouissant comme un soleil. Un jour, un religieux vit à trois reprises différentes la chapelle éclairée comme par de rapides éclairs ; il y descendit et aperçut le frère Alphonse suspendu en l'air, par une force invisible, à une telle hauteur, qu'il pouvait passer sous ses pieds sans les toucher ; d'autres religieux accoururent et purent aussi constater le prodige.

Ce ne fut pas, d'ailleurs, la seule faveur dont la très-sainte Vierge honora son serviteur : elle lui apparaissait souvent, soit dans sa cellule, soit dans le jardin du couvent, surtout aux moments où il récitait son rosaire. C'est elle, sans doute, qui lui donna la force de supporter avec une patience si inaltérable et un visage si riant les cruelles épreuves auxquelles une piété moins vive eût infailliblement succombé. Le démon se heurtait en vain à cette vertu si pure, et ses maléfices les plus dangereux n'avaient sur elle aucune prise. Sa chasteté virginale le protégeait contre toutes les séductions mieux qu'un rempart d'airain, et sa candeur même était sa sauvegarde.

On ne s'étonnera pas que Dieu ait récompensé par des miracles une sainteté si parfaite. Par l'intercession du bienheureux Alphonse, une foule de malades furent guéris d'une façon inespérée, Barthélemi Viudes, protecteur du couvent d'Orihuela, avait reçu les derniers

Sacrements, et après quatre jours d'une insensibilité absolue, on s'attendait d'heure en heure à le voir mourir. En apprenant la douleur de sa famille, frère Alphonse se mit en prières, et, les bras levés au ciel, il implora longtemps le Dieu de miséricorde et d'amour. Sa prière fut exaucée. Eclairé tout à coup par l'Esprit d'en haut, il court auprès du malade : « Frère, frère », lui dit-il, « rends grâces au Seigneur, il a décidé, dans son impé« nétrable sagesse, que tu ne devais pas mourir encore ; « tu demeureras sur la terre pour le servir de nouveau « pendant de longues années ». Aussitôt Barthélemi revient à lui, et à la grande joie de ses proches, quelques jours après il était guéri. D'autres malades durent aussi aux prières du bienheureux frère de recouvrer la santé.

Les miracles qu'il accomplit, et surtout ses vertus, valurent au bon frère l'estime et la vénération universelles. Les religieux de son Ordre, les prêtres et les laïques lui demandaient d'intercéder pour eux auprès de Dieu. Un franciscain a déclaré qu'en maintes occasions il avait éprouvé les bons effets de l'aide du bienheureux.

Dieu, dit-on, révéla à frère Alphonse les secrets de la mort : c'est ainsi qu'il vit monter au ciel l'âme pure d'un de ses amis, frère Julien. Il connut aussi par avance le moment où il devait lui-même quitter la terre. En passant à Orihuela, pris tout à coup d'une faiblesse momentanée, il entra, pour se reposer, dans la maison d'un pieux gentilhomme : « Vous demeurerez chez moi », lui dit celui-ci, « jusqu'à votre parfaite guérison » ; à quoi le bienheureux répondit : « Il faut que j'aille mourir à mon « couvent de Elche ». Il y parvint, non sans peine, fit deux

fois sa confession générale, reçut les derniers Sacrements, et s'endormit doucement dans le sein du Seigneur, le 13 juin 1601.

(*Chron. de la prov. de Saint-Jean-Bapt.*)

LE BIENHEUREUX JULIEN

DU TIERS ORDRE.

1597. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Vertus du frère Julien, et témoignage qu'en donne un de ses supérieurs. — Estime où le tiennent même les mondains. — Ses contemplations et ses extases. — Miracle qui accompagne sa mort.

Frère Julien naquit en Espagne. Jeune encore, il se consacra au service de Dieu, en qualité de tertiaire, dans le couvent de Notre-Dame de Lorette. Plus humble et plus soumis que s'il eût été un esclave, il s'acquittait de ses travaux les plus pénibles et les plus rebutants avec une douceur et une patience inaltérables, sans une parole, sans un murmure. Un gardien d'une grande piété a déclaré plusieurs fois qu'il ne l'avait jamais entendu prononcer un mot léger ou indiscret, et quand il avait voulu soumettre sa vertu à de dures épreuves, il avait toujours rencontré dans le bienheureux frère une âme plus forte que toutes les souffrances physiques et morales. Lui-même, à ces épreuves imposées, ajoutait des épreuves volontaires, des jeûnes prolongés, des veilles, une pauvreté extrême. Hiver et été, par la pluie ou le soleil, il allait pieds nus et tête nue ; ses biographes disent qu'il avait le teint brûlé comme un africain. Sou-

mis à toutes les prescriptions de la règle, même à celles dont il n'avait pas fait vœu, il accomplisssait les jeûnes prescrits par saint Antoine. Quand le gardien lui ordonnait de prendre quelque nourriture avant de se mettre en route, il lui demandait la permission d'emporter un léger morceau de pain, qu'il mangeait, chemin faisant, à l'heure réglementaire.

Quoiqu'il eût fort peu de rapports avec les mondains, il était l'objet de l'estime de tous. Il parlait peu, et toujours de Dieu. Dès qu'il avait un moment à lui, il courait s'agenouiller dans quelque endroit solitaire, pour y élever en paix son âme à Dieu. Il avait une si grande dévotion à la Vierge, que souvent, absorbé qu'il était dans la ferveur de ses prières, il en oubliait le manger et le boire, et qu'il vivait, dit le chroniqueur, de la nourriture céleste que les Anges lui apportaient.

Ses occupations de la journée ne lui laissant pas, à son gré, assez de temps pour penser à Dieu, il restait à genoux après les matines, plongé dans de divines contemplations ; et comme on lui demandait les motifs d'une si longue oraison : « Je contemple », répondit-il, « les « mystères du rosaire de la très-sainte Vierge ». La Mère des Anges récompensa cette ferveur par de divines jouissances. Une nuit, frère Alphonse Rubius et quelques autres religieux purent voir le frère Julien resplendissant comme un astre. Un pieux franciscain, en prières dans sa cellule, eut une vision merveilleuse : une longue procession de Frères Mineurs et de Clarisses, au nombre de plus de six cents, défila aux deux côtés de frère Julien, alors à genoux dans le chœur, en chantant les saints cantiques.

Le Seigneur accomplissait ces prodiges en faveur du pieux frère ; il y a plus : il lui donna le droit et le pouvoir d'en accomplir lui-même en son nom. C'est ainsi qu'à Alicante, à la table d'un pauvre qui lui faisait partager son repas, il renouvela le miracle de la multiplication des pains.

Quand vint l'heure de la mort pour ce saint homme, il se confia à Dieu avec une pieuse ferveur, et son âme radieuse monta au ciel, où l'attendait la récompense. C'était le 13 juin 1597 ; il habitait alors au couvent d'Elche. On rapporte que, au moment même où il expira, un frère du couvent de Notre-Dame de Lorette, son ancienne résidence, vit un chœur d'Anges s'envoler vers les cieux, emportant sur leurs ailes une âme resplendissante comme le soleil, et dont les rayons apportaient à la fois la lumière et un parfum céleste ; en même temps, une voix disait : Frère Julien vient de mourir.

(*Chron. de la prov. de Saint-Jean-Bapt.*)

PÈRE PIERRE DE SIENNE

1613. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

En 1613 mourut aussi au couvent d'Elche, en grand renom de sainteté, un homme d'une science profonde et d'une vie austère, Pierre de Sienne, dont les sermons éloquents avaient produit les meilleurs fruits à Valence, à Carthagène, à Murcie et à Madrid. Il passa successivement par les dignités inférieures de l'Ordre, fut nommé

provincial à l'âge de trente-trois ans. Il n'y avait pas plus de onze ans qu'il avait prononcé ses vœux. Mais, avec l'ardeur du bien qui perfectionne, l'activité qui se transporte partout, les yeux qui surveillent et la forte voix qui réprimande, il avait dès cet âge une vie sans tache, austère, digne d'être proposée comme exemple. Jamais, d'ailleurs, il ne se soumit à de plus rudes mortifications que pendant les années où il exerça, à deux reprises différentes, la charge de provincial.

Les grands personnages de l'Espagne lui témoïgnaient les mêmes respects qu'à un prince ; le duc de Lerme voulut le nommer évêque d'Orihuela.

Le Père Pierre de Sienne prit les germes de la maladie qui devait l'enlever à la suite d'une action imprudemment charitable. Il se rendait, par un mauvais temps, de Valence à Carthagène, quand il rencontra une pauvre femme en haillons, à qui il donna son manteau. Le lendemain, il était obligé de se mettre au lit, et quelques jours après, il mourut.

Cinq ans après sa mort, on retrouva son corps parfaitement conservé dans sa robe de franciscain. Seulement une plaie au bras laissait échapper de l'eau mêlée de sang.

(*Chron. de la prov. de Saint-Jean-Bapt.*)

QUATORZIÈME JOUR DE JUIN

LE BIENHEUREUX PÈRE JEAN

1525. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

Le Père Jean, issu du sang des rois portugais, quitta, jeune encore, son pays natal pour aller vivre inconnu et servir le seul Roi du ciel dans quelque pays éloigné. Il se fit recevoir frère mineur à Châlon, en Bourgogne. Soldat de Saint-François, il marcha sous son étendard avec l'ardeur de la jeunesse et la calme intrépidité de l'âge mûr. Selon le mot de son biographe, il ne tarda pas à devenir l'un des généraux de cette sainte milice. Sa pauvreté, sa soumission à la règle, ses vertus religieuses étaient proverbiales.

Ce ne fut pas sans peine qu'on le décida à accepter la dignité de gardien ; dans son humilité excessive, il eût voulu se faire le serviteur du dernier des novices. Il s'acquitta, d'ailleurs, de sa charge avec honneur, et n'eut jamais la pensée d'user de sa prééminence que pour donner plus encore, s'il était possible, l'exemple de toutes les vertus. Son couvent devint un modèle de perfection religieuse ; la seule décoration de la chapelle, à la fois grandiose et sévère, faisait descendre au fond des âmes des idées de recueillement et de piété.

Il eut le don de miracles et de seconde vue.

C'est le 14 juin 1525 que Dieu rappela à lui ce dévoué serviteur, et qu'il lui ouvrit toutes grandes les portes de

l'éternel royaume. Sa mort fut, comme sa vie, signalée par des prodiges, et son tombeau devint pour les habitants du pays un lieu de pèlerinage. La vénération des fidèles lui éleva un sépulcre de marbre, sur lequel étaient gravées les armes du Portugal.

(CARDOSE.)

PIERRE DE PORTUGAL

FRÈRE LAI

Vers 1550. — Pape : Paul III. — Roi de Portugal : Jean III.

Cardose place à la date du quatorzième jour de juin, dans son martyrologe des saints et des bienheureux portugais, la mémoire de frère Pierre. Dans son humble condition de frère lai, Pierre fut un grand prédicateur et un apôtre infatigable. Son zèle pour le service de son Dieu et pour la perfection de son prochain le décida, en 1530, à partir pour le Pérou, qui venait d'être conquis par François Pizarre. Il fut l'un des douze premiers missionnaires qui entreprirent de convertir à la foi du Christ les habitants idolâtres de cette contrée, et qui fondèrent la célèbre province franciscaine dite des Douze-Apôtres.

Pierre parcourut le Pérou dans tous les sens, pendant de longues années, sans prendre un jour de repos, insouciant des dangers qui pouvaient le menacer. Il éclaira de la divine lumière de l'Evangile des milliers d'âmes plongées jusqu'alors dans les ténèbres de l'idolâtrie. Derrière lui s'écroulaient les temples des faux dieux, et sur leurs

ruines s'élevaient comme par enchantement d'humbles chapelles ou des églises splendides. La croix de Jésus à la main, il marchait pieds nus, sans défense, confiant dans la divine Providence, qui ne l'abandonna jamais au milieu des épreuves et des souffrances. Il a rendu à son Ordre et à la religion d'immenses services, et laissé un nom célèbre, à juste titre, dans les annales de l'apostolat.

On sait, sans pouvoir le préciser, qu'il a accompli un grand nombre de miracles ; le jour, l'année et l'heure où il mourut sont restés inconnus.

(PAPEBROECK.)

LA BIENHEUREUSE CASTORA

VEUVE, DU TIERS ORDRE.

1391. — Pape : Urbain VI. — Roi de France : Charles VI.

La bienheureuse Castora était originaire de l'illustre famille italienne des Gabriëli, qui a donné à l'Eglise des évêques et des cardinaux, au monde des généraux intrépides et habiles. Elle était fille d'un comte Gabriëlo. Jeune, belle, riche, elle pouvait aspirer à tous les honneurs et à tous les plaisirs de la terre ; le comte de San-Angelo in Vado, docteur en droit canon et en droit romain, et seigneur de deux châteaux, rechercha sa main, et, appuyé par son père, l'épousa. Mais il y avait entre elle et son époux incompatibilité d'humeur et de goûts ; autant elle était pieuse, douce, amie du calme et de la retraite,

autant il était mondain, bruyant, avide de plaisirs et incapable de modération. Les années qu'elle passa avec lui furent comme un long martyre. Elle le supporta dignement, en servante résignée du Seigneur.

Après la mort de son époux, la bienheureuse Castora songea à mettre à exécution le projet qu'elle nourrissait, depuis son enfance, de se consacrer à Dieu. Elle en demanda la permission à son fils; puis, après avoir distribué son bien aux pauvres, elle revêtit la robe du Tiers Ordre de Saint-François. Les quelques années qu'elle vécut encore se passèrent dans la pratique des mortifications et des austérités, le jeûne, la prière, les veilles. Elle avait une grande dévotion au saint Sacrement de l'Eucharistie.

C'est en 1391, le 14 juin, que Dieu la rappela à lui. On l'ensevelit à Madrid; mais son fils fit transporter ses précieux restes à San-Angelo in Vado, où on les conserva pieusement dans l'église du couvent de l'Ordre. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau où, aujourd'hui encore, on a coutume de se porter en procession solennelle le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.

(Papebroeck.)

CONSTANCE DE CASTRO

Constance de Castro, dont les chroniqueurs de l'Ordre placent le souvenir au quatorzième jour de juin, était la nièce du comte de Lemos et l'épouse de Rodrigue Diaz d'Andrada, général commandant les armées de Ferdi-

nand contre les Maures grenadins. Elle a fait partie du Tiers Ordre de Saint-François, où elle est restée célèbre pour ses vertus. Elle fut ensevelie au couvent de Vivero, en Galice. Longtemps après sa mort, en 1611, on ouvrit son tombeau, et on y trouva son corps dans un état de parfaite conservation. A l'occasion de ce miracle, on lui éleva un riche sépulcre de marbre, et sur l'ordre de l'évêque de Mindon, de savants religieux racontèrent sa vie et ses vertus.

(Wadding.)

QUINZIÈME JOUR DE JUIN

ANGE DE CINGOLI

SECOND SUPÉRIEUR DES CLARINS

1337. — Pape : Benoît XII. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Perfection religieuse du bienheureux Ange. — Sa mission en Arménie. — Les « pauvres ermites de Célestin ». — Premières tribulations du bienheureux Ange. — Il retrouve quelque tranquillité et fonde un couvent près d'Ascoli. — Nouvelles épreuves. — Ange et ses compagnons sont traités comme infidèles et chassés du royaume de Naples. — Longues souffrances du bienheureux Ange. — Dernières années de sa vie. — Sa mort.

Ange naquit vers l'an 1245, à Cingoli, dans les Marches. Ce fut un savant docteur, un prédicateur éloquent, un théologien de première force. Il eut pour maître le bienheureux Simon de Cassia, un saint homme, fort célèbre pour sa science dans l'Ordre des Augustins.

La vie du bienheureux Ange de Cingoli peut être citée comme un modèle de soumission à la règle et de pau-

vreté évangélique. Il semble que l'âme du saint Père François ait pris en lui une nouvelle forme corporelle, tant il était désireux de suivre d'aussi près que possible les traces du divin fondateur de l'Ordre. Son zèle attira sur lui des haines, et pour éviter des dissensions toujours funestes dans une société naissante, le général crut devoir l'éloigner ; il l'envoya à Hayton, roi d'Arménie, qui avait demandé au saint Père quelques frères mineurs, pour instruire ses sujets dans la religion catholique romaine, au sein de laquelle ils désiraient entrer.

Les missionnaires furent reçus par le roi avec les plus grands égards, et eurent, dès l'abord, toutes les facilités d'accomplir leur pieux ministère. En vain les ennemis du bienheureux Ange essayèrent-ils de le desservir auprès de ce monarque étranger, le général de l'Ordre prit sa défense, ses compagnons eux-mêmes déclarèrent que le saint homme était la victime d'infâmes calomnies, et depuis lors Hayton ne cessa de lui témoigner un respect tout particulier.

Deux des compagnons du bienheureux Ange revinrent en Italie en 1294, quand saint Pierre de Moron, ermite et fondateur de l'Ordre des Célestins, fut élevé à la papauté sous le nom de Célestin V. Dans l'espoir que le nouveau pontife les écouterait avec bienveillance, ils vinrent lui demander la permission de se retirer dans des couvents solitaires et silencieux, pour y vivre selon leur règle. Le pape accéda à leur prière et donna pour supérieur à la nouvelle confrérie le bienheureux Père Liberato (1). Tant que vécut Célestin V, les supérieurs de l'Ordre de Saint-François, malgré le mécontentement

(1) Voir, à la date du 17 avril, tome IV, p. 328, la biographie du Père Liberato.

qu'ils éprouvèrent à voir ainsi cette branche se séparer du tronc commun, n'osèrent pas s'y opposer ; mais après sa mort, les pauvres ermites de Célestin se trouvèrent tout à coup sans protecteur, et durent s'enfuir en Grèce. Le bienheureux Ange, revenu lui aussi d'Arménie, les y suivit.

Les exilés vécurent quelque temps d'une vie solitaire et paisible dans une île voisinè du littoral. Mais bientôt le provincial de Romanie ou de Constantinople, ayant appris dans quelles circonstances ils s'étaient séparés de l'Ordre de Saint-François, entreprit de les y rattacher. Ils s'y refusèrent d'abord, forts de leur droit et de l'autorisation qu'ils avaient reçue du souverain Pontife, et ils s'y refusèrent avec d'autant plus d'énergie que leurs ennemis communs recommençaient avec plus de rage leurs attaques. On les accusait d'être partisans de l'hérésie des Manichéens, d'assister à leurs messes, d'avoir tenu des discours impies et contraires aux dogmes sur le très-saint Sacrement de l'autel et sur la toute-puissance du pape et de la cour romaine. Toutes ces calomnies, d'ailleurs, ne tardèrent pas à tomber d'elles-mêmes. Les seigneurs, les princes, les grands personnages de la Grèce, des évêques et des prélats, se déclarèrent les admirateurs et les protecteurs des pieux ermites ; et le pape Boniface VIII, sollicité de rapporter la bulle de Célestin V, qui leur conférait le droit de former une confrérie séparée, répondit qu'ils valaient mieux que leurs détracteurs. Malheureusement le pape était fort occupé en ce moment du côté de la France, et toute affaire étrangère l'impatientait. Les ennemis des ermites revinrent à la charge et finirent par lui arra-

cher ce qu'ils voulaient, un ordre, aux archevêques de Patras et d'Athènes, de chasser Ange et ses compagnons de l'île qu'ils habitaient.

Ce fut pour ces pieux serviteurs de Dieu un temps d'épreuves et de souffrances. Chassés de tous les lieux où ils venaient chercher un asile, ils errèrent longtemps, manquant de pain quelquefois, et toujours de tranquillité et de repos. Enfin, grâce à l'intervention de l'archevêque de Patras et de quelques grands personnages, ils firent leur paix avec le général de l'Ordre. Les uns s'enfoncèrent dans les Indes Orientales, pour y prêcher la vraie foi ; les autres revinrent en Italie avec le bienheureux Ange qui fonda un petit couvent au milieu des collines d'Ascoli et de Nursie, sur les bords de la rivière Clareno.

Ils n'y restèrent pas longtemps en repos. A la requête du général de l'Ordre, le roi de Naples désigna à l'inquisiteur le bienheureux Liberato et ses frères, qui vivaient dans le silence et la solitude entre les murs de leur petit couvent. Leur conduite fut l'objet d'une enquête minutieuse et sévère, et pendant un voyage que fit Liberato à Rome pour obtenir une audience du pape, ses compagnons, objets d'une persécution indigne, furent traités comme des hérétiques et des infidèles. Durant cinq mois on les retint prisonniers, puis après les avoir trainés enchaînés par tous les chemins du royaume de Naples, on leur donna l'ordre d'en sortir. Mais Dieu, dit le chroniqueur, ne laissa pas impunie une semblable iniquité : l'inquisiteur mourut peu de temps après, en reconnaissant son injustice ; et deux ans plus tard le roi de Naples allait, devant l'éternel tribunal, rendre

compte de la façon dont il avait traité ses plus pieux serviteurs.

Chassés du royaume de Naples, les austères réformateurs errèrent un peu à l'aventure, tantôt soutenus, tantôt abandonnés par le pape Clément V. Le successeur de ce pontife, Jean XXII, leur fut plus désagréable encore, excité qu'il était par leurs ennemis particuliers. Il manda en sa présence le bienheureux Ange : « Etes-vous, oui « ou non, frère mineur », lui dit-il. — « Je le suis. — « Pourquoi, alors, vous être séparé de vos frères? » Et il parlait avec un ton de voix dur et un visage irrité. Ange expliqua au Saint-Père que c'était leur Ordre qui les avait chassés de son sein, que le fondateur de la nouvelle confrérie était le pape Célestin V, et qu'il n'en avait lui-même pris la direction qu'après la mort des premiers supérieurs, et pour maintenir la stricte observance de la règle. « D'ailleurs », ajoua-t-il, « je suis « prêt à me soumettre à tout ce qu'ordonnera votre « Sainteté ».

Cette humilité profonde ne désarma pas le pape ; sans vouloir écouter la défense du bienheureux Ange, il le fit jeter en prison à Avignon. Jusqu'à la mort de Jean XXII, il traîna misérablement ses jours dans les *in pace* de plusieurs couvents français, désespéré de manquer à ses frères, mais les soutenant de son mieux par les lettres qu'il leur écrivait. Il les engageait à la constance et à la résignation dans les épreuves, et les conjurait de persévérer dans la voie où ils étaient entrés : « Vous êtes », leur disait-il, « les vais fils de Saint-Fran« çois ; tous ces religieux amollis ne sont pas de sa fa« mille ; il n'est le père que des fidèles observateurs de

« sa règle ». En même temps, il leur donnait les meilleurs conseils sur la façon dont ils devaient se soutenir et se défendre les uns les autres dans les maladies et les souffrances ; il leur citait des exemples de religieux vivant encore selon la réforme au sein de quelques couvents français : entre autres celui de Philippe, fils de Jacques I[er], roi de Majorque et oncle de Jacques II. « Notre-« Seigneur Jésus-Christ et l'âme de saint François », leur disait-il, « se sont choisi pour tabernacle le corps de ce saint homme, si humble, si pauvre, si austère, qui passe « sa vie à jeûner, à veiller, à prier ».

Il eût pu lui-même se proposer pour modèle. « Je « souffre dans cette prison plus que je ne saurais dire », écrivait-il un jour ; « mais tous mes maux ne sont rien « en comparaison de ce que j'ai supporté durant les neuf « années du pontificat de Clément V. Depuis trente ans « on me persécute ; on m'a traîné, avec des chaînes aux « pieds, dans tous les couvents situés entre Rome et « Ancône, et on m'a enfermé trois jours dans chacun « d'eux ; à Rome, pendant la semaine sainte, on m'a im-« posé une pénitence publique ; à Terra-Nuova, dans la « Calabre, on m'a jeté pour deux années en prison sous « la surveillance de geôliers impitoyables ; il n'est pas « de ville ni de village dans tout le royaume de Naples « où je n'aie subi au moins quelques jours de captivité, « jusqu'à ce qu'enfin, à Messine, on me précipita dans le « plus affreux des cachots ».

Enfin le saint homme, après soixante années de souffrances continuelles supportées avec une patience qui n'a d'égale que la rage de ses persécuteurs, trouva grâce devant ses ennemis et recouvra sa liberté. Il revint

en Italie, où il put s'occuper en paix de sa chère confrérie des Clarins (1).

Sur la fin de sa vie, le bienheureux Ange vint habiter le couvent de Santa-Maria de Aspro, dans le royaume de Naples. C'était une solitude, cachée au milieu d'un bois, sur le flanc d'une roche abrupte, non loin du Marsico-Nuovo. La renommée de ses malheurs, sa sainteté, les miracles qu'il accomplissait tous les jours, attirèrent au lieu de sa retraite une foule de visiteurs. Quand il fut atteint de la maladie qui devait l'emporter, l'affluence redoubla. Sa cellule était sans cesse pleine de monde ; il fallut même en défendre la porte, pour lui permettre du moins de mourir dans le recueillement et la paix. Il rendit l'âme le 15 juin 1337; et presque aussitôt, de toutes les villes et de tous les villages des alentours accoururent une multitude de fidèles avides de contempler encore une fois ses restes mortels. On les voyait, pleins d'une pieuse ardeur, se traîner à genoux depuis l'entrée de la chapelle jusqu'au pied du grand-autel, où le corps était exposé, et, les yeux débordant de larmes, baiser les pieds du bienheureux et implorer son intercession dans le ciel.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(Wadding.)

(1) Ce petit Ordre religieux, qui avait une existence à part et un règlement spécial, était sous la dépendance immédiate des évêques. Il subsista cent cinquante-cinq ans, et se confondit ensuite, sous le pontificat de Sixte IV, avec les Franciscains. Quelques Clarins se refusèrent d'abord à cette fusion; mais en 1511, le pape Jules II prononça leur dissolution définitive et leur enjoignit, ainsi qu'aux Colétains et aux religieux du bienheureux Amédée, d'avoir à opter entre les Conventuels et les Observantins.

LE BIENHEUREUX PIERRE

DIT LE PÈRE DES MALHEUREUX

1216. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Nous trouvons au quinzième jour de juin le souvenir du bienheureux Pierre, dit le père des malheureux. En 1213, quand saint François faisait route par l'Espagne, pour passer en Afrique, il lui donna l'habit et le chargea d'aller établir son Ordre dans la province d'Astorga. Pierre fonda un couvent à Oviédo, en 1214. C'est là qu'il reçut de la reconnaissance des populations le surnom de père des malheureux.

Le bienheureux Pierre eut le don de miracles; il mourut en 1216. Longtemps après, en 1487, ses précieux restes furent exhumés, sur l'ordre et aux frais d'Alphonse de Baldez, gouverneur de la province d'Astorga, et transportés devant la porte de l'église. Plus tard encore, en 1594, une nouvelle exhumation eut lieu en présence de Louis Carillo de Mendoza, lui aussi gouverneur de la province, et de plusieurs autres grands seigneurs du pays. Les précieuses reliques étaient enfermées dans trois châsses, entourées de fines toiles, dont le gardien, le Père Louis de Quiros, donna quelques lambeaux aux assistants, avec de petits ossements du bienheureux; puis on transporta ce qui restait de Pierre à une place d'honneur.

Tous les ans, on célèbre sa fête, et par son intercession s'accomplissent encore de nombreux miracles.

(Gonzague.)

ANTOINE D'AVILA

1616. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Austérités et mortifications du Père Antoine. — Ses jeûnes, ses disciplines. — Sa réponse au roi Philippe III. — Il est nommé gardien, puis provincial. — Humilité du bienheureux Antoine. — Sa dévotion au saint sacrifice de l'autel. — Sa piété. — Ses visions. — Son heureuse influence. — Ses épreuves sur la fin de sa vie. — Sa mort.

Le Père Antoine naquit à Avila, et entra, jeune encore, aux Frères Mineurs de la province de Saint-Joseph, dont il est l'une des gloires. Chaque année, il s'imposait les sept jeûnes de saint François, vivant de pain et d'eau, de quelques fruits et d'un peu de soupe pendant sept fois quarante jours. Les veilles des grandes fêtes, il se présentait au réfectoire à demi nu, avec de jeunes religieux, et là, en présence de la communauté, il faisait jaillir son sang sous les coups de discipline. On lui disait un jour que de semblables mortifications ne convenaient pas à son grand âge : « Et moi », répliqua-t-il, « je crois que, « bien plus que pour les novices, c'est pour moi un devoir; « ne faut-il pas que je demande à Dieu pardon des fautes « que j'ai commises autrefois contre la règle de l'Ordre ».

Il marchait toujours nu-pieds. Le roi Philippe III le remarqua, à l'âge de quatre-vingts ans, dans une procession qui se faisait par un froid extrêmement vif : « Pourquoi, mon Père », lui dit-il, « ne prenez-vous pas « plus soin de vous ? » — « Je n'en ai plus le temps », répondit le saint homme; « j'ai trop à faire déjà pour « trouver grâce auprès de Dieu ». Et il se remit en

marche ; mais le roi, qui se plaisait à lui témoigner du respect, le fit monter dans sa voiture.

Le Père Antoine ne buvait jamais que de l'eau ; il n'avait pour tout bien qu'une vieille robe de moine, un bréviaire et une gravure représentant la Mère de Dieu. On le nomma provincial ; il n'en resta ni moins pauvre ni moins soumis à la règle. Son humilité faisait le désespoir de ses frères. Il leur demandait souvent d'intercéder pour lui auprès de Dieu, indigne qu'il était, pensait-il, de prier lui-même. Au grand couvent de Saint-Guy, à Madrid, où il habita longtemps sur la fin de sa vie, il s'occupait des fonctions les moins agréables, comme de raccommoder les habits, de les nettoyer, de faire la besogne des frères lais, qui s'en plaignaient, mais n'avaient rien à répondre à des arguments comme celui-ci : « Vous êtes jeunes, mes frères, vous avez « encore bien du temps devant vous pour vous occuper « d'œuvres pies ; moi, je suis vieux, il faut que je me « hâte; car mes jours sont comptés ».

Il semble que le Seigneur lui ait fait des révélations toutes spéciales sur la nécessité qu'il y a pour les religieux d'être avant tout humbles de cœur : c'est la vertu qui met le mieux en lumière les autres. Tous les jours il servait la messe autant de fois que cela lui était possible, même lorsqu'il eut été nommé provincial, et les assistants croyaient voir un Ange du ciel assister le prêtre, tant sa figure était empreinte d'une sérénité et d'une douceur plus qu'humaines. Jusqu'à midi, il restait dans l'église, occupé à prier ; à la nuit tombante, il revenait au chœur, pour n'en sortir qu'à trois heures du matin. Il se confessait souvent, et se préparait par tous

les moyens possibles à bien dire sa messe. A plusieurs reprises, durant le jour et pendant la nuit, il s'agenouillait devant le Saint-Sacrement et récitait les sept psaumes de la pénitence ou son rosaire, ou bien méditait en silence sous le regard de Dieu. Ces contemplations furent souvent accompagnées de visions ou de révélations ; mais sur ce point, il a toujours gardé une extrême réserve.

Le bienheureux Antoine, par une faveur toute spéciale du Seigneur, avait sur les âmes de ses pénitents une influence extraordinaire. Personne mieux que lui ne les ramenait à la vertu ; les plus grands coupables, en s'approchant de lui, se sentaient par ce seul contact soulagés d'un poids énorme et en quelque sorte déjà purifiés de leurs fautes. On cite en particulier l'exemple d'un prêtre qui avait apporté dans l'exercice de ses fonctions une légèreté criminelle, et dont l'âme inquiète voyait avec effroi venir l'heure de la réparation. Antoine l'encouragea, le débarrassa de ses craintes exagérées et l'aida à mourir dans une douce sérénité.

Le bienheureux avait toujours désiré souffrir pour l'amour de son Dieu ; ses vœux furent souvent exaucés. Après qu'il eut été nommé gardien du nouveau couvent de Séville, des religieux jaloux de cette dignité ne lui épargnèrent aucune sorte d'attaque, ni les railleries, ni les médisances, ni les calomnies ; mais il tint bon et resta au poste d'honneur qui lui avait été assigné. Quelque temps après il dut le quitter, et ce fut pour lui une épreuve fort pénible. Le gouverneur de Séville occupa le couvent et le remplit de soldats ; en même temps le général de l'Ordre, s'imaginant que le Père Antoine avait, par son attitude, provoqué cette mesure,

l'appelait à Madrid, en lui intimant l'ordre d'obéir aux gardiens de tous les couvents qu'il rencontrerait sur son chemin. L'un d'eux, sans forme de procès, le fit jeter en prison. En ce moment le saint homme était tellement abattu de corps et d'esprit, qu'il avait peur de mourir tout seul en ce cachot. Il offrait à Dieu ses souffrances en répétant les paroles de Jésus au jardin des Oliviers, quand tout à coup il entendit une voix qui disait : « Mon « fils, tu as obtenu aujourd'hui ce que tu m'as demandé ; « si je ne te l'ai pas accordé plus tôt, c'est que ce n'est « pas une nourriture qui convient à tout le monde ». Antoine sentit une telle joie envahir son être, qu'il croyait être au ciel. Peu d'heures après, d'ailleurs, le gardien qui l'avait enfermé, touché de son grand âge, le relâcha en lui demandant pardon des mauvais traitements qu'il lui avait fait subir.

Le bienheureux était âgé de plus de quatre-vingts ans, quand il mourut à Madrid, au couvent de Saint-Guy, le 15 juin de l'année 1616. Le Père François de Cogolludo (1), un autre saint homme, vit son âme monter triomphante vers le ciel. Quand on porta ses précieux restes au couvent de Saint-Bernardin, où il devait être enseveli, une foule innombrable suivit son cercueil ; et des guérisons miraculeuses s'accomplirent, dit-on, par son intercession.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

(1) Voir dans le *Palmier Séraphique*, tome I, p. 82, la vie du bienheureux François de Cogolludo.

JOSEPH DE SAINTE-MARIE

1605. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Conduite peu édifiante de Ferdinand-Ximénès. — Sa conversion. — Il entre dans l'Ordre des Frères Mineurs. — Son noviciat. — Ses vertus religieuses. — Il devient le modèle de tous ses frères. — Il exerce les dignités de l'Ordre. — Sa pauvreté. — Ses mortifications. — Sa chasteté. — Sa modestie. — Ses pèlerinages. — Il est nommé provincial. — Respect et amitié que lui témoignent les grands dignitaires de l'Eglise et les princes de la terre. — Persécutions. — Sa mort.

Cet homme remarquable naquit à Montemolin, dans la province d'Estramadure, en Espagne, et reçut au baptême le nom de Ferdinand-Ximénès. Elevé dans le monde et pour le monde, il se maria avec une femme vertueuse, qu'il plut à Dieu de lui enlever après quelques années d'union. Ce malheur le jeta dans le sein de l'Eglise : il se fit prêtre ; mais l'on ne peut pas dire, à son honneur, que, en dépouillant les vêtements mondains, il ait dépouillé le vieil homme, et que sa vie religieuse fut tout de suite irréprochable et digne d'être proposée comme modèle.

Ferdinand-Ximénès prit ses grades à Salamanque et ne tarda pas à obtenir le titre de licencié en droit canon et en droit romain. C'était bien l'étudiant le moins pacifique qui fut jamais. D'une force colossale et très-habile aux exercices du corps, il se mêlait à toutes les rixes, sans souci de sa robe de prêtre, et qu'il rapportait souvent en lambeaux. En ce temps-là vint à Salamanque un saint homme, le Père Alphonse

Loup (1), prédicateur célèbre, dont les sermons ont provoqué un grand nombre de conversions et de vocations religieuses. Il se prit d'intérêt pour Ferdinand, qui tout d'abord en parut peu flatté ; car non-seulement il refusa d'assister à ses sermons, mais il ne permit même pas que l'on prononçât son nom devant lui. Un de ses amis, à force d'habileté, le décida à venir entendre le prédicateur : « Eh bien », lui dit-il, « allons donc voir si ce loup, « qui fait de si grands massacres, mangera aussi un « homme ». Ce jour-là, il s'opéra en Ferdinand une transformation absolue, et quelque temps après il entra dans un couvent de Frères Mineurs Observantins.

Il y vécut quatre mois d'une façon exemplaire, après quoi il reçut à Cadahalso l'habit de l'Ordre des mains du Père Alphonse lui-même. Son année de noviciat se passa mieux qu'on ne pouvait l'espérer, dans les œuvres de piété et d'humilité, les jeûnes, les veilles, les mortifications de toutes sortes. Autant le monde l'avait attiré autrefois, autant il lui inspirait maintenant une invincible répulsion ; il en voyait les vanités et les mensonges, et ne songeait plus qu'à se faire pardonner, au pied des autels, les fautes dont il s'était rendu coupable.

Ferdinand eut le bonheur d'avoir pour directeur et maître le neveu de saint Pierre d'Alcantara, qui se prit pour lui d'une véritable amitié, et le garda, en quelque sorte par la main dans les sentiers difficiles de la perfection religieuse. Ce que le pauvre novice eut à traverser d'épreuves est presque incroyable ; il sortit de là pur comme un métal passé au feu. La fin de son

(1) On trouvera dans le *Palmier Séraphique,* au huitième jour d'avril, la vie du bienheureux Loup.

noviciat approchant, il s'en vint un jour, après les matines, presque nu, demander au provincial la permission de prononcer ses vœux ; il resta à la porte, en plein hiver, sans murmurer, attendant qu'on l'appelât dans la cellule de son supérieur, et par un froid si vif qu'un religieux, le voyant grelotter, le prit en pitié et le couvrit de son manteau.

Ce fut bien mieux encore, quand il fut devenu profès, et les plus vénérables religieux eux-mêmes purent prendre sur lui modèle de toutes les vertus. Il semblait vivre d'austérités et de mortifications, et l'on eût dit que son corps avait, pour se soutenir, besoin de jeûnes et de coups de discipline. Toujours vêtu de la haire, une ceinture garnie de pointes autour des reins, il pratiquait chaque année les sept carêmes de saint François, en tout temps, en toute circonstance, qu'il fût malade ou en bonne santé, au couvent ou en voyage. Dans la plus extrême vieillesse, tout usé qu'il était par l'âge et par les austérités, malgré ses médecins qui le conjuraient de reprendre des forces au moyen d'une nourriture solide, il ne consentit jamais, à l'époque des jeûnes, à manger autre chose que du pain trempé dans de l'eau. En vain lui disait-on qu'il abrégeait sa vie et que Dieu l'avait mis sur la terre pour y demeurer le plus longtemps possible : « Saint François », répondait-il, « s'est soumis à de plus « rudes mortifications, sans crainte d'exciter le courroux « de Dieu ».

Rien d'étonnant que ce saint homme ait été à diverses reprises promu aux plus hautes dignités de l'Ordre ; tour à tour gardien, commissaire, inspecteur de plusieurs provinces, président de deux chapitres généraux et deux

fois provincial de Saint-Joseph, il ne cessa jamais d'exhorter ses frères à la perfection, plus encore par son exemple que par ses paroles. Il donnait l'habit de l'Ordre, toujours avec le même bonheur, aux étudiants comme aux soldats, aux nobles comme aux paysans, sans distinction de rangs ni de personnes. Son affection paternelle envers ses inférieurs s'étendait sur tous avec une égale sollicitude et une égale tendresse ; il ne négligeait que lui seul.

En effet, durant les quarante années qu'il passa dans l'Ordre, il n'usa que trois robes. Les deux premières, à force de reprises, de pièces et de morceaux, avaient l'aspect du monde le plus pitoyable ; il se refusait cependant à en accepter une autre, et pour l'y contraindre, il fallut que ses frères, sous prétexte de les réparer, les lui missent en lambeaux ; on l'ensevelit dans la troisième. Son mobilier consistait en une gravure grossièrement faite, qui représentait la Vierge Marie, et une planche toute nue qui lui servait de lit.

D'ordinaire il demeurait jusqu'à onze heures et demie dans un coin de l'église, abîmé dans ses contemplations ; puis il rentrait dans sa cellule pour prendre quelque repos, et à minuit il était le premier au chœur pour chanter matines. Il est vrai que, pour ne pas trop briser ses forces, il se permettait une fois par mois un sommeil réparateur, aussi long que le demandait la nature. Dieu, d'ailleurs, le récompensait de cette lutte courageuse contre l'humaine faiblesse, par des jouissances spirituelles. Plus d'une fois ses frères le virent soulevé de terre dans un tourbillon de lumière, et la figure toute resplendissante.

Du jour où il entra dans l'Ordre, le saint homme rompit tout commerce avec les femmes ; il ne s'entretenait avec elles qu'à regret, et seulement dans les cas d'absolue nécessité, les yeux opiniâtrément fixés à terre, la pensée toute pleine de Dieu. Il y a plus : pour s'éloigner du monde autant qu'il lui était possible, il ne visitait jamais ses pénitents dans leurs maisons ; et on ne le voyait guère hors du couvent que pour les besoins de l'Ordre, soit qu'il s'acquittât de ses devoirs de provincial ou de gardien, soit qu'il recueillît des aumônes. En revanche, nuit et jour il s'occupait d'œuvres pies ; on le trouvait au chœur presque à toute heure ; il y demeurait après les matines jusqu'au lever du soleil, plongé dans de profondes contemplations ; puis il s'imposait de rudes travaux, prenait soin du jardin, plantait des arbres, faisait la lessive, nettoyait le couvent, en un mot ne négligeait rien de ce qui pouvait ressembler à la mortification et à la pénitence.

Quoique licencié en droit et fort estimé pour sa science, il ne chercha jamais à mériter, dans l'Ordre, le titre de savant, mais bien celui de sage, à la manière des saints, en avançant toujours plus loin dans le chemin de la perfection. Sous ses vêtements, il portait une haire en crin ; une corde à nœuds lui servait de rosaire.

Il fit deux fois le pèlerinage de Rome, pieds nus, tête découverte, sans souci du soleil ou des frimas, sans emporter de provisions, persuadé que la divine Providence ne l'abandonnerait pas. Lorsque, au milieu de l'hiver, dans les gorges des montagnes, la neige était durcie et déchirait les pieds, il permettait à son compagnon de mettre ses sandales ; pour lui, il continuait à mar-

quer de son sang les chemins tout blancs. On ne saurait raconter ce qu'il a volontairement souffert en faisant ses tournées d'inspection dans sa province ou dans les autres. Sans s'inquiéter si, la nuit venue, il trouverait un gîte, il partait le matin, et presque toujours couchait sous le ciel, loin de toute habitation ; le lendemain, il s'éveillait aux premiers rayons de l'aurore et se remettait en route. Tous les temps lui étaient bons, la pluie ou le soleil, la grêle, la neige, le vent, l'été ou l'hiver ; il était insensible pour lui-même, et s'occupait seulement de son compagnon. Quand ils avaient fait ensemble sept ou huit milles, c'était lui presque toujours qui allait quêter et qui préparait la nourriture. Dans les maisons mondaines, même après de longues routes, il n'oubliait jamais de lire ses matines à minuit, et il s'imposait les mêmes mortifications que s'il eût été au couvent. Enfin les pauvres n'avaient pas au monde d'avocat plus ardent et plus infatigable, et le seul exemple de sa frugalité extrême suffisait pour inspirer à ses frères le désir de s'imposer des privations au profit des malheureux.

L'obéissance n'était pas non plus la moindre de ses vertus religieuses, et il en donna un jour une preuve bien frappante. Un frère s'était plaint au commissaire général d'un prétendu abus de pouvoir du Père Joseph, et le commissaire, sans examiner l'affaire, manda tout d'abord le saint homme à Tolède. Il visitait alors les couvents de sa province, et se trouvait à plus de quarante lieues de la ville métropolitaine quand il reçut la lettre de son supérieur. Sans hésiter un seul moment, sans même achever son repas commencé, il partit, marcha

jour et nuit, et ne s'arrêta qu'à Tolède. Puis il courut chez le commissaire, et après lui avoir demandé sa bénédiction, le visage prosterné contre terre, sans manteau, comme un novice, il écouta avec une humilité profonde de longs reproches, et, les yeux pleins de larmes, il reconnut qu'il était indigne de la charge de provincial et que ses frères avaient mille fois raison de se plaindre de lui ; enfin il pria le commissaire de lui donner immédiatement un successeur. Ce fut au supérieur à s'excuser à son tour ; car cette résignation évangélique l'avait profondément touché. Il releva le Père Joseph, l'embrassa, lui demanda pardon de ses paroles trop vives et trop dures, et lui déclara qu'il entendait le maintenir dans sa charge, parce que personne ne la pouvait remplir aussi saintement.

Le Père Joseph eut avec le général de l'Ordre une affaire à peu près semblable. Il avait obtenu du pape la permission de fonder un couvent à Séville, et il y travaillait avec ardeur, quand le général de l'Ordre, ému tout à coup des plaintes des Observantins, le manda à Séville. Le Père Joseph obéit sur-le-champ et écouta à genoux, le visage plein de larmes, les reproches de son supérieur, sans tenter un mot pour sa justification. Sur les entrefaites, on vint prévenir le général que l'heure de sa messe avait sonné ; il partit et laissa le Père seul dans sa cellule. Quel ne fut pas son étonnement, à son retour, de trouver le saint homme dans la même position humble et repentante ; il le releva, et il allait sans doute lui pardonner comme on fait pour un coupable touché de sa faute, quand le bon Père lui montra le bref du pape. Depuis ce moment, le général eut pour le bien-

heureux la plus grande estime ; et il a déclaré souvent que, de tous les provinciaux de l'Ordre, c'était lui qu'il estimait le plus.

Les prélats, les princes de l'Eglise, le pape lui-même, avaient pour le bienheureux Père Joseph une admiration et un respect sans bornes. Ils vénéraient en lui un élu du Seigneur, envoyé sur la terre pour inspirer aux hommes l'amour de Dieu et leur enseigner la pratique de toutes les vertus. Clément VIII songea même à le faire nommer général de l'Ordre; mais quand le cardinal Mattei vint proposer au saint homme cette dignité, il se heurta à une humilité si profonde, que le souverain Pontife, à son grand regret, dut renoncer à son projet.

Entre autres faveurs que le Père Joseph reçut du ciel, il faut placer au premier rang l'esprit de prophétie et le don de seconde vue. Il lisait dans les cœurs comme dans un livre ouvert, et les hommes n'avaient pas de secrets pour lui. Le marquis de Villena, autrefois vice-roi de Sicile et d'Espagne, et maintenant ambassadeur à la cour de Rome, l'attesta à plusieurs reprises. Il avoua même plus d'une fois qu'il n'aurait pas osé se présenter au saint homme, s'il n'eût été en état de grâce. Il avait une telle confiance dans l'efficacité de ses prières, qu'il ne craignait pour lui-même ou pour ses proches aucun danger, lorsqu'il s'était recommandé au bon Père. Il prenait plaisir à passer de longues heures dans sa cellule et à s'entretenir avec lui de ses intérêts éternels. C'est ainsi qu'il fut souvent le témoin involontaire des célestes jouissances dont Dieu comblait son pieux serviteur ; il a raconté à de hauts personnages de l'Eglise ou de l'Etat qu'il avait vu le Père Joseph enveloppé d'une lumière

éblouissante, soulevé de terre, et comme s'il allait monter au ciel sur les ailes de l'amour et de la foi.

On attribue aussi au Père Joseph des cures miraculeuses. Le même marquis de Villena tomba un jour dans un puits, où il se serait infailliblement noyé sans l'intervention aussi efficace qu'inattendue du saint homme.

Un gentilhomme de la cour, atteint d'une maladie de la gorge, que les médecins avaient déclarée mortelle, fut guéri par un signe de croix tracé par le Père Joseph au-dessus de sa tête.

Comment croire qu'un aussi pieux personnage, aussi évidemment comblé de toutes les bénédictions du ciel, ait jamais pu se voir en butte à de mesquines persécutions? C'est cependant ce qui arriva. Vers la fin de sa vie, un ordre inique de ses supérieurs l'arracha tout à coup à la province qu'il dirigeait et l'enferma dans un couvent inconnu, où on le mit au secret le plus absolu, avec défense non-seulement de recevoir ses amis dans sa cellule, mais de correspondre par lettres avec qui que ce soit. Le vénérable religieux supporta cette épreuve avec une résignation admirable qui est la preuve la plus éclatante de sa sainteté. Ses persécuteurs eux-mêmes en furent confondus, s'ils n'en furent pas désarmés; leur rage s'épuisa contre cette inaltérable patience. Enfin le roi Philippe II, sur le rapport d'un dignitaire de l'Ordre, s'émut de cette injustice odieuse et donna de lui-même l'ordre de faire sortir le Père Joseph de sa prison et de lui rendre avec la liberté les honneurs dont on l'avait dépouillé. Peu de temps après, le pape Clément VII confirma par une bulle la décision du roi d'Espagne.

Revenu dans sa province, le pieux vieillard, sans avoir

un seul instant l'idée de se venger de ses persécuteurs, ne songea qu'à vivre selon le Seigneur, dans l'humilité du cœur et la paix de la conscience, jusqu'au jour où il serait appelé devant l'éternel tribunal de son Dieu. Un accident, dont les suites devaient le mener au tombeau après d'atroces souffrances, le cloua tout à coup sur un lit de douleurs. Un jour qu'il aidait le jardinier à émonder les arbres de la cour, une grosse branche lui tomba sur le pied et y produisit une plaie qui ne tarda pas à amener la gangrène. On brûla, on coupa les chairs atteintes, sans parvenir à arrêter les progrès du mal ; et quelque temps après l'état de Joseph était désespéré. Quand il sentit venir la mort, au milieu de douleurs indicibles, il trouva dans sa piété le courage de souffrir sans se plaindre, et dans l'espoir de la vie éternelle, une tranquillité admirable. Il reçut les derniers Sacrements avec un calme et une joie ineffables, au milieu des larmes de tous ceux qui étaient présents. Enfin, en 1605, il s'endormit dans le Seigneur, au couvent de Saint-Bernardin, à Madrid. Il était alors âgé de soixante-dix ans ; il y avait quarante ans qu'il faisait partie de l'Ordre Séraphique.

Longtemps après sa mort, au grand étonnement des religieux et des laïques qui assistaient à son exhumation, on trouva ses précieux restes dans un état de parfaite conservation. C'était une nouvelle preuve des complaisances de Dieu pour son fidèle serviteur ; il plaisait au Très-Haut d'honorer parmi les hommes celui qui lui avait consacré toute sa vie (1).

(1) Comme on ne connaît pas au juste la date de la mort du Père Joseph, nous avons placé sa biographie à la suite de celle du Père Antoine d'Avila, un autre pieux personnage de la même province.

Le marquis de Villena, l'ami et le défenseur du Père Joseph, obtint la faveur insigne de conserver la tête du saint homme.

(*Chroniques de la province de Saint-Joseph.*)

SEIZIÈME JOUR DE JUIN

MARTIN DE BOURGOGNE ET AUTRES

MARTYRS EN FRANCE

1562. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Conduite des hérétiques dans la province de Saint-Bonaventure. — Mort de frère Martin de Bourgogne. — Mort de François Parodi et de Claude Mocardet. — Martyre de Jean Gibbosus, de Vincent le Fort, etc., etc.

C'est par la province de Lyon que le calvinisme, sorti de Genève, commença à envahir la France. Ses premiers assauts furent terribles : les serviteurs du vrai Dieu chassés ou massacrés, les couvents saccagés, les églises brûlées après avoir été livrées au pillage, tels sont les faits glorieux par lesquels se signalèrent d'abord les hérétiques. Les Frères Mineurs de cette province, que l'on appelait la province de Saint-Bonaventure, s'enfuirent et se dispersèrent en Bourgogne, en Lorraine, en Savoie, en Dauphiné, incertains du sort qui les attendait, résignés d'ailleurs à toutes les souffrances et prêts à endurer mille morts plutôt que de renier la foi du Christ. Sur

cinquante couvents que comptait la province, dix-sept furent mis à feu et à sang.

Dans ce nombre il faut ranger le couvent de la petite ville de Saint-Andéol, sur le Rhône. Les hérétiques, après en avoir exploré en vain toutes les parties pour y chercher les religieux qui n'y étaient plus, trouvèrent couché à l'infirmerie le frère Martin de Bourgogne. Tout malade qu'il était, ils n'en eurent aucune pitié, et, en haine de la foi catholique, ils le frappèrent cruellement et le brûlèrent tout vif, le 16 juin 1562. Mais Dieu sut punir les coupables. La même année, cette même ville de Saint-Andéol, qui avait vu le crime, vit aussi le châtiment : Victor de Combas et son fils, qui commandaient la bande sacrilége, périrent de malemort sur la place, au milieu d'un grand concours de peuple.

En 1562, les hérétiques pénétrèrent dans l'île de Montréal, qui faisait partie du diocèse de Langres, et y trouvèrent deux malheureux religieux, le Père François Parodi et le Père Claude Mocardet. Ils parcouraient les villages de l'endroit, pour recueillir des aumônes, quand ils tombèrent entre les mains des calvinistes. On leur cracha au visage, on leur coupa le nez et les oreilles ; enfin on leur fendit la tête d'un coup de hache, sans que ces glorieux martyrs aient hésité un moment entre leur vie et leur foi.

En 1563, nous retrouvons les hérétiques dans le Forez. Ils prennent Mâcon, arrêtent le Père Jean Gibbosus (ou le Bossu), gardien du couvent de cette ville, et après l'avoir horriblement mutilé, le précipitent dans la Saône. La chronique rapporte qu'un des barbares, trouvant que le saint homme ne se noyait pas assez

rapidement, lui envoya un coup d'arquebuse ; au même instant le meurtrier tombait lui-même, frappé à mort, par un miracle de la justice divine.

Ailleurs, dans une ville dont le nom n'a pas été conservé, c'est le Père Vincent le Fort, prédicateur célèbre, qui mérita par une mort courageuse son glorieux surnom. Les hérétiques l'attachèrent, vivant, à la queue d'un cheval indompté qui dispersa sur les pierres du chemin les lambeaux de sa chair. Après deux heures d'une course furibonde, le cheval s'arrêta ; les hérétiques accoururent, et, trouvant le religieux encore vivant, pour prolonger ses souffrances, ils le plongèrent dans un puits, lavèrent ses plaies et le laissèrent étendu sur la place. C'est seulement le lendemain qu'un soldat, ému de pitié à la vue de ce pauvre corps sanglant, mit fin à ses souffrances en lui fendant la tête d'un coup de hallebarde.

En 1571, les Huguenots occupent la ville de Château-Villain, font prisonnier le gardien du couvent, et vont le pendre à Tanlay, avec le Père Touilier, qui exerçait dans cette ville la même dignité.

Trois prêtres du même couvent, envoyés dans des paroisses voisines pour y prêcher le sermon du dimanche, furent rencontrés en route par une bande d'hérétiques. Ils n'eurent que le temps de se jeter à genoux et de recommander leur âme à Dieu ; presque aussitôt tous trois tombaient frappés sous les coups des ennemis du Seigneur (1).

(Barezzo, Gonzague, Wadding.)

(1) Il faudrait citer, à côté des noms de ces martyrs, beaucoup d'autres glorieux Pères qui ont donné leur vie pour leur foi. — Mention en est faite dans les autres volumes du *Palmier Séraphique*.

MICHEL DE PÉROUSE ET AUTRES

RELIGIEUX DES PREMIERS TEMPS DE L'ORDRE

L'église épiscopale de Vienne possède le tombeau d'un compagnon de saint François, qui fut envoyé en France par le fondateur de l'Ordre, et y mourut après s'être rendu célèbre par un grand nombre de miracles.

Le bienheureux Père Michel, de Pérouse, repose dans le couvent de la même ville, auprès du bienheureux Père Drodo, homme d'une grande science et d'une piété ardente, qui, en 1272, fut envoyé en France par le pape Grégoire X.

Dans le même couvent encore, on trouve les précieux restes du bienheureux Père Guillaume, héritier de l'esprit des prophètes, dont on a conservé plusieurs prédictions importantes.

Le couvent d'Annonay conserve les dépouilles mortelles d'un autre Père Guillaume, qui ramena miraculeusement au port un vaisseau battu par la tempête, privé de ses voiles et de son gouvernail.

Enfin le couvent du Puy s'honore de posséder le tombeau d'un bienheureux Antoine, fut fort célèbre parmi les habitants de cette ville pour la sainteté de sa vie et les miracles qu'il accomplit.

(BAREZZO, GONZAGUE, WADDING.)

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JUIN

LE BIENHEUREUX LÉONARD GALICIUS

DU TIERS ORDRE

1634. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Vocation de Léonard pour la vie religieuse. — Dieu semble s'opposer à son désir de se faire frère mineur. — Il vit selon le Seigneur dans sa propre maison. — Sa piété et sa dévotion à Marie — Ses amitiés. — Son ardente charité pour les âmes du purgatoire. — Il fonde la confrérie du *Misereminì*. — Sa mort.

Léonard Galicius naquit en 1572, à Palerme, en Sicile, d'une famille honorable et bien connue pour sa piété. A l'âge de quatorze ans, l'exemple de saint Benoît de San-Fradello, qui habitait alors un couvent situé non loin de Palerme, et que la sainteté de sa vie et ses miracles avaient rendu célèbre, le décida à se faire religieux. Grâce à l'intervention du vénérable Père, Léonard vit s'ouvrir devant lui les portes du couvent; mais, au commencement de son noviciat, il fut saisi d'un mal de gorge très-violent. A peine guéri, il tenta la même épreuve; la même maladie l'en empêcha. Cet étrange accident menaçant de se renouveler indéfiniment, Léonard alla s'en plaindre à saint Benoît, qui lui conseilla de demeurer chez lui et d'y servir Dieu selon ses moyens; parce que, vraisemblablement, Dieu ne l'avait pas destiné à la vie religieuse. Léonard obéit, mena dans sa propre maison une conduite austère et mérita par ses vertus le respect et l'admiration des hommes.

Il portait un vêtement fait d'une étoffe grossière qui lui déchirait la peau et l'empêchait, la nuit, de goûter aucun repos. Tous les jours il assistait à la messe avec recueillement; il se confessait et s'approchait de la sainte Table le plus souvent possible. Les lectures qu'il se permettait étaient choisies avec un soin scrupuleux et ne pouvaient que lui inspirer l'amour de Dieu et de son prochain. Il parlait avec un charme indicible de Dieu, des choses du ciel et des bienfaits de l'Eglise dans le monde, et l'on peut dire qu'il exerçait sur les âmes des fidèles plus d'influence que les prédicateurs les plus éloquents.

Sa dévotion à la Vierge Marie était à la fois ardente et tendre, comme l'amour d'un fils pour sa mère. A toute heure du jour, pour ainsi dire, on le voyait à genoux devant sa sainte image, occupé à prier avec ferveur. Il avait reçu du Seigneur le précieux don de l'extase, et dans les heureux moments où il s'abandonnait à la contemplation, il lui semblait qu'il vivait par avance de la vie des élus et qu'il prenait déjà sa part de l'éternelle félicité des Anges.

Ce saint homme eut des amis pieux et comme lui bénis du Seigneur. L'abbé Roch Pirri, docteur en théologie et apôtre infatigable, lui témoigna toujours une affection plus que fraternelle et ne lui laissa aucun repos qu'il ne l'eût décidé à venir habiter chez lui et à se pourvoir dans sa propre maison de tout ce dont ils avaient besoin. Vers la même époque, un gentilhomme des environs de Palerme prit la résolution de se séparer du monde pour vivre tout entier à Dieu ; il crut ne pouvoir mieux faire que de s'attacher Léonard

par les liens d'une indissoluble amitié, et leurs bons rapports allèrent se resserrant tous les jours dans la pratique commune des mêmes devoirs et les mêmes pieux exercices.

De toutes les vertus du bienheureux Léonard, la plus éclatante, celle par laquelle il est le plus célèbre, est sans contredit son amour pour le prochain. Il fut connu des veuves, des orphelins, des pauvres et des prisonniers. Tout ce qu'il est humainement possible de faire pour des malheureux, il le fit : il pourvoyait à tous leurs besoins, à ceux de l'âme comme à ceux du corps, aux besoins physiques comme aux besoins moraux. Il leur portait lui-même, dans leurs misérables demeures, du pain, de la viande, du miel, du vin ; et s'il est vrai que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, on peut dire que ses aumônes durent être agréables à Dieu, car il versait tous les trésors d'un cœur compatissant à ceux que Jésus-Christ appelait ses enfants de prédilection. Il quêtait pour eux, et les aumônes de toute sorte pleuvaient dans son panier. Toutes les personnes riches ou aisées se faisaient un plaisir de l'aider dans l'accomplissement de ses bonnes œuvres, et le cardinal-archevêque de Palerme, Joanito Doria, le considérait pour ainsi dire comme son grand-aumônier.

Le chroniqueur rapporte tout au long les tentations et les persécutions dont Léonard fut l'objet de la part du démon, dans l'accomplissement de ses devoirs de charité ; il se hâte d'ajouter que le démon eut toujours le dessous dans cette lutte. Ce qui nous intéresse davantage, ce sont les résultats immédiats ou indirects des bons exemples donnés par frère Léonard : non-seulement pendant sa

vie, les pauvres de Palerme eurent en lui une seconde providence ; mais encore après sa mort, en mémoire sans doute de sa belle conduite et pour en perpétuer le souvenir, plusieurs personnes pieuses continuèrent sa dette de bienfaisance et, chaque année, le jour de la fête de la très-sainte Vierge, donnèrent un véritable festin à tous les malheureux de la ville.

Le bienheureux Léonard eut aussi une grande dévotion et une piété profonde pour les âmes du purgatoire, qu'il appelait les prisonnières de l'autre monde. Il priait pour elles chaque jour ; puis bientôt, trouvant que ce n'était pas assez de dévouement, il prit conseil de son confesseur, et se mit à faire des quêtes dont l'argent était destiné à payer des messes à leur intention. Toutes les personnes pieuses de la ville voulurent contribuer à cette bonne œuvre ; il accepta leur concours et jeta ainsi les bases d'une confrérie dite du *Miseremini* (c'est-à-dire : ayez pitié). Le lieu de réunion des confrères fut d'abord l'église du saint apôtre Matthieu, et, plus tard, cette église ayant été attribuée à un chapitre de religieuses, on en éleva une autre qui fut spécialement destinée à la confrérie. Tous les jours, de minuit à midi, on y disait plus de cent messes pour les âmes du purgatoire. C'était un temple magnifique, tout en marbre noir; à chaque pilier étaient adossées une ou plusieurs statues de personnages célèbres dans l'Eglise par la sainteté de leur vie, leurs bonnes œuvres ou leur haute dignité, des papes, des cardinaux, des évêques, des empereurs, des rois, des généraux. Ces statues, toutes en marbre blanc, se détachaient sur le fond noir de l'édifice. Les confrères reconnurent Léonard Galicius comme fondateur, et placèrent son portrait dans

la sacristie. Plus tard le pape accorda à tous les autels de l'église des priviléges pour chaque jour de l'année.

Quelques villes de Sicile suivirent l'exemple de la ville de Palerme, et fondèrent des confréries destinées à secourir les pauvres, les orphelins, et à prier pour les âmes du purgatoire.

On ne s'étonnera pas qu'un homme aussi saint ait été tenu en honneur par les plus grands seigneurs du pays ; le marquis de Villena, vice-roi, le cardinal Doria, archevêque de Palerme, des princes et des prélats, se faisaient gloire d'être de ses amis et venaient presque tous les jours lui rendre visite dans la petite maison qu'il habitait non loin du couvent des Capucines.

Frère Léonard vécut ainsi quarante ans dans la pratique de la plus belle des vertus, l'amour du prochain. C'est en 1634 que Dieu trouva bon de le rappeler à lui. Sa dernière maladie dura huit jours. Il reçut pieusement les Sacrements des mourants et expira en murmurant les paroles que saint Jean prête au Sauveur sur sa croix : « Il inclina la tête et rendit l'esprit ». (17 juin). Il était âgé de soixante-deux ans.

Tous les habitants de la ville se pressèrent à ses funérailles, et durant longtemps on vint en pèlerinage à son tombeau comme à un lieu consacré. Des miracles s'accomplirent par son intercession.

Son corps, enseveli d'abord dans l'église des Capucines, fut plus tard transporté dans le tombeau de l'abbé Roch Pirri, selon le désir que ce dernier avait manifesté à son lit de mort.

(*Chron. de la prov. de Sicile.*)

DIX-HUITIÈME JOUR DE JUIN

PÈRE SÉBASTIEN DE SAINT-JOSEPH

MARTYR

1610. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Naissance du bienheureux Sébastien. — Noblesse de sa famille. — Sa jeunesse, et premiers signes qu'il donne de sa future perfection. — Ses prédications à ses compagnons. — Sa dévotion à la sainte Vierge et à la sainte Eucharistie. — Il achève ses études à Salamanque ; il entre dans l'Ordre Séraphique.

Le Père Sébastien de Saint-Joseph est l'un des plus ardents apôtres et des plus courageux martyrs qui soient sortis de la province réformée par saint Pierre d'Alcantara.

Il était né à Medina-del-Campo, en Espagne, de parents nobles et riches. Son père, Didace de Bénevent, et sa mère, Isabelle Sanchez, tous deux de haute origine, étaient en même temps des modèles de piété. Ils avaient une profonde dévotion au saint martyr Sébastien, patron de l'une des églises de la ville, et dont on célébrait chaque année la fête avec éclat, et lorsque Dieu leur eut donné un fils, en l'année 1566, ils le placèrent sous l'invocation du saint dont il porta le nom. L'enfant devait avoir avec le glorieux martyr une autre ressemblance

que celle du nom, il était destiné à mourir comme lui pour sa foi.

Devenue veuve et demeurée seule avec son fils, la mère de Sébastien n'eut plus qu'un souci : l'élever selon Dieu. Les heureux résultats des soins dont elle le combla ne tardèrent pas à se produire; et, tout jeune encore, l'enfant annonçait déjà par ses signes ce qu'il devait être un jour. C'était un ange, dit le chroniqueur, dans toute l'acception du mot, une belle âme dans un beau corps. Il avait des manières douces et aimables, une voix caressante, des yeux bleus et purs comme le ciel d'Espagne. Son plus grand plaisir était de faire des autels, de dessiner des têtes de saints ou de mettre en ordre les ornements de l'église. Il réunissait souvent ses petits compagnons, et montant sur un banc comme un prédicateur dans sa chaire, il les exhortait à aller enseigner aux Maures les vérités de la foi. Un jour il tomba du haut de son banc et se blessa à la tête assez profondément pour que son sang coulât : « Vois, mère », dit-il en souriant lorsqu'il fut de retour à la maison, « j'ai « déjà donné de mon sang pour la conversion des infi-« dèles ». Paroles d'enfant, prononcées sans doute à la légère, mais qui n'annonçaient que trop la destinée du pieux Sébastien. Si sa mère vivait encore lorsqu'il mourut, elle dut se rappeler ces mots prophétiques de son enfant bien-aimé et adorer les volontés du Seigneur, qui prépare de si loin ce qu'il a résolu dans son infinie providence.

Cependant le jeune Sébastien faisait avec succès ses études classiques au collége des Pères Jésuites, et son intelligence, comme son cœur, se développait pour la

plus grande gloire de Dieu et l'affermissement de la religion.

Sébastien manifesta dès cette époque une ardente dévotion à la très-sainte Vierge, sous l'invocation de qui il s'était plus particulièrement placé. Tous les jours il récitait en son honneur son chapelet avec beaucoup de piété, à genoux devant une statue ou un tableau représentant la Mère de Dieu. « Il me semble », disait-il, « qu'on donne en ma présence un soufflet à ma propre « mère, quand, sans courber la tête, on passe devant la « sainte Vierge Marie ».

Il ne manquait jamais de suivre pieusement le prêtre qui portait aux malades le très-saint Sacrement de l'Eucharistie ; ou bien, si par hasard il lui était impossible d'accomplir ce devoir, lorsqu'il entendait la cloche qui annonce aux fidèles qu'une âme va paraître devant le tribunal de Dieu, il se mettait à genoux et récitait un *Salve, Regina.*

Ces pratiques allumèrent dans le cœur du jeune Sébastien un ardent amour pour son Dieu, en même temps qu'un grand désir de se faire religieux. C'est surtout à la lecture des lettres des Pères Jésuites racontant les souffrances et les persécutions qu'ils enduraient au Japon, ou la mort courageuse de quelqu'un de leurs frères, qu'il se sentait le plus entraîné à les imiter et le plus avide de mourir comme eux pour sa foi. Sa mère, le croyant destiné à faire un jour partie de la Société de Jésus, l'envoya à Salamanque. Il y acheva ses études, y apprit le grec et l'hébreu ; en même temps il profitait de ses loisirs pour visiter les couvents et s'inspirer des exemples des vénérables religieux qui les habitaient.

Tous les vendredis, il s'approchait du tribunal de la pénitence et demeurait ensuite à méditer au pied de l'autel; le lendemain, il entendait la première messe et recevait la sainte communion. Quoique très-riche et pouvant mener la joyeuse vie des étudiants nobles, il fuyait au contraire leur compagnie et s'enfermait dans sa chambre, en face de ses livres. Son argent lui servait à venir en aide à quelques familles malheureuses. Tout le monde s'accordait à faire l'éloge de ses heureuses qualités : ardeur au travail, modestie inaltérable, pureté naïve et inattaquable, dévotion sérieuse, piété sincère, infatigable charité.

Après sept ans d'études, arrivé à l'âge de dix-huit ans, il songea à mettre à exécution le projet qu'il avait formé depuis longtemps de se faire religieux. Sa famille, en général, y était contraire, et sa mère paraissait devoir s'en affliger beaucoup; une lutte s'éleva, dans l'esprit du jeune homme, entre ses affections terrestres et des aspirations plus élevées. Il hésita longtemps, et s'abandonna pour ainsi dire à la décision de Dieu, en faisant une confession générale de ses fautes et une retraite de huit jours chez les Pères Jésuites. Une nuit il fut réveillé par les cloches des Frères Mineurs de la ville, qui sonnaient les matines. Le lendemain le même phénomène se renouvela : il y vit une manifestation de la volonté du Seigneur, et, pour essayer ses forces, dès cette seconde nuit il veilla, fit plusieurs fois nu-pieds le tour de sa chambre, et dormit sur le plancher. Quelque temps après il disait adieu aux Pères Jésuites, à sa mère et à ses proches, et allait recevoir l'habit de l'Ordre au cloître de Zamora, dans la province de Saint-Paul.

Cette demeure calme et paisible parut être au bienheureux jeune homme un autre paradis terrestre. Il y goûta une tranquillité qu'il n'avait pas encore soupçonnée, et y respira comme un céleste parfum de béatitude et de sérénité. Son noviciat fut tel qu'on pouvait l'espérer : une suite non interrompue de prières, d'austérités et de mortifications. Il fit sa profession de foi l'année même où le pape Sixte-Quint lança la bulle qui réglait les conditions des vœux religieux. Quoiqu'il remplît toutes les conditions voulues, son gardien, lors de la publication de la bulle, lui déclara que les portes du couvent lui étaient ouvertes et qu'il pouvait, si bon lui semblait, rentrer au sein de sa famille. Sébastien préféra, sans hésiter, consacrer sa vie à son Dieu, et il demeura au couvent.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Progrès du Père Sébastien dans les voies du Seigneur. — Son éloquence et son zèle infatigable pour la prédication. — Conversions et vocations religieuses qu'il provoque. — Ses mortifications. — Ses jeûnes.— Sa pauvreté. — Sa douceur à l'égard de ses administrés. — Sa charité chrétienne envers les malades.

Jusqu'alors Sébastien avait été un modèle de vertu ; il devint un modèle de sainteté. Toutes les perfections que les plus vieux religieux n'acquièrent qu'à force de pénitences, de mortifications, et après de longs et pénibles essais, il les posséda presque sans effort et sans lutte ; elles étaient dans sa nature.

Devenu prêtre et prédicateur, son humilité excessive lui fut d'abord un obstacle et fit de lui pendant quelque temps un parleur sec et sans onction ; mais bientôt il triompha de cette fausse honte, plus nuisible encore à

son prochain qu'à lui-même, et compta au rang des orateurs de la chair les plus en renom. Infatigable et inépuisable, parce qu'il avait la fécondité qui vient de la richesse du cœur, il prêchait souvent jusqu'à trois fois dans la même journée, courant pour ainsi dire d'un village à un autre, par la pluie, la neige, les mauvais chemins, et sans chaussures. Aussi se déchirait-il les pieds aux cailloux et aux ronces du chemin, et quand, en le voyant tout sanglant, on le reprenait doucement de ne pas prendre garde où il posait ses pas : « C'est que vraiment », répondait-il, « j'ai autre chose à penser ». Il marchait, absorbé en Dieu, occupé à lire des psaumes ou à réciter des prières. Tout ce qu'il voyait, chemin faisant, tout ce qu'il entendait, le chant des oiseaux, le bruissement du vent dans les arbres, le murmure d'une source voisine, les fleurs, les fruits, lui était une occasion d'élever son cœur vers son Créateur. Aux personnes qui voyageaient avec lui, il parlait des merveilles de la nature, ou bien encore il racontait les vies des saints et en tirait de pieux enseignements. Quand il s'arrêtait dans une maison pour y passer la nuit, il lui arrivait souvent de prolonger la conversation fort avant dans la soirée, et de tenir sous le charme de sa douce éloquence, non-seulement ses hôtes eux-mêmes, mais les voisins accourus pour l'entendre. Il visitait quelquefois les couvents de religieuses, et chacune de ses visites était suivie d'un sermon toujours écouté avec recueillement et avec fruit ; les bonnes sœurs disaient toujours qu'elles en étaient sorties plus pieuses, plus dévouées à leur Dieu, plus fortes contre les tentations du démon.

On ne s'étonnera pas que le Père Sébastien, avec son zèle

infatigable et sa parole persuasive, ait ramené au giron de l'Eglise bien des pécheurs égarés, et même décidé un certain nombre de personnes mondaines à embrasser la vie religieuse. C'est l'heureux fruit de ses sermons, où se pressait toujours une grande foule de peuple, non qu'il cherchât les succès faciles des orateurs mondains, mais parce qu'il ne songeait qu'au bien des âmes et qu'il avait déjà la réputation d'un saint.

Au milieu des travaux d'un apostolat pénible, on a peine à se figurer que le bienheureux s'imposât encore des mortifications, des jeûnes et des veilles. Rien n'est plus vrai cependant, si rien n'est moins vraisemblable. Durant l'Avent tout entier et les sept carêmes de Saint-François, il ne vivait absolument que de pain et d'eau ; encore choisissait-il le pain le plus sec et le plus noir. Quand il mangeait des légumes, il les saupoudrait de cendres. La seule soupe qu'il se permettait consistait en de l'eau chaude salée, dans laquelle il découpait son pain ; les fruits, la viande, étaient pour lui choses inconnues.

Il ne faudrait pas croire qu'il imposât, lorsqu'il était gardien, les mêmes jeûnes et la même nourriture à ses religieux ; au contraire, il avait grand soin que rien ne leur fît défaut, et sous prétexte qu'ils travaillaient plus et étaient moins forts que lui, il les forçait à manger du poisson ou de la viande et à boire du vin.

Le bienheureux, pour se reposer de ses fatigues du jour, passait la nuit sur une planche mal rabotée, toute hérissée de nœuds et d'aspérités, et si étroite, qu'à peine il pouvait y placer la moitié de son corps ; c'est là qu'il s'étendait, et, la tête sur une pierre en guise d'oreiller, il priait ou méditait jusqu'à ce que le sommeil fût venu

Il avait pour vêtement une robe sale, déchirée, toute de pièces et de morceaux, et si mince qu'elle ne pouvait le garantir du froid.

Toutes les nuits il se fustigeait jusqu'au sang à coups de discipline, même lorsqu'il rentrait, exténué, de ses courses évangéliques. A minuit, il se levait, se mettait à genoux et récitait ses prières; et jamais il ne prit prétexte de ses fatigues de la veille ou de celles qui l'attendaient le lendemain, pour se soustraire à ce devoir. Quand il se mettait en route, aussitôt hors du couvent, il laissait de côté sa dignité de gardien, et, promettant obéissance à son compagnon comme s'il eût été son supérieur, il ne faisait rien que par son ordre ou avec sa permission. Toujours très-humble dans ses rapports avec ses subordonnés, très-doux lorsqu'il était contraint de réprimander quelqu'un d'entre eux, il s'attachait à leur rendre facile et agréable la vie d'abnégation qu'ils avaient embrassée. Il ne dédaignait pas de prendre sa part des travaux les plus pénibles et même les plus rebutants; il aidait les novices à nettoyer le couvent, et son plus grand bonheur était de pouvoir soulager ses frères et leur épargner des fatigues.

Sa charité chrétienne se manifestait encore par les soins qu'il donnait aux malades. Il venait s'asseoir à leur chevet et savait trouver de douces paroles d'encouragement et d'espérance qui leur rendaient plus supportables les souffrances qu'ils enduraient. Les agonisants, pressés dans ses bras, expiraient plus paisiblement; et ces devoirs de piété qui sont pour la plupart des hommes un sujet d'effroi, il les accomplissait simplement, sans ostentation, et les regardait comme les premiers devoirs d'un

gardien vis-à-vis de ses religieux, d'un supérieur vis-à-vis de ses subordonnés. Il faisait mieux encore, il lavait les pieds des malades, pansait leurs plaies, préparait les médicaments dont ils avaient besoin avec un soin et une délicatesse qu'eût enviés une sœur de charité. Dans les hospices, son arrivée était saluée avec des cris de joie, et sa seule présence semblait rappeler les moribonds à la vie. En un mot, il était le disciple fidèle de celui qui a dit : « Les pauvres et les malheureux sont mes fils « de prédilection », — et : « Aimez-vous les uns les « autres ».

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Le Père Sébastien demande en vain pendant longtemps l'autorisation d'aller prêcher la vraie foi chez les infidèles.— Son départ pour les îles Moluques. — Sa conduite pendant la traversée. — Succès de ses prédications à Ternate et ses rapports avec la reine de l'île Matéo. — Fureur des Maures, et martyre du Père Sébastien.

Tout en se prodiguant, corps et âme, pour le bien-être physique et moral de ceux qui l'entouraient, le Père Sébastien était obsédé d'une pensée qui le poursuivait comme un remords : il songeait qu'il y a par le monde des malheureux privés des secours de la religion chrétienne, ne la connaissant même pas, n'en ayant jamais entendu parler, et il se reprochait tous les jours de n'être pas encore au milieu d'eux, pour leur montrer et leur ouvrir les voies du ciel.

Il n'avait encore prononcé ses vœux que depuis deux ans, lorsqu'une première fois il essaya de mettre à exécution ce beau projet. Il était parti sans prendre congé de sa mère ni de ses parents, et avait déjà atteint Séville, d'où il espérait se diriger vers les îles Philippines ; tout

à coup survint un bref du nonce apostolique, qui l'arrêta en route et lui donna ordre de revenir sur ses pas. A deux reprises différentes, il tenta la même entreprise et rencontra les mêmes obstacles insurmontables : des ordres de ses supérieurs, obtenus sans doute par les larmes de sa mère. Il pria, il supplia, il écrivit à ses chefs les lettres les plus éloquentes : tout fut inutile. Cependant il avait comme un pressentiment secret qu'il était réservé au martyre ; un jour même, une pieuse fille du Tiers Ordre, Hélène Martinez, lui annonça qu'il mourrait percé des flèches des infidèles. A Gandie, une clarisse d'une grande sainteté lui confirma cette prédiction. Il ne s'agissait que de prendre patience, il s'y résigna, non sans peine : « Mon Dieu, mon Dieu », disait-il, « quand donc mettrez-vous à exécution vos magnifiques « promesses ? quand pourrai-je enfin donner mon sang « pour votre gloire ? »

Enfin l'heureux jour, si longtemps désiré, arriva; cinquante frères mineurs partirent de Cadix, et le Père Sébastien, dont les éminentes qualités étaient depuis longtemps reconnues, fut nommé supérieur et directeur de la mission. Son humilité protesta vainement ; force lui fut d'accepter cette dignité. Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne profita pas des prérogatives qui y étaient attachées ; sur le navire, sa conduite ne différait en rien de celle du plus humble des frères. La vie des missionnaires était aussi réglée que s'ils eussent été dans un couvent : ils se levaient à minuit pour se donner la discipline et méditer ; puis on chantait matines, et, le jour venu, on se confessait et on s'approchait de la sainte table. De temps en temps le Père Sébastien faisait une

lecture pieuse, qu'il commentait ensuite avec son éloquence ordinaire ; ou bien encore il assemblait les matelots et les hommes de l'équipage sur l'arrière du vaisseau, et les excitait par des paroles simples et touchantes à aimer le Dieu tout-puissant et tout bon qui leur avait donné l'être.

On débarqua à la Vera-Cruz, puis, en passant par Mexico, on arriva à Acapulco, d'où l'on reprit la mer par un temps détestable. Pour comble de malheur, la peste se déclara tout à coup ; plusieurs matelots et huit missionnaires périrent victimes du fléau. On peut croire que, pendant ces jours d'épreuves, le bienheureux Père Sébastien ne ménagea ni ses forces, ni sa santé ; à toute heure du jour et de la nuit, on le trouvait au chevet des malades, les consolant, les soignant, les confessant, les préparant à bien mourir. Il y gagna la maladie ; mais heureusement il ne tarda pas à en guérir ; et peu de temps après il arrivait à Manille, terme de son voyage.

Son premier soin fut d'apprendre l'idiôme du pays, et le Japonais, qu'il parla bientôt comme sa langue maternelle. Ses supérieurs, qui connaissaient son zèle infatigable, le nommèrent pasteur des Japonais catholiques de l'île de Manille. Il conserva ce titre pendant les deux années qu'il employa à l'instruction des Espagnols de la ville.

Le général qui commandait à Manille retenait depuis longtemps en captivité le roi des Moluques et cinq autres princes qui avaient régné sur des îles voisines. Le Père Sébastien n'épargna rien pour les convertir : il pria, se mortifia, les entretint durant plusieurs mois des vérités

de notre sainte religion et des erreurs du mahométisme. De ces princes, cinq abjurèrent leur culte mensonger et reçurent le baptême. Le roi des Moluques seul et son fils tinrent bon, par amour des plaisirs sans doute, beaucoup plus que par conviction ; ils permirent seulement au Père Sébastien d'aller prêcher dans leur royaume.

Aussitôt, avec une ardeur indomptable, le pieux missionnaire apprend le moluque, et, avec l'autorisation de ses supérieurs, il s'embarque pour Ternate, la plus grande île du groupe, avec le frère Christophe Ruyz et quelques soldats commandés par un colonel. Deux autres religieux, partis sur un second navire, le Père Jean de Saint-Jérôme et le frère Antoine de Sainte-Anne, furent pris par les Hollandais (1) et n'arrivèrent que plus tard à Ternate. Aussitôt rassemblés, les quatre serviteurs de Dieu se mirent à enseigner à ces peuplades idolâtres la foi catholique, les Pères en prêchant, les frères en donnant l'exemple de tous les dévouements et de toutes les vertus. Des chrétiens égarés rentrèrent au bercail, des infidèles reçurent le baptême, et il semblait que le Père Sébastien, heureux au milieu de son peuple, allait se fixer pour jamais à Ternate, quand tout à coup on apprit qu'il avait résolu de partir pour Matéo.

C'était une autre île du même archipel, mais habitée par une race sauvage et indomptée, non encore adoucie par les préceptes de l'Evangile. Jamais aucun missionnaire n'y avait pénétré ; le tenter, c'était s'exposer à une mort presque certaine. Aussi tous les amis du Père Sébastien essayèrent-ils de le détourner d'une aussi péril-

(1) Voir le *Palmier Séraphique*, tom. VI, vingt-quatrième jour de juin.

leuse entreprise ; ils le conjurèrent par le sang du Christ de demeurer au milieu d'eux, de ne pas les abandonner pour quelques hérétiques ; mais larmes et prières, tout fut inutile. Le Père Sébastien s'adjoignit pour compagnon le frère Antoine de Sainte-Anne, dont il connaissait le zèle, l'ardeur pour la propagation de la foi, la soif pour le martyre ; puis il s'embarqua avec quelques catholiques indiens et cinq marchands portugais.

Tout d'abord les missionnaires furent favorablement accueillis de la reine et des habitants du pays. La princesse leur raconta qu'elle avait conservé longtemps auprès d'elle un prêtre catholique, dont les entretiens l'avaient favorablement disposée envers les adorateurs du Christ et préparée même à recevoir le baptême. Grande fut la joie et la surprise du Père Sébastien ; il distribua des crucifix et des rosaires aux personnages les plus influents, et prêcha chaque fois qu'il en trouva l'occasion. Tous les soirs, il revenait au vaisseau, où il passait la nuit en prières, demandant à Dieu qu'il lui accordât la grâce de mener à bonne fin une aussi noble et si pieuse entreprise.

Cependant, il y avait près de la reine des gens qui voyaient d'un mauvais œil l'influence toujours croissante des missionnaires. Un Maure de l'île de Tagolanda, qui disposait d'un certain nombre de soldats, résolut de se débarrasser des saints prêtres par tous les moyens possibles, dût-il employer la ruse et l'assassinat. Il s'insinua dans les bonnes grâces du Père Sébastien à force de mensonge et de perfidie, et fit si bien qu'il le décida à venir visiter avec lui l'île de Tagolanda. A peine les trop confiants missionnaires étaient-ils débarqués qu'ils furent

assaillis à coups de pierres et de flèches par une populace furieuse ; les chrétiens indiens qui avaient voulu les accompagner eurent le même sort. Puis les saintes victimes, après avoir été outragées de la façon la plus grossière, furent décapitées, et leurs têtes promenées dans la ville sur des piques. Le Père Sébastien était âgé de quarante-deux ans. (18 juin 1610.)

Dieu témoigna par d'éclatants miracles combien lui avait été agréable le dévouement de son serviteur. Le corps du bienheureux, attaché à de lourdes pierres et jeté à la mer, flotta sur les vagues et put être recueilli par ses amis ; et pendant plusieurs nuits de suite on vit, à la place même où il avait succombé, se dresser une croix lumineuse. Ces prodiges décidèrent beaucoup d'infidèles à embrasser la religion catholique.

Quelque temps après, pour honorer la mémoire du courageux martyr, le pape ordonna des processions en son honneur, et fit faire une enquête sur sa vie et ses miracles.

(*Chroniques de la province de Saint-Joseph.*)

PÈRE JEAN L'AMI, DE LOUVAIN

MARTYR

1569. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Le Père Jean l'Ami, de Louvain, est le premier martyr de la province de Brabant. C'était un prédicateur éminent et intrépide, et dont les grandes qualités et le courage apostolique excitèrent la rage des Gueux. Il tomba

entre les mains de ces hérétiques non loin de Berg-op-Zoom, et en fut si cruellement maltraité, qu'il mourut de ses blessures à Louvain, peu de jours après (18 juin 1569).

(SEDULIUS.)

PÈRE GUILLAUME SERVASÈRE

MARTYR

1560. — Pape : Pie IV. — Roi de France : François II.

Le Père Guillaume Servasère fut une autre victime de la rage des Huguenots. Il était vicaire du couvent de Valon, dans la province de Paris, prédicateur éloquent d'ailleurs, et ne laissant jamais échapper l'occasion de combattre l'invasion de l'hérésie. Les protestants, furieux, mirent sa tête à prix, le saisirent par surprise, et, après l'avoir assommé à coups de bâton, lui tailladèrent le corps avec des couteaux et des poignards, jusqu'à ce que sa belle âme se fût envolée au ciel, au milieu du chœur des martyrs.

(GONZAGUE.)

FRÈRE MICHEL DES ANGES

ERMITE, DU TIERS ORDRE

1628. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Frère Michel se consacre d'abord au soin des malades, puis se retire dans une solitude. — Son austérité et ses mortifications. — Ses jeûnes excessifs. — Sa piété. — Ses extases et ses visions. — Ses luttes contre le malin esprit. — Sa mort et ses funérailles.

Ce pieux serviteur de Dieu naquit en Espagne, dans la petite ville andalouse de Canete-la-Real. Il perdit ses parents de bonne heure et fut élevé par la charité publique. On avait voulu faire de lui un charpentier ; mais, même dans cette humble condition, les dangers du monde l'effrayèrent, et tout à coup, sans prévenir personne, il quitta son pays natal et s'en fut à Lerena, se consacrer dans un hôpital au service des malades. Il n'y resta pas longtemps ; il s'y trouvait encore trop en contact avec les hommes. Pour en vivre aussi séparé que possible, seul avec Dieu, il se retira d'abord sur les monts Guadalupe ; puis, désireux d'avoir un maître qui le dirigeât dans les voies de la perfection, il vint habiter, avec un vénérable ermite, tout près d'une chapelle consacrée à Notre-Dame, au milieu des montagnes rocheuses de Plaisance. Cependant ce n'est pas encore là qu'il devait fixer son séjour : il découvrit, non loin du couvent de Robledillo, une solitude qui avait autrefois servi de refuge à un pieux serviteur de Dieu, ennemi du monde comme lui, et d'où l'on pouvait facilement se

rendre à l'église du couvent pour accomplir ses devoirs de chrétien, se confesser et s'approcher de la sainte table. Il prit donc congé de son compagnon d'ermitage, et demanda aux bons religieux la permission de s'établir sur le plateau désert de Robledillo.

Grande fut sa joie quand il se vit enfin libre de ne plus penser qu'à son Dieu. Il se construisit, avec des branches d'arbres et des feuillages, une petite hutte où il devait mourir. Bientôt après, sur l'avis de son confesseur, il prit l'habit du Tiers Ordre et le nom de frère Michel des Anges. On ne sut jamais rien de sa famille, ni de la vie qu'il avait menée par le passé ; mais le sourire perpétuel qui éclairait sa figure, sa bonne mine, son franc regard, sa voix douce comme celle d'un enfant, lui attirèrent bientôt l'estime et l'affection des religieux de Robledillo.

Il possédait, d'ailleurs, au suprême degré toutes les qualités qui font le parfait religieux : l'esprit d'humilité et d'obéissance, l'esprit d'austérité et de mortification. Son vêtement de religieux du Tiers Ordre, serré à la taille par une grosse corde, cachait une haire qu'il ne quittait jamais. Il s'exposait tête nue, la poitrine et les bras découverts, aux froids les plus rigoureux ; et on le vit souvent, en hiver, venir assister à la messe du couvent avec une sorte de sac sans manches pour tout manteau. Durant les sept premières années qu'il passa dans sa solitude, il ne mangea que les dimanches, les mardis et les jeudis ; et encore sa nourriture se composait-elle exclusivement d'un morceau de pain, d'un peu de soupe et de quelques légumes que lui donnait le frère portier du couvent. Plus tard le provincial lui donna l'ordre de

venir partager tous les jours le dîner des religieux au réfectoire.

Chaque jour il se donnait la discipline à deux reprises différentes, et pendant une demi-heure chaque fois. Son lit était une planche ; son oreiller, une grosse pierre ; il dormait à peine deux heures par nuit. En été, il s'exposait, le corps ensanglanté, aux rayons brûlants du soleil ; et les moucherons, en se posant sur ses plaies, lui causaient d'atroces souffrances. Il s'imposait régulièrement un travail manuel très-fatigant, préparait du bois pour les besoins du couvent, nettoyait la cour et soignait le jardin, fabriquait des armoires, des portes et des fenêtres, des grillages pour le chœur et pour les confessionnaux.

Sa piété était exemplaire. Après la messe du matin, il s'approchait du tribunal de la pénitence et communiait avec ferveur toutes les fois que son confesseur lui en donnait l'autorisation ; et alors, le cœur plein de reconnaissance et d'amour, il restait au pied de l'autel, absorbé dans une contemplation profonde jusqu'à la grand'messe. Le repas de midi terminé, il retournait à la chapelle et y demeurait jusqu'après les vêpres. Il avait coutume de prier, les bras étendus, ou bien encore debout sur un fût de colonne, les yeux levés au ciel, un pied en l'air, comme s'il allait prendre son essor.

La nuit, son plus grand bonheur, lorsqu'il avait pris le court repos qui lui était indispensable, était de sortir de sa hutte et d'admirer, dans les splendeurs du ciel étoilé, la magnificence et la bonté du Créateur. C'est alors qu'il ressentait surtout les effets des complaisances de son Dieu. Abîmé dans une extase infinie, il

voyait avec les yeux de la foi et de l'amour le Sauveur Jésus, porté dans les bras de sa très-sainte Mère, lui tendre ses petites mains divines et l'appeler à lui en quelque sorte par ses sourires célestes. Le voile qui cache les merveilles du paradis se déchirait pour lui, et il se mêlait aux chœurs des bienheureux célébrant autour du trône du Très-Haut sa gloire et sa toute-puissance.

Le bonheur du saint ermite ne fut troublé, pour ainsi dire, que par un seul souci : il avait voulu fuir la société des hommes, et les hommes venaient à lui, attirés par l'irrésistible aimant de sa piété et de sa vertu. Il ne fut pas non plus toujours à l'abri des tentations de l'esprit malin ; quelque chose aurait manqué à sa perfection si, comme l'or qu'on éprouve par le feu, il n'avait pas été éprouvé par les souffrances du corps et de l'esprit. Hâtons-nous d'ajouter qu'il sortait toujours victorieux de chaque nouvel assaut, et que sa confiance en Dieu s'affermissait de plus en plus, à mesure que les attaques du démon devenaient plus furieuses et plus redoutables.

Quelques gentilshommes de Ciudad-Rodrigo avaient témoigné le désir de le voir assister à la procession solennelle instituée par la confrérie de Saint-Antoine de Padoue. Frère Michel y accéda de grand cœur ; et non-seulement il se mêla au cortége, mais encore il voulut porter la statue du saint le jour de sa fête. La procession était à peine terminée, qu'il se sentit pris d'un violent mal de tête, en même temps qu'une fièvre brûlante lui desséchait la gorge et le faisait frisonner des pieds à la tête. Les médecins, appelés en toute hâte, s'accordèrent tous pour déclarer que la maladie était sans remède. Un grand

d'Espagne, Félix de Silva, eut l'honneur de soigner le bienheureux dans sa maison pendant les quelques moments qu'il vécut encore. Comme on voulait le transporter sur un lit, pour lui procurer tout le soulagement possible, le saint frère s'y refusa ; il ne lui convenait pas de mourir mollement, après avoir mené une vie si dure et si austère, et il demanda qu'on le laissât expirer sur sa chaise. Il trouva dans son courage assez de force pour se confesser à haute voix ; puis il reçut le sacrement de la Communion et l'Extrême-Onction avec une piété si touchante que les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes.

Enfin, après s'être recueilli quelques instants, il appela auprès de lui Monsieur de Silva, et le pria de faire prendre après sa mort, dans sa hutte, sous une pierre, un écrit fermé par trois cachets, et d'en donner connaissance aux personnes qui s'intéressaient à lui. Peu de minutes plus tard, ses forces s'affaiblirent rapidement ; on le transporta sur un lit sans même qu'il parût s'en apercevoir. Bientôt sa tête s'affaissa sur l'oreiller, et il passa tout doucement dans la vie éternelle, le 18 juin de l'année 1628.

Les seigneurs de Ciudad-Rodrigo ambitionnaient l'honneur de conserver dans leur église paroissiale les précieux restes du saint ermite ; mais Monsieur de Silva, selon les dernières volontés de frère Michel, le fit inhumer dans l'église du couvent des Clarisses.

L'écrit que l'on trouva dans la hutte contenait des révélations sur la famille et la patrie du bienheureux : lecture publique en fut donnée par les soins de Félix de Silva. (*Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.*)

DIX-NEUVIÈME JOUR DE JUIN

LA BIENHEUREUSE MICHELINE

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1356. — Pape : Innocent VI. — Roi de France : Jean II, dit le Bon.

SOMMAIRE : Noble origine de la bienheureuse Micheline. — Son mariage. — Premières années de son veuvage.— Heureuse influence sur la jeune veuve d'une sainte femme nommée Syra. — Sa conversion. — Elle donne aux pauvres toutes ses richesses et prend le voile du Tiers Ordre. — Epreuves qu'elle a à subir. — Son pèlerinage à Jérusalem. — Sa mort et ses miracles. — Ses funérailles et sa béatification.

La bienheureuse Micheline naquit de parents nobles et riches, à Pesaro, dans les Marches, en Italie. Sa jeunesse fut toute mondaine. Elle n'était âgée que de douze ans quand on la maria au seigneur de Rimini, gentilhomme d'une grande famille, allié par le sang aux princes des Malatesta. Huit ans plus tard, la mort de son époux la laissa veuve et mère d'un jeune enfant.

Sur ces entrefaites arriva à Pesaro une sainte femme qu'on appelait Syra, ou la Syrienne, par allusion peut-être à son origine asiatique, et qui faisait partie du Tiers Ordre de Saint-François. Quelques savants et pieux personnages ont cru pouvoir affirmer que cette Syra était, non pas une femme, mais un Ange envoyé du ciel sous une forme humaine, pour arracher la bienheureuse Micheline du milieu des dangers du monde, où elle menaçait de succomber, depuis que son mari n'était plus auprès d'elle pour la diriger et la soutenir. Quoi qu'il en soit de cette

supposition; voici ce qu'on connaît des rapports de Syra et de Micheline. La Syrienne mendiait son pain de porte en porte, et vivait dans une petite maison où on l'hébergeait par charité. Toutes les nuits, on la voyait plongée dans l'extase, souvent enveloppée dans un tourbillon de lumière. Le jour, elle s'occupait d'œuvres pies. Micheline, chez qui Syra venait fréquemment quêter pour elle-même et pour les pauvres de la ville, se prit d'affection pour cette dernière et la pria, timidement et même avec crainte, d'accepter une chambre dans son palais. Elle redoutait un refus, trop motivé sans doute par sa vie bruyante et mondaine : la Syrienne, à son grand étonnement, accepta sans hésitation. La noble veuve fut alors, pendant plusieurs mois, le témoin d'un spectacle extraordinaire. Au milieu des fêtes, des bals, des concerts, la Syrienne, enfermée dans sa chambre, priait jour et nuit : tantôt à genoux et le visage prosterné contre terre ; le plus souvent soulevée par une force invisible et suspendue en l'air, les bras étendus en croix, les yeux brillants d'un éclat surnaturel. Elle demandait à Dieu avec ardeur de convertir la pécheresse qui lui donnait le pain et le vin, et de conduire sa barque loin des écueils contre lesquels elle allait infailliblement se briser.

La lutte fut longue entre l'esprit de ténèbres et les effets de la grâce. Ce fut la grâce qui triompha. Micheline aimait éperdument son fils, et pour lui assurer le salut éternel, elle eût donné son âme : « Mon Dieu », disait-elle souvent, « que je sois sûre de retrouver mon enfant « auprès de vous, et je renonce aux vanités de ce « monde ! » Dieu, dans son infinie bonté, daigna répondre à ce cri de l'amour maternel. Un jour que

Micheline, accompagnée de Syra, était allée prier à l'église devant un tableau représentant l'enfant Jésus, elle entendit une voix qui lui disait : « Votre fils sera assis « à ma droite ; je l'appellerai mon frère, et à vous-« même je donnerai le nom de mère : allez en paix ».

Ces seules paroles produisirent dans l'âme de la belle veuve un changement complet. Elle revint à la maison, le cœur rempli d'une joie céleste qui, hélas ! devait bientôt se changer en une douleur profonde. Son enfant se mourait ; elle eut à peine le temps de recueillir son dernier souffle et d'imprimer sur ses lèvres un dernier baiser ; mais au même instant une lumière éblouissante emplissait la chambre, et deux Anges éclatants de blancheur recueillaient la jeune âme et la portaient sur leurs ailes de feu jusqu'au pied du trône de Dieu. Le Seigneur avait tenu sa parole ; Micheline se prépara à ne pas manquer à la sienne.

Elle commença par faire de la Syrienne la directrice absolue de toutes ses pensées et de toutes ses actions. Sur son avis, elle demanda et obtint le voile du Tiers Ordre de Saint-François, et se choisit parmi les Frères Mineurs un confesseur d'une piété et d'une science bien connues. Ce fut dans toute la ville un étonnement indescriptible, quand on apprit que le palais de la veuve mondaine s'était transformé tout d'un coup en une demeure calme et paisible, où l'on s'occupait seulement de prières, de bonnes œuvres et de méditations. Toute la noblesse, et surtout la famille de Micheline, s'en montra très-émue, et l'on s'efforça de la faire rentrer dans le monde d'où elle venait de sortir si brusquement. Elle triompha, avec l'aide de Dieu, du sarcasme et de la raillerie et, ce qui

est mieux encore, de ses propres passions. Le démon était terrassé à jamais ; et une belle âme de plus allait fleurir pour le ciel.

Bientôt les robes de soie et de velours, les tapis de Perse et de Turquie, les meubles, les objets d'art qui remplissaient le palais, furent vendus au profit des pauvres de la ville. La maison de Micheline devint comme le refuge de tous les malheureux ; elle se fit la mère des orphelins, la sœur des malades, la consolatrice des affligés. Ceux qui souffraient étaient sûrs de trouver auprès d'elle secours et bonnes paroles. Ses richesses s'épuisaient ; sa générosité ne connaissait pas de limites. Elle aliéna ses bijoux, des souvenirs de famille qu'elle n'eût pas abandonnés autrefois pour tout l'or du monde. Ses terres, ses châteaux furent mis en vente, en dépit des efforts de ses parents, qui, furieux de voir s'en aller par lambeaux un magnifique héritage dont ils avaient espéré jouir un jour, essayèrent de la faire enfermer comme folle. Micheline en ressentit une vive douleur, mais elle tint ferme et persévéra courageusement dans la voie où elle s'était engagée. Elle en fut d'ailleurs récompensée par de précieuses faveurs. Le Fils de Dieu lui apparut et la félicita de son dévouement à la sainte cause de ceux qui souffrent : « Ma fille », lui dit-il, « quand sainte Ma-
« deleine a versé sur moi des essences et des parfums,
« elle a été moins agréable à mon Père que vous-même,
« quand vous avez répandu autour de vous vos richesses
« et consacré tous vos biens au soulagement des malheu-
« reux ».

Quand Micheline eut donné tout ce qu'elle possédait, par un suprême effort de charité elle sortit de sa propre

maison, la vendit et distribua à ses chers protégés l'argent qu'elle en retira. Une pauvre femme la reçut chez elle, pour l'amour de Dieu, comme disait la sainte veuve, et elle vécut de la charité publique.

C'était un curieux spectacle que celui de cette femme, jeune et belle malgré les macérations, tout à l'heure encore riche, entourée d'un brillant cortége d'adorateurs et de courtisans, mondaine, coquette, amie du plaisir et du bruit, et maintenant parcourant, nu-pieds et vêtue d'une méchante robe de bure, cette même ville dont elle avait été la reine, devenue volontairement plus pauvre et plus misérable que le dernier des malheureux. Jamais elle n'avait eu une figure plus noble et plus imposante, et le sentiment du devoir accompli jusqu'au bout, sans hésitation ni regret, donnait à toute sa personne une majesté et une dignité incomparables. Elle essuya cependant bien des rebuts, bien des paroles dures et hautaines. Un gentilhomme de sa famille la fit un jour chasser de sa maison par ses valets. Rien ne l'arrêta dans la voie où elle était entrée ; elle marcha toujours en avant, la tête haute et le cœur assuré, jusqu'au seuil de l'éternel royaume.

Toute la vie de cette sainte femme n'est qu'une longue suite de vertus réunies entre elles par l'amour de Dieu et du prochain. Ses mortifications eussent effrayé les religieux les plus austères. Sur sa peau si frêle et si délicate elle portait un vêtement de crin, serré à la taille par une chaîne de fer, et qui faisait de tout son corps une plaie sanglante. Une planche, quelquefois même la terre nue, lui servait de lit; quand elle était malade, elle s'étendait sur un sac et reposait sa tête sur

un morceau de bois. Sa nourriture habituelle se composait de pain et d'eau, à quoi elle ajoutait parfois quelques légumes. A force de s'agenouiller sur le pavé froid des églises, ses jambes s'étaient gonflées de tumeurs douloureuses, qui l'empêchaient souvent de dormir; et cependant sa douce figure conservait toujours la même sérénité angélique. Plus elle souffrait, plus elle semblait heureuse; et quand, sous les coups de discipline, son sang jaillissait et coulait à terre, elle remerciait avec effusion le Seigneur qui lui donnait la force de se mortifier par amour pour lui.

Tous les matins, après avoir passé la plus grande partie de la nuit à prier, à méditer ou à s'imposer de terribles épreuves, elle assistait à la messe, puis se mettait en route pour recueillir des aumônes destinées bien plutôt aux pauvres qu'à elle-même. Sa provision faite, elle allait visiter les malades et porter aux malheureux les vivres qu'elle venait de recueillir. Elle se faisait ouvrir les portes des prisons, et consolait par quelques douceurs les misérables qui y étaient enfermés. Dans les hôpitaux, où on l'attendait toujours avec impatience, personne ne savait mieux qu'elle panser les plaies, encourager ceux qui souffraient à prendre patience, et préparer les agonisants à paraître devant Dieu.

Vers la fin de sa vie, la bienheureuse Micheline put jouir d'une félicité qu'elle avait longtemps désirée sans oser l'espérer : elle fit, avec quelques personnes pieuses, le pèlerinage de Jérusalem. Elle visita les lieux où avait vécu le Sauveur, et la montagne du Golgotha, où il était mort pour les hommes. Elle s'agenouilla dans le jardin des Oliviers, et là elle demanda à Dieu qu'il lui fût

permis, comme au divin Fils, de boire le calice d'amertume jusqu'à la lie, et de mériter par de fortes épreuves l'éternelle récompense des élus. Le chroniqueur rapporte qu'au moment où elle quittait la Terre-Sainte pour revenir à Pesaro, sur ses pieds, ses mains et son côté se dessinèrent tout à coup les mêmes cicatrices qui avaient marqué les pieds, les mains et le côté du divin Crucifié. Les habitants de Pesaro ont longtemps conservé avec un soin jaloux les vêtements que la veuve avait portés durant son pieux pèlerinage.

Quelques années après son retour de Jérusalem, Micheline ressentit les premières atteintes de la maladie dont elle devait mourir. L'approche de sa mort fut le signal d'un deuil universel. On se succédait auprès de son lit de douleur, on se pressait dans les églises pour obtenir de Dieu la prolongation de la vie de cette sainte femme, que les malheureux appelaient leur mère. Mais le Seigneur, dans son infinie providence, avait décidé que le moment était venu de récompenser sa pieuse servante d'une vie d'abnégation et de dévouement. Le 19 juin 1356, Micheline, après avoir fait une confession générale de ses fautes, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et quelques instants après, elle s'endormit dans le sein du Seigneur, au milieu des larmes et des gémissements de tous ceux qui étaient présents.

Ses précieux restes furent transportés avec pompe dans l'église de l'Ordre Séraphique, qui servait alors de chapelle aux Pères Conventuels, et pendant quelques jours ils y restèrent exposés à la vénération des fidèles. Dieu, pour honorer sa servante parmi les hommes, permit que des miracles éclatants s'accomplissent sur son tombeau

ou par son intercession. Le chroniqueur cite les noms d'un habitant d'Ancône, d'un jeune homme de Fano, d'un bourgeois de Rimini, d'une jeune fille de Recanati, d'une noble dame de Ravenne, etc., guéris de maladies mortelles par la toute-puissante intervention de la bienheureuse.

On a conservé longtemps dans la sacristie des objets qui avaient appartenu à la sainte veuve. La maison où elle avait été reçue par charité fut transformée en église. Enfin les Pères Conventuels obtinrent la permission de célébrer sa fête chaque année, dans tout le diocèse de Pesaro. En 1737, la cour de Rome a placé Micheline au rang des bienheureuses.

(WADDING et PAPEBROECK.)

LES PREMIERS MARTYRS DU BRÉSIL

1505. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Découverte du Brésil par l'amiral Portugais Alvarez Cabral. — La première messe chantée sur le rivage brésilien. — La première église chrétienne de l'Amérique du Sud. — Les premiers missionnaires et les premiers martyrs. — Le Rio-San-Francisco.

Le pays que l'on appelle aujourd'hui l'empire du Brésil est l'une des contrées du monde les plus riches et les plus favorisées de la nature. On n'y connaît pas l'hiver, la température y est toujours douce, et les nuits sereines et calmes y semblent continuer le jour. Ce beau pays, avant l'arrivée des missionnaires évangéliques, était habité par des peuplades sauvages et barbares, sans foi ni loi, sans demeure fixe, errant à l'aventure à travers

d'immenses solitudes. C'étaient de véritables bandits, toujours en guerre les uns contre les autres, et dont beaucoup peut-être, après la victoire, se nourrissaient de chair humaine.

L'amiral Portugais Alvarez Cabral est le premier Européen qui mit le pied sur cette terre et qui y planta, avec l'étendard de son roi, la croix du Sauveur. Il aborda avec sa flotte dans un havre splendide, qu'il appela du nom de Porto-Securo (le port paisible). Le Père Henri de Coïmbre, religieux d'une grande science et d'une grande vertu, plus tard confesseur du roi, évêque de Ceuta et inquisiteur suprême du Portugal, qui se trouvait sur le vaisseau amiral avec quatre frères mineurs et quelques autres prêtres, éleva un autel sur le rivage de l'Océan et célébra la première messe d'action de grâces en l'honneur du Seigneur tout-puissant. Quelques Brésiliens étaient accourus à ce spectacle nouveau pour eux ; il leur expliqua de son mieux , par des signes plus encore que par des paroles, la grandeur et la majesté du Dieu qu'il adorait ; puis il leur distribua des croix , des médailles et des images où étaient retracées les principales époques de la vie du Sauveur. Le même jour l'amiral fit élever par des matelots une croix gigantesque, ce qui valut au pays le nom de terre de la Sainte-Croix. Plus tard seulement le nom de Brésil prévalut.

Un frère mineur et un officier de l'armée portugaise furent chargés de porter au roi de Portugal la grande nouvelle, et Emmanuel, désireux d'ajouter à sa couronne une province de plus, en même temps que d'étendre le domaine de la foi catholique, fit partir aussitôt une seconde flotte avec des troupes destinées à occuper

la contrée que l'on venait de découvrir. Deux frères mineurs faisaient partie de l'expédition. On rejoignit sans encombre les vaisseaux d'Alvarez dans le havre du Porto-Securo.

A peine débarqués, les missionnaires apprirent la langue du pays, afin d'être plus à même d'enseigner aux habitants les vérités de la religion catholique. Une église, humble et modeste d'abord, s'éleva bientôt sous l'invocation de saint François : c'est le premier temple chrétien du Brésil. Peu à peu des habitations d'indigènes se groupèrent alentour, et l'on vit se former un village dans lequel les missionnaires restèrent deux ans. Ils en sortaient de temps en temps pour aller porter la lumière du christianisme dans les hameaux voisins, plantant des croix partout sur leur passage, comme un gage assuré de la prochaine domination de la vraie foi dans ces contrées.

Cependant les conversions se multipliaient, et les religieux baptisaient, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, des hommes qui quelques mois auparavant vivaient dans l'ignorance des principaux mystères de la religion. Malheureusement ils n'avaient pas encore réussi à adoucir les mœurs barbares des Indiens. Un jour qu'ils étaient en prières dans leur petite église, ils se virent toup à coup entourés par une foule furieuse, conduite par quelques-uns des prêtres des faux dieux, et ils périrent sous une grêle de flèches et de pierres, sans que les Indiens convertis aient songé à les défendre. Non satisfaits de ce meurtre, les sauvages coupèrent en morceaux les corps des deux victimes, les rôtirent et les mangèrent, le 19 juin 1505. Le sang des Frères Mineurs,

comme autrefois le sang des premiers martyrs, allait enfanter des chrétiens et en peupler toute la terre du Brésil.

Les noms de ces deux bienheureux franciscains, demeurés inconnus parmi les hommes, sont inscrits sans doute au livre de vie, avec ceux des missionnaires courageux qui sont tombés pour la foi sur tous les points du monde, au Mexique, en Asie, chez les Maures, chez les Japonais. Ils sont restés obscurs sur la terre, mais ils resplendissent dans le ciel de tout l'éclat d'une gloire incomparable.

Peu de temps après la mort des deux frères portugais, deux frères mineurs italiens arrivèrent au Brésil. Ils réédifièrent dans la même ville une nouvelle église, sur l'emplacement même de celle qui avait été détruite. Dans l'une des tournées évangéliques qu'ils faisaient fréquemment à travers un pays inconnu, l'un des deux frères tomba dans une rivière rapide et profonde, et s'y noya. Cette rivière porte encore aujourd'hui le nom de rivière du Frère Mineur, ou Rio-san-Francisco.

(Cardose.)

LA BIENHEUREUSE CÉCILE PORTARO

VIERGE, DU TIERS ORDRE

1640. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Jeunesse de la bienheureuse Cécile. — Ses dispositions à la vertu. — Développement de son intelligence vers le bien et la piété. — Elle entre dans un couvent du Tiers Ordre de Saint-François de Paule, puis prend le voile des Tertiaires de l'Ordre Séraphique. — Ses aspirations vers la vie solitaire et ce qui l'en détourne. — Sa soumission à son confesseur. — Sa pureté. — Son humilité.

Cécile Portaro naquit à Milan en 1586. Elle reçut au baptême les noms de Lucrèce-Virginie. Son père, Argentin Portaro, sicilien de naissance, attaché à la cour du grand-duc en qualité de secrétaire, vivait en grand seigneur avec sa femme Antonine Ameda. Il vint habiter Palerme, en Sicile, lorsque Lucrèce n'était encore âgée que de six mois. C'est là que se manifestèrent les vertus naissantes de la bienheureuse enfant. Ses bonnes qualités commencèrent à se faire jour dans un âge où d'ordinaire ne se montrent d'abord que les mauvais penchants et les inclinations vicieuses. A trois ans, elle éprouvait un plaisir immense à donner aux malheureux de l'argent ou des vivres ; et l'on pouvait prévoir dès lors qu'elle songerait toujours aux autres, avant de s'occuper de ses propres besoins.

Ce fut bien mieux encore, quand son intelligence plus développée sut distinguer entre ce qui est bien et ce qui

est mal. Elle acquit rapidement la connaissance des choses de la religion, et il y avait plaisir à l'entendre, avec sa petite voix enfantine, raconter les merveilles de la création et la grandeur de Dieu. Tout entière déjà à son céleste Fiancé, elle évitait avec soin ce qui pouvait la distraire et détourner, ne fût-ce que pour un instant, ses pensées du Sauveur crucifié ; elle fuyait les sociétés frivoles, les jeunes filles coquettes et mondaines, et venait au pied des autels consacrés à la Mère de Dieu chercher un refuge contre les séductions de la terre.

A quatorze ans, elle obtint de sa mère, non sans peine, la permission d'entrer dans un couvent du Tiers Ordre de Saint-François de Paule. Sa réputation l'y avait précédée ; on l'y reçut à bras ouverts, comme une envoyée du ciel, et on la considéra le premier jour non comme une novice, mais comme une religieuse accomplie. Grand fut l'étonnement des bonnes sœurs lorsque, à la fin de son année de noviciat, elle sortit tout à coup du couvent sans motif apparent.

C'est que Dieu, sans doute, en avait ainsi décidé dans son infinie sagesse, et qu'il avait choisi d'autres voies pour amener la bienheureuse fille, pure et immaculée, jusqu'au seuil de l'éternité. En effet, quelques jours seulement après qu'elle avait pris congé des religieuses de Saint-François de Paule, Lucrèce demanda et obtint le voile des Tertiaires de l'Ordre Séraphique. La cérémonie eut lieu dans un couvent situé à une heure de Palerme. C'est alors qu'elle quitta son nom de baptême pour porter celui de sœur Cécile. Son dégoût pour le monde et ses vanités ne faisait que s'accoître à mesure qu'elle avançait en âge ; et souvent, quand elle se promenait dans les bois

qui entouraient la ville, elle se sentait envahir par un calme souverain, et un immense désir de vivre dans la solitude grandissait dans son cœur. La crainte où elle était de manquer de force contre les embûches du démon l'empêcha seule de mettre ce projet à exécution, et elle se fit, comme elle disait quelquefois, une solitude moins dangereuse dans la maison de sa mère.

Quand les Pères Théatins, dont l'Ordre venait d'être fondé par saint Gaëtan, s'établirent à Palerme, elle se choisit un confesseur parmi ces hommes vénérables, aussi pieux que savants. Après quelques hésitations, elle s'arrêta au Père Thomas Anchora, qui devint par la suite archevêque de Trani, et qui la dirigea pendant trente ans dans les voies du salut. Elle avait en lui une confiance illimitée et écoutait ses moindres paroles avec autant de recueillement que si elles fussent tombées de la bouche de Dieu lui-même. Sans volonté devant ses décisions, elle lui obéissait aveuglément, ne se confessait et ne communiait que quand elle en recevait l'ordre, et toujours dans les conditions par lui prescrites. C'est sur son instigation qu'elle fit vœu de virginité, et que, à toutes les fêtes de la très-sainte Vierge, elle renouvelait au Seigneur cette grande promesse.

Elle la tint, d'ailleurs, pendant toute sa vie, à force d'énergie, de confiance en Dieu et d'amour pour son Fiancé céleste. Quand le démon fit parler les désirs charnels, elle étouffa leurs voix sous les mortifications et les austérités. Jour et nuit elle portait un cilice qu'elle maintenait serré à la taille avec une ceinture garnie de pointes de fer. Elle s'infligeait la discipline plusieurs fois dans la même journée. Ses jeûnes étaient si nombreux et si sévères, qu'on

a peine à concevoir comment, en prenant si peu de nourriture, elle pouvait encore se soutenir. Jamais elle ne mangea de viande ; ses repas se composaient d'un morceau de pain noir et dur, de quelques racines mal cuites et d'un peu d'eau ; pendant le Carême et l'Avent, tous les vendredis et tous les samedis de l'année, la veille des grandes fêtes de l'Eglise, de la sainte Vierge et des saints, elle ne vivait que de pain et d'eau.

Les yeux, a dit un pieux personnage, sont les fenêtres par où les péchés pénètrent dans notre âme ; hors de sa chambre, elle les tenait constamment baissés et presque fermés ; à l'église, elle choisissait toujours le coin le plus sombre et le plus paisible ; dans les rues, elle marchait le long des maisons, en évitant autant que possible la rencontre des passants, l'esprit toujours rempli de l'idée de Dieu, et absolument étrangère à ce qui pouvait se faire ou se dire autour d'elle.

Humble au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, elle avait pour elle-même un souverain mépris et se considérait comme la plus grande pécheresse du monde. Le dernier des criminels n'était pas, à l'entendre, aussi éloigné qu'elle de la perfection. Elle témoignait aux autres religieuses une douceur touchante, et ne les laissait jamais, elle présente, s'occuper des gros travaux du couvent. Elle eût pris plaisir à se voir injurier, et les éloges lui étaient insupportables. La duchesse d'Ossuna, femme du vice-roi de Sicile, qui connaissait la bienheureuse pour avoir entendu prôner ses grandes qualités, la pria un jour de la venir voir dans son palais. La bonne sœur s'y résigna, non sans peine, et toute confuse de l'honneur qu'on lui faisait et du respect que lui témoignait la du-

chesse, elle essaya de lui prouver que sa réputation n'était pas en rapport avec son imperfection et qu'elle ne méritait pas l'estime qu'on avait pour elle. C'est, d'ailleurs, la seule fois que sœur Cécile consentit à pénétrer dans la demeure des grands personnages de Palerme; les duchesses d'Albuquerque, d'Alcala et de Montalte, essayèrent en vain de lui faire accepter leur magnifique hospitalité ; elle voulait vivre et mourir en servante obscure du Seigneur.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Charité de la bienheureuse Cécile. — Son infatigable dévouement aux pauvres et aux malheureux. — Ses bonnes œuvres sont comme un miracle continuel. — Soin qu'elle prend des âmes comme des corps. — Elle fonde chez elle une école de jeunes filles. — Bons résultats qu'elle obtient. — Elle convertit un certain nombre d'esclaves Maures.

La nature et la grâce semblent s'être conjurées pour donner à la bienheureuse Cécile toutes les vertus et toutes les perfections. Nous venons de la voir pieuse, chaste et humble ; la voici maintenant qui prodigue à son prochain les trésors d'un cœur aimant et d'une inépuisable charité.

Dès sa première enfance, elle s'était montrée compatissante et bonne pour les malheureux : cette heureuse disposition, loin de se démentir, alla sans cesse se développant. Après avoir distribué aux pauvres tout l'argent qu'elle possédait, elle mendia pour leur venir en aide. Elle courait des palais aux chaumières, là implorant la pitié des heureux du monde, ici apportant, avec des paroles d'encouragement et d'espérance, les choses indispensables à la vie de tous les jours. Eté comme hiver, par le soleil ou la pluie, par l'orage ou la gelée, on la voyait par

les chemins, son grand panier au bras. Durant plus de vingt ans elle approvisionna non-seulement de pain, de viande et de vin, mais encore de bois et d'huile, un vieillard qui habitait, non loin de sa maison, une petite hutte. Un pauvre prêtre ne vécut que par ses soins pendant trois années entières. Elle hébergeait les veuves, dotait les filles d'ouvriers sans ressources, et trouvait moyen de soulager tout le monde en ne s'épargnant à elle-même aucune espèce de fatigue.

Les malades étaient aussi l'objet de ses soins ; elle allait soigner dans leur maison ceux qui étaient forcés de garder le lit ; pour les autres, elle avait toujours à leur disposition des médicaments préparés à l'avance, et qu'on pouvait venir prendre chez elle à toute heure du jour ou de la nuit. Dans les hospices, elle aidait les sœurs infirmières à panser les plaies, à laver les pieds des malades ; et, ce qui vaut mieux encore, elle trouvait au fond de son cœur des trésors d'éloquence et versait dans leur âme, comme un baume salutaire, l'espérance et la résignation.

On a peine à comprendre comment, toute pauvre qu'elle était, la bienheureuse Cécile suffisait à tant de bonnes œuvres. Il y avait là, pour ainsi dire, un miracle perpétuel qui ne s'expliquait que par une intervention incessante de la Providence, et plus d'une fois sans doute, comme autrefois sur la montagne, Dieu multiplia dans ses mains le produit des aumônes qu'elle allait répandre autour d'elle.

D'ailleurs, quand elle quêtait, les aumônes pleuvaient dans son panier ; car personne n'gnorait le saint usage qu'elle allait en faire, et chacun voulait avoir une part à

ses mérites. La façon seule dont elle disait : « Pour les « pauvres, s'il vous plaît », inspirait la charité et touchait les cœurs les plus durs. Une grande dame qui l'aimait beaucoup, la força un jour d'accepter un présent de mille ducats.

C'eût été peu, si la bienheureuse fille, dans son ardent amour pour les hommes, n'avait songé qu'aux besoins de leurs corps ; une chose la préoccupait davantage : leur salut éternel, et elle n'épargna rien pour les aider à y atteindre. Désireuse de former les âmes à la vertu, elle institua une école de jeunes filles, qu'elle dirigea elle-même, et à qui elle enseigna tout d'abord la crainte de Dieu et le respect de ses commandements. Sa maison était devenue une sorte de couvent, dont elle était la sainte abbesse ; tous les jours, à la tête de ses filles spirituelles, elle allait entendre la messe à l'église du Tiers Ordre ; aux grandes fêtes de l'année, la petite communauté s'approchait de la sainte Table ; et la piété de ces enfants, rehaussée encore par une douce modestie, était si touchante, qu'on ne pouvait les voir sans verser des larmes.

La maison de sœur Cécile avait, comme un cloître, une règle sévère et respectée. La loi du silence y était si strictement observée, qu'on n'y prononçait jamais une parole inutile. Durant le travail manuel, quelqu'une des jeunes filles faisait à haute voix une lecture pieuse, ou bien la bienheureuse Cécile leur adressait quelques mots simples et éloquents sur les devoirs de la femme chrétienne, sur la manière dont il faut se préparer à la confession et à la communion, sur le mérite éclatant des vierges, sur la compassion que l'on doit aux âmes du purgatoire. Cette

éducation portait ses fruits : beaucoup des élèves de Cécile entrèrent dans des couvents religieux ; d'autres se consacrèrent au service des malades; d'autres encore restèrent dans le monde, où elles ne cessèrent d'être des modèles de piété.

En même temps la sainte fille, par ses paroles ou par ses prières, opérait des conversions au dehors. Il faut citer, entre autres, celle de son frère Louis, qui, après avoir pris l'habit du Tiers Ordre et passé quelque temps dans un couvent de Franciscains, s'enfuit un jour comme un voleur et s'en alla vivre à Naples avec une courtisane. Sa famille tout entière était plongée dans la consternation ; Cécile seule ne désespéra pas : « Dieu », disait-elle souvent, « saura bien trouver le chemin de ce cœur ». La conversion s'accomplit en effet ; le coupable revint de lui-même à Palerme, et, grâce à l'intervention de sa sœur, fut admis en qualité de frère lai dans un couvent de religieux Carmélites.

Une jeune fille de noble origine s'était laissée séduire par un intrigant qui, après l'avoir enlevée à sa famille et amenée à Palerme, l'abandonna au bout de quelque temps, non sans l'avoir indignement outragée et privée de tout ce qu'elle possédait. Quelques religieux, à qui elle raconta son malheur, la recommandèrent à la bienheureuse Cécile et la firent recevoir dans sa maison. Bientôt la paix revint au cœur de la pauvre enfant, en même temps qu'une transformation complète s'opérait dans tout son être. Elle comprit la grandeur de sa faute, mais elle ne désespéra plus d'en obtenir le pardon ; et, pour le mériter par une longue vie d'abnégation et de pénitence, elle renonça au monde qu'elle avait aimé et s'enferma dans un couvent.

Il y avait une classe d'hommes qui inspirait à Cécile plus de pitié encore que les chrétiens égarés, c'étaient ceux qui n'avaient jamais entendu parler des vérités de la foi. Des vaisseaux espagnols amenaient tous les jours à Palerme des Maures et des Mauresses enlevés sur les côtes d'Afrique, ou même achetés à prix d'or, et qu'ils vendaient ensuite comme esclaves aux grands seigneurs et aux riches commerçants de la ville. Ces malheureux excitaient au dernier point la compassion de Cécile ; aussi s'ingéniait-elle à les arracher aux griffes du démon, et en vérité il semble que Dieu lui ait donné un talent tout particulier pour leur inspirer le désir d'entrer au sein de l'Eglise catholique. Elle s'attacha particulièrement à une pauvre Mauresse nommée Asie, et non-seulement elle la convertit, mais encore elle sut lui inspirer pour les souffrances du Sauveur un si ardent amour, que Dieu, en récompense, permit que sur le corps de la pauvre esclave apparussent des cicatrices semblables à celles de Jésus crucifié. Après sa mort, cette Mauresse se montra miraculeusement, dans toute la splendeur de sa gloire, à l'un de ses anciens compagnons d'esclavage, et lui raconta l'histoire de sa conversion ; le lendemain même un nouveau chrétien demandait le baptême.

Plus de cinquante malheureux furent ainsi arrachés aux ténèbres de l'idolâtrie et instruits dans la religion catholique par les soins de la bienheureuse.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Compassion de la bienheureuse Cécile pour les âmes du purgatoire. — Heureux effets de ses prières. — Sa dévotion à la sainte Vierge et à saint Joseph. — Ses extases. — Elle a le don de seconde vue et de miracles. — Ses souffrances. — Sa dernière maladie et sa mort. — Miracles qui la suivirent.

Les âmes du purgatoire ont toujours excité la pitié de ceux qui compatissent sur la terre aux souffrances des malheureux. Il y a aussi une façon de les soulager, c'est d'obtenir de Dieu, à force de prières et de vertus, qu'il diminue le temps de leur pénitence. On peut croire que Cécile ne manquait pas à ce devoir suprême de la charité. Une partie dés aumônes qu'elle recueillait était consacrée à faire dire des messes pour les âmes qui sont privées de la vue du Très-Haut et à qui cettte privation est le plus cruel de tous les supplices. Tous les jours elle passait plusieurs heures de la matinée à l'église de Saint-Matthieu, et assistait à quelques-uns des divins sacrifices offerts pour la délivrance des âmes (1).

Elle eut le rare bonheur d'apprendre par des voies miraculeuses que ses prières étaient quelquefois exaucées. Un soir, Jules Milione, prêtre de Palerme, la rencontra dans la rue et voulut l'accompagner jusqu'à sa demeure. Comme il retournait chez lui, il s'égara dans les ténèbres, et il ne pouvait retrouver son chemin quand tout à coup, éclairé par une inspiration subite, il fit cette prière : « Ames délivrées par Cécile, venez-moi en aide et n'aban« donnez pas celui qui a guidé vers sa maison votre bonne

(1) Voir à ce propos, dans ce même volume, la vie de Léonard Galicius (dix-septième jour de juin).

« mère ». Au même instant, quatre personnages mystérieux apparurent à ses côtés avec des torches ; le seul nom de Cécile les avait pour quelques moments fait descendre du ciel, dont les portes d'or s'étaient ouvertes devant eux par son intercession.

Plusieurs habitants de Palerme furent guéris de maladies déclarées incurables, par les soins d'âmes qui reconnaissaient ainsi les bienfaits inappréciables de la sainte fille.

Sœur Cécile avait une grande dévotion à la bienheureuse Vierge Marie ; tous les samedis et la veille de ses fêtes, elle jeûnait en son honneur ; chaque jour elle récitait son chapelet et les litanies de la Mère de Dieu. Saint Joseph avait aussi sa part de cette piété de notre bienheureuse pour sa céleste Epouse. C'est toujours à lui qu'elle recourait dans les besoins pressants, et jamais son assistance ne lui fit défaut.

Un jour qu'elle revenait, avec ses sœurs et quatre vénérables dames, d'un pèlerinage à la miraculeuse image de la Madone de Trapani, elle fut surprise par la nuit, et elle s'effrayait, ainsi que ses compagnes, à l'idée de revenir à Palerme par mer et dans les ténèbres. Tout à coup apparurent auprès d'elles un veillard à la figure radieuse et un jeune homme plus resplendissant encore de majesté : c'étaient saint Joseph et son divin Fils, qui ramenèrent les pieuses femmes jusqu'à leur demeure et se firent connaître à elles au moment où ils les quittèrent pour retourner dans leur céleste patrie.

Ce n'est pas la seule fois que le Fils de Dieu visita sa fiancée bien-aimée. Quand sœur Cécile s'était approchée de la sainte Table, elle tombait d'ordinaire

dans de profondes extases, durant lesquelles elle jouissait de la vue directe et immédiate des choses du ciel. Elle se prosternait alors le visage contre terre, et fermait les yeux comme si l'éclat de la Majesté divine l'éblouissait. Souvent elle paraissait elle-même toute resplendissante, et des rayons partant des diverses parties de son corps remplissaient de lumière l'endroit où elle priait.

Dieu accorda à la bienheureuse Cécile le don précieux de seconde vue et le pouvoir d'accomplir des miracles. Elle savait lire au fond des cœurs et découvrir les secrets les mieux cachés. Au seul aspect d'une personne elle devinait son avenir. Son confesseur la priait un jour de recueillir chez elle une jeune fille pauvre, et à son grand étonnement il essuya un refus et fut obligé de choisir à sa protégée une autre directrice. Quelque temps après la malheureuse s'abandonnait aux séductions du monde, et sa chute expliquait au bon prêtre la conduite de sœur Cécile.

Les Pères Théatins étaient fort inquiets de l'issue d'un procès dont dépendait l'existence de leur couvent de Palerme, et tous leurs amis manifestaient les mêmes craintes ; car le gentilhomme qui les attaquait avait une grande influence. Seule, Cécile paraissait calme : « Prenez con- « fiance », répétait-elle souvent, « Dieu est avec vous; « vous aurez gain de cause ». L'événement prouva qu'elle avait raison.

On cite de la bienheureuse Cécile des guérisons miraculeuses. Une certaine Laure Calvino, aveugle de naissance, recouvra complètement la vue par la seule imposition du crucifix de la sainte fille. Une femme d'Alcamo fut de la même façon délivrée du démon. Elle rendit

la santé à un habitant de Palerme en lui faisant boire de l'eau bénite.

Durant les dernières années de sa vie, Cécile fut éprouvée par de cruelles maladies. Elle les supporta avec joie et ne songea jamais à s'en plaindre : « O Dieu », disait-elle, « qui avez souffert pour les hommes, merci à « vous de ne pas me trouver indigne de porter aussi ma « croix ! »

Au commencement de l'année 1640, ses douleurs devinrent si vives qu'elle fut obligée de garder le lit. Cependant sa figure conservait la même sérénité, et son âme le même calme inaltérable. Quand les forces lui revenaient pour quelques instants, elle en profitait pour chanter des cantiques d'actions de grâces. Une seule chose la tourmentait : elle pensait aux pauvres dont elle était la providence, et qu'elle ne pouvait plus secourir. On lui promit d'en avoir soin et de ne les laisser manquer de rien.

Cependant, sa fin approchait. Un soir du mois de juin, les médecins la trouvèrent si faible, qu'ils prièrent un prêtre de lui donner l'Extrême-Onction. Il s'y refusa, sous prétexte qu'il y avait trop longtemps qu'elle avait communié, et il fallut un ordre exprès de l'archevêque pour l'y décider. Cette nuit-là, qui fut la dernière, une vierge éblouissante de blancheur apparut à la pauvre malade, l'encouragea par de douces paroles, et, lui imposant les mains, la délivra comme par enchantement de toutes ses souffrances. Puis elle entonna le *Salve Regina* et disparut. Cécile comprit le sens de cette apparition ; elle adressa quelques recommandations aux personnes qui se trouvaient à son chevet, et expira, le 19 juin 1640.

Une grande foule de peuple, à la nouvelle de sa mort, accourut de tous les points de la ville, pour contempler encore une fois ses précieux restes. Les fidèles baisaient ses pieds et ses mains, et coupaient des morceaux de ses vêtements, qu'ils emportaient ensuite comme de précieuses reliques. En même temps un parfum céleste emplissait sa chambre, et des miracles s'accomplissaient autour de son corps.

Il serait trop long d'énumérer les guérisons inattendues provoquées par son intercession. Citons seulement les noms de Nympha Doria, de Jeanne Zumbo, baronne de Cellaro, de Jeanne Ferrera, de Lucrèce Romeo, etc., toutes atteintes de maladies incurables et constitutionnelles, et miraculeusement rendues à la santé par le seul contact de la main ou des vêtements de la bienheureuse.

Le Père Thomas Anchora, archevêque de Trani, a raconté la vie et les miracles de la sainte fille, qui avait été sa pénitente.

(*Chroniques de la Prov. de Sicile.*)

VINGTIÈME JOUR DE JUIN

—

PÈRE ALPHONSE DE BETANZOS

1566. — Pape : Saint Pie V. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Anciennes mœurs des habitants de Costa-Rica. — Le Père Alphonse de Betanzos, premier missionnaire évangélique de ce pays. — Ses compagnons, Laurent Benvenuta et Jean Pizarre. — Résultats heureux de leurs efforts. — Mort du Père Alphonse. — Fondation de la province de Saint-Georges.

Les habitants de Costa-Rica, dans les Indes Occidentales, étaient encore plongés dans la barbarie et vivaient dans les ténèbres de l'erreur et de l'idolâtrie, quand le Père Alphonse de Betanzos vint leur apporter la lumière de l'Evangile. Ils offraient à leurs dieux leur propre sang, se déchiraient la chair à coups de couteau au pied de leurs autels, parfois même immolaient leurs enfants. Leurs prêtres, sorte de sorciers ou de jongleurs, avaient sur leurs esprits crédules une immense influence, dont, il faut le dire, ils n'usaient guère que pour le mal. Lorsque l'un d'eux venait à mourir, on massacrait sur son cadavre ses esclaves, ses fils, sa femme et ses plus proches parents, que l'on ensevelissait dans le même tombeau. Par une coutume qui rappelle un trait des mœurs des anciens Egyptiens, ils plaçaient auprès des corps des vivres pour plusieurs jours. Le mariage n'était pas mentionné dans leurs lois : la communauté des femmes faisait partie de leurs usages immoraux.

Tel était l'état primitif de cette belle race, quand le

Père Alphonse de Betanzos mit le pied sur son territoire. Ce missionnaire était né à Betanzos, petite ville de la Galice, en Espagne. Son zèle bien connu pour la propagation de la foi, sa science profonde des choses de la religion, enfin la grande facilité dont il était doué pour l'étude des langues, le signalèrent à l'attention de ses supérieurs, qui lui confièrent la tâche périlleuse et difficile d'aller annoncer l'Evangile dans un pays jusqu'alors inexploré. Il s'était déjà fait une grande réputation d'apôtre des Indes Occidentales au Guatemala, où il se trouvait encore en 1550, quand un ordre de ses supérieurs l'envoya à Costa-Rica.

Il s'y rendit, en compagnie de deux frères mineurs qui l'aidèrent à convertir et à baptiser un grand nombre d'infidèles, le Père Laurent Benvenuta, gardien des Franciscains de Yucatan, et le Père Jean Pizarre, plus tard martyrisé par les Quépians (1).

Le Père Alphonse parcourut avec eux non-seulement tout le pays de Costa-Rica, mais encore les vastes contrées du Honduras et du Nicaragua, enseignant partout en chemin les dogmes de la religion catholique, plantant l'étendard du Christ sur les sommets des montagnes et au milieu des vallées, catéchisant et baptisant au nom du Père, du Fils et de l'Esprit. Son extérieur avait un air de majesté simple et naïve qui commandait le respect ; sa douceur angélique lui conciliait tout de suite l'amitié de ceux qui le voyaient ou l'entendaient. On compte par milliers les conversions qu'il provoqua, non moins par le bel exemple de sa vie austère que par l'éloquence de

(1) Voir, au cinquième jour de janvier (*Palmier Séraphique,* tom. I), le récit de la mission et du martyre de Jean Pizarre.

sa parole. Il mourut près de Chomes, petite ville des Indes Occidentales, en 1566, après avoir passé plus de la moitié de sa vie au milieu des infidèles.

Plus tard on transporta ses restes mortels à Carthagène, et une inscription rappela qu'il était le premier apôtre chrétien des pays de Costa-Rica et de Nicaragua. Son tombeau fut pendant longtemps l'objet de la vénération des Indiens et des Espagnols ; et l'on y venait de fort loin en pèlerinage.

Cependant le Père Laurent Benvenuta avait amené de l'Espagne trente frères mineurs, pour travailler avec lui à convertir les Indiens : peu de temps après le Père Antoine Sajas, nommé évêque de Nicaragua, en faisait venir trente autres de la province d'Andalousie, et fondait, en 1575, la province de Saint-Georges, martyr. Elle comptait déjà douze couvents, soixante-dix-huit ermitages, vingt-cinq missions et treize autres maisons avec des églises, où les Indiens se portaient en foule pour s'instruire des vérités de la foi et recevoir le baptême.

(Gonzague et Barrezzo.)

CÉCILE JOANELLI CASTELLA

DU TIERS ORDRE

1641. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Origine et famille de la bienheureuse Cécile. — Sa jeunesse et ses vertus précoces. — Elle se trace à elle-même une règle de conduite. — Ses aspirations à la vie religieuse. — Ses projets avortent et on la marie à Benoît Joanelli. — Affection qu'elle inspire à toute sa maison, et en particulier à son beau-père. — Sa maladie. — Sa conduite comme maîtresse, épouse et mère.

Au nombre des saintes femmes qui ont honoré par leurs vertus le Tiers Ordre de Saint-François pendant le dix-septième siècle, il faut placer la bienheureuse Cécile Joanelli Castella, tante d'une autre Cécile Castella, vierge du Tiers Ordre, dont nous avons raconté la vie au onzième jour de mars. Elle était fille de Nicolas Castelli et de Julie Joanelli; l'une de ses sœurs, Paula, est la mère du pape Innocent XI. Cécile naquit en 1587, à Gandino, un grand et beau village des environs de Bergame, dans les possessions de Venise. Sa mère l'éleva avec une touchante sollicitude et prit soin surtout de la former à la vertu. Elle croissait en grâce et en sagesse au milieu des enfants de son âge, comme autrefois Jésus parmi les fils des Juifs. D'une dévotion toute filiale et pour ainsi dire instinctive à la Mère des Anges, elle récitait chaque jour, même avant de pouvoir les comprendre, les litanies de la Vierge et les prières du rosaire.

Dès que son intelligence commença à discerner le bien du mal et les choses du ciel de celles de ce monde, elle se promit à elle-même d'être, pendant sa vie entière, à Dieu plutôt qu'aux hommes. Son extérieur était agréable et doux, ses manières enfantines et naïves, ses yeux bleus comme l'azur reflétaient une âme pure et sereine. Dans ses moindres paroles et dans ses moindres actions, on sentait une piété touchante qui la faisait aimer. Elle voyait dans son père une image du Sauveur, dans sa mère le portrait vivant de la Vierge Marie, dans tous ses parents l'incarnation de son ange gardien ou de ses saints patrons.

A mesure qu'elle grandissait, sa vertu devenait plus grave et plus réfléchie, sans cesser cependant d'être aimable. Elle jeûnait très-souvent, et les jours où elle le faisait, elle donnait en secret aux pauvres la nourriture qui lui était destinée. Elle se préparait à célébrer dignement les grandes fêtes de l'Eglise par un jeûne de quarante heures, des lectures pieuses, des méditations; quelquefois elle réunissait autour d'elle des jeunes filles du voisinage, et leur adressait des exhortations et des encouragements à la vertu, ou bien encore elle allait prier avec elles dans quelque endroit solitaire.

Cette bienheureuse vierge, si pieuse, si douce, si pénétrée d'amour pour Jésus crucifié, semblait être destinée à vivre, dans un couvent, de la vie austère et calme des religieuses cloîtrées : c'était là, en effet, où tendaient tous ses désirs ; elle s'y préparait déjà par la mortification et la retraite. A l'âge où d'ordinaire les jeunes filles recherchent les plaisirs du monde et les sociétés joyeuses, elle se retirait dans sa chambre, et au lieu de songer

comme ses compagnes aux fêtes du lendemain, elle s'imposait à elle-même une règle de vie sévère. « Une humi-« lité profonde », écrivait-elle, « un mépris constant du « monde et de soi-même, une patience inaltérable, « l'abandon absolu de toute volonté personnelle, la sou-« mission aux ordres d'autrui, une aspiration de tous les « instants à la souffrance et à l'épreuve, voilà, Cécile, « quel doit être le programme de ta vie ». Elle fit mieux que d'écrire ces belles paroles, elle les mit à exécution.

On la voyait souvent à genoux, dans sa chambre, devant une statue de la très-sainte Vierge, versant des torrents de larmes, le visage prosterné à terre, et on l'entendait dire : « Seigneur, tout ce que vous voulez, je « le veux moi-même, et comme vous le voulez ». C'est qu'alors elle offrait à Dieu le plus grand de tous les sacrifices, celui de son vœu le plus cher ; une voix intérieure lui défendait d'entrer dans un couvent, et c'était là son seul désir et son unique envie. Toute soumise qu'elle était aux décrets de la Providence, elle essaya d'en fléchir la rigueur par des prières et des macérations ; mais elle ne put y parvenir et elle se résigna.

Belle et riche comme elle l'était, un grand nombre de gentilshommes la demandèrent en mariage. Benoît Joanelli, grand seigneur d'une haute naissance, fut agréé par sa famille et l'épousa. Le mariage se célébra avec pompe, et la pieuse Cécile, ressemblant plutôt à une morte qu'à une fiancée, quitta, selon le mot de l'Evangile, son père et sa mère pour suivre son époux. C'est peut-être la plus terrible épreuve qu'elle supporta de sa vie.

Devenue maîtresse d'une immense maison par la mort de sa belle-mère, elle se concilia l'affection de ses domestiques par une douceur et une patience inaltérables. La seule chose qu'elle en exigeât, c'est qu'ils entendissent tous les jours la messe et qu'ils ne se permissent jamais, en sa présence, une parole sacrilége ou même légère. Son beau-père, vieux et accablé d'infirmités, la considérait comme un ange venu du ciel sur la terre, et ne pouvait plus se passer de ses soins. Comme il était constamment forcé de garder le lit, il l'appelait auprès de lui, et son seul aspect et le son de sa voix calmaient ses souffrances. Elle obtint de son amitié qu'il mourût pieusement, après avoir fait sa paix avec l'Eglise, dont il avait vécu trop longtemps séparé.

Vers cette époque Cécile fut atteinte d'une maladie très-dangereuse, et l'on craignit beaucoup pour sa vie. Elle seule redoutait peu de mourir ; cependant l'affection qu'elle avait pour son mari et le chagrin que sa perte lui causerait, la rattachaient encore un peu à ce monde misérable. Une sainte femme, dont elle suivait toujours les conseils, lui fit prononcer le vœu de porter pendant une année entière la robe des Carmélites, si elle échappait à la mort. Elle guérit en effet, comme par miracle, et son mari lui accorda de bon cœur la permission d'accomplir son vœu, tout bizarre peut-être qu'il lui parut. Quelque temps après elle prit le voile et le costume du Tiers Ordre de Saint-François.

La bienheureuse Cécile était d'une sobriété de paroles excessive. Toute conversation avec elle était impossible; elle ne prononçait jamais que ces mots : « En vérité, « la chose est ainsi » ; ou bien : « Non, en vérité, cela

« n'est pas ». C'est qu'elle s'entretenait, au fond de son cœur, avec son Fiancé céleste, à qui elle racontait ses douleurs et ses regrets.

Au milieu des richesses qui l'entouraient de tous côtés, dans un palais somptueux, elle pratiqua durant toute sa vie la sainte pauvreté avec un zèle inimaginable. Sa nourriture était plus humble que celle de ses domestiques ; les légumes les plus mauvais, le pain le plus noir et le plus sec lui semblaient encore trop délicats. Elle donnait aux malheureux son linge fin et ses robes de velours et de soie, et ne gardait pour elle-même qu'un méchant vêtement de bure, qu'elle porta jusqu'à sa mort, par mépris pour le monde et pour ses vanités.

Son confesseur exerçait sur son âme la même autorité que Dieu, dont il était le représentant à ses yeux ; elle lui exposait en peu de mots l'état de sa conscience, toujours tranquille et sereine, puis s'entretenait avec lui des choses du ciel. Jamais elle ne causa à son mari la plus légère contrariété, et une lettre qu'il écrivit par la suite, quand elle fut morte, à quelqu'un de ses amis, en est la preuve irrécusable : « J'affirme sur l'honneur », lui dit-il, « que durant trente années que nous avons vécu en- « semble, elle ne m'a jamais adressé un mot de reproche « ni une parole dure ou blessante ».

Elle fut aussi une bonne mère et une mère chrétienne. Du jour où Dieu lui donna des enfants, elle se proposa un but : les élever selon la foi dans la crainte du Seigneur. Tout petits et encore au berceau, elle les portait dans ses bras à l'église, et, les déposant sur l'autel, offrait à Dieu leur jeune âme. Elle eut le bonheur, trop rare hélas! de les voir grandir dans le res-

pect de la religion et l'amour du Très-Haut, précieuse récompense d'une piété constante et d'une sollicitude de tous les instants. Leurs belles qualités ne firent que se développer avec l'âge, et pour en faire de parfaits chrétiens, il lui suffit d'aider au développement des généreux instincts que la nature, ou plutôt Dieu, avait déposé en germe dans leur cœur.

Quand ils furent capables de commencer leurs études, elle les plaça dans un collége de Jésuites, en recommandant bien aux bons Pères, ce qui d'ailleurs était inutile, de les diriger avec soin dans les voies du Seigneur. Ils se complaisaient dans la prière, les œuvres de charité et les aumônes. Une mère comme Cécile pouvait-elle désirer d'autres enfants ?

Il en fut de ses filles comme de ses fils, une même éducation amena les mêmes résultats. Humbles et modestes, aussi pures et aussi belles que leur mère, elles possédèrent à un moindre degré, il est vrai, ses qualités et ses vertus. Une simplicité charmante fut leur seule parure, et le monde, qu'elles ignorèrent toujours, n'eut pas un seul instant le moindre attrait pour leurs jeunes cœurs. Les mérites éclatants de Cécile avaient fait descendre sur toute sa famille les bénédictions d'en haut.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Austérités de la bienheureuse Cécile. — Sa famille essaie en vain de l'arrêter dans ses mortifications. — Désir qu'elle a de souffrir pour son Dieu. — Elle demande à sa nièce, Benoîte Castella, de prier pour elle dans ce sens. — Sa charité, compassion pour les malheureux, et son inaltérable patience. — Sa piété pour les âmes du purgatoire, et comment elle est récompensée.

La bienheureuse Cécile mena jusqu'à sa mort, dans son palais somptueux, la vie sévère et dure des plus austères

religieuses. Sa nourriture était peu abondante et mal préparée ; elle jeûnait quatre fois toutes les semaines, vivait de pain et d'eau pendant tout l'Avent du Tiers Ordre, la veille de toutes les grandes fêtes de l'Eglise, et les jours où elle s'approchait de la sainte Table. En dehors des heures fixées invariablement pour ses repas, jamais une goutte d'eau ne mouilla ses lèvres.

Tous les vendredis, elle se ceignait la taille avec une corde garnie de nœuds et de pointes de fer. Elle se donnait la discipline avec tant de violence, que son sang jaillissait sur les murs de sa chambre, et qu'après sa mort on vit sur tout son corps de larges taches noires. En vain ses filles, qui l'aimaient tendrement et que de telles austérités faisaient frémir de terreur, essayèrent-elles de lui enlever quelquefois ses instrüments de mortification ; Cécile en inventait de plus cruels, et les pauvres enfants durent renoncer à leur ruse filiale, en voyant que leur mère remplaçait le fouet par des tisons ardents.

La sainte femme couchait seule dans un petit cabinet dont tout le mobilier était une planche qui lui servait de lit. Souvent elle passait la nuit entière à prier, surtout quand le jour suivant était un vendredi, ou qu'elle devait communier à la messe du matin. A force de se mettre à genoux sur la pierre nue, elle éprouvait aux jambes de vives douleurs, et, sur la fin de sa vie, il lui était devenu impossible de marcher.

Souffrir semble avoir été sa grande préoccupation et le but de son existence ; elle eût volontiers pris pour devise ces paroles de sainte Thérèse : « Souffrir ou mourir ». Quand elle se recommandait aux prières de ses amies ou de son confesseur, elle n'oubliait jamais d'ajouter ; « Priez

« Dieu surtout qu'il ne m'abandonne pas malgré mes « fautes, et qu'il me purifie des souillures du péché par « les douleurs et les épreuves ». Un jour, elle s'entretenait avec sa sœur Catherine, qui avança aussi très-loin dans les sentiers de la perfection (dans cette famille privilégiée, tout le monde avait une plus ou moins grande part de vertus) : « Que puis-je faire, Seigneur », s'écriait-elle, « que puis-je faire, moi misérable, moi monstre « d'ingratitude, pour vous, ô mon Dieu, qui avez tant « souffert pour moi »; et tout à coup, comme inspirée par l'Esprit-Saint, debout et les mains étendues, elle ajoutait : « Des souffrances, ô Dieu, des croix et des plaies, voilà « tout ce que je vous demande ; des souffrances, et puis « la mort, rien autre chose ! Je voudrais vous chérir, vous « adorer, vous servir comme vous en êtes digne ; mais, « le puis-je, Seigneur, si vous ne m'y aidez : des dou- « leurs, des douleurs, ô mon Dieu, des douleurs et des « croix ! »

Souvent elle priait sa nièce, Benoîte Castella, religieuse du couvent de Gandino, d'intercéder pour elle dans ce sens auprès de Dieu ; elle ne pouvait manquer, fiancée du Christ, et vierge comme elle était, d'être favorablement écoutée. Benoîte ne savait que répondre ; sa tante, à son gré, se mortifiait et souffrait assez pour le ciel; mais elle n'eût jamais osé lui dire ce qu'elle disait à propos d'elle à ses sœurs : « La vie de cette femme est un per- « pétuel martyre : son âme est sans cesse blessée, et son « corps n'est qu'une plaie ; je crois que nous ne devons « pas demander à Dieu de lui envoyer de nouvelles « épreuves ».

A la suite d'une maladie fort douloureuse, Cécile vint

faire visite à cette nièce, qui l'interrogea tout d'abord sur l'état de sa santé et lui manifesta le désir de la voir se modérer un peu dans la pratique de ses mortifications : « Non, ma fille », lui répondit-elle, « vous vous trompez, « je n'ai pas assez souffert, et je sais bien maintenant que « si vous aviez prié Dieu pour moi, il ne m'eût pas ainsi « épargnée ; c'est le martyre dont j'ai soif ; ces douleurs-« là sont des roses ».

On pourrait croire que cette sainte femme, si dure pour elle-même, était dure aussi pour les autres et ne compatissait pas aux peines des malheureux. Il n'en est rien cependant ; au contraire, elle eût voulu prendre sur elle toutes les misères du monde et attirer sur sa tête, comme elle le disait, toutes les punitions du Tout-Puissant. Sa charité ingénieuse trouvait mille moyens de s'exercer sans ostentation et sans vanité ; la consolation et l'espérance coulaient de sa bouche, et descendaient plus douces que le miel dans l'âme de ceux qui souffraient ; aux faibles elle rendait la confiance en Dieu par des paroles tendres et caressantes ; aux forts, elle relevait le courage par de grandes pensées et de nobles exemples. Sa nièce se plaignait un jour des misères de cette vie ; elle court à elle les bras étendus : « Vois, ma fille, vois cette croix ; « c'est sur cette croix que ton Dieu est mort ; allons, « apprends à souffrir en considérant Celui qui s'est im-« molé sur la croix pour le salut des hommes ».

Quand Cécile sortait de sa maison, une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, s'attachaient à ses pas, attirés par ses manières bienveillantes et sa bonté bien connue. Aux uns elle donnait de l'argent, aux autres des vêtements, à d'autres des vivres. Elle ne se mettait jamais en

route, sans emporter avec elle de quoi faire l'aumône aux malheureux qu'elle pouvait rencontrer. Pendant une famine qui ravagea la plus grande partie de l'Italie, elle nourrit et empêcha de mourir de faim plusieurs milliers de personnes : « Seigneur », disait-elle en pleurant, « donnez-moi le moyen de venir en aide à tant « de misère, ou bien rendez-moi aussi pauvre que les « plus pauvres d'entre eux ». Elle avait la délicatesse, qui vaut mieux que l'aumône elle-même ; elle savait découvrir les souffrances cachées, les âmes trop fières qui n'osaient pas se plaindre, et elle portait elle-même, la nuit, ce dont elle savait qu'on avait besoin.

Les malades étaient aussi l'objet de sa sollicitude. C'est elle qui préparait les remèdes prescrits par les médecins, qui pansait les plaies du corps, et quelquefois aussi les plaies de l'âme, beaucoup plus difficiles à guérir. Dans les hospices, on l'appelait la bonne dame, et les pauvres veuves qu'elle allait voir dans leur maison, dont elle faisait le lit, à qui elle apportait du pain, du bouillon et du vin, la regardaient comme une seconde Providence.

Elle mettait à l'accomplissement de ce pieux devoir un zèle infatigable et une patience infinie. Pendant plus de deux ans, elle servit en quelque sorte de femme de chambre à une pauvre vieille qui habitait une masure isolée à une demi-lieue de Gandino ; elle lui lavait son linge et lui raccommodait ses vêtements. Sa patience fut mise à une rude épreuve par un soldat blessé dangereusement, et à qui ses douleurs avaient presque fait perdre l'esprit. Il ne consentit jamais à être soigné par une autre personne que Cécile ; il exigea qu'elle-même, en sa pré-

sence, préparât sa nourriture et sa boisson ; en un mot, qu'elle demeurât auprès de lui jour et nuit. La sainte femme se soumit à ce caprice de malade avec une résignation et une douceur angéliques ; elle n'en reçut pour remerciements que des injures, des sarcasmes, des paroles grossières et des outrages, et jamais cependant elle ne manifesta ni dépit, ni colère.

Les âmes du purgatoire, condamnées à ne pas jouir de la vue du Seigneur pendant un laps de temps plus ou moins long, et qui sentent cependant tout le prix d'une pareille félicité, inspiraient aussi à la bienheureuse Cécile une profonde pitié. Non contente de prier pour leur délivrance, elle faisait encore dire des messes à leur intention. Plusieurs miracles lui prouvèrent par la suite que ses supplications en leur faveur avaient été exaucées.

En 1641, son mari et son fils aîné furent surpris dans la montagne par une bande de voleurs, et ils s'attendaient à être massacrés, quand tout à coup, sans motif apparent, les bandits prirent la fuite. Quelques mois plus tard, on eut l'explication de cette étrange aventure : l'un des scélérats pris par les soldats du duc raconta que, au moment où ils allaient faire un mauvais parti au comte Joanelli et à son fils, ils avaient entendu un bruit de trompettes et aperçu des cavaliers qui s'avançaient, plus rapides que le vent, au secours des deux gentilshommes. Tout le monde, à ce récit, proclama d'une voix unanime que c'étaient les âmes délivrées par les prières de Cécile, qui avaient ainsi, sous l'apparence de cavaliers armés, délivré son mari et son fils des mains des bandits.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Amour de Dieu et piété de la bienheureuse Cécile. — Sa dévotion aux souffrances du Sauveur. — Son heureuse influence et conversions qu'elle provoque. — Protecteurs et patrons de Cécile. — Sa confiance en la bienheureuse Vierge Marie. — Sa dernière maladie. — Courage avec lequel elle la supporte. — Sa mort. — Douleur universelle.

Les belles vertus de notre bienheureuse, si variées et si multiples, avaient toutes leur point de départ dans ce que l'on pourrait appeler la vertu par excellence, à savoir l'amour de Dieu. C'est parce que Cécile aimait Dieu, qu'elle se mortifiait et voulait souffrir. Ce sentiment qui l'animait lui dictait ses devoirs de mère et d'épouse chrétienne, et en faisait la consolatrice et la seconde providence des malheureux.

Son état le plus naturel, pour ainsi dire, était la méditation et l'extase. En été, par les ardeurs du soleil, Cécile se mettait à genoux en plein air, et priait ; pendant les plus grands froids de l'hiver, elle se levait à une heure du matin, et priait encore dans son oratoire jusqu'au lever de l'aurore. Que ses mains fussent ou non occupées, son esprit ne cessait pas un moment de s'élever à Dieu : transportée par l'imagination au temps où vivait le Sauveur, elle le voyait tout enfant dans l'atelier de saint Joseph ; elle le suivait au temple et l'entendait confondre les docteurs d'Israël par sa sagesse précoce ; puis, assistant à son long martyre, elle priait à ses côtés dans le jardin des Oliviers, gravissait le Calvaire avec les saintes femmes et poussait le même cri de douleur que la divine Mère, quand le grand Crucifié expirait. Alors, le cœur plein d'amertume et débordant d'amour, elle tombait à genoux sur la pierre de l'autel et s'écriait : « Mon Dieu,

« que ne puis-je vous imiter et me sacrifier comme vous ! « que n'ai-je mille cœurs à vous offrir ! »

Cécile savait inspirer à ceux qui l'entouraient les bons sentiments dont son cœur était rempli. Elle ramena au giron de l'Eglise, par son exemple aussi bien que par ses paroles, un grand nombre d'âmes égarées. Un gentilhomme de sa connaissance vivait avec une courtisane et s'enfonçait de plus en plus dans cette honte malgré les reproches de sa famille ; Cécile n'hésita pas à se rendre auprès de lui, et fit si bien qu'elle obtint de lui la promesse formelle de rentrer dans la bonne voie. Il tint parole en effet, et se maria peu de temps après avec une pieuse jeune fille.

Notre bienheureuse s'était choisi dans le ciel de tout-puissants protecteurs, saint Pierre d'Alcantara et sainte Thérèse; mais surtout saint Joseph, saint Jean et la très-sainte Vierge. Cécile avait une dévotion toute particulière à la Reine des Anges, et récitait tous les jours en son honneur son rosaire et les litanies. Sa confiance en Marie était illimitée, et l'on peut dire qu'elle ne fut jamais déçue. Une peste terrible ravageait Gandino et les environs, et Cécile, craignant pour son mari et pour ses enfants les atteintes du fléau, fit vœu de bâtir une chapelle en l'honneur de Marie, si elle couvrait sa famille de sa salutaire protection. La maladie passa sans s'attaquer à la maison de Cécile.

Les prières de la sainte femme étaient d'ailleurs presque toujours exaucées : c'était la récompense méritée de tant de vertu et de piété.

Cependant la fin de sa vie approchait, ses forces allaient sans cesse décroissant, et Cécile se livrait comme

par le passé à d'austères pratiques, sans se soucier de son pauvre corps épuisé, qui n'était plus assez robuste pour contenir cette âme si fortement trempée. Il fallut l'ordre formel de son confesseur, pour la décider à ne plus jeûner qu'une fois par semaine et à ne plus s'infliger la discipline. Bientôt elle fut obligée de garder le lit. L'approche de la mort ne l'effraya point : ce n'était à ses yeux que le commencement d'une vie plus heureuse ; elle souriait doucement quand on lui parlait de projets d'avenir. Elle savait bien qu'une seule chose lui restait à faire : se préparer à paraître devant le tribunal de Dieu.

Sa maladie dura trois mois ; ce qu'elle souffrit pendant ce temps est presque incroyable. Jamais, cependant, on ne l'entendit s'en plaindre; elle s'en réjouissait au contraire, persuadée qu'il vaut mieux expier ses fautes dans ce monde que dans l'autre, et elle en remerciait Dieu comme d'une grâce spéciale. Elle communiait souvent pour se donner des forces, et chaque fois elle puisait dans le saint Sacrement une vigueur et un courage nouveaux. On priait pour Cécile dans toutes les églises, on disait des messes à son intention, on demandait à Dieu de la conserver à ceux qui l'aimaient et qui avaient encore besoin d'elle ; mais le Seigneur avait jugé, dans son infinie sagesse, que sa servante était mûre pour le ciel, et la maladie, loin de s'arrêter, alla sans cesse empirant. Durant les derniers jours, quand ses forces le lui permirent, notre bienheureuse rassembla autour d'elle ses parents et ses amis, et toujours prête à s'accuser de fautes qu'elle n'avait pas commises, elle implorait d'eux son pardon pour le

scandale dont elle avait pu être cause. Les assistants pleuraient à chaudes larmes. Son confesseur lui donna alors l'absolution générale de tous ses péchés ; puis elle reçut les Sacrements des mourants, le saint Viatique et l'Extrême-Onction.

En ce moment une telle sérénité se répandit sur tout son visage, qu'elle parut revenir à la vie : c'était la mort qui approchait. Cécile expira, en effet, quelques instants après, son crucifix dans les mains, en murmurant les doux noms de Jésus et de Marie. C'était le 20 juin de l'année 1641. Notre bienheureuse était âgée de cinquante-huit ans.

Ce fut le signal d'un deuil universel. L'empereur Ferdinand III et l'impératrice Marie-Anne, qui l'avaient connue et estimée, témoignèrent au seigneur Joanelli, son mari, la part qu'ils prenaient à sa douleur. Toute la population de Gandino se pressa à ses funérailles ; et le jour de l'enterrement, les rues se tendirent de noir. Le corps fut transporté, sur la demande des religieux, dans l'église de l'Ordre, où il resta exposé quelque temps. Jour et nuit une foule immense remplissait l'église, avide de contempler encore une fois la figure de la bienheureuse et de baiser ses pieds et ses mains. Les pauvres surtout, et ceux que Cécile avait comblés de ses bienfaits, manifestaient une extrême douleur : il n'en était pas un parmi eux qui ne fût mort de grand cœur pour la rappeler à la vie ; on ne put les empêcher de couper des morceaux de ses vêtements, qu'ils emportaient avec eux comme de précieuses reliques. Longtemps encore après la mort de Cécile , ils vinrent en pèlerinage à son tombeau.

Des miracles s'accomplirent par la toute-puissante intercession de la bienheureuse.

(P. Mazzara.)

VINGT ET UNIÈME JOUR DE JUIN

PÈRE CHÉRUBIN, DE CALATAGIRONE

ET P. FRANÇOIS, DE TARENTE

MARTYRS

1637. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Débuts du Père Chérubin dans la vie religieuse. — Il obtient la permission d'aller prêcher la vérité aux Maures. — Son départ, en compagnie du Père François, de Tarente. — Epreuves des deux missionnaires. — Leur mort.

Le Père Chérubin est né à Calatagirone, en Sicile. Il prononça ses vœux dans un couvent de Pères Observantins ; mais désireux d'arriver, s'il était possible, à une plus grande perfection, il les quitta bientôt pour entrer dans une maison de Récollets. Sa science et sa piété le désignèrent à l'attention de ses supérieurs, qui lui conférèrent la dignité de prêtre et songèrent à lui donner une chaire de professeur ; mais il se refusa énergiquement à toute espèce de distinction.

Il portait une misérable robe presque en lambeaux, se frappait de coups de discipline jusqu'au sang, et vivait de pain, de légumes et d'eau. Ces mortifications, et

d'autres encore, étaient comme le prélude et l'annonce de son futur martyre.

Autant il était dur pour lui-même, autant il était compatissant aux souffrances d'autrui. A Agrigente, un malade, qui était sur le point de mourir, refusait absolument de se confesser et agonisait en blasphémant. Le Père Chérubin alla le voir et ne le quitta qu'après l'avoir préparé à paraître devant Dieu.

Un religieux se montrait très-inquiet du salut éternel de sa sœur, possédée et tourmentée par huit démons. Chérubin le consola et lui conseilla de faire oindre la jeune fille avec un peu d'huile de la lampe de saint Benoît de San-Fradello : presque aussitôt les démons s'enfuirent et la laissèrent libre.

Le Père Chérubin avait depuis longtemps éprouvé le désir d'aller prêcher la vraie religion aux Maures de l'Arabie, et pour s'y préparer, il demanda la permission d'apprendre l'arabe à Rome, au couvent de San-Pietro-Montorio. En 1633, il obtint enfin des cardinaux des lettres de créance l'autorisant à mettre son projet à exécution, en même temps qu'une audience particulière du pape. Quand il baisa la mule d'Urbain VIII, le Saint-Père lui dit : « Allez, mon fils, allez au martyre, allez donner « votre sang pour la gloire du Christ et pour la propa- « gation de la sainte foi ».

A Tarente, ville du royaume de Naples, le Père Chérubin s'adjoignit pour compagnon un vénérable religieux, le Père François, qui avait marché dans les voies du Seigneur au sein de la rigide province de Saint-Nicolas, et il s'embarqua avec lui sur un vaisseau à destination d'Alep, en Syrie. Des pirates hollandais attaquè-

rent et prirent leur navire et leur infligèrent mille outrages. Mis en liberté seulement au bout de deux mois, ils se rendirent, par mer, dans une ville mahométane appelée Membaca. Il y avait là un certain nombre de marchands portugais et deux frères mineurs qui desservaient une chapelle; ils ne s'y arrêtèrent pas et pénétrèrent dans l'intérieur du pays. Les premières populations qu'ils rencontrèrent se montrèrent d'un abord assez facile et les accueillirent presque favorablement; un certain nombre d'infidèles demandèrent même à recevoir le baptême. Malheureusement, il n'en fut pas longtemps ainsi : à mesure qu'ils pénétrèrent plus avant dans les terres, ils rencontrèrent des mœurs plus farouches et des coutumes plus sanguinaires. Les barbares habitants de ces contrées croyaient ne pouvoir rien faire qui fût plus agréable à leurs dieux que de manger les corps de leurs ennemis vaincus. Les courageux missionnaires essayèrent de leur montrer toute l'horreur de leur conduite; pour toute réponse, on se saisit d'eux, on les lia sur un bûcher et on les brûla vifs.

Beaucoup d'écrivains très-consciencieux et de savants prélats croient que le corps du Père Chérubin, miraculeusement conservé, a été par la suite transporté dans une ville portugaise des Indes Orientales, où l'on honore la mémoire du saint martyr. On est du moins à peu près sûr que tous deux sont morts dans le mois de juin 1637.

(*Chroniques de la province de Sicile.*)

MARIE-ANNE DE SAINT-PIERRE

CLARISSE

1636. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

A peine la sainte fiancée du Christ, Françoise Farnèse, religieuse qui atteignit l'humaine perfection (1), eut-elle fondé à Farnèse le couvent des Clarisses, qu'il s'emplit d'une foule de pieuses servantes du Seigneur. Une des premières qui y entra est une jeune fille noble, de Latera, échappée miraculeusement à une tentative d'assassinat, dirigée contre elle par les ennemis de sa famille.

En prenant le voile, Marie-Anne se sentit envahir par une joie profonde et un ardent désir de la perfection, en même temps qu'elle conçut pour le monde un insurmontable dédain. Ses progrès dans la perfection furent rapides ; elle s'abandonnait fréquemment à l'extase, et le Seigneur la comblait alors de faveurs singulières. Le sujet de ses méditations était surtout la Passion du Sauveur ; elle y revenait sans cesse dans le silence et la solitude, et elle l'expliquait parfois avec une éloquence brûlante.

Dieu l'éprouva par de cruelles maladies qu'elle supporta avec résignation. Quand elle fut sur le point de mourir, elle demanda qu'on l'étendît à terre ; puis, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux fixés sur un crucifix, elle

(1) Voir la vie de Françoise Farnèse au dix-septième jour d'octobre (*Palmier Séraphique*, tom. X).

se sensit envahir par une immense félicité et rendit l'âme, le 21 juin 1636.

Quoique ses souffrances eussent été très-cruelles, son visage garda dans la mort une beauté incomparable, et pendant les trois jours qu'elle resta exposée au pied du grand-autel, ses sœurs purent voir une auréole lumineuse, semblable à une couronne, suspendue dans les airs au-dessus de sa tête.

Quelques années plus tard, on l'exhuma pour lui donner une sépulture particulière ; sa langue était encore intacte et bien conservée.

(*Vie de Françoise Farnèse.*)

LÉONORA GUSMAN

CLARISSE

1579. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Léonora Gusman est l'un des plus précieux joyaux de la Sicile, où elle habita longtemps en qualité de Clarisse Urbaniste. Elle appartenait à la grande famille de Medina-Sidonia. Orpheline de père et de mère à l'âge de huit ans, elle fut élevée par un oncle qui l'aimait tendrement, mais qui, à son gré, avait un travers insupportable : il s'obstinait à vouloir la marier à quelque riche gentilhomme. En vain lui déclarait-elle que depuis longtemps elle s'était choisi pour fiancé et pour époux le Fils de Dieu, il persistait dans son projet ; et la pauvre fille, dans la crainte qu'un jour il ne le mît à exécution,

entra dans le couvent des Clarisses Urbanistes de Sainte-Agnès, et déclara qu'aucune force humaine ne pourrait l'en faire sortir.

Ce n'était pas le compte de son oncle et de ses parents. Ils se mirent dans une colère violente et menacèrent de ruiner le couvent. Ferdinand, roi d'Espagne, qui s'intéressait à l'orpheline, la fit conduire dans une autre maison de Clarisses Urbanistes, et là, en présence de l'archevêque et du gouverneur de la ville, elle déclara avec fermeté qu'on ne l'arracherait du cloître que par morceaux, et qu'elle était décidée à souffrir mille morts plutôt que de consentir à ce que son oncle exigeait d'elle. En présence de cette inébranlable résolution, il fallut bien céder ; on lui permit de se consacrer, comme elle le disait, à son céleste Fiancé. Elle n'était encore âgée que de douze ans.

Ce fut pour elle un bonheur immense, quand elle reçut l'habit de l'Ordre et le voile des religieuses. Quoique fort jeune encore et presque une enfant, elle donna à ses sœurs l'exemple de toutes les vertus, pauvreté extrême, humilité profonde, mortifications violentes, prières, méditation, extase. Aussi fut-elle de bonne heure choisie pour être abbesse, et elle conserva cette dignité de 1526 à 1579, année de sa mort.

Elle était âgée de quatre-vingt-un ans, quand elle mourut, regrettée de ses sœurs qu'elle avait si longtemps dirigées dans les sentiers du Seigneur, heureuse elle-même de quitter cette vie de ténèbres pour l'éternité des élus.

Plus de treize mois après sa mort, on trouva complètement intacts ses précieux restes, qui pourtant avaient

été ensevelis dans un endroit humide. On procéda à l'exhumation et on transporta son corps au chœur, dans un sépulcre de marbre blanc, non loin du tombeau du bienheureux Alvarez Pélage, évêque de Silva et frère mineur, le fondateur et le protecteur du couvent (1).

(GONZAGUE.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JUIN

—

PÈRE ANDRÉ DE SÉTUBAL

MARTYR

1600. — Pape : Clément VIII. — Roi de Portugal : Philippe III.

Le Père André, infatigable propagateur de la foi, naquit à Sétubal, dans le Portugal. Devenu frère mineur, il conçut le projet d'aller enseigner la religion du vrai Dieu aux infidèles des Indes Orientales.

Il partit avec le Père Louis de Lisbonne et le Père François de l'Incarnation, et tous trois convertirent et baptisèrent un certain nombre d'Indiens. Bientôt le Père André, n'écoutant que son zèle, va catéchiser l'île de Ceylan. On lui apprend qu'il y a quelque part, à Talapim, un prince barbare à qui personne jusqu'alors n'a osé parler de la foi catholique ; sans perdre un moment, il y court, pénètre dans le palais de cet homme, et lui place

(1) Voir la vie d'Alvarez Pélage dans le *Palmier Séraphique*, tom. I, vingt-cinquième jour de janvier, page 437.

devant les yeux l'image du Sauveur crucifié pour le salut des hommes. Le barbare ne se contenait pas de colère et de rage; sans dire un mot, il fait signe à ses soldats d'emmener le courageux apôtre et de le tuer. C'était le 22 juin 1600. (CARDOSE.)

PÈRE RAPHAËL DE NURSIE

1540. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

Ce saint homme naquit à Nursie, en Italie, d'une famille noble. Après avoir étudié à l'Université de Pérouse, il prit la robe de frère mineur. Il eut pour maître dans la perfection le bienheureux Ambroise de Miliano, ou de Milan, religieux d'une piété profonde, dont il s'efforça d'imiter les vertus (1). Envoye à Lugnano par ses supérieurs, il quitta sa ville natale sans même songer à prendre congé de sa famille, tant il avait su détacher son cœur de tout bien terrestre. Il fut pendant dix-huit ans l'aumônier et le directeur spirituel des Clarisses de Lugnano.

Dieu lui accorda le don de seconde vue et la puissance de chasser les démons.

Quelques jours avant sa mort, le bienheureux Ambroise, son maître, vint lui faire visite et lui annoncer que bientôt il le rejoindrait dans l'éternel royaume. Il expira en 1540, fort regretté des Clarisses, qui le pleurèrent

(1) Voir la vie du bienheureux Ambroise de Miliano, ou de Milan, dans le *Palmier Séraphique*, tom. IV, sixième jour d'avril, page 129.

comme un père. Une foule immense de peuple se pressa à ses funérailles.

(JACOBILLE.)

VINGT-TROISIÈME JOUR DE JUIN

RICHARD DE BOURGOGNE

PASCAL DE VICTORIA, FRANÇOIS D'ALEXANDRIE

ET AUTRES, MARTYRS EN MÉDIE

1340. — Pape : Benoît XII. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Première apparition des Frères Mineurs en Asie. — Départ du Père Pascal. — Il apprend les langues de l'Asie-Mineure. — Ses voyages à travers la Perse et la Médie. — Persécutions dont il est l'objet. — Un bon empereur. — Revers et martyre de Pascal et de ses compagnons. — Les Frères Mineurs en Tartarie.

Quand le bienheureux Père Jean de Montecorvino, premier archevêque de Cambalech, en Tartarie, eut, avec l'aide de quelques frères mineurs, planté l'étendard du Christ au milieu des vastes contrées de l'Asie, les papes et les généraux de l'Ordre s'efforcèrent de le maintenir haut et ferme contre toutes les attaques des faux dieux. De vaillants soldats de la foi se présentèrent en foule pour les y aider, entre autres le Père Pascal de Victoria (ou de la Victoire), qui sollicita et obtint l'honneur d'aller mourir pour la foi.

Le Père Pascal partit en 1330, avec un autre religieux. Ils s'embarquèrent à Galata, près de Constantinople,

pour traverser la mer Noire. Les deux missionnaires arrivèrent en Tartarie sans encombre. A Tana, où ils ne restèrent pas longtemps, ils rencontrèrent quelques frères mineurs ; puis, profitant d'une caravane de marchands grecs, ils se rendirent à Saray, l'une des plus grandes villes du pays. C'est là qu'était mort, en 1334, un courageux martyr, le Père Etienne de Hongrie, frère mineur (1). Pascal y apprit à parler et à écrire le tartare, le Persan et le Mède, et il connut bientôt assez ces langues pour pouvoir prêcher sans interprète. Au bout d'un an de séjour à Saray, un ordre de ses supérieurs lui enjoignit de continuer sa route. Il se dirigea vers le Tigre, passa à Sarachuk, et, après cinquante jours de marche, arriva à Urganto, ou Hus, où est enseveli le saint patriarche Job. Cependant il prêchait, catéchisait et baptisait au nom du Seigneur. Il pénétrait dans les mosquées, discutait avec les derviches, et confondait leurs impostures, en présence d'un peuple immense. Les plus savants docteurs, les plus habiles et les plus fourbes, étaient contraints de reconnaître la fausseté de leur religion et les éclatantes vérités des dogmes catholiques. Les Turcs se convertissaient en foule, et les prêtres de Mahomet voyaient avec désespoir leur influence tomber.

Ils s'en vengèrent par la ruse et la trahison, firent saisir le courageux missionnaire, le tinrent en prison pendant plusieurs jours, et ne le laissèrent libre qu'après lui avoir brûlé la plante des pieds, arraché la barbe et les cheveux.

(1) Voir son martyre (*Palmier Séraphique,* tom. IV, vingt-deuxième jour d'avril, page 431).

Obligé de changer de résidence, il se dirigea vers la ville d'Armalech, d'où il envoya à ses supérieurs le récit de sa mission (1338). Il terminait sa lettre par ces mots : « Mon devoir est d'enseigner la vérité aux nations et de « montrer aux pécheurs le chemin du ciel ; mais il n'ap- « partient qu'à Dieu de donner à mes paroles l'éloquence « qui persuade ».

Le Père Pascal trouva à Armalech cinq frères mineurs dont les efforts avaient déjà été couronnés de succès : le Père Raymond de Bourgogne, évêque de cette ville ; le Père François et le Père Raymond Ruffi, tous deux originaires d'Alexandrie, en Italie ; le frère Laurent, d'Alexandrie, et le frère Pierre Martelli, de Provence. Le Père François, homme d'une grande vertu, avait guéri d'un cancer l'empereur de Médie, beaucoup plus sans doute par ses prières que par sa science médicale, et cette cure merveilleuse avait concilié aux religieux l'affection du despote. Grâce à sa protection toute-puissante, ils purent prêcher dans plusieurs villes du pays, sans courir le risque d'être inquiétés, et convertir un grand nombre d'hérétiques.

Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée ; une révolution de cour, comme il en arrive si fréquemment en Asie, renversa l'empereur qui fut massacré avec ses quatre fils, et le prince Alisolda, sectateur fanatique de Mahomet, prit sa place. Aussitôt tout changea de face. Les Turcs convertis furent traînés au supplice, et les cinq frères mineurs, avec leur évêque, jetés tout d'abord en prison. Sur leur refus d'abjurer leur foi, on les condamna à être fouettés, puis écorchés tout vifs, à avoir le nez, les oreilles et les lèvres coupés, enfin à être pendus. Ils

moururent courageusement; sans faiblesse, au milieu d'une populace furieuse dont leur fermeté excitait encore la rage, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, en 1340, ou, selon d'autres, en 1342.

Le bel exemple de leur mort fut suivi par un marchand de Gênes, Guillaume de Modène, qui expira dans les tortures en invoquant le nom du Seigneur. Ce qui restait de chrétiens prit la fuite ; mais, traqués de toutes parts comme des bêtes fauves, beaucoup périrent de faim et de misères, beaucoup languirent et s'éteignirent dans les prisons. Toutes les églises et toutes les chapelles chrétiennes devinrent la proie des flammes.

Quelques années plus tard, à la suite d'une ambassade du grand-khan de Tartarie au pape Benoît XII, la faveur sembla revenir aux serviteurs du vrai Dieu. Jean de Florence obtint même la permission de s'établir à Cambalech, capitale de la Tartarie. Des églises s'élevèrent de nouveau ; les conversions se multipliaient ; on eût pu croire que la domination du Christ était définitivement établie dans ces contrées. Mais ce ne fut qu'une éclaircie dans un ciel d'orage. Les persécutions recommencèrent ; le bienheureux Père Jean de Florence, archevêque de Zaïton, et le bienheureux Père Guillaume de Campanie furent massacrés par les Maures (1362). — En 1369, ce fut le tour du bienheureux Père Antoine Rosati. Leur sang fructifia comme une précieuse semence de chrétiens; à la fin du siècle, les Frères Mineurs possédaient trente et un couvents dans différentes villes de la Tartarie et de la Médie, et une foule innombrable de Turcs avaient reçu le baptême.

(Wadding.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JUIN

—

ANTOINE DE SAINTE-ANNE

MARTYR

1610. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Jeunesse vertueuse du frère Antoine. — Il prend l'habit de frère mineur dans la province de Saint-Paul. — Son départ pour les îles Moluques. — Il est pris par des pirates hollandais et délivré par un navire espagnol. — Il passe dans l'île de Matéo, et tombe entre les mains des infidèles.— Son glorieux martyre. — Miracles qui accompagnent sa mort.

Ce glorieux martyr naquit à Plaisance, en Italie, d'une famille vertueuse. Ses parents, Alphonse Lopez et Isabelle Villalobos, dont il était le fils aîné, l'élevèrent avec soin dans la crainte de Dieu et le respect de la religion.

Dès ses plus jeunes années, Antoine se fit remarquer par ses belles qualités, et en particulier par sa profonde piété. Son intelligence, en se développant, précisa et appliqua ces précieux dons de la nature; et comme s'il eût été déjà un religieux accompli, Antoine veillait, jeûnait, priait et se mortifiait. Il prenait soin des pauvres et des malheureux, qu'il consolait et à qui il s'efforçait de rendre la vie moins dure et moins difficile.

Antoine reçut l'habit de frère lai au couvent de Cerralvo, dans la province récemment organisée de Saint-

Paul, après avoir dit à ses parents un éternel adieu. Il ne tarda pas à devancer dans les voies du Seigneur les plus vénérables et les plus saints religieux. Toutes les vertus que saint François exige de ses enfants, il les avait au plus haut degré. Son extérieur était humble et modeste, sa figure reflétait une douceur angélique et un sourire perpétuel. Il s'attacha bientôt, par les liens d'une indissoluble amitié, au Père Sébastien de Saint-Joseph (1). D'une piété ardente, il avait, comme lui, soif du martyr, et par leurs longs entretiens ils entretinrent et développèrent en eux ce grand désir de mourir pour le Christ. Le Père Sébastien partit le premier pour les Indes, frère Antoine était alors trop jeune pour l'accompagner; mais six ans plus tard, c'est-à-dire huit années à peine après sa profession de foi, désigné pour être le compagnon du bienheureux Père Pierre-Mathias, gardien de la province de Saint-Georges et des îles Philippines, il fit voile, avec ce saint religieux, pour Manille, capitale de l'archipel.

Il n'y demeura que quelques semaines, et fut envoyé par ses supérieurs aux îles Moluques, où il accompagnait le Père Jean de Saint-Jérôme. Leur traversée ne fut pas heureuse. Quatre corsaires hollandais, qui croisaient dans ces parages, attaquèrent leur vaisseau, et pendant trois semaines les courageux apôtres restèrent entre les mains de ces ennemis acharnés de la foi catholique et souffrirent mille maux. Un navire de guerre espagnol les délivra et les transporta à Ternate, où ils trouvèrent, en débarquant, le Père Etienne, un de leurs supérieurs,

(1) Voir, dans ce volume, page 358, le martyre du Père Sébastien de Saint-Joseph.

accouru pour les recevoir avec toute la population européenne de la ville.

A Ternate, tandis que les Pères prêchaient et baptisaient, frère Antoine s'occupait, avec frère Christophe Ruyz, du soin des malades, dans l'hospice fondé par le gouverneur de l'île. De là, il partit pour Matéo avec le Père Sébastien, son intime ami, que, par un effet de la céleste bonté, il avait retrouvé, après six ans d'absence, dans ces régions lointaines. Il ne jouit pas longtemps du charme de sa compagnie. Le Père Sébastien de Saint-Joseph fut massacré par les Maures de Tagolanda, et lui-même fait prisonnier, maltraité, frappé, outragé, fut jeté dans un cachot, pieds et poings liés, et y resta d'abord quatre jours sans prendre aucune nourriture.

Quelques chrétiens de Ternate essayèrent de l'arracher aux mains des infidèles, et l'un d'eux proposa de l'échanger contre trois esclaves maures. Mais les barbares, dont un premier meurtre avait allumé la rage, n'eurent garde de consentir à ce marché. S'ils avaient différé sa mort, c'est qu'ils voulaient la lui rendre plus cruelle. Après plusieurs semaines d'angoisses et de souffrances, le saint frère se vit tout à coup traîner hors de sa prison et mener sur la place du marché, où une grande foule de peuple était assemblé. C'était un jour de fête pour les mahométans; celui qui paraissait être le chef de ces sauvages, s'adressant aux femmes, leur dit : « Nous « avons condamné à mort le compagnon de cet homme, « parce qu'il prêchait contre le prophète ; faites de celui-« ci ce que vous voudrez ». Alors, comme des bêtes fauves, en poussant des hurlements de joie, ces furies s'appro-

chèrent du saint homme, et, saisissant la corde qui lui liait les mains, le traînèrent par les rues de la ville, l'accablèrent d'outrages et de coups, lui déchirèrent ses vêtements; et quand, sur le point de rendre l'âme, il resta étendu sans mouvement sur la terre, elles formèrent autour de lui une ronde infernale. De temps en temps, l'une d'elles, se détachant du groupe, venait avec un couteau lui faire de profondes entailles dans les chairs. Cependant le courageux apôtre, les yeux levés au ciel, sans pousser un gémissement ni un soupir, offrait à Dieu son sang et sa vie. Il expira enfin après une longue et douloureuse agonie, le 24 juin 1610. Il n'était âgé que de vingt-huit ans.

Son corps, jeté plusieurs fois à la mer, fut toujours ramené sur le rivage par les flots; à la fin, les barbares, lassés de le voir sans cesse reparaître, l'ensevelirent. La tête du saint, plantée sur une pique, parlait dans la langue du pays et prêchait le Sauveur crucifié. Des marchands chrétiens furent assez heureux pour la racheter à prix d'argent.

Plus tard, le pape ordonna une enquête sur la vie du bienheureux Antoine de Sainte-Anne et sur celle du bienheureux Sébastien de Saint-Joseph, son ancien directeur et son ami.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

JEAN DE PALMA

ET PÈRE BLAISE PALOMIN

MARTYRS

1614. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

Nous plaçons ici le récit du martyre du Père Jean de Palma, qui mourut aussi dans le voisinage des îles Moluques. Il était né à Tolède, de parents considérables, Didace Palma et Catherine Herrera. A l'âge de vingt-neuf ans, il quitta sa famille et ses amis, et s'en fut à Valence, dans la province de Saint-Jean-Baptiste, prendre l'habit de frère lai. En 1606, il prononça ses vœux entre les mains du Père Antoine Sobrino, religieux célèbre par sa sainteté et les miracles qu'il accomplit.

Quatre ans plus tard, le bienheureux frère s'embarquait pour les îles Philippines, où l'attirait un invincible désir de contribuer, autant qu'il était en lui, à l'extension de la foi. Ses supérieurs, qui connaissaient ses précieuses qualités et son zèle infatigable, l'élevèrent à la dignité sacerdotale, pour le mettre plus à même de prêcher et de convertir les Indiens. Surpris par des pirates hollandais en 1624, il fut mis en demeure d'abjurer sa foi ou de mourir. Sans hésiter un seul instant, le bienheureux, préférant la mort à l'apostasie, tendit la gorge aux poignards et donna son sang pour son Dieu.

Son nom fut cité, au chapitre général de 1625, à côté des noms de plusieurs autres martyrs catholiques du

Japon. Sur cette liste figurait aussi le Père Blaise Palomin, de la province espagnole de Grenade, qui périt dans les supplices, aux îles Moluques, où il prêchait l'Evangile (1614).

(Barezzo.)

PÈRE FRANÇOIS PENNEMAN

MARTYR

1575. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le vingt-quatrième jour de juin, un autre saint homme donnait aussi sa vie pour sa foi : c'est le Père François Penneman, de Gand, prédicateur éloquent, religieux d'une grande science et d'une plus grande humilité. Il était gardien du couvent de Sluys, et se rendait à l'église de Saint-Laurent pour y prêcher, quand il tomba entre les mains des Gueux, à cette époque plus cruels et plus impitoyables que jamais à l'égard des défenseurs de la religion. En apprenant que François se disposait à combattre leurs doctrines ce jour-là même, ils lui crevèrent les deux yeux, le frappèrent de mille coups, et enfin lui tranchèrent la tête, le 24 juin 1575.

Cinq jours après sa mort, des bergers trouvèrent son corps dans un fossé, et le rapportèrent à Sluys, où il fut enseveli au milieu d'un grand concours de peuple.

Les catholiques, traqués de tous côtés par les Gueux dans ces temps difficiles, fuyaient comme des moutons

poursuivis par des loups dévorants. Ils voyaient leurs églises brûler, leurs prêtres périr dans les supplices, les couvents des religieux de tous les Ordres s'écrouler au milieu des flammes. C'est ainsi qu'en moins de quinze jours, quatre des plus belles maisons franciscaines furent mises au pillage, et plus de vingt religieux condamnés, par les hérétiques, à mourir au milieu des tortures. Le ciel se peuplait de confesseurs et de martyrs.

(Du Raisse.)

JEAN-BAPTISTE DE MADRIGALEJO

1608. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Le Père Jean-Baptiste, prêtre et directeur d'un collége ecclésiastique. — Il s'attache au Père Alphonse Loup et entre dans l'Ordre de Saint-François. — Ses prédications et ses travaux théologiques. — Caractère de son style et de son éloquence.— Conversions qu'il provoque.— Son humilité. — Ses vertus religieuses. — Comment il exerça différentes dignités. — Ses dernières années.

Le Père Jean-Baptiste naquit à Madrigalejo, en Espagne, de parents nobles qui lui donnèrent une éducation chrétienne et des plus solides. Il étudia la philosophie et la théologie à Salamanque.

D'une grande dévotion à saint Jean-Baptiste, son patron, il prit l'habit de frère mineur, chanta sa première messe le jour même de la fête de ce grand Apôtre. C'était un prêtre selon Dieu, et non selon le monde, peu désireux d'une gloire qu'il est toujours facile d'acquérir, avide seulement de conquérir des âmes pour le ciel. Aussi fut-il pendant longtemps supérieur du collége de prêtres d'Avila. Son austérité ne l'empêchait pas de se montrer

doux et bienveillant à l'égard de ses confrères, aussi bien qu'à l'égard des jeunes gens dont il dirigeait avec eux les premiers pas dans la vie. Mais en dehors des heures où ses devoirs de supérieur l'appelaient au milieu de sa famille spirituelle, il demeurait dans sa chambre, sorte de petite cellule reléguée dans un coin du collége, où nul bruit extérieur ne pénétrait, et qui était le témoin secret et muet de ses travaux théologiques ou de ses mortifications. Tant qu'il fut supérieur du collége, aucune femme n'y pénétra ; et l'on ne se souvient pas de l'avoir jamais vu adresser la parole même à celles qui avaient un grand renom de sainteté.

Cependant, le Père Alphonse Loup, prédicateur apostolique d'une rare éloquence, vint prêcher à Avila ; et Jean ne manqua jamais d'assister à ses sermons. Les paroles du saint homme, rapides et étincelantes comme l'éclair, faisaient luire devant ses yeux des vérités lumineuses ; ou bien, retentissantes comme la foudre, elles allaient éveiller au fond de son cœur des échos sonores, jusqu'à ce jour demeurés muets. De retour dans sa modeste chambre, la tête entre ses mains, il repassait dans son esprit ce qu'il venait d'entendre, et il rougissait de honte en voyant combien peu il avait fait pour son Dieu ; et lorsque le Père Alphonse quitta Avila, il donna ses biens aux pauvres et s'attacha à lui. C'est par les conseils de l'éloquent prédicateur qu'il renonça complètement au monde et prit l'habit de l'Ordre de Saint-François dans la province de Saint-Joseph, qui venait d'être réformée par saint Pierre d'Alcantara.

Le Père Jean-Baptiste fut bientôt, dans toute la force du terme, un religieux parfait. Il avait compris, d'abord,

que le grand secret pour arriver à la vertu, c'est de soumettre constamment ses pensées et ses sentiments à un examen sévère et incessant. Il se connaissait lui-même : voilà le principe de sa force. Chaque jour, pendant plusieurs heures, il priait et méditait dans le silence, et pour dompter les révoltes de la chair, il se soumettait à de longs jeûnes, se frappait de grands coups de discipline, dormait peu et travaillait presque toute la nuit.

Sur les conseils et les ordres de ses supérieurs, dans l'intérêt des âmes, et un peu en dépit de son humilité, il se livra à la prédication ; on a conservé de lui plusieurs sermons écrits, qu'il prononça, soit pendant le Carême et l'Avent, soit à l'occasion des principales fêtes de l'année.

Il prêchait presque tous les dimanches, et l'on a peine à s'expliquer comment il trouvait encore assez de temps et assez de force pour composer des ouvrages de théologie ou de métaphysique. Ses livres respiraient un ardent amour de Dieu, en même temps qu'ils témoignaient d'une science mûre et profonde et d'une connaissance parfaite des dogmes de la religion. Son style, comme sa parole, plus solide que brillant, était franc d'allure et tendait droit au but ; sans phrases pompeuses ou sonores, il était l'expression nette d'une pensée forte. Aussi, sans être doué d'une grande éloquence, le Père Jean-Baptiste contribua-t-il plus à l'affermissement de la foi dans les âmes, que des orateurs plus agréables et plus ornés. Les pécheurs, effrayés de la sévérité de ses jugements, qu'il prononçait du haut de la chaire, comme d'un tribunal, sans ménagement, sans hésitation, rentraient en toute hâte dans le devoir et venaient lui

demander à genoux l'absolution de leurs fautes. A la cour de Madrid, il était le même que dans le plus humble des villages, et les grands seigneurs d'Espagne trouvaient moins grâce devant lui que le dernier des misérables.

Sa bonté, d'ailleurs, égalait sa sévérité. Un jour, à Madrid, au milieu d'un de ses sermons, un gentilhomme entra tout à coup dans l'église avec quelques jeunes gens, résolus comme lui à faire du bruit pour troubler le prédicateur. Au même moment, averti par l'Esprit-Saint, le Père Jean s'écria : « Priez, mes frères, car le « démon vient de pénétrer dans cette enceinte », et quelques instants après, il reprit la parole et acheva son sermon sans être interrompu. Comme il retournait au couvent, le gentilhomme s'approcha de lui et lui demanda humblement pardon de sa faute. Il lui avoua que depuis longtemps il ne s'était pas confessé, et le pria d'intercéder pour lui auprès de Dieu. Le lendemain, il fit au bon Père l'aveu général de tous ses péchés, et par la suite, il fut un modèle de piété et de vertu.

C'est surtout contre la luxure que le Père Jean-Baptiste s'élevait avec une indignation profonde, et alors sa parole, d'ordinaire simple et modérée, quoique toujours forte et vigoureuse, resplendissait comme l'éclair. Il convertit un grand nombre de malheureuses femmes, que le malheur ou le besoin avait jetées dans l'abîme de la corruption ; beaucoup d'étudiants tapageurs et dépravés s'amendèrent aussi à sa voix et firent pénitence.

Ce saint homme, qui exerça sur ses contemporains une influence si salutaire, dont on ne parlait qu'avec respect, et à qui on rendait les mêmes hommages qu'à un envoyé du ciel, ne conçut jamais, au milieu de sa plus

grande gloire, ni orgueil, ni vanité. Sa démarche était humble et modeste; il avait de lui-même une fort mauvaise opinion, et tout d'abord considérait comme lui étant fort supérieures les personnes avec qui il était en relation. Il s'avançait dans la vie, si l'on peut ainsi parler, les yeux toujours fixés sur la splendeur et la majesté de Dieu, et se trouvait, en présence du Créateur, plus petit et plus misérable qu'un ciron ou une fourmi. De là le mépris qu'il avait conçu pour lui-même, ou plutôt pour son corps; car il voyait en son âme une image du Très-Haut, et cette saine philosophie lui était un préservatif contre toutes les chutes et toutes les défaillances.

Fidèle observateur de la règle, le Père Jean-Baptiste se montra l'un des plus rigides disciples de saint Pierre d'Alcantara. Aussi fut-il successivement élu gardien de plusieurs couvents, définiteur et commissaire-inspecteur de provinces espagnoles. Il s'acquitta modestement et scrupuleusement de ces différentes fonctions, qu'il n'accepta d'ailleurs que par obéissance. Les religieux, sous sa direction, trouvèrent en lui un père bien plus qu'un supérieur; très-dur pour lui-même, il était en revanche toujours disposé à améliorer les conditions matérielles d'existence de ses frères et à les pourvoir de tout ce dont ils avaient besoin. Il leur donnait constamment des exemples de piété et d'assiduité dans la prière et la méditation, de pauvreté et de soumission à la règle; et c'est par là seulement qu'il voulut se montrer leur maître et leur directeur.

Pendant les dernières années de sa vie, il sembla, par un suprême effort, s'être élevé aussi haut qu'il est pos-

sible à l'homme sur les sommets sereins de la vertu et de la perfection religieuse. Il souffrait alors depuis quelque temps de la gravelle, et il sortit plus pur de ces épreuves, comme l'or sort plus brillant du feu qui l'a débarrassé des scories et des matières moins précieuses. Sa dévotion à Jésus crucifié et au saint Sacrement de l'autel ne connaissait point de bornes. Il paraît avoir connu d'avance et annoncé à ses frères le jour de sa mort, qui arriva le 24 juin 1608. Il avait conservé jusqu'au dernier moment toute la plénitude et toute la lucidité de sa belle intelligence.

On l'ensevelit au couvent de Saint-Bernardin, à Madrid, et une grande foule de peuple assista à ses funérailles.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

PIERRE D'URBIN

DU TIERS ORDRE

1415. — Pape : Jean XXIII. — Roi de France : Charles VI.

Le bienheureux Pierre, confesseur, du Tiers Ordre, était né en Espagne ; mais il passa la plus grande partie de sa vie dans une petite chapelle située non loin d'Urbin, en Italie, et c'est pourquoi on le désigne sous le nom de Pierre d'Urbin. Très-connu dans le voisinage de sa résidence, il était le conseiller et l'ami d'une foule de personnes qui venaient lui demander des avis, des éclaircissements sur des questions religieuses, et le secours de ses prières.

Un miracle éclatant que Dieu accomplit en sa faveur accrut encore l'estime et le respect qu'on lui témoignait déjà, et c'est alors qu'on lui assigna pour demeure une petite chambre dans la chapelle d'Urbin. C'est là qu'il instruisait les enfants et les hommes du peuple des principales vérités de la religion ; il leur enseignait le *Pater*, l'*Ave, Maria,* et d'autres prières ; il leur apprenait à estimer à leur juste valeur les choses du monde et celles du ciel. C'est là aussi que le Fils de Dieu, pour lui témoigner combien lui étaient agréables les soins touchants qu'il prodiguait aux humbles et aux petits, lui apparut un jour sous la forme d'un enfant de douze ans, tel qu'il s'était montré dans le temple de Jérusalem aux scribes et aux docteurs d'Israël.

Il mourut saintement, en 1415, dans sa chambre, sans l'assistance de personne, et c'est le lendemain seulement qu'on apprit sa mort, en le trouvant à genoux, immobile, les yeux ouverts et les bras étendus vers le ciel, dans l'attitude de la prière. On l'ensevelit sous l'autel de la chapelle, et longtemps après, on trouva son corps parfaitement intact ; sa tête conservait encore la barbe et les cheveux. Des miracles s'accomplirent par son intercession.

(WADDING.)

AGNÈS DE SAINT-DOMINIQUE

CLARISSE

1560. — Pape : Pie IV. — Roi de Portugal : Sébastien Ier.

Cette pieuse servante du Seigneur, qui s'avança fort loin dans les sentiers de la perfection, vécut au couvent des Clarisses Urbanistes de Lisbonne. Son amour pour la sainte pauvreté, son humilité profonde, sa pureté naïve, sa piété, sa charité chrétienne, suscitèrent contre elle la rage du démon ; et sa vie fut un perpétuel combat, mais aussi une perpétuelle victoire sur l'ennemi de Dieu.

Dans sa vieillesse, elle perdit la vue, et ce malheur, loin de l'irriter contre la volonté du Seigneur, développa au contraire ses belles vertus. Elle est entrée dans l'éternelle gloire le 24 juin 1560. Dieu témoigna de ses complaisances pour sa pieuse fiancée en accomplissant des miracles le jour même de ses funérailles.

Quelques années après sa mort, au moment où on ouvrait son tombeau pour lui donner une sépulture plus digne de ses mérites, un parfum délicieux s'échappa de son corps et remplit l'église, au grand étonnement de tous les assistants.

(Wadding.)

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JUIN

JACOB DE POGGIO, JÉRÉMIE ET AUTRES

MARTYRS EN SYRIE

1266. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

Bendocdar, sultan de Babylone, après s'être élevé au trône par le meurtre de ses parents, en 1260, continuant dignement un règne si bien commencé, sembla prendre plaisir, durant plusieurs années, à détruire, à brûler et à ravager une grande quantité de villes, de villages et de châteaux. Il tenta vainement de prendre la citadelle chrétienne de Ptolémaïs, et, rendu furieux par plusieurs échecs, il tourna ses forces contre la ville de Saphet, où il entra, le 24 juin 1266, en promettant de laisser la vie sauve à tous ses habitants et à tous ses défenseurs. Le soir même, par une insigne trahison, il reniait la parole donnée et faisait savoir aux malheureux prisonniers qu'ils eussent à choisir entre la mort ou l'apostasie.

Dans la ville se trouvaient deux frères mineurs, le Père Jacob de Poggio et le Père Jérémie, lesquels, justement indignés de l'infâme conduite du barbare, passèrent toute la nuit à exhorter les habitants à bien mourir et à ne pas préférer un misérable reste de vie sur cette terre à l'éternelle félicité qui les attendait au ciel. Ils furent écoutés, et le lendemain même eut lieu un épouvantable massacre : plus de six mille chrétiens moururent frappés

de la hache. Le sang coulait à flots dans toutes les rues de la ville. Quand vint le tour des deux apôtres, on inventa pour eux et pour le prieur des Templiers, qui se trouvait là, un raffinement de supplice. Ils furent condamnés à être écorchés tout vifs et à périr sous les coups de bâton. (25 juin 1266.)

En même temps que les courageux martyrs de l'Ordre Séraphique avaient la gloire et le bonheur de mourir pour le Christ dans le pays même où ce dernier avait vécu et était mort pour les hommes, d'autres frères mineurs versaient leur sang en Syrie, où ils affirmaient ainsi leur foi et la sainteté de leur religion.

Le Père Conrad d'Albi eut la tête tranchée et sur son corps, jeté à la mer, une couronne de feu brilla jusqu'au jour où les chrétiens recueillirent ses précieux restes et l'ensevelirent en Terre-Sainte avec les honneurs qui lui étaient dus.

Deux autres frères mineurs dont le nom est demeuré inconnu, le premier très-âgé, le second au contraire très-jeune, périrent frappés de la hache. Chose merveilleuse, au moment de leur supplice, un chœur invisible faisait retentir les airs du chant du *Salve Regina*, et cette musique céleste ne cessa pas de se faire entendre pendant qu'on traînait leurs corps à la mer. Des cercles de feu étincelèrent aussi au-dessus de leur tête.

En 1402, les Turcs massacrèrent encore le bienheureux Père Pacifique de Spolète.

En 1370, un autre Père de l'Ordre de Saint-François, Jean de Naples, qui prêchait la foi chrétienne à Gaza, en Palestine, avait été coupé en morceaux.

Au moment où Pierre, roi de Chypre et de Jérusalem, enlevait aux Turcs la ville d'Alexandrie, ceux-ci, profitant de son absence, attaquèrent et surprirent la garnison de la montagne de Sion. Ils y trouvèrent seize frères mineurs et les emmenèrent prisonniers à Damas. Durant cinq années entières, ces malheureux furent l'objet de persécutions et de cruautés inimaginables. Chargés de fer, plongés au fond de ténébreux cachots, où on les laissait presque sans nourriture, sous le coup de menaces de mort continuelles, ils souffrirent plus que les forces humaines ne paraissent pouvoir supporter de privations et de douleurs. A la fin, les barbares, furieux de n'avoir pu abattre ces fiers courages, mirent fin à leur supplice en leur tranchant la tête. Maintenant leurs âmes se sont mêlées dans le ciel aux glorieux chœurs des martyrs.

En 1560, dans la même ville de Damas, trois autres frères mineurs, de la province Basilicate, dans le royaume de Naples, furent mis à mort par les Turcs.

(WADDING et GONZAGUE.)

PÈRE DANIEL D'ARENDONCK

ET SES COMPAGNONS

MARTYRS A ALCMAER

1572. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Invasion de l'hérésie dans les Pays-Bas.— Efforts des Frères Mineurs pour en arrêter les progrès. — Les religieux d'Alcmaer. — Prise d'Alcmaer par les Gueux. — Les frères mineurs sont emmenés à Enkuse et condamnés à la potence: — Leur courage dans la mort. — Supplice du Père Engelbert.

Quand l'hérésie, ce fléau du dix-septième siècle, après avoir envahi l'Allemagne et la France, pénétra jusque dans les Pays-Bas, elle trouva dans la révolte des Néerlandais contre leur souverain un puissant moyen d'action et de propagande. C'est ce qui explique la rapidité avec laquelle elle s'étendit à toutes les provinces flamandes et wallones, malgré les courageux efforts tentés par les religieux de Saint-François pour l'arrêter dans sa marche.

La Frise fut la première province envahie. A peine les hérétiques y apparurent-ils, que le provincial de Brabant, dont l'autorité s'exerçait sur la Hollande entière, envoya au couvent d'Alcmaer, pour combattre leur influence, les frères mineurs les plus fermes dans leur foi, les plus instruits et les plus éloquents, tous d'ailleurs bien résolus à mourir dans les supplices, plutôt que d'apostasier. Le Père Daniel d'Arendonck, né à Kempenland, fut nommé gardien de ce couvent. C'était un homme d'une grande science, dont la pâle et austère figure attestait les longs

jeûnes, les veilles et les mortifications. Pasteur vigilant de son troupeau, il écrivit pour ses ouailles un nouveau catéchisme, dont le Concile de Trente ordonna la publication. Il avait été d'abord maître des novices à Louvain, puis gardien de plusieurs couvents.

Les frères mineurs qui devaient mourir avec lui sont : le Père Corneille de Diest, d'une grande et riche famille, religieux d'une vertu éprouvée, d'une charité sans bornes, confesseur et directeur spirituel des Clarisses d'Alcmaer : c'était le plus éloquent prédicateur de la province, quoiqu'il fût déjà fort âgé; sa belle figure toujours souriante annonçait une conscience pure et paisible; — le Père Jean de Naerden, marguillier de l'église ; — le Père Louis Voet, né à Arquennes, dans le Brabant méridional, jeune prêtre dont les débuts annonçaient un sermonnaire de premier ordre ; — frère Adrien de Ter-Gau, portier, — et frère Engelbert de Terburg, cuisinier.

A l'approche des Gueux et à leur entrée dans la ville d'Enkuse, tous les prêtres et les principaux habitants du pays s'enfuirent à Amsterdam. Les hérétiques s'établirent dans la Frise, sans rencontrer de résistance, et forts de l'abri qu'ils s'étaient assuré en cas de revers, ils marchèrent en bon ordre sur Alcmaer, sous la conduite d'un certain Focx Vriesman, d'une cruauté trop connue, et à qui une infirmité naturelle avait fait donner le surnom de Houtenvoët (le boiteux). Ils pénétrèrent dans la ville sans coup férir, et se dirigèrent tout d'abord vers le couvent des Clarisses, qu'ils mirent au pillage; les églises, les chapelles, les presbytères, les maisons religieuses devinrent ensuite la proie des flammes.

Cependant les frères mineurs commençaient à craindre

pour leur vie, et malgré les assertions du bourgmestre qui leur promettait une protection efficace, ils comprenaient que leur dernière heure allait bientôt sonner. Ils songèrent un instant à fuir, mais déjà il n'était plus temps ; leur couvent était cerné par les hérétiques. Il n'y avait plus de secours à attendre que de Dieu. Le gardien et le Père Corneille allèrent s'agenouiller sur les marches de l'autel ; les autres se cachèrent dans différents endroits. Tous furent pris par les Gueux qui venaient d'enfoncer les portes du couvent ; on les traîna en prison, et trois jours après, comme on n'osait pas les massacrer à Alcmaer, dans la crainte d'une révolte de la part des habitants, on les emmena à Enkuse, où ils devaient mourir.

Il serait trop long d'énumérer les persécutions de toutes sortes et les cruautés dont les frères mineurs furent l'objet. Un seul fait peut en donner l'idée. Quand ils arrivèrent à Enkuse dans des voitures couvertes, le capitaine Houtenvoët, qui commandait la bande des hérétiques, s'écria : « Bonnes gens, réjouissez-vous, il y « aura noces et festins ; nous avons pénétré dans l'étable « d'Alcmaer, et nous vous en amenons les cochons ».

Le gouverneur de la ville était un certain Gérard Borkeroo, prêtre apostat, misérable coquin sans foi ni loi, à qui le prince d'Orange avait, pour s'en débarrasser, confié le soin de maintenir dans l'obéissance les marins d'Enkuse. Il se fit amener le gardien, Daniel d'Arendonck : « Renonce à ta religion », lui dit-il, « ou tu mour- « ras demain ». — « Je crois », répondit le courageux apô- « tre, que Jésus est le Fils du Père, qu'il s'est fait homme « dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, qu'il est

« mort sur la croix, qu'il est ressuscité le troisième jour, « et qu'il est assis dans le ciel à la droite du Père ». Tous les frères firent la même réponse. Ils furent condamnés à être pendus.

La sentence s'exécuta le lendemain, au milieu des cris de joie d'une populace déguenillée. Frère Adrien, à qui on avait offert la vie sauve, à condition qu'il ferait l'office de bourreau, et qui s'y était refusé avec indignation, mourut le premier. Derrière lui venait le Père gardien, l'air aussi calme que s'il eût présidé une séance du chapitre, et qui chantait de sa voix retentissante le psaume de David : *In te*, *Domine*, *speravi ;* « Seigneur, j'ai « mis en vous mon espérance »; puis il ajouta : *Domine, in manus tuas commendo spiritum meum*, « Seigneur, je « remets mon âme entre vos mains ». Le Père Corneille, confesseur des Clarisses, paraissait absorbé dans une profonde contemplation, et mourut sans prononcer une seule parole. Tous montrèrent un courage et une résignation héroïques. (25 juin 1572.)

Le frère Engelbert de Terburg, qui s'était caché à Alcmaer dans une maison, fut livré aux hérétiques par une femme. Ces forcenés lui brûlèrent la plante des pieds, et, après lui avoir versé de l'huile bouillante dans la bouche, ils le laissèrent mourir misérablement en prison. (Novembre 1572.)

(SÉDULE, THIELMANS, etc.)

PÈRE JEAN DE RIBAS

AUX INDES OCCIDENTALES

1562. — Pape : Pie IV. — Roi d'Espagne : Charles IX.

Au nombre des douze premiers frères mineurs qui partirent de la province espagnole de Saint-Gabriel, en 1524, sous la conduite du Père Martin de Valence, pour aller prêcher la religion du Christ au Mexique, et que l'on appela les Douze Apôtres, se trouvait le Père Jean de Ribas, prédicateur célèbre et fidèle observateur de la règle.

Quand la province de Mexico, ou du Saint-Evangile, fut bien constituée, il conçut le projet d'en fonder une seconde, plus austère, s'il était possible, et où la vie religieuse fût plus pénible et plus rude. Il donna donc sa démission de gardien, et, se mettant à la tête de dix ou douze religieux animés du même esprit que lui, il avança plus avant dans l'intérieur du pays. Malheureusement des difficultés matérielles insurmontables l'arrêtèrent dans l'exécution de son projet, et il dut revenir à Mexico, où il exerça jusqu'à sa mort les charges de gardien et de définiteur.

Il s'attacha en particulier à développer chez ses religieux l'amour de la sainte pauvreté, dans un pays et dans un temps où tous les cœurs étaient altérés de la soif de l'or. Durant quarante ans qu'il travailla pour le bien des âmes et la gloire de Dieu sur la terre d'Amérique, il parcourut plus de deux cents villages,

construisit une grande quantité d'églises et de chapelles, et baptisa des milliers d'Indiens. Il avait appris le mexicain, et non-seulement il prêcha, mais encore il écrivit dans cette langue.

Sur la fin de sa vie, le Seigneur l'éprouva par de cruelles infirmités qui n'altérèrent ni sa résignation ni sa confiance en Dieu. Quand il sentit la mort venir, à l'exemple du saint Père François, qui n'avait pas voulu expirer dans un lit, il se mit à genoux et rendit l'âme dans cette position, le 25 juin 1562. Il fut enseveli avec de grands honneurs au couvent de Tescuco.

(Daza.)

ALPHONSE SUAREZ

Le Père Alphonse Suarez s'est rendu célèbre au Mexique par son austérité. Jamais il ne mangea de viande et jamais il ne but que de l'eau ; il porta toute sa vie les mêmes vêtements. Tous les jours, avant de dire sa messe, il méditait plusieurs heures durant sur la vie et la mort du Sauveur Jésus ; quand il offrait le saint sacrifice, ses larmes coulaient à flots, et l'on eût dit qu'il était seul coupable des souffrances du divin Maître.

On le voyait souvent plongé dans une extase profonde, et plusieurs fois, en présence d'une grande foule de peuple, il fut soulevé de terre par une force invisible, tout resplendissant de lumière.

On raconte que, désireux de vivre dans la solitude, il

avait formé le projet de se retirer parmi les Chartreux, et il se préparait à le mettre à exécution, quand tout à coup il entendit une voix venue du ciel lui dire : « Où vas-tu, et pourquoi veux-tu me quitter, « Père Alphonse ? » Il se soumit à la volonté de Dieu, et demeura avec ses frères.

C'est peut-être pour le récompenser de cette obéissance qui contrariait ses goûts, que le Seigneur le choisit pour être l'un des douze compagnons du Père Martin de Valence. Comme le Père Jean de Ribas, il parcourut pieds nus la plus grande partie du Mexique, prêchant et catéchisant, bâtissant des églises, renversant les idoles et baptisant au nom du Père, du Fils et de l'Esprit. Il fut l'un de ceux qui protégèrent les malheureux Indiens contre les Espagnols et intercédèrent auprès du roi pour qu'on ne les condamnât pas à périr, dans les mines, d'une mort lente et douloureuse.

Il expira au couvent de Belvis, où il avait prononcé ses vœux, pendant un voyage qu'il avait fait en Espagne afin d'obtenir de Charles-Quint un adoucissement au sort des Mexicains convertis.

LOUIS DE FUENSALIDA

Ce saint homme est aussi l'un des douze apôtres du Mexique, et, comme ses compagnons, il est demeuré célèbre par le grand nombre de conversions qu'il provoqua et les miracles qu'il accomplit. Il avait reçu de Dieu le don de contemplation et d'extase.

Emu, lui aussi, par le triste esclavage sous lequel on écrasait les vaincus, il revint en Espagne, se fit donner une audience par l'empereur et lui exposa les indignes traitements dont on accablait ses sujets d'Amérique. Charles-Quint écouta favorablement sa requête, et non-seulement il prit des mesures sévères pour modifier un semblable état de choses, mais il voulut témoigner au vénérable religieux sa reconnaissance en le nommant évêque de Méchoacan. Le Père Louis s'y refusa, il se sentait trop faible pour un si lourd fardeau et redoutait les fatigues et les dangers d'une nouvelle traversée. Il envoya donc les lettres de l'empereur aux Indiens, et resta dans sa province.

Peu de temps après, ses supérieurs le nommèrent gardien du couvent de Badajos. Les occupations que lui donnait cette dignité ne modifièrent en rien sa vie toute méditative; souvent, après les matines, on le trouvait au chœur, plongé dans l'extase, l'œil perdu dans le vague de l'infini, et paraissant contempler quelque merveilleux spectacle visible pour lui seul.

Il se retira, vers la fin de sa vie, sur les hautes montagnes de Gata, où les ordres de ses supérieurs vinrent le chercher pour l'envoyer une seconde fois au Mexique. Il mourut pendant la traversée et fut enseveli dans l'île de Saint-Germain.

(*Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.*)

JEAN DE PALOS

ET FRÈRE ANDRÉ CABRERAS, DE CORDOUE

Jean de Palos et frère André Cabreras, issu d'une grande famille de Cordoue, méritèrent, par la haute perfection à laquelle ils s'étaient élevés dans la province de Saint-Gabriel, d'accompagner, en qualité de frères lais, le bienheureux Père Martin de Valence et ses compagnons.

Arrivés au Mexique, ils fondèrent des écoles, et en formant à la vertu les cœurs des jeunes Indiens, ils aidèrent puissamment les missionnaires dans la grande œuvre de la conversion. Frère Jean mourut jeune, Dieu le rappela à lui de bonne heure; mais frère André continua seul l'œuvre commencée en commun. Il eut le bonheur de verser son sang pour le Christ avec trois autres frères mineurs, dans le pays de Xalisco. Son corps, retrouvé par les Espagnols, est encore conservé avec respect au couvent d'Izatlan.

On sait peu de choses sur les glorieux apôtres de l'Amérique. Les chroniqueurs de l'Ordre, entre autres le Père Wadding, nous disent d'une façon générale qu'ils avaient reçu de Dieu le don d'accomplir des miracles. Malheureusement ils n'ont pas jugé à propos d'insister davantage : c'est une négligence regrettable et qui nous prive sans doute d'une des plus belles pages de l'histoire du monde chrétien.

(Daza, et *Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.*)

VINGT-SIXIÈME JOUR DE JUIN

FRÈRE IVON DE LA ROQUE

1629. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Famille du bienheureux Ivon. — Il passe sa jeunesse à la cour du prince d'Orange. — Ses grandes qualités physiques et morales. — Sa chasteté. — Après la mort de ses protecteurs, il entre chez les Récollets. — Son humilité profonde. — Souvenirs qu'il garde de sa vie mondaine. — Sa pauvreté. — Son obéissance à ses supérieurs. — Sa charité chrétienne. — Sa piété et sa dévotion à la très-sainte Vierge Marie. — Ses miracles et sa mort.

L'antique et noble famille de la Roque, qui donna à l'Eglise d'illustres prélats et à la France de vaillants capitaines, s'honore de compter parmi ses membres le bienheureux frère Ivon de La Roque.

Il était né seigneur de Saint-Laurent et paraissait réservé aux plus hautes destinées. A peine âgé de sept ans, il entra en qualité de page au service de la princesse Eléonore de Bourbon, sœur du prince de Condé et femme de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Il semble que, en servant les grands de la terre, il n'ait songé qu'à apprendre comment il devait servir un jour le Roi du ciel. D'une beauté remarquable et d'une intelligence précoce, il surpassait les autres pages en bonnes manières, en politesse et surtout en vertus. Habile à tous les exercices du corps, il montait à cheval avec la dextérité d'un écuyer consommé ; il dansait avec grâce et maniait la lance et l'épée comme un vieux soldat. Il aimait tendrement ses maîtres, et en donna une preuve

éclatante pendant une maladie du prince de Nassau, dont il ne quitta le lit ni jour, ni nuit. Le prince lui témoigna sa reconnaissance en le faisant entrer au service de son frère, général de l'armée hollandaise, et, deux ans après, il le rappela près de lui et le nomma son premier écuyer.

Dans cette condition toute mondaine, exposé par son âge et par sa position à mille dangers, Ivon sut y échapper par la piété et la pratique de ses devoirs religieux. Jamais une parole déshonnête ou même légère ne sortit de sa bouche. Il avait une grande dévotion à la très-sainte Vierge Marie et à Jésus crucifié, et un jour de vendredi saint il fit, à cheval, un trajet de trente lieues pour aller entendre un célèbre prédicateur qui devait faire un sermon sur la Passion de Notre-Seigneur. Chaste comme une vierge, il veillait avec un soin jaloux sur sa pureté, et le souffle délétère des passions mauvaises passa près de lui sans l'effleurer. Les courtisans, jaloux peut-être de tant de vertus et de la faveur dont il jouissait auprès du prince, essayèrent de le corrompre et ne purent y parvenir : il résista à toutes leurs tentatives. Il fit mieux encore, il tint ferme contre les assauts plus redoutables de dames nobles et belles, à qui sa jeunesse et sa grâce avaient inspiré de coupables désirs, et c'est là un de ses plus beaux titres de gloire.

La princesse de Nassau étant venue à mourir, Ivon, qui l'aimait comme une mère et qui n'était demeuré en Hollande que par affection pour elle, songea à quitter la cour pour vivre dans la retraite et se consacrer au Seigneur. Il demeura pourtant au service du prince jusqu'à la mort de ce dernier, qui périt victime d'une terrible

maladie ; et dégagé de tout lien terrestre, malgré les propositions de Maurice de Nassau, frère du prince d'Orange, il résolut d'aller achever sa vie dans un couvent.

Il avait choisi, pour lieu de sa retraite, le couvent des Capucins de Paris, mais en entendant parler avec éloge des Récollets de sa province, il renonça à son premier projet, et malgré les représentations, les prières, les larmes de ses amis et de ses parents, il se présenta, en 1619, au couvent d'Avignon, et y demanda l'habit de l'Ordre. Ce jour-là, une femme de La Roque, qui avait dans tout le pays un grand renom de sainteté, dit à la comtesse : « Ce n'est pas le temps de pleurer, « madame, mais de se réjouir ; car en ce moment votre « fils se met en marche pour le ciel ».

Cette prophétie devait, en effet se réaliser : on le vit bien par la conduite que mena Ivon dès les débuts de son noviciat. Il creusa tout d'abord un abîme entre le passé et le présent. Quand on lui demandait de raconter les merveilles dont il avait été le spectateur, soit à la cour du prince et de la princesse d'Orange, soit à la cour de la grande-duchesse Isabelle-Claire-Eugénie, il détournait habilement la conversation. De toute sa vie mondaine, il ne gardait guère qu'un souvenir : suivant la coutume de la noblesse à cette époque, il s'était battu en duel et avait tué trois gentilshommes. Il ne pouvait y penser sans verser des larmes, et il craignait que toute une vie de souffrances et de privations ne fût pas capable de balancer aux yeux de Dieu l'énormité d'un tel crime.

Frère Ivon commença par s'humilier. Il fit taire dans son cœur les moindres bruits de la vanité, et durant toute sa vie il persista dans la voie qu'il s'était tracée en

entrant au couvent. Il se réservait les ouvrages les plus pénibles et les plus désagréables, qui sont d'ordinaire imposés aux novices. Il se mettait à genoux pour parler aux autres religieux. On eut bien de la peine, tant son humilité était profonde, à lui faire accepter la dignité de sous-diacre ; mais il fut impossible de vaincre sa résistance, quand on voulut l'élever au diaconat. Sa douceur inaltérable étonnait ceux qui l'avaient autrefois connu dans le monde, gentilhomme au sang bouillant, prompt à venger une offense et à rendre un coup d'épée pour une parole mordante. Maintenant, au contraire, ceux de ses frères qu'il aimait le mieux, c'étaient ceux qui se moquaient de lui et le tournaient en dérision. Il avait conçu une véritable affection pour l'abbesse d'un couvent, parce qu'elle lui répétait sans cesse qu'il était le bâtard et non le fils légitime des La Roque. Un jour on lui donne un soufflet, il tend l'autre joue : autrefois, pour un soufflet, il se fût battu en duel avec toute la cour de Hollande.

Son amour pour la sainte pauvreté, compagne ordinaire de l'humilité, se révélait dans ses vêtements usés et sa cellule toute nue. Le même habit lui servit jusqu'à sa mort. Il pratiquait régulièrement les sept carêmes de Saint-François, comme l'attestent les lettres de félicitation que lui adressèrent à ce sujet les supérieurs de l'Ordre. La viande n'entrait dans ses repas qu'aux jours de grande fête. Il préparait lui-même avec de l'eau, du persil et du sel, la soupe dont il se nourrissait toute la semaine, pour que personne ne connût le secret de ses jeûnes. Le pain qu'il choisissait était toujours le plus dur.

Sa charité ardente ne lui permettait de prendre aucun

repos. Tous les matins, il visitait les frères malades et les pansait; le soir, il nettoyait leur chambre et préparait leur lit. Les pauvres, qui le connaissaient et l'aimaient comme un père, venaient chaque jour recevoir du pain et de la soupe à la porte du couvent; frère Ivon les servait à genoux: « Ne sont-ils pas », disait-il, « les amis de prédilection de Notre-Seigneur Jésus-« Christ ». Dès qu'il avait un moment de liberté, il partait, un panier au bras, pour recueillir des aumônes à leur intention. Son travail continuel et les fatigues qu'il y ajoutait par surcroît l'avaient affaibli considérablement, et il lui fallait, pour faire toute la besogne dont il se chargeait, une force de volonté incroyable. On lui demandait un jour pourquoi il s'exténuait ainsi: « J'ai pris de « la peine », répondit-il, « pour bien servir les princes de « la terre; est-il possible que je fasse jamais trop pour « Dieu? »

On se rappelle avec quel soin jaloux le bon frère avait veillé sur sa pureté, lorsqu'il vivait à la cour du prince d'Orange; ce fut bien mieux encore à partir du jour où il porta l'habit religieux. Il ne leva pas une fois les yeux sur une personne de l'autre sexe, et sa mère ayant demandé à ses supérieurs de le laisser venir au château, il s'y refusa en disant: « C'est ma mère, mais c'est aussi « une femme ».

Il semble qu'il ait reporté toutes ses affections sur Dieu. Il consacrait à la prière presque tout le jour et la nuit entière. Après les matines, il s'oubliait au chœur, plongé dans l'extase, jusqu'au lever du soleil, et un gardien fut obligé de lui donner l'ordre de rentrer dans sa cellule à huit heures. Il obéit, mais, seul dans sa

chambre, il se mettait à genoux et priait jusqu'à minuit, si bien que le gardien dut préciser sa volonté d'une manière plus nette et lui enjoindre de se coucher et de dormir à partir de huit heures.

Sa dévotion au saint Sacrement était extrême. Quand le gardien ne lui donnait pas d'ordres contraires, il passait la nuit en prières au pied de l'autel, en contemplation devant le saint Sacrement. Dieu l'en récompensa par des miracles éclatants. Souvent, quand il servait la messe, au moment de la consécration, son visage paraissait resplendissant comme un soleil et brillant d'une beauté céleste. Tous les habitants de La Roque ont été plusieurs fois témoins de ce prodige.

La glorieuse Mère de Dieu était aussi l'objet de la vénération du bon frère. Au couvent de Gignac, quand on venait lui demander des conseils ou des prières, il prenait les visiteurs par la main, et les conduisant devant une statue miraculeuse de la Vierge : « Voici », leur disait-il, « à qui vous devez vous adresser ».

Sa vie fut une prière continuelle ; la nuit, il priait dans sa cellule ou dans la chapelle du couvent ; il priait après les matines, il priait en cultivant le jardin des Pères ou en recueillant des aumônes. C'est par là que toutes les attaques du démon se sont brisées contre lui comme devant un mur d'airain ; c'est par là aussi qu'il a eu le bonheur de ramener au giron de l'Eglise plusieurs malheureux qui avaient renié leur foi pour embrasser le calvinisme. Son aspect seul inspirait la piété et le recueillement. S'il parlait, l'amour dont il était embrasé se communiquait aux cœurs de ses auditeurs et lui faisait trouver des accents éloquents.

Dieu lui accorda la puissance de guérir les maladies, et il eut le suprême bonheur d'obtenir le salut de sa mère. La comtesse était malade, presque mourante, et toute sa famille la pleurait déjà. Frère Ivon survint; sans dire un mot à personne, il s'agenouilla auprès du lit maternel, et pendant dix heures il pria. Puis, tout à coup, se relevant la face rayonnante, il se tourna vers ses frères et ses sœurs, et leur dit: « Remercions Dieu, notre mère « ne mourra pas ». En effet, le lendemain même elle était guérie.

D'autres miracles, non moins éclatants, firent considérer le bon frère Ivon comme un saint et lui concilièrent le respect et l'admiration de tous ceux qui le connurent, même des hérétiques. Le duc de Montmorency, gouverneur de la province du Languedoc, l'avait pris en grande amitié; il venait souvent le voir dans son couvent, et s'entretenait avec lui, durant de longues heures, sur l'état de son âme ou sur les mystères de la religion catholique.

Quelques mois avant sa mort, le bienheureux, comme s'il se préparait à prononcer ses vœux, porta le signe distinctif des novices et se retira dans la solitude, au couvent de Mont-Favent; mais le climat du pays lui étant funeste, il dut revenir à Avignon pour se soigner. Il était déjà trop tard; la fièvre, dont il avait contracté les germes à Mont-Favent, s'attacha à lui et ne le quitta plus. L'approche de la mort ne l'effrayait pas; mais il craignait de n'être pas assez mûr pour le ciel, et il demanda à Dieu, comme une grâce spéciale, de lui accorder encore trois ans pour faire pénitence. Le Seigneur jugea, dans sa sagesse infinie, qu'il n'en avait pas besoin, et qu'à ses

yeux il était digne d'entrer dans l'éternel royaume. Il reçut les derniers Sacrements le 26 juin 1629, et deux jours plus tard, à neuf heures du matin, comme il l'avait annoncé, il s'endormit dans le sein du Seigneur. Il n'était âgé que de trente-quatre ans, et ne faisait partie de l'Ordre Séraphique que depuis dix ans.

On célébra ses funérailles avec pompe; le duc de Ventadour, gouverneur général du Languedoc, qui avait souvent demandé de ses nouvelles pendant sa dernière maladie, tint à honneur d'assister à cette cérémonie funèbre. Une grande foule de peuple s'y pressait, et les vêtements du bon frère, mis en lambeaux par la piété des fidèles, furent conservés dans toutes les maisons comme de précieuses reliques.

Dieu daigna révéler la gloire de son serviteur à une pieuse veuve du Tiers Ordre, Marie Germain (1). Elle était occupée à prier dans l'église de Clermont, quand le saint frère lui apparut, emporté vers le ciel sur les ailes des Anges.

(*Archives du couvent d'Avignon.*)

(1) Voir la vie de la bienheureuse Marie Germain dans le *Palmier Séraphique*, tom. X, deuxième jour d'octobre.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JUIN

LE B. BENVENUTO, DE GUBBIO

1232. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Vertus du bienheureux Benvenuto. — Obéissance. — Charité chrétienne. — Soins aux malades. — Pauvreté. — Humilité. — Piété. — Miracles qu'il accomplit. — Les habitants de Corneto demandent sa canonisation au pape Grégoire IX. — Il est béatifié en 1697.

En 1222, le saint Père François, après avoir parcouru la plus grande partie de l'Italie et fondé partout sur son passage des couvents de son Ordre, revenait en Ombrie, lorsque, à Gubbio, il reçut la visite d'un soldat nommé Benvenuto, qui lui demanda l'habit. C'était un homme sans instruction, mais d'une nature douce et pieuse, et qui, en qualité de frère lai, vécut saintement et accomplit beaucoup de miracles.

Le frère Benvenuto posséda au plus haut degré la vertu de l'obéissance, sans laquelle il n'est point de parfait religieux. Un signe de ses supérieurs le mettait en mouvement. Sa patience et sa douceur lui firent confier la charge de garde-malades dans les léproseries. Il s'en acquitta à merveille et parut, aux yeux des malheureux qu'il soignait, comme une seconde Providence. Il en guérit plusieurs par la seule force de ses prières : c'est pourquoi on lui témoignait un respect et une admiration sans bornes.

Ses autres vertus chrétiennes égalaient sa charité. Pour

toute richesse, il possédait un pauvre habit de religieux, si vieux et si usé, que l'étoffe primitive disparaissait sous les pièces dont il était couvert. Ses manières étaient humbles et modestes, sa démarche régulière et lente, il avait toujours l'esprit occupé de Dieu et des choses du ciel; en un mot, il était une image accomplie du parfait religieux. Il fut fort éprouvé par la maladie et les souffrances physiques, qu'il supporta toujours avec une patience et un calme inaltérables.

Dieu lui avait accordé le don des larmes et de l'extase. Aussi la solitude avait-elle pour lui un grand charme; il se plaisait à méditer sur lui-même et sur son néant, qu'il comparait, par humilité, avec la majesté infinie du Très-Haut. Sa grande dévotion au saint Sacrement de l'autel lui mérita de voir le Sauveur lui apparaître plusieurs fois, sous la forme d'un enfant.

Ce saint homme, après avoir vécu quelques années seulement dans l'Ordre, pendant lesquelles il donna l'exemple de toutes les vertus, mourut en 1232, au couvent de Corneto, dans le pays des Abruzzes (royaume de Naples).

Sa mort fut comme le signal de beaucoup de miracles. Des lépreux furent guéris par le seul attouchement de son corps; une femme sourde recouvra l'ouïe, etc.

Le corps du bienheureux fut enseveli dans l'église paroissiale de Saint-Pierre de Corneto, parce que la chapelle de l'Ordre etû été trop petite pour contenir la foule de ceux qui se pressèrent à ses funérailles. Cette église devint par la suite une sorte de lieu de pèlerinage, où s'accomplirent, par l'intercession du Père Benvenuto, un grand nombre de prodiges.

Nous ne les rapporterons pas ici ; nous dirons seulement que les habitants du pays des Abruzzes, et en particulier ceux de la ville de Corneto, adressèrent une requête au pape Grégoire IX, pour obtenir la canonisation du bienheureux. Le pape ordonna en effet, en 1236, une enquête sur la vie et les miracles du Père Benvenuto, et il en chargea les évêques de Melfi, de Molfetta et de Venosa ; malheureusement l'affaire n'eut pas de suite. Le pape accorda seulement l'autorisation de célébrer annuellement la mémoire du saint dans les Abruzzes. Plus tard on éleva à Corneto une magnifique église qui fut placée sous son invocation.

En 1697, le pape Innocent XII l'a déclaré bienheureux, et il a permis à l'Ordre Séraphique tout entier d'honorer sa mémoire le 27 juin, par une messe et un service solennels.

(WADDING, PAPEBROECK.)

JACQUES D'ASSISE

La province des Abruzzes, que l'on appelle aussi la province du Saint-Ange, parce que l'on y trouve le mont Gargano, devenu célèbre et sanctifié par les miracles de l'archange saint Michel, a vu fleurir un certain nombre de pieux religieux dont on ne connaît pas au juste le jour de la mort, et qui trouvent naturellement leur place ici.

Le bienheureux Jacques d'Assise reçut l'habit de l'Ordre des mains de saint François lui-même, dont il s'efforça

d'imiter la perfection. Il mourut au couvent de Foggia, et est demeuré célèbre par ses miracles.

Il apparut un jour, au couvent de Naples, en compagnie de saint François, de saint Antoine de Padoue et du bienheureux Augustin d'Assise, à un religieux aveugle qui se mourait, et lui rendit à la fois la vue et la santé.

(Wadding.)

FRÈRE EPIPHANE

Ce saint homme, d'origine allemande, prononça ses vœux dans la province du Saint-Ange, vers le temps où s'accomplit la réforme des Observantins. A la vue de leurs couvents pauvres et misérables, comme inspiré par l'esprit de Dieu, il s'écria : « C'est ici, ô grand saint François, que tu habites véritablement ; c'est ici, après tant « de courses errantes, que je veux me fixer pour « t'imiter ! »

Il demeura longtemps au couvent de Tessa, où il est resté célèbre par ses extases. Les religieux le virent souvent suspendu en l'air, tout brillant de lumière, les bras étendus vers le ciel, comme s'il eût voulu y monter. Il s'était construit, dans un bois situé non loin du couvent, une petite hutte, où le vent, la neige et la grêle, entraient librement, et qui cependant lui servait d'abri pour la nuit.

Trente ans après sa mort, son corps, dans un état de conservation parfaite, fut tiré du caveau commun et placé dans un tombeau particulier, au milieu de l'église.

(Wadding.)

FRÈRE VITAL ET AUTRES

Comme le frère Epiphane, le frère Vital, né dans l'Albanie, en Grèce, passa la plus grande partie de sa vie au couvent de Tessa et y mourut. Il avait reçu de Dieu le don des larmes et de la contemplation. La nuit, une auréole brillait souvent au-dessus de sa tête. Il fut emporté par une peste qui désola tout le sud de l'Italie. Les religieux du couvent, qui avaient fui devant le fléau, le retrouvèrent, à leur retour, à genoux dans sa cellule, les mains et les yeux levés vers le ciel, sans vie et rigide comme une statue de marbre.

Le bienheureux frère Chrétien de Saint-Donat est mort en 1520, au couvent de Biccaro. Il est célèbre aussi par ses prophéties et ses miracles.

Le bienheureux Père Pierre de San-Martino est mort dans un couvent dont le nom est aujourd'hui perdu, et que son frère avait élevé, à sa prière, au milieu d'un bois. Il a accompli des miracles avant et après sa mort.

Au couvent de Riva, on honore les précieux restes du bienheureux Père Alexandre de Riva. Ses vertus avaient excité contre lui la rage des démons, qui ne cessèrent de

le tourmenter durant plusieurs années. Il en triompha, avec l'aide de Dieu, par la prière et les mortifications.

Le bienheureux frère Guillaume de Castiglione repose au couvent de Morrone. Sa vie et sa mort furent signalées par des miracles éclatants, et aujourd'hui encore on honore sa mémoire et on vient en pèlerinage à son tombeau.

Le couvent de Caleno, qui est bâti au pied d'une montagne, au milieu d'une épaisse forêt, possède les restes du bienheureux Père Calène, un saint homme dont Dieu récompensa les vertus en lui donnant le pouvoir d'accomplir des miracles.

Dans ce même couvent de Caleno est mort le bienheureux Père Jean d'Aragon, neveu de Frédéric d'Aragon, roi de Sicile. Il était à Naples auprès de son oncle, quand tout à coup on l'entendit s'écrier que le couvent brûlait. Le roi se leva et le vit en effet s'abîmer au milieu des flammes ; il le fit reconstruire à ses frais.

(Papebroeck.)

LES BIENHEUREUX PÈRES GASPARIN ET BENOIT DE CRÉMONE

1537. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

Ces bienheureux serviteurs de Dieu, qui avaient pris l'habit de l'Ordre dans la province de Milan, entrèrent tous deux ensemble dans la province du Saint-Ange, où la vie était plus austère et la discipline plus rude. Le premier mourut en 1537, en odeur de sainteté, et beaucoup de miracles ajoutèrent encore, après sa mort, à l'éclat de sa renommée.

Le bienheureux Benoît fut pendant longtemps maître des novices, et, dans cette charge importante, il déploya un zèle et une activité remarquables. Souvent, quand il était en extase, ses frères étonnés le virent enveloppé d'un tourbillon de lumière. Ses prières délivrèrent du démon un grand nombre de possédés. Il ramena dans les voies du Seigneur des pécheurs égarés et de malheureuses femmes qui avaient quitté depuis longtemps les sentiers de la vertu, et qui sans lui eussent achevé leur vie dans l'impénitence et la corruption.

Il mourut saintement au couvent d'Agnone, et son corps fut enseveli dans la sacristie, auprès de celui du bienheureux Gasparin.

(Wadding.)

LE BIENHEUREUX PÈRE THOMAS

1467. — Pape : Paul II. — Roi de France : Louis XI.

Le Père Thomas, allemand de naissance, est mort, en 1467, dans le même couvent. Il fut pendant vingt-quatre ans l'honneur de sa province, où ses mortifications l'ont rendu célèbre. Il marchait pieds nus, ne mangeait jamais ni viande, ni poisson, et ne buvait que de l'eau. Tous les jours, il passait plusieurs heures à prier et à méditer, en particulier sur les paroles de l'Oraison dominicale. Dieu le combla de faveurs toutes spéciales : c'est ainsi que le Sauveur lui apparut plusieurs fois, au moment de l'élévation, sous la forme d'un bel enfant.

Les habitants d'Agnone ont longtemps honoré son tombeau, où ils venaient en pèlerinage, et près duquel s'accomplirent d'éclatants prodiges.

(Wadding.)

BERNARDIN DE PROCIDA

Ce saint homme fut un ardent propagateur de la foi et un prédicateur éloquent. Il a, par la seule force de ses prières, délivré du démon beaucoup de possédés et guéri des malades abandonnés des médecins.

(Wadding.)

FRÈRE ANTOINE DE RIVA

Le bienheureux frère Antoine de Riva, après avoir été chanoine, entra dans l'Ordre Séraphique en qualité de frère lai. Ses vertus et sa perfection religieuse firent descendre sur lui les bénédictions du Très-Haut, qui lui donna le pouvoir d'accomplir des miracles et de prophétiser. On lui attribue plusieurs cures merveilleuses.

Quelques instants avant sa mort, une colombe d'une blancheur éblouissante vint se poser auprès de son lit, et à l'instant même où il expirait, on la vit s'élever au ciel comme pour y porter sa belle âme.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau, aussi bien que sur celui du bienheureux François de Cadonia.

Le couvent de Gulionisi possède les restes précieux du bienheureux frère Simon *de Slavis*, qui fut aussi un grand guérisseur et un ami du Seigneur.

Dans le même couvent est mort en odeur de sainteté un frère dont le nom est resté inconnu, mais sur qui s'épanchèrent les complaisances du Très-Haut.

(Gonzague, Wadding.)

PASCAL DE LA PLAZA

1644. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Vie du bienheureux Pascal dans le métier des armes. — Il se fait frère mineur. — Son austérité. — Ses mortifications. — Comment il supporte les épreuves que Dieu lui envoie. — Sa chasteté, sa piété, sa charité chrétienne. — Miracles qu'il accomplit de son vivant. — Sa dernière maladie. — Ses funérailles. — Nouveaux miracles après sa mort.

Ce grand serviteur de Dieu naquit à Alcaraz, en Espagne. Il commença par embrasser le métier des armes et parvint assez rapidement au grade de porte-étendard. Au milieu des dangers de la vie militaire, entouré de gens sans aveu, de pillards et de routiers, comme les armées d'alors en étaient pleines, il sut conserver la pureté primitive de son cœur et le respect de Dieu et de la religion. Mais, bientôt fatigué de la vue de tant de misères et de vices, il quitta l'armée et entra, en qualité de frère lai, dans un couvent de la province de Saint-Jean-Baptiste.

Ses vertus lui eurent bientôt concilié l'estime et le respect de ses frères. Sous ses vêtements il portait une haire en crin, qui lui déchirait la peau et lui causait parfois d'atroces souffrances. Il marchait nu-pieds, hiver comme été, sur la neige et sur la glace comme sur le pavé brûlant des villes; et son gardien lui ayant un jour ordonné de porter des sandales, il les attacha à la corde qui lui ceignait les reins, moyen ingénieux d'obéir à la volonté de son supérieur, et en même temps de mériter les grâces du Très-Haut. Toutes les nuits, il se frappait

de grands coups de discipline, et son sang jaillissait jusque sur les murs de sa cellule. Il jeûnait pendant l'Avent et le Carême tout entiers, et la veille des principales fêtes de l'année ; d'ailleurs, même en temps ordinaire, sa nourriture ne se composait guère que de pain et d'eau.

Dieu, qui se plaît à éprouver ceux qui lui sont chers, fit de sa vie une suite non interrompue de souffrances et de maladies. Il les supporta, sans se plaindre, avec une patience inaltérable, et ne cessa jamais un seul jour ses pratiques austères, même lorsque ses forces ne paraissaient plus pouvoir y suffire : « Allons », se disait-il parfois, « frère Pascal, songe à bien souffrir, pour mériter « le ciel ».

Sa pureté virginale, qu'il avait su préserver de toute souillure, lorsqu'il vivait au milieu des soldats, resta jusqu'à sa mort son plus bel ornement. Il fuyait les femmes et ne leur adressait jamais la parole, même lorsqu'il fut arrivé à un âge très-avancé.

On le trouvait à la chapelle à partir de minuit ; toujours le premier aux matines, toujours le dernier après les prières du soir. Il y demeurait à genoux, immobile comme une statue de bronze, pendant des heures entières : toute sa vie semblait avoir passé dans ses yeux, qui brillaient d'un éclat surnaturel.

Après la messe, il allait offrir ses services au cuisinier, au jardinier, aux frères qui étaient chargés de travaux manuels ; mais sa principale occupation et son plus grand bonheur étaient de servir la messe. Il était si doux, de caractère, que jamais on ne surprit en lui le moindre mouvement d'impatience ; un enfant eût fait de lui ce

qu'il eût voulu. La vue d'un pauvre lui arrachait des larmes de compassion; il donnait aux malheureux le meilleur de ses repas, les vêtements qui lui étaient destinés et les aumônes qu'il recueillait.

On lui attribue un grand nombre de miracles. Dans un temps de famine, le couvent manquait de pain, non-seulement pour ses pauvres, mais encore pour ses religieux. Frère Pascal fit un signe de croix sur les croûtes qui restaient sur sa table, et depuis lors on eut en abondance de quoi nourrir une foule de malheureux.

A Gandie, une pieuse femme à qui il demandait l'aumône, lui donna un pot d'huile : « Mon frère », lui dit-elle, « c'est tout ce que je possède à la maison ».—« Merci, « ma sœur », répondit-il, « Dieu vous récompensera ». Et le lendemain, tout étonnée, elle trouvait dans sa cave une tonne pleine.

Un certain Michel Navarro pêchait dans la mer depuis plus de deux heures sans avoir pris un seul poisson; survint le frère Pascal, à qui il raconte sa mauvaise fortune. Le bienheureux se met à genoux et prie quelques instants, puis, se relevant, il dit au pêcheur : « Jetez ici « vos filets ». Le pêcheur ramena d'un seul coup une si grande quantité de poissons, qu'il en donna au frère Pascal autant qu'il en pouvait porter, et que ses paniers ne suffisaient pas à contenir le reste. Pendant vingt-cinq jours, cette pêche miraculeuse continua sans interruption, et l'heureux Michel y gagna plus de quatre cents ducats.

Frère Pascal reçut aussi le don de guérir les malades. Le chroniqueur cite les noms de Jean Puig, de Maria

Vaquera, dont il sauva les enfants d'une mort certaine; de François Escriva, de Marie Pancra, de Françoise Arazil, etc., etc...., qui, atteints de maladies plus ou moins graves, recouvrèrent miraculeusement la santé, par l'intercession de frère Pascal.

Ces prodiges et d'autres encore attirèrent sur le bienheureux le respect universel. A Gandie, on l'aimait tellement que ses supérieurs, qui l'avaient envoyé dans un autre couvent, furent obligés de le rappeler pour vivre, les habitants de la ville se refusant à donner des aumônes au couvent, si le frère Pascal ne revenait pas au milieu d'eux.

La dernière maladie du bon frère fut longue et douloureuse. Il annonça, plusieurs semaines à l'avance, le jour et l'heure de sa mort, et il la vit venir sans peur comme sans regrets. Il expira presque subitement, au moment même où il venait de recevoir les derniers Sacrements, le 27 juin 1644.

Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, une foule immense accourut au couvent pour jouir encore une fois de sa vue. On fut obligé de faire garder le corps par des hommes armés, pour que les fidèles, dans l'excès de leur piété et de leur reconnaissance, ne le missent pas en lambeaux. Il fut impossible de les empêcher de déchirer ses vêtements et d'en emporter les morceaux comme de précieuses reliques. La figure du bienheureux conservait une beauté et un calme surnaturels; tout son corps était souple et ferme, comme s'il eût été vivant. Une femme s'avisa de couper un doigt de son pied; il en jaillit un sang si pur et si abondant, que les médecins qui étaient présents furent sur le

point de déclarer que le saint frère revenait à la vie.

Son tombeau fut longtemps l'objet de la vénération des fidèles, et les ducs de Gandie se transmirent pendant plusieurs générations, de père en fils, le doigt qui avait été coupé.

De nouveaux miracles s'accomplirent après la mort du frère Pascal, par son intercession, comme si Dieu eût voulu honorer, même aux yeux des hommes, celui qui avait choisi la vie la plus humble et la plus obscure, dans la retraite et la solitude.

(*Chron. de la prov. de Saint-Jean-Bapt.*)

VINGT-HUITIÈME JOUR DE JUIN

LE BIENHEUREUX ANTOINE FERRIER

1644. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Famille du bienheureux Antoine. — Miracles qui précèdent et accompagnent sa naissance. — Sa jeunesse vertueuse. — Il entre dans un couvent de la province de Saint-Jean-Baptiste. — Ses vertus religieuses. — Merveilleux résultats de ses prédications. — Miracles qu'il accomplit. — Ses livres. — Sa mort.

Antoine Ferrier, qui naquit à Valence, en Espagne, descendait de la famille de saint Vincent Ferrier, et était animé, pour le bien des âmes, du même zèle que son illustre parent. Son père, qui exerçait la profession de pêcheur, fut fait prisonnier par des pirates algériens, et lapidé sur l'ordre d'une mauresse puissante, pour n'avoir pas voulu, comme autrefois Joseph, accéder à ses désirs criminels. Tandis que sa mère le portait dans son sein, elle entendit

retentir, au fond de ses entrailles, comme des aboiements; le lendemain, elle courut tout inquiète auprès du Père Nicolas Factor, saint homme célèbre par ses miracles, pour lui demander l'explication de ce prodige : « Je sais pourquoi vous êtes venue, ma sœur », lui dit-il avant qu'elle ait parlé; « le fruit que vous portez « fera un jour retentir le monde des accents de sa forte « voix » ; et il ajouta : « Souvenez-vous de prendre soin « de cet enfant; car ce sera un grand homme ».

Un nouveau miracle accompagna sa naissance. Son père était en mer, occupé à pêcher, quand à tout coup il entendit une musique céleste qui le remplit d'une joie ineffable. « J'ai le pressentiment », dit-il à son compagnon, « qu'un grand bonheur m'arrivera aujourd'hui ». En effet, rentrant chez lui, il apprit qu'il lui était né un fils; c'était la seule grâce qu'il eût depuis longtemps demandée au Seigneur.

La jeunesse d'Antoine fut comme le prélude du reste de sa vie; toutes les vertus qui se développèrent plus tard dans sa belle âme y apparaissaient déjà en germe. Il était obéissant, soumis et laborieux. Quoique fatigué par les travaux manuels auxquels il était obligé de se livrer pour venir en aide à sa famille, il trouvait encore le temps et le courage d'étudier le latin et la philosophie, et de se préparer ainsi à la grande mission à laquelle Dieu l'appelait.

Encore tout enfant, il donna des preuves fréquentes de l'ardeur de son zèle pour la propagation de la foi dans les âmes. C'est ainsi qu'il se plaisait à réunir autour de lui les petits garçons de son âge, et à leur adresser des exhortations à la vertu. Plus tard, il organisa une société

de jeunes gens, sorte de confrérie destinée à accomplir de bonnes œuvres en commun. Le vice et le péché lui inspiraient une profonde horreur, et il ne craignait pas de réprimander vertement les gens qu'il voyait offenser Dieu. Il est inutile d'ajouter qu'il sut toujours conserver pure de toute souillure la précieuse fleur de sa virginité.

A l'âge de vingt-deux ans, Antoine prit l'habit de frère mineur dans la province austère de Saint-Jean-Baptiste, où il ne tarda pas à être cité comme un modèle de toutes les vertus. Il s'attacha toute sa vie à servir d'exemple, persuadé que les moindres actions sont plus puissantes et plus efficaces sur l'esprit des hommes que les discours les plus éloquents. Tous les jours il se donnait trois fois la discipline ; il dormait peu ; au réfectoire, on ne le voyait presque rien manger. Gardien du couvent de Jumilla, il fit descendre les novices dans la petite chapelle de la cour, et là, se jetant à leurs pieds, il leur demanda pardon de son indignité ; un Père, sur l'ordre qu'il en avait reçu, après lui avoir reproché durement ses fautes et lui avoir dit mille injures, commanda aux novices de le frapper à coups de cordes, de lui cracher au visage, et cependant le saint homme, rempli d'une joie céleste, souffrait en remerciant Dieu.

S'il avait su conserver sa pureté primitive au milieu du monde, il veilla sur ses sens avec un soin plus jaloux encore, après son entrée en religion. Jamais, dans ses sermons, il ne laissa échapper une occasion d'exalter la chasteté, qui est la vertu des Anges. Le Père Didace Maçon, saint religieux avec lequel Antoine fut très-lié, a déclaré que jamais il ne l'avait surpris en état de péché mortel.

C'est par la prière et la méditation que le bienheureux garda et développa ses autres vertus. Après les matines, il demeurait au chœur, plongé dans la contemplation et l'extase jusqu'à quatre heures du matin; après sa messe, il allait prier dans une grotte située sur la montagne voisine, seul en face de la nature et de Dieu; c'est par ces contemplations, prolongées longtemps et répétées souvent, qu'il se préparait à la glorification du Très-Haut et à la conversion des pécheurs.

Le bienheureux Antoine ne pouvait manquer d'obtenir, dans l'Ordre, d'importantes dignités; c'est ainsi qu'il fut, pendant neuf années entières, professeur de philosophie et de théologie, gardien à plusieurs reprises et deux fois définiteur; mais les occupations que lui apportèrent ces différentes charges ne l'empêchèrent jamais de se livrer à la prédication.

Sa parole forte et vigoureuse, plutôt qu'ornée et élégante, frappait et effrayait les pécheurs. Il s'adressait à la fois au cœur, à l'intelligence et aux sens, et les larmes de ses auditeurs prouvaient surabondamment la puissance de ses sermons. Ce lui était un si pressant besoin de travailler au bien des âmes, que souvent, dans les rues, il arrêtait les enfants au passage pour leur parler de religion et de Dieu. Dans les villages, une si grande foule de peuple se pressait pour l'entendre, que les églises étaient trop petites pour la contenir et qu'il était obligé de prêcher en plein air.

Dieu récompensa le zèle du saint homme par la conversion d'un nombre immense de pécheurs; et c'est ce qui faisait dire un jour à l'évêque de Murcie, dans une conversation qu'il avait avec un frère mineur: « Votre gardien

« transforme les chaires en confessionnaux ; on vient pour « l'entendre prêcher, on s'en retourne converti, repentant, « et souvent absous ». A Murcie, à Carthagène, à Valence, partout où il passa, les mêmes bons résultats suivirent ses prédications, et le peuple étonné le vénérait comme un nouvel apôtre. Dans les couvents, dans les maisons religieuses, la piété était fervente et la règle mieux suivie, les mortifications et les austérités redoublaient. Dans le monde, les personnes de mauvaise vie revenaient au bien, les jeunes gens légers ou impies rentraient dans la bonne voie, les grandes dames déposaient au fond de leurs écrins leurs bijoux et leurs parures et n'avaient plus qu'un souci : servir Dieu dans le silence et la retraite. Enfin, des hommes et des femmes de toutes les classes prenaient l'habit ou le voile dans l'Ordre de Saint-François.

Le bienheureux reçut du Seigneur le pouvoir d'accomplir des miracles. Une jeune fille, qui habitait à plus de huit milles de distance de l'endroit où prêchait un jour le bon Père, entendit tout son sermon ; et ce prodige décida de son entrée en religion.

A Valence, les fidèles assemblés dans l'église virent briller au-dessus de sa tête une étoile, comme si Dieu voulait signifier par là que la lumière de l'Esprit-Saint éclairait l'âme du prédicateur.

En 1635, le Père Antoine fut nommé provincial ; en 1644, il prit part au chapitre général de Rome, en qualité de gardien. Ce voyage qu'il entreprit à pied, affaiblit tellement ses forces qu'il revint tout épuisé en Espagne, et mourut le 28 juin de la même année. Il était âgé de soixante-treize ans et faisait partie de l'Ordre depuis cinquante et un ans.

On l'ensevelit au couvent de Valence.

Il avait écrit un livre très-remarquable, dont le titre était : *De la volupté qu'il y a à connaître Dieu et à lui plaire* ; un autre encore sur la pureté des vierges.

(*Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.*)

LE BIENHEUREUX MARTIN ALONSO

DU TIERS ORDRE

1644. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Vertus chrétiennes du bienheureux Martin. — Il entre dans le Tiers Ordre de Saint-François. — Sa compassion pour les malheureux ; il se fait mendiant pour les secourir. — Ses extases dans la chapelle du prêtre Louis Escriva. — Ses lumières sur les questions les plus obscures de la religion. — Il possède le don de seconde vue. — Tristesse de ses derniers moments.

Ce serviteur de Dieu naquit à Yecla, en Espagne, d'une famille de laboureurs. Parvenu à l'âge d'homme, il épousa une jeune fille honnête et pieuse comme lui-même. Leurs vertus étaient le seul ornement de leur maison, où tout respirait la paix, la joie, la santé, et le bonheur qui naît d'une bonne conscience.

Avant même la mort de sa femme, le bienheureux Martin, qui depuis longtemps s'était pris d'affection pour les Frères Mineurs, chez qui il pratiquait ses devoirs de piété, prononça les vœux des Tertiaires dans l'Ordre Séraphique. Il fut tout d'abord un fidèle observateur de la règle, qu'il suivait scrupuleusement jusque dans ses moindres prescriptions. Austérités, jeûnes, disciplines, il mit tout en œuvre pour atteindre à la perfection reli-

gieuse, et l'on peut dire qu'il y parvint. Comme il n'était pas assez riche pour secourir avec ses propres ressources beaucoup de malheureux, il résolut de quêter, pour les pauvres, aux portes des grandes maisons, et même dans les églises. Plus tard, malgré les reproches de ses parents, qui voyaient une honte dans cette belle œuvre, il quêta aussi pour les malades et les prisonniers.

C'est ainsi, chose étrange, que ce bienheureux, pauvre lui-même et forcé de gagner à la sueur de son front le pain de chaque jour, devint le refuge et la providence de tous les malheureux du pays. Les personnes aisées secondaient son zèle en emplissant ses paniers de présents de toutes sortes : vêtements, vivres, argent, remèdes pour les malades. Des personnes pieuses accommodaient les restes de toutes provenances, et en faisaient une nourriture aussi agréable que saine pour les pauvres du bon laboureur. Dans les hospices, il soignait les malades et pansait leurs plaies aussi délicatement qu'eût pu le faire la sœur de charité la plus exercée.

Devenu veuf et sans enfants, Martin obtint de ses supérieurs la permission de prononcer les vœux de chasteté et d'obéissance dans la province de Saint-Jean-Baptiste. Dès lors ses vertus allèrent se développant et s'affirmant chaque jour davantage. Il se confessait et communiait tous les jours, pratiquait de longs jeûnes, veillait avec soin sur ses moindres pensées, et ne parlait jamais aux femmes que dans les cas d'absolue nécessité. On ne le vit jamais se mettre en colère, et son égalité d'humeur ne s'altérait en présence d'aucun événement. Heureux ou malheureux, il répétait sans cesse : « Merci, mon Dieu », persuadé que la Providence divine connaît mieux

nos besoins que nous ne les connaissons nous-mêmes.

Après être demeuré quelques années dans son pays natal, il quitta ses amis et ses parents, et s'en vint habiter à Valence, où il avait l'espoir de n'être pas connu. Un saint prêtre, Louis Escriva, lui donna asile chez lui, lui demandant seulement en retour de prendre soin de son oratoire et de servir sa messe. Martin n'eût jamais osé former un pareil souhait : être le maître d'une chapelle, y pénétrer à toute heure du jour et de la nuit, quel plus grand bonheur le monde entier eût-il pu lui procurer ? Il y passait presque tout son temps, et souvent le bon prêtre Escriva l'y surprenait, abîmé dans l'extase et paraissant contempler dans l'espace infini quelque merveille visible pour lui seul. Dans les dernières années de sa vie, ses méditations duraient quelquefois si longtemps qu'il en oubliait le boire et le manger, et qu'il fallait l'éveiller, comme on éveille un homme profondément endormi. Son exemple inspira à beaucoup de personnes l'amour de la prière intérieure et de la contemplation.

Dans ses conversations intimes avec Dieu, le bienheureux Martin puisa une grande connaissance des choses du ciel et une intelligence nette et précise des mystères de la religion. Les plus savants docteurs le consultaient sur des difficultés qu'ils ne se sentaient pas eux-mêmes capables de résoudre, et il les tranchait avec l'assurance d'un Prophète ou d'un Père de l'Eglise. On ne pouvait entendre sans étonnement cet homme sans lettres, d'un esprit plus qu'ordinaire, d'une naïveté enfantine pour tout ce qui regardait la vie de chaque jour, parler avec une éloquence admirable et une

lucidité de pensée extraordinaire, sur les questions les plus obscures de la foi. Evidemment sa sagesse ne venait pas du monde, mais de Dieu ; et toute la science des théologiens eût été impuissante à lui donner cette intuition merveilleuse des choses cachées, dont la plupart des hommes ne prennent connaissance que dans la vie éternelle.

Le bienheureux Martin reçut aussi de Dieu le don de prophétie et de seconde vue. Il lisait dans les âmes comme il lisait dans le ciel. Quand le Père Didace Macon, encore jeune religieux, luttait avec désespoir contre les insinuations de l'esprit malin et doutait par instants de lui-même et de Dieu, il fut tout surpris, un jour, de voir arriver dans sa cellule, à Jumilla, Martin qu'il ne connaissait pas. « Mon Père », lui dit le saint homme, « louez Dieu et aimez-le ; car il vous aime entre tous, et « il m'a ordonné de faire aujourd'hui cinq lieues de chemin pour venir vous apporter des consolations et vous « affermir dans la foi ». Puis il lui exposa l'état de son âme, lui conseilla de prier davantage, de se mortifier plus souvent, de résister, en un mot, au démon, par tous les moyens en son pouvoir. Le Père Didace reprit confiance à ces bonnes paroles, si évidemment dictées par le Très-Haut, et plus tard, retrouvant à Valence le bienheureux Martin, il proclamait tout haut qu'il lui devait son salut éternel.

Quelques jours après avoir fait son testament, à Yecla, le bienheureux Martin tomba malade à Valence. La fin de sa vie approchait ; il l'annonça lui-même : « Dieu soit « loué », disait-il, « voici que j'approche du port ». Il supporta ses dernières souffrances avec son calme et sa

patience habituelles. La seule prière qu'il adressât au Seigneur, c'était qu'il lui fût permis de mourir dans la solitude, abandonné de tous, comme un misérable pécheur qu'il était. Le Seigneur l'exauça : de toutes les personnes qu'il aimait, qu'il avait soignées et secourues, pas une ne vint lui témoigner ni pitié ni regret. Le prêtre même au service de qui il avait consacré plusieurs années de sa vie, paraissait ne ressentir pour lui que du dégoût. Dieu seul ne l'abandonna pas ; il l'aida, par ses consolations divines, à franchir en chrétien le terrible passage, et il amena à son chevet quelques frères mineurs qui lui donnèrent les derniers Sacrements et l'ensevelirent ensuite dans l'église de l'Ordre (1644).

(*Chron. de la prov. de Saint-Jean-Bapt.*)

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JUIN

—

LA B. ANGELINE DE SPOLÈTE

CLARISSE

1450. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

La bienheureuse Angeline naquit à Spolète, en Italie, et entra, en 1440, au couvent des Clarisses Urbanistes de cette ville, où sa tante exerçait les fonctions d'abbesse. Elle passa à peine dix années de sa vie dans l'Ordre ; mais, dans ce court espace de temps, elle donna l'exemple de toutes les vertus et approcha de la perfection. Sa persévérance dans la prière, ses extases, ses mortifications, la

faisaient considérer comme une sainte par les autres religieuses. On rapporte qu'un Ange lui apporta au nom du Seigneur un anneau d'or, en signe de fiançailles éternelles.

Elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans, le 29 juin 1450. Ses funérailles furent signalées par d'éclatants miracles. Une femme de mauvaise vie s'étant approchée, pour baiser sa main, du lit de parade où le corps de la bienheureuse était exposé, la main se retira d'elle-même par un mouvement soudain, comme si la vierge craignait, même après sa mort, d'être souillée par un contact impur. Des malades furent guéris par son intercession.

Les précieux restes d'Angeline reposent dans l'église du couvent de Spolète. Son tombeau, tout en marbre, a la forme et l'aspect d'un autel, et l'on y célèbre souvent la messe. Tout autour sont suspendus des *ex-voto* en argent ou en or, qui témoignent des nombreux prodiges accomplis par la sainte, et de la piété du peuple pour sa mémoire. Une inscription, gravée sur l'un des côtés du monument, raconte en quelques lignes la vie de la bienheureuse et cite les noms des sourds, des aveugles et des infirmes qui recouvrèrent la santé par son intercession.

(Jacobille et Papebroeck.)

ANGELINE DE FOLIGNO

CLARISSE

1490. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VII.

Une autre Angeline, native aussi de Spolète, marcha dans les voies du Seigneur au couvent de Foligno. Elle observait strictement la loi du silence et aimait à méditer dans la solitude. Infatigable dans ses dévotions, elle prenait à peine quelques heures de repos et passait le reste de la nuit absorbée dans de profondes contemplations. Les âmes du purgatoire, qui gémissent d'être privées de la vue de Dieu, lui inspiraient une profonde commisération, et il est permis de croire qu'elle a, par ses prières, avancé pour beaucoup d'entre elles l'heure de la délivrance.

Sa vie fut en butte à de nombreuses maladies. Durant la dernière, qui fut la plus cruelle, elle reçut la visite de sainte Marie-Madeleine, sa patronne, de la Mère de Dieu, de sainte Claire et de saint Jean l'Evangéliste.

C'est en 1490 qu'elle est entrée, riche de vertus, dans l'éternel royaume.

(JACOBILLE.)

FRÈRE PIERRE, DE GAND

1567. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Charles-Quint fait envoyer au Mexique trois frères mineurs de la province de Flandre : le Père Jean du Toit. — Le Père Jean d'Aora — Le frère Pierre, de Gand. — Ce dernier reste seul après la mort des deux autres. — Instruction des Indiens. — La chapelle de Saint-Joseph. — Le collége indien. — De la part qui revient au Père Pierre dans cette œuvre. — Affection des Indiens pour lui. — Sa mort.

Si les Frères Mineurs d'Espagne ont les premiers planté l'étendard du Christ sur le sol de l'Amérique, ils n'ont pas seuls travaillé, dans ces contrées, pour le bien des âmes et la propagation de la foi; et la province de Flandre peut revendiquer pour ses enfants une bonne part de leur gloire.

Après avoir, en 1521, achevé la conquête du Mexique, Fernand Cortez, justement ému de pitié en songeant au sort qui attendait dans l'autre vie les malheureux Indiens plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, pria Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, son maître, d'envoyer au Nouveau-Monde quelques missionnaires. L'empereur applaudit à l'idée du général et crut ne pouvoir confier cette grande œuvre de la conversion de tout un peuple qu'aux pauvres Frères de l'Ordre de Saint-François. Il en demanda l'autorisation au pape Alexandre VI, qui la lui accorda sans hésiter, en lui recommandant seulement de laisser aux supérieurs de l'Ordre le choix des missionnaires. Charles-Quint, qui était Flamand d'origine, voulut du moins que sa chère province de Flandre fût représentée par quelques-uns de ses membres les plus

dignes, et il se fit donner par le provincial trois religieux flamands d'une vertu éprouvée. C'étaient le Père Jean de Dak ou du Toit, gardien du couvent de Gand ; le Père Jean d'Aora, et le frère Pierre de Mura, tous deux nés à Yghem , près de Ninove (Belgique), mais religieux du même couvent.

Ils arrivèrent au Nouveau-Monde en 1522, et ne voulant pas aller grossir le nombre des frères mineurs qui se trouvaient déjà à Mexico, ils se rendirent à Tlascala, capitale de la province du même nom. Comme ils ne connaissaient pas la langue du pays, ils ne prêchèrent d'abord que par signes et s'efforcèrent de faire comprendre aux habitants de la ville la vie et les souffrances du Sauveur. On les prit d'abord pour des fous ; mais bientôt l'austérité de leurs mœurs , la sainteté de leur conduite , leur aspect vénérable et sévère , enfin les grandes vertus chrétiennes dont ils donnaient des preuves tous les jours, leur attirèrent des admirateurs et des partisans; si bien qu'avant d'avoir pu prononcer un seul mot, ils avaient déjà baptisé un certain nombre de malheureux Indiens.

Dès qu'ils furent capables de se faire comprendre, les conversions se multiplièrent comme par enchantement, et ce fut un véritable deuil dans tout le pays, quand les trois missionnaires, appelés à Mexico par les ordres du bienheureux Martin de Valence, furent obligés de quitter Tlascala.

Les trois missionnaires flamands ne tardèrent pas à se séparer les uns des autres. Jean du Toit, envoyé dans le Honduras, mourut le premier en 1525. Le Père Jean d'Aora, vénérable vieillard qui était chargé, avec le frère

Pierre, de l'instruction des enfants Indiens à Tezcuco, ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Frère Pierre seul devait avoir le bonheur de travailler longtemps encore pour sa religion et pour son Dieu.

Il était jeune encore quand il arriva au Mexique, et déjà il s'était avancé fort loin dans les sentiers du Seigneur. D'une patience et d'une douceur inaltérables, il semblait prédestiné à ce qui fut en effet l'œuvre de toute sa vie, l'instruction des jeunes Indiens. C'est lui qui le premier leur apprit à lire et à écrire l'espagnol, à chanter les chants de l'Eglise et à jouer de divers instruments, à Tlascala, à Tezcuco, enfin à Mexico même. Il fit construire, dans la cathédrale de cette dernière ville, une chapelle magnifique consacrée à saint Joseph, où les nouveaux convertis se réunissaient tous les dimanches et tous les jours de fête, pour assister au service divin, entendre des sermons et des conférences. Plus tard Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, pour aider, autant qu'il était en lui, au développement de cette belle institution, et en même temps pour éviter aux bons Pères les tracas et les dérangements amenés par la présence de tant d'enfants dans leur monastère, éleva aux frais du trésor royal un grand collége destiné à l'éducation des Indiens. Le supérieur du couvent devait être en même temps le directeur du collége. Les évêques de Mexico et de Saint-Domingue présidèrent à la cérémonie de l'installation des professeurs et des élèves dans le nouvel établissement.

Le collége de Mexico fut constitué sur la même base que les colléges de l'Europe. Les enfants qui y étaient élevés et instruits portaient un uniforme spécial; des

salles d'étude bien aérées leur permettaient de travailler à leur aise; ils couchaient dans de vastes dortoirs, chacun dans un lit, sous la surveillance constante d'un maître. Tous les matins ils assistaient à la messe, tous les soirs ils récitaient en commun les prières de l'Eglise et les matines.

Le bienheureux Pierre fut l'un des plus ardents propagateurs de cette grande œuvre. Non-seulement il enseignait le latin au collége, mais il apprenait encore aux enfants à dessiner de petites gravures représentant soit la vie du Sauveur, soit la vie des saints; et ces images, répandues dans le pays, étaient, dit le chroniqueur, comme autant de prédicateurs muets, éloquents à leur façon, qui parlaient sans cesse aux Indiens de la gloire de Dieu et de la grandeur de la religion chrétienne.

La langue mexicaine lui était bientôt devenue familière, il prêchait en mexicain, et il a écrit en mexicain des livres de piété, où il expliquait les saints mystères et exposait les principales vérités de la foi. Enfin, à son instigation s'étaient formées des confréries d'Indiens qui s'occupaient de l'entretien et de l'ornement des églises, et qui ont fait de la chapelle de saint Joseph en particulier l'un des plus beaux sanctuaires de toute la chrétienté.

On compte par centaines les chapelles, les églises et les couvents élevés par les soins du frère Pierre, par milliers les infidèles qu'il a convertis. Il voyait avec bonheur la religion du Christ s'affermir et s'étendre dans ces contrées lointaines, et tous les jours il écrivait en Flandre aux supérieurs de la province, pour demander de nouveaux missionnaires : « Les habitants du Mexique », disait-il dans l'une de ses lettres, « ont le naturel assez doux ;

« ils ne se montrent pas trop rebelles à embrasser notre « sainte croyance ; mais ils sont paresseux et ne font rien « de leur plein gré ; ils ne travaillent que lorsqu'on les y « contraint. Leur religion est étrange : ils s'imaginent « qu'il y a une divinité spéciale pour chaque classe d'objets, « qu'il existe par exemple un dieu du feu, un dieu de « l'eau, un autre de la lumière, un autre de la terre, un « dieu pour les hommes, un dieu pour les femmes, un « autre encore pour les enfants. Toutes ces divinités « sont servies par un grand nombre de prêtres, vivant, « chose horrible, de la chair des enfants offerts en sacri- « fice, et très-redoutés du peuple. Dieu soit béni , le « règne de ces misérables est arrivé à sa fin, et les Mexi- « cains abandonnent facilement ces dieux cruels, pour « venir se ranger sous l'étendard béni du Sauveur. Nous « avons quelquefois baptisé, le même jour, huit, dix et « jusqu'à quatorze mille Indiens. Partout s'élèvent des « chapelles et des églises où la piété naissante des nou- « veaux chrétiens a entassé les ornements d'or et « d'argent.

« Nous travaillons tous, chacun selon nos forces et nos « moyens, à la conversion de ces malheureux. Moi, je « veille sur eux jour et nuit. Le jour, je leur apprends à « lire, à écrire et à chanter ; quand le soir vient, je leur « fais réciter les prières de l'Eglise. Beaucoup d'entre nos « élèves sont capables maintenant de servir de maîtres à « leur tour. Il y en a qui prêcheraient mieux que nos « Pères les plus éloquents, etc. — Mexico, couvent de « Saint-François, le 27 juin 1529 ».

Le bon frère qui a écrit cette lettre touchante et simple, où il montre une si grande affection pour les Indiens,

était en retour aimé d'eux comme un père. Ils lui témoignaient plus de respect qu'aux autres religieux, aux prêtres et aux dignitaires de l'Ordre. Quand il passait dans les rues, une foule immense se pressait sur son chemin et l'escortait jusqu'à l'endroit où il se rendait. C'est ce qui faisait dire à Alphonse de Montuchar, prédicateur célèbre et deuxième archevêque de Mexico : « Ce n'est « pas moi qui suis l'archevêque, c'est le frère Pierre de « Gand, frère lai de l'Ordre de Saint-François ».

Il est vrai que le bienheureux Pierre n'eût eu qu'à manifester un désir pour obtenir la mitre. Charles-Quint, qui connaissait l'affection des Indiens pour lui, se proposait de le nommer archevêque de Mexico, et il avait obtenu le consentement du général de l'Ordre et du souverain Pontife lui-même ; mais le bon frère ne se croyait pas digne du sacerdoce, et tous les efforts échouèrent devant sa résistance énergique.

Il mourut en 1567. Toute la ville de Mexico voulut assister à ses funérailles. On l'ensevelit dans la chapelle de Saint-Joseph, qu'il avait fondée, et où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau et sa statue. Beaucoup de couvents du Nouveau-Monde possèdent son portrait à côté de ceux des douze fondateurs de la grande province du Saint-Evangile.

(GONZAGUE et WADDING.)

PIERRE D'ORTONA

Ce saint homme repose au couvent d'Ortona, dans le royaume de Naples. Il eut la destinée singulière de

naître, d'être baptisé, de prendre l'habit de frère mineur, de prononcer ses vœux, de dire sa première messe et de mourir le jour de la fête de l'apôtre saint Pierre, son patron.

ALIZE LA BOURGOTE, DE PARIS

1466. — Pape : Paul II. — Roi de France : Louis XI.

Nous trouvons encore à la même date le souvenir d'Alexie ou Alize la Bourgote, qui vécut quarante-six ans en qualité de pénitente du Tiers Ordre de Paris. Elle habitait un ermitage situé contre l'église des Saints-Innocents. Elle vivait presque absolument de pain et d'eau ; c'est seulement dans sa vieillesse qu'elle y ajouta quelques légumes. Ses vêtements de dessus recouvraient une haire faite en crin ; le plancher de sa cellule lui servait de lit ; toutes les nuits elle se donnait la discipline avec une corde à nœuds.

Elle est morte en odeur de sainteté le 29 juin 1466, dans un âge très-avancé. On l'ensevelit dans l'église des Saints-Innocents, et le roi Louis XI fit placer sur son tombeau une statue de bronze, qui la représentait à genoux, dans l'attitude de la prière.

(Wadding.)

TRENTIÈME JOUR DE JUIN

LE BIENHEUREUX JEAN DE SPIRE
ET QUELQUES AUTRES RELIGIEUX
DE LA PROVINCE DE STRASBOURG

1245. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

Le bienheureux Jean, que l'on appelle Jean de Spire, parce qu'il est originaire du pays de ce nom, en Allemagne, naquit à Stenical. Il fut longtemps chanoine de la cathédrale de Mayence. La sainteté de sa vie et la dignité avec laquelle il s'acquittait de ses fonctions sacerdotales lui concilièrent l'estime et la vénération de tous. Pour entrer dans l'Ordre de Saint-François, qui avait pour lui des charmes ineffables, il donna ses richesses aux pauvres et renonça à la haute dignité qu'il occupait. Devenu frère mineur, on le cita comme un modèle de pauvreté volontaire et un parfait miroir de perfection religieuse.

Il exerçait à Spire les fonctions de gardien, quand il mourut, le 30 juin 1245. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau : dix-huit boiteux, deux aveugles, des muets, des paralytiques, etc., etc., recouvrèrent la santé par son intercession. Aussi la piété des fidèles a-t-elle entretenu longtemps une lampe au-dessus de son tombeau.

Dans le même couvent repose le bienheureux Père Colin, qui fut élevé pendant sa vie à la dignité de provincial, et après sa mort accomplit un grand nombre de miracles.

Le premier provincial de Strasbourg est le bienheureux Père Terderic. Il honora sa dignité par la sainteté de sa vie et ses miracles. Ses restes sont ensevelis au couvent d'Augsbourg.

Le bienheureux Père Hugo ou Hudo repose dans un autre couvent de la même province. Il est aussi célèbre par ses miracles et vécut, comme les Pères dont nous venons de citer les noms, dans le premier siècle de l'Ordre Séraphique.

Lorsque la réforme des Observantins pénétra dans la province de Strasbourg, l'un des premiers religieux qui l'embrassèrent est le bienheureux Père Jean Gontinger, homme d'une sainteté exemplaire, qui posséda l'esprit de prophétie et de seconde vue. Saint Jean de Capistran faisait de lui le plus grand cas, et il déclara un jour au margrave de Bade que le Père Gontinger était l'un des plus vénérables disciples de Saint-François. Ce bienheureux Père est mort à Halsbach et est enseveli dans l'église des Clarisses.

Le bienheureux Père Jacques de la Porte, bien connu pour son zèle de prédicateur et d'apôtre, repose au couvent de Basel. Sa mort fut accompagnée de prodiges éclatants.

La province de Strasbourg a eu pour fondateurs les bienheureux Césaire de Spire et Albert de Pise. Elle comprenait, dans les premiers temps de l'Ordre, la Bavière, la Suède, le Tyrol, la Suisse, une partie de la France, la marche de Bade, le Wurtemberg et l'Alsace, et elle comptait parmi ses membres un certain nombre de vénérables religieux. Elle se sépara par la suite en plusieurs provinces, et en 1517, au moment de l'apparition de Luther, elle renfermait encore vingt-six couvents. L'invasion de l'hérésie en réduisit le nombre à huit; à la fin du dix-septième siècle, elle commençait déjà à sortir de ses ruines, et elle est redevenue l'une des plus importantes provinces de l'Ordre Séraphique.

(LE PISAN, CARDOSE.)

PIERRE DE CHAVEZ

1525. — Pape : Clément VII. — Roi de Portugal : Jean III.

C'est au trentième jour de juin que les chroniqueurs de l'Ordre placent le souvenir du Père Pierre de Chavez, austère observateur de la règle, dont la vie n'a été, pour ainsi dire, qu'une longue suite de miracles, et que, même avant sa mort, on honora comme un saint.

Il a rendu l'âme en 1525, au couvent d'Atougia, en Portugal, et son tombeau fut longtemps un lieu de pèlerinage où s'accomplirent un grand nombre de prodiges.

(GONZAGUE, CARDOSE.)

LA BIENHEUREUSE FLOROSENDA

CLARISSE

1306. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Illustre origine de la bienheureuse Florosenda. — Elle fonde à Sulmo (aujourd'hui Solmona) un couvent de Clarisses. — Ses vertus. — Elle est nommée abbesse. — Sagesse de son administration. — Affection que lui témoignent ses sœurs. — Son tombeau.

La bienheureuse Florosenda naquit en 1240, dans le pays des Abruzzes (royaume de Naples). Elle était fille de Thomas, comte de Palena et autres lieux, et de Constance de Chieti, descendante des comtes de Chieti, tous deux issus des premières maisons du royaume et de familles qui avaient fourni à l'Etat des généraux et à l'Eglise des prélats distingués et même plusieurs papes.

Florosenda porta sur elle la marque distinctive de son illustre origine. Tous les dons de la nature et de la grâce semblaient s'être réunis pour en faire une personne achevée. Saint François de Palena venait de fonder à Palena un couvent de Frères Mineurs, et tous les jours la jeune Florosenda entendait les bons religieux parler avec enthousiasme des vertus et des miracles de saint François et de sainte Claire. Elle en conçut un vif désir d'imiter ces saints personnages, surtout lorsqu'elle apprit que de grandes princesses s'étaient faites clarisses. Elle aima dès lors à se retirer dans les églises, à prier pendant de longues heures et à se mortifier ; et ces dispositions ne firent que s'accroître après la mort de son père.

Il n'y avait encore en ce moment, dans tout le pays des

Abruzzes, qu'un seul couvent de Clarisses, fondé par la bienheureuse Philippa Mareria (1). Florosenda en construisit un second à Sulmo, en l'espace d'une année. C'est là qu'elle reçut, en 1269, avec plusieurs autres nobles jeunes filles, le voile des Clarisses, des mains de saint Bonaventure, général de l'Ordre.

La bienheureuse vierge fut la première abbesse du nouveau couvent, et pendant de longues années elle y donna l'exemple de toutes les vertus. Elle exigeait des religieuses une aveugle soumission à la règle et défendait qu'aucune d'elles jouît, en dehors du couvent, de revenus d'aucune espèce. La communauté seule pouvait avoir des rentes; les Clarisses en particulier étaient pauvres et ne possédaient rien. Le couvent de Sulmo passe pour avoir été l'un des plus riches de l'Ordre : il se composait de plusieurs bâtiments reliés par un mur d'enceinte, et renfermait deux ou trois cents religieuses.

L'abbesse, au milieu de cette opulence, vivait dans la plus stricte pauvreté. Sa démarche était modeste et humble, et elle s'occupait des travaux les plus rebutants, comme la dernière des religieuses. Elle s'imposait de si rudes mortifications, que sa santé en souffrait continuellement. Retirée dans sa cellule ou dans la chapelle pendant la plus grande partie de la journée, elle évitait autant que possible tout contact avec le monde extérieur, et refusait même de voir ses parents. Tant qu'elle vécut, les sœurs, qui lui témoignaient beaucoup d'affection, n'eurent pas un instant l'idée d'élire une autre abbesse, et elles pleurèrent sa perte comme celle d'une mère.

(1) Voir la vie de Philippa Mareria, au seizième jour de février (*Palmier Séraphique,* tom. II, pag. 335).

La bienheureuse Florosenda exerçait sa dignité de supérieure depuis trente-sept ans, quand elle s'endormit dans le sein de Dieu, en 1306. Les miracles qui s'accomplirent par son intercession ajoutèrent encore à sa réputation de sainteté.

Quelques années après sa mort, on tira ses précieux restes du caveau commun, où elle était ensevelie à côté d'autres religieuses, et on la mit dans un sépulcre de marbre, sous le grand-autel. Sur son tombeau on lisait l'inscription suivante : Ici repose le corps de la bienheureuse Florosenda, fondatrice de ce couvent.

(P. Mazzara.)

PÈRE MARTIN BELSUNCE

1651. — Pape : Innocent X. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Pieuse enfance de Martin, et espérances que sa mère fonde sur lui. — Comment il s'égare et se perd à l'Université de Salamanque. — Heureuse influence que sa sœur exerce sur lui. — Il rentre dans les voies du Seigneur. — Ses visions. — Il quitte l'Université de Salamanque et se fait ordonner prêtre à Huescar. — Une vie nouvelle commence pour lui.

Le Père Martin Belsunce naquit en 1572, à Huescar, en Espagne, d'une famille noble et riche. Ses parents, Martin Belsunce et Jeanne Romero, dont il était le premier-né, l'élevèrent avec beaucoup de soins. C'était un enfant doux et modeste, aux manières affables, charitable et pieux. Il fit de fortes études, et de bonne heure sut

parfaitement le latin. A vingt ans il perdit son père et demeura, avec deux frères et une sœur, à la charge de sa mère. La pieuse femme, qui l'aimait beaucoup et qui comptait sur lui pour l'aider à élever sa famille, l'envoya étudier le droit à l'Académie de Grenade, puis à l'Université de Salamanque.

Pendant quelque temps on put craindre que ce pieux jeune homme, qui s'était choisi pour patrons saint Didace et la Vierge Marie, ne fût à jamais perdu pour le ciel. Il fréquentait des étudiants tapageurs et impies, courait les mauvais lieux, oubliait le travail pour le plaisir et les églises pour les maisons de jeu et de débauche ; il ne connaissait plus de la vertu que le nom.

Ce fut sa sœur qui le ramena dans les voies du Seigneur. Devenue veuve après quelques mois d'une vertueuse union, elle avait pris le voile des Clarisses au couvent de Beza, et ses grandes qualités l'avaient fait choisir par ses supérieures pour fonder à Salamanque un monastère de son Ordre, dont elle fut la première abbesse. Elle alla voir son frère, et, vivement touchée de l'état de son âme, lui montra l'abîme où il se précipitait et le pria, au nom de son père mort et de sa mère désolée, de changer de conduite et d'abandonner ses mauvaises compagnies. Elle obtint de lui la promesse qu'il assisterait tous les jours à la messe et qu'il sé confesserait au moins une fois tous les mois.

Ce fut le salut de Martin ; la première fois qu'il sortit, repentant et purifié, du tribunal de la pénitence, il lui sembla qu'il relevait d'une maladie mortelle. Une révolution complète s'opéra en lui ; et, faisant un retour sur lui-même, il se demandait avec étonnement comment il

avait pu sacrifier Dieu au monde et son salut éternel à de vaines jouissances. « Est-il bien vrai, ô mon Dieu », s'écriait-il, « que j'ai pendant si longtemps oublié votre « sainte loi ? Faux amis, qui me détourniez du chemin « du ciel ! Soyez béni, ô mon Sauveur, pour votre infinie « miséricorde, et laissez-moi assez de vie pour que je « puisse expier par de longues années de pénitence tant « de jours d'égarement. Versez, versez sur moi la divine « rosée de votre grâce ; soutenez-moi de vos mains « secourables, purifiez-moi, bénissez-moi ! » Le démon était vaincu ; Martin avait retrouvé sa voie, et il ne devait plus s'en écarter.

Son directeur lui ordonna tout d'abord de se confesser quatre fois par mois, de communier tous les quinze jours, d'assister quotidiennement à la messe qui se célébrait sur l'autel de Marie ; enfin d'offrir à Dieu, par ses mains pures, ses regrets et ses promesses, et d'éviter non-seulement le péché, mais encore les occasions de pécher. Martin se soumit à toutes ces prescriptions ; mais en vain cherchait-il à assurer par de bonnes confessions le repos de sa conscience, le souvenir de ses fautes le plongeait dans un amer désespoir, et il ne voyait devant lui que ténèbres et deuil.

Enfin, au bout de quatre mois, la lumière se fit. Comme un aveugle qui revoit tout à coup la clarté du soleil, il sentit une joie immense pénétrer son cœur : plus de trouble, plus d'inquiétude ; le repos et la paix ! Son âme, débarrassée des chaînes qui l'étreignaient, s'élevait sur les ailes de la foi et de l'amour dans les plus hautes régions de la contemplation. Une vie nouvelle commençait pour lui, et le souvenir de son indigne

conduite lui pesait tellement, qu'il faisait tous ses efforts pour n'y arrêter jamais sa pensée. Mais Dieu veut qu'on expie par le remords ses fautes passées, et c'est un signe qu'il n'a pas détourné de nous ses regards paternels, lorsqu'il nous tourmente ainsi sur cette terre par nos propres souvenirs. Un jour que Martin priait devant l'autel de Marie, il fut tout à coup ravi en extase. Il lui sembla qu'il était tombé dans un fossé profond et bourbeux, et que, du milieu de l'abîme, il tendait les bras vers la très-sainte Vierge, qui lui apparaissait toute resplendissante de lumière. Et comme il criait : « Ma Mère ! « ma Mère ! » avec un accent désespéré, elle s'approcha de lui, le prit par la main en l'appelant « mon fils ! », le retira de cette fange, lui donna de nouveaux vêtements, et enfin lui recommanda par-dessus toutes choses de faire monter ses actions de grâces vers le Seigneur, qui avait permis qu'elle vînt à son secours.

C'est par de semblables apparitions que Dieu ravivait dans le cœur du bienheureux le souvenir de ses fautes, et qu'il lui permettait ainsi de les expier par ses larmes et par son repentir. Martin ne tarda pas à trouver des charmes dans cette souffrance morale, qui était à la fois un châtiment et une purification, et tous les jours, à genoux dans sa chambre d'étudiant devant un tableau représentant l'Immaculée Conception, il se frappait la poitrine et récitait la longue liste de ses péchés en disant : « Ma Mère ! » Et il lui semblait que la même voix divine lui répondait : « Mon fils ! » Alors une paix immense descendait au fond de son âme ; il ne se sentait plus écraser sous le poids de ses terreurs et de ses remords ; l'avenir lui apparaissait moins sombre ; il ne désespérait plus de voir s'ouvrir

un jour devant lui les portes de l'éternel royaume.

Cependant Salamanque, avec ses milliers d'étudiants, ses théâtres, ses cafés, ses tentations de toute espèce, effrayait la vertu renaissante du bienheureux Martin ; il résolut de quitter ce séjour et d'aller achever ses études à Alcala, selon le désir que lui en manifestait sa mère. Mais la résolution qu'il avait prise de se consacrer à Dieu l'empêcha de mettre ce projet à exécution, et il revint à Huescar, décidé à se faire ordonner prêtre le plus tôt possible , et à vivre étranger à toutes les vanités de la terre. Il réfléchit longuement, afin d'être bien assuré de la force de sa vocation, et ses méditations sérieuses ne firent que l'affermir de plus en plus dans sa résolution. Il prit aussi les avis d'un frère mineur, le Père Antoine Sobrino, qui s'était acquis par sa science et ses vertus une grande réputation de sainteté. Antoine crut pouvoir lui affirmer que sa vocation venait de Dieu, qu'il s'avancerait fort loin dans les voies du Seigneur et qu'il exercerait sur les âmes une salutaire et bienfaisante influence. Quelque temps après, sa mère étant venue à mourir, Martin, se voyant chef de famille, conçut encore de nouvelles hésitations : le démon, furieux de le voir lui échapper, essayait du moins d'entraver sa marche vers le ciel et de l'arrêter par des considérations spécieuses. Enfin , Dieu eut pitié de lui, et, selon les expressions du chroniqueur , conduisit sa barque, si longtemps battue par la tempête, dans le havre béni de la grâce. Martin fut ordonné prêtre.

On peut dire qu'il fut prêtre selon le Seigneur. Il offrait tous les jours le saint sacrifice, et y puisait chaque fois une force et une confiance nouvelles. Il nageait

dans le repos et la paix, ne vivait plus que par le Seigneur et pour le Seigneur, et, quoique encore poursuivi par le souvenir de ses fautes passées, éprouvait déjà comme un avant-goût des célestes jouissances.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Martin prend l'habit de frère mineur dans la province de Saint-Jean-Baptiste. — Heureuse influence du Père Gomez sur son esprit. — Ses hésitations et ses incertitudes. — Règle de conduite qu'il se trace à lui-même. — Comment il la suit. — Son excessive humilité. — Il refuse toute dignité. — Sa confiance en Dieu. — Conversions qu'il provoque.

Après quelques mois d'une existence pure et d'une vie exemplaire, Martin se sentit tout à coup attiré vers la vie monastique. Il en parla à quelques personnes de sa connaissance, qui essayèrent de l'en détourner, en lui représentant combien la règle était rigoureuse et pénible. On lui insinua que peut-être cette pensée, qui lui était venue si subitement à l'esprit, n'était qu'un piége du démon, que l'esprit malin avait des ressources et des ruses infinies, et qu'une pareille résolution demandait à être mûrie dans le silence et la retraite. Il y avait du vrai dans ces objections, et Martin le sentait ; mais il les tourna très-habilement à son avantage. « Qui vous dit », répondit-il à ses amis, « que vos avis ne sont pas eux-mêmes « inspirés par le démon ? J'entends une voix qui parle « plus haut que mes craintes et que je reconnais pour « l'avoir entendue plusieurs fois déjà : c'est la voix de « mon Dieu ; je suivrai ses célestes inspirations ! »

Sur ces entrefaites, et pendant qu'il hésitait encore, le plus jeune de ses frères mourut ; quelque temps après, le second, qui faisait partie de l'Ordre de Saint-François,

descendit à son tour au tombeau. Resté seul au monde et détaché de tout bien terrestre, Martin commença par essayer ses forces dans sa propre maison ; il marchait nu-pieds dans sa chambre, priait durant de longues heures, jeûnait et veillait. Enfin, sur les avis du Père Sobrino, son directeur, il demanda et reçut l'habit de l'Ordre, à Valence, dans l'austère province de Saint-Jean-Baptiste, le jour de la fête de saint François. Il était âgé de quarante-deux ans. Le bonheur remplissait son âme ; il pouvait enfin ne plus songer qu'au ciel et à Dieu.

A sa grande joie, il fut placé sous la direction du Père Gabriel Gomez, religieux célèbre par ses vertus (1). On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il possédait bien toutes les qualités qui font le parfait religieux. Il devint bientôt le modèle des autres novices : toujours le premier au chœur, le plus zélé pour tous les travaux pénibles et rebutants, modeste dans sa démarche, humble, soumis, consolateur de ceux qui souffraient, soutien de ceux qui perdaient courage, aimé de tous, charitable et bon à tous. Il ne se souvenait du monde que pour le mépriser davantage, et tout contact avec les hommes lui semblait si pénible, qu'il songea un instant à se retirer dans une solitude plus profonde et à entrer aux Carmes déchaussés.

Il communiqua cette idée au Père Gabriel Gomez, et lui fit connaître plus à fond l'état de son âme. Heureusement son vénérable maître, qui exerçait sur lui une grande influence, ne se laissa pas séduire à de fallacieux prétextes et sut opposer des raisonnements victorieux aux

(1) Voir, dans le deuxième volume du *Palmier Séraphique*, la vie du Père Gabriel Gomez, septième jour de février, pag. 157.

spécieux arguments du Père Martin : « Vous ne songez « qu'à vous-même », lui dit-il, « croyez-vous que cela puisse « être agréable à Dieu? Et lequel, à votre avis, a le plus de « mérite, celui qui ne travaille qu'à son propre perfec- « tionnement, ou celui qui s'occupe en même temps du « salut des autres ? » Martin promit de demeurer dans l'Ordre Séraphique.

Comme il approchait de la fin de son noviciat, il écrivit, pour lui-même et pour ceux qui pourraient être en butte aux mêmes attaques de l'esprit malin, les règles suivantes auxquelles il se soumit toute sa vie :

« Une âme qui n'a pas entièrement rompu avec les « vanités du monde ne goûtera jamais les pures jouis- « sances du ciel.

« Connais-toi toi-même, voilà le seul moyen infaillible « pour marcher ferme et droit dans les sentiers de la « vertu.

« Ne prononce jamais de paroles légères ou irréfléchies, « et mûris tes pensées au fond de ton cœur.

« Sois toujours intimement persuadé que tout autre « que toi, avec les grâces dont Dieu t'a comblé, se serait « avancé plus loin que toi-même dans la voie de la justice « et de la perfection.

« La confiance en Dieu dans l'adversité, c'est la plus « grande faveur que le Seigneur puisse accorder à ceux « qui le servent bien.

« Quand tu seras malheureux, ne va pas gémir auprès « des hommes ; adresse à Dieu tes prières, et, comme le « Sauveur sur sa croix, invoque le Père éternel dans tes « disgrâces.

« Apprends d'abord à bien supporter tes propres souf-

« frances, avant de demander au Très-Haut qu'il y ajoute « celles de ton prochain.

« Si, en méditant sur tes infirmités, tu ne te sens pas « devenir plus vertueux, ne t'en prends qu'à ton orgueil; « car le Seigneur ne nous envoie des épreuves que pour « nous purifier et nous rendre meilleurs.

« Sois humble et tu plairas à Dieu; il regarde plus « favorablement ceux qui ont pour eux-mêmes plus de « mépris et plus de dédain ».

Toute la vie du Père Martin n'est pas autre chose que la mise en œuvre de ces sages préceptes. Quand il eut prononcé ses vœux, les vertus qu'il avait montrées durant son noviciat allèrent sans cesse s'affermissant et se développant; et l'on peut dire qu'il fut le modèle le plus accompli du parfait religieux. Il faisait ses délices de l'humilité, et ne manquait jamais une occasion de s'abaisser aux yeux de ses frères. On le voyait retiré dans quelque coin sombre de la chapelle, à genoux sur la pierre, se frappant la poitrine et répétant : « Seigneur, je suis indigne « d'habiter dans cette demeure et de porter la robe des « religieux ». Parce qu'il éprouvait encore à de longs intervalles de petites défaillances, il se considérait comme le plus grand pécheur de la terre; et, semblable à un coupable qui vient de commettre un crime et qui n'ose plus se montrer parmi les hommes, il se dérobait aux regards de ses frères. Les profonds abîmes de perversité et de corruption qu'il croyait voir en lui-même l'effrayaient, et il avait conçu une telle horreur du péché, qu'avec toutes ses vertus, il ne se trouvait pas meilleur qu'autrefois, lorsqu'il donnait, à Salamanque, l'exemple de la débauche. « Je suis semblable à la reine de Saba », disait-il, « qui

« voyait toutes les richesses de Salomon sans en avoir sa « part ; je comprends ce qu'est la vertu, et je ne peux y « atteindre ». Ou bien encore il se comparait à une pauvre femme qui, vêtue de misérables haillons, voudrait porter des bijoux et des vêtements somptueux. « Seigneur, Seigneur », répétait-il souvent, « que suis-je « devant vous ? Le néant devant l'infini ! »

Cette humilité excessive l'empêcha toujours d'accepter aucune dignité, et il attachait si peu d'importance aux distinctions honorifiques, qu'après les réunions des chapitres il ne savait jamais et ne désirait pas savoir les noms des élus. Ce qu'il ambitionnait, c'étaient les souffrances, les injures, les outrages ; être foulé aux pieds, être conspué, méprisé, honni par ses frères, qu'il regardait comme des anges de vertu, voilà le plus ardent de ses vœux.

Il fut fort éprouvé sur la fin de sa vie par des maladies de toutes sortes ; jamais cependant on ne l'entendit se plaindre ; il se soumettait humblement à la volonté de Dieu, persuadé que la Providence sait mieux que nous ce qui peut nous être utile.

Une autre vertu du bienheureux Martin, c'est sa confiance en Dieu. Sa devise était : « souffrir et espérer ». Dans ses épreuves, il fixait toujours les yeux sur la croix, et en se rappelant la passion du Sauveur, mort pour les hommes, il attendait avec résignation la fin de ses propres douleurs et la récompense promise.

Il était aussi soumis à ses supérieurs qu'à Dieu lui-même. Un enfant ne se fût pas montré plus souple, plus facile à diriger, plus prompt à recevoir les bons enseignements, plus incapable de manifester la moindre volonté.

Il semble qu'il éprouvait le besoin d'obéir et de faire acte de soumission à quelqu'un. La plus grande preuve qu'il ait donnée de cette vertu, c'est la docilité avec laquelle il accomplissait les devoirs qui lui étaient le plus pénibles : prêcher et confesser. Et pourtant quelles conversions il eût provoquées, que de pécheurs il aurait ramenés au bien, si, par un excès de modestie, il ne se fût tenu dans l'ombre, s'il avait essayé plus souvent de communiquer et de répandre autour de lui les sentiments dont il était lui-même pénétré. Il a exercé sur les âmes de ceux qu'il avait consenti à diriger la plus salutaire influence ; et plus d'un pénitent lui doit d'avoir suivi le droit chemin et échappé aux périls de ce monde de ténèbres. C'est ce que ses supérieurs avaient fort bien compris ; et voilà pourquoi ils firent toujours tous leurs efforts pour étendre à plus de fidèles cette bienfaisante autorité ; mais que répondre à un prêtre qui vous dit avec un accent d'une conviction profonde : « Misérable pécheur « que je suis, comment voulez-vous, mon Père, quand « je puis à peine me diriger moi-même, que je prenne « charge d'âmes et que je montre à d'autres le chemin « du ciel, où je ne suis pas assuré de marcher moi- « même ».

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : La paix descend enfin dans l'âme du bienheureux Martin. — Ses austérités. — Ses prières et ses méditations. — Célestes extases. — La sainte Vierge et les saints lui apparaissent à plusieurs reprises. — Charité chrétienne. — Dernières années de sa vie. — Comment il se prépare à paraître devant Dieu. — Douleur générale des habitants de Grenade à la nouvelle de sa mort. — Miracles qui l'accompagnent.

Si la perfection était de ce monde, le bienheureux Père Martin y aurait atteint ; entre tous ceux qui s'en

sont approchés, il faut le placer presque au premier rang. Ce qui le prouve, c'est la confiance en ses propres forces qu'il acquit, lui, le religieux modeste, l'humilité personnifiée, dans les dernières années de sa vie. Le démon, après en avoir fait sa proie pendant quelque temps, n'avait plus prise sur lui et ne réussissait même plus à l'effrayer. Son âme goûtait déjà la paix de l'éternité, juste récompense de victoires achetées par une lutte de tous les instants. Il semblait que le bienheureux ne vivait plus de la vie de ce monde, qu'il n'éprouvait plus les sentiments dont tous les hommes sont agités, ni les besoins qui les attachent en quelque sorte à la terre et à la matière. Son âme était pour ainsi dire débarrassée de son corps.

C'est à force d'austérités et de mortifications qu'il avait obtenu ce grand résultat; c'est pour s'être nourri de pain et d'eau, pour avoir fait couler son sang sous les coups de discipline, pour avoir jeûné, pour avoir veillé, pour avoir couché sur la dure et marché pieds nus, qu'il était devenu si semblable aux Anges qui entourent le trône de Dieu.

C'est aussi pour avoir prié. La prière l'avait sauvé autrefois et retiré de l'abîme; la prière l'éleva par la suite sur les sommets sereins de la vertu et de la foi. Il avait reçu de Dieu ce don merveilleux de la méditation, par laquelle l'âme s'épure sans cesse et se montre digne d'être ce qu'elle est en effet, la ressemblance imparfaite, il est vrai, mais enfin la ressemblance de son Créateur. Retiré dans sa cellule, d'où il ne sortait guère que pour aller à la chapelle ou pour accomplir ses œuvres de charité, il méditait à genoux, la tête dans ses mains, sur

l'infinie majesté de Dieu et le néant de l'humanité. Le jour, en dehors des offices, la nuit, quand il avait pris une ou deux heures de repos, il priait, et l'on peut dire que, pendant plus de quarante ans, il eut sans cesse devant les yeux la grande image du Très-Haut.

Il avait dans l'efficacité de la prière une inaltérable confiance, et il en parlait avec une éloquence qui faisait couler les larmes. La dévotion qu'il avait témoignée dès sa jeunesse pour la bienheureuse Vierge Marie était devenue plus vive et avait toujours été en croissant. Il récitait chaque jour plusieurs rosaires en son honneur et s'agenouillait devant toutes ses images. Il excitait tous ses pénitents à placer leur espoir en Marie, et il obtint ainsi des résultats merveilleux ; elle était son remède contre les plus grands dangers, sa consolation suprême dans l'affliction, son port dans la tempête, sa tour d'ivoire, la porte par laquelle il espérait un jour entrer dans le royaume des élus. Elle lui apparut souvent tenant son divin Fils entre ses bras, et ces visions, trop rares au gré du Père Martin, lui causaient une infinie jouissance.

Le bienheureux Martin reçut aussi fréquemment la visite des habitants du royaume des cieux, qui venaient s'entretenir avec lui de l'état de son âme, lui parler de la céleste patrie et soutenir son courage quand il s'affaiblissait. Le saint Père François, en particulier, fut comme son conseiller dans l'autre monde, et saint Antoine vint souvent frapper à sa porte, en murmurant : *Deo gratias*. Saint Pascal, que Martin appelait son pasteur, et saint François de Paule, fondateur des Minimes, l'un des maîtres spirituels du bienheureux, lui apparurent souvent ; ce dernier lui donna une brebis blanche, qui

fut par la suite la compagne inséparable du bon Père. Il faut citer aussi l'apôtre saint Paul, sainte Marie-Madeleine, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Bruno, sainte Thérèse, saint Ignace, saint François Xavier, etc., dont l'amitié et la protection ne firent jamais défaut au Père Martin.

Ce grand amour de Dieu dont le bienheureux était animé se reporta naturellement sur ceux dont le Seigneur a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent, parce « qu'ils seront consolés ». Il aimait les pauvres, les malades, les malheureux, tous ceux en général que le monde rebute, et qu'il rejette de son sein. Il visitait les prisonniers dans leurs cachots, et leur apportait, avec les secours physiques dont ils avaient besoin, les consolations de la religion, qui leur faisaient plus encore défaut. Il quêtait pour eux, et il demandait l'aumône avec des paroles si touchantes, que les cœurs les plus durs s'adoucissaient. A sa demande beaucoup de riches personnages recueillirent chez eux de pauvres orphelins et les élevèrent comme s'ils eussent été leurs propres enfants.

Après avoir raconté les faveurs si nombreuses dont Dieu combla le bienheureux Martin, il est presque inutile d'ajouter qu'il reçut aussi le don de lire dans les consciences et celui d'accomplir des miracles. Par là, il provoqua des conversions encore indécises, et l'autorité morale que lui avaient acquise ses vertus, s'accrut encore et étendit au loin son influence.

Cependant la fin de sa vie si agitée dans ses débuts, mais plus tard si calme et si féconde en bonnes œuvres, approchait rapidement. Huit mois avant sa mort, l'enfant

Jésus lui apparut pour lui en annoncer le jour, et comme le bienheureux lui demandait s'il mourait en état de grâces : « N'appelez pas mourir », lui dit-il, « ce qui n'est « que commencer de vivre ; d'ailleurs, je resterai avec « vous jusqu'à la fin, comme vous êtes demeuré avec « moi ». Cette terrible pensée de l'impénitence finale lui revenait sans cesse à l'esprit, et il fallut que Dieu vînt plusieurs fois calmer ses inquiétudes. Il demanda aussi et obtint la promesse que sa dernière maladie serait courte ; il avait peur d'être à charge à ses frères.

Quand arriva la date indiquée par le Seigneur, Martin songea à se bien préparer au solennel passage de l'éternité. Il fit à plusieurs reprises l'aveu général de toutes ses fautes, reçut l'Extrême-Onction et communia le lendemain. Puis il demeura plusieurs heures sans mot dire, les yeux fixés sur un point de l'espace où il paraissait contempler un spectacle magnifique ; car sa figure témoignait une félicité céleste. Enfin il expira en murmurant le nom de Marie, au milieu des sanglots de ses frères qui chantaient à travers leurs larmes les litanies de la très-sainte Vierge. C'était à Grenade, le 30 juin 1651 ; Martin était âgé de soixante-dix-neuf ans ; il y avait cinquante ans qu'il était prêtre et trente-six ans qu'il était entré dans l'Ordre de Saint-François.

A l'heure même où il expira, il apparut à une vénérable veuve de Malaga, qui lui avait souvent demandé des conseils pendant sa vie, et que cette vision récompensa ainsi de l'affection qu'elle lui avait toujours témoignée.

Ce fut dans toute la ville de Grenade une douleur universelle. Les rues étaient pleines d'une foule triste et

recueillie, qui se rendait au couvent en répétant : « Le « saint Père Martin est mort ; allons voir le saint ! » Martin Carillo, archevêque de Grenade, pleurait à chaudes larmes comme s'il eût perdu l'un de ses frères. Mais lorsque, en arrivant auprès du lit de parade où était exposé le mort, on vit sa belle figure noble et souriante, les rides de son front effacées, et la sérénité qui se peignait dans tous ses traits, la tristesse générale fit place à la joie et à l'espérance. Personne ne douta que l'âme du saint n'habitât déjà les célestes régions réservées aux élus. On baisait ses pieds et ses mains, on plaçait sur son corps, pour les sanctifier par ce contact sacré, des anneaux, des chapelets, des crucifix ; on emportait comme de précieuses reliques des lambeaux de ses vêtements.

En même temps des miracles s'accomplissaient autour du corps ; Madame Agnès de Vivar, aveugle depuis deux ans, recouvra la vue en baisant les pieds du bienheureux ; un morceau de sa robe guérit d'un grand mal de gorge Madame Béatrix de Barahona ; un autre rendit à la santé et à la vie Léonora Malguizo, dont les médecins désespéraient et qui allait recevoir les derniers sacrements.

La cérémonie des funérailles eut lieu quelques jours après la mort, et l'éclat en fut relevé par de nouveaux prodiges.

(*Chron. de la prov. de Saint-Jean-Bapt.*)

CLAIRE DE CATANE

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1617. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Pieuse jeunesse de Claire de Catane. — Sa mère lui fait épouser un jeune homme dissipé et mondain. — Devenue veuve, elle quitte sa famille pour se consacrer à Dieu. — Elle se retire d'abord à Alicata, puis à Palerme. — Ses vertus. — Ses austérités. — Faveurs qu'elle reçoit du Seigneur. — Sa mort.

Cette bienheureuse veuve naquit à Catane, en Sicile, de parents nobles. Dès sa jeunesse, elle donna les plus belles espérances ; elle montra une piété ardente, et en particulier une grande dévotion au Très-Saint-Sacrement de l'autel. Elle passait une partie du jour et de la nuit en prières, et se préparait par d'austères disciplines à la vie religieuse qu'elle voulait embrasser un jour.

Mais comme elle était fille unique et que ses deux frères faisaient partie de l'Ordre de Malte, sa mère s'opposa à ses projets et la maria à un noble seigneur de Léontino, mais dont les vertus étaient loin d'égaler la noblesse. Obligée de se lancer au milieu du tourbillon des plaisirs et des fêtes, elle garda la pureté première de son âme et le calme que donne une bonne conscience. Elle en retira de plus un grand bien, le dégoût du monde et le mépris de ses vanités.

Restée veuve avec une enfant de six mois, elle eut le triste courage de l'abandonner, pour aller se consacrer à Dieu dans une maison religieuse. Il est vrai qu'elle laissait à la pauvre orpheline une fortune immense, et

qu'elle la recommandait à ses parents par une lettre fort touchante.

C'est à Alicata que se rendit d'abord la jeune veuve. Elle y passa neuf années en compagnie de pieuses femmes et y mena une vie exemplaire. Tout son temps était consacré à des exercices de piété ou à des œuvres de charité. Restée seule après la mort de ses compagnes, avec une sainte fille du Tiers Ordre, elle se rendit à Palerme pour éviter les respects que ses vertus bien connues lui attiraient à Alicata, et pour vivre dans la retraite et la solitude.

Elles habitaient une petite chaumière située en dehors de la ville; afin d'accomplir plus facilement leurs devoirs de piété, elles vinrent demeurer sous les murs du couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, situé à une lieue de Palerme. Une noble dame de la ville, nommée Innocentia Lazzara, prenait soin de leur faire parvenir tous les jours ce qui leur était nécessaire.

C'est dans cette humble retraite que la bienheureuse Claire passa toute la seconde partie de sa vie. Là, pour expier les quelques mois qu'elle avait, malgré elle, gaspillés au milieu du monde, elle couchait sur la terre nue, portait un cilice garni de pointes, marchait nu-pieds, vivait de pain et d'eau, jeûnait, veillait, se frappait de coups de discipline. Sa fille unique ayant eu connaissance du lieu de sa retraite, essaya de la faire revenir auprès d'elle et lui promit d'ailleurs de la laisser vivre à sa fantaisie. Claire s'y refusa, et par un effort suprême, triomphant des dernières faiblesses de la nature de mère, elle demeura dans sa solitude.

Elle fut récompensée de cette extrême piété par des

faveurs spéciales. Dieu permit que les saints et les Anges vinssent la visiter souvent ; il lui accorda aussi le don de seconde vue et le pouvoir d'accomplir des miracles. Enfin il lui fit connaître à l'avance le jour de sa mort. Un jour qu'elle se rendait chez sa bienfaitrice, Innocentia Lazzara, elle sentit les forces lui manquer et ne put prononcer que ces mots : « Voilà ma dernière maladie qui « commence ; ma sœur, c'est chez vous que je vais « mourir ». Elle prit le lit, et depuis ce moment jusqu'à sa mort elle endura d'atroces souffrances. Il lui semblait qu'un feu intérieur consumait peu à peu ses chairs. Elle reçut les derniers Sacrements avec beaucoup de piété, et mourut en répétant la réponse des litanies de la Vierge : « *Ora pro nobis*, Marie, Mère de Dieu, priez pour nous ». (30 juin 1617.)

Elle fut ensevelie dans le caveau réservé aux sœurs du Tiers Ordre. Des miracles s'accomplirent par son intercession.

(*Chron. de la prov. de Sicile.*)

SUPPLÉMENT

DOUZIÈME JOUR DE JUIN

LA VÉNÉRABLE FLORIDA CEVOLI

DE L'ORDRE DES CAPUCINES

1767. — Pape : Clément XIII. — Roi de France : Louis XV.

SOMMAIRE : Origine et enfance de la vénérable Florida. — Ses heureuses qualités. — Sa beauté physique. — Un instant de faiblesse. — Elle entre dans un couvent de Capucines. — Son noviciat. — Ses vertus. — Elle est nommée abbesse. — Austérité.— Humilité. — Charité et dévotion de Florida.— Sa patience dans les maladies. — Elle reçoit les dons de seconde vue, de prophétie et de guérison. — Sa dernière maladie et sa mort. — Enquête sur sa vie et ses miracles.

Florida était la fille du comte Curtius Cevoli de Pise et de la comtesse Laure della Seta ; elle naquit à Pise le 11 novembre 1685, et reçut au baptême les noms de Lucrèce-Hélène.

Elle montra dès sa plus tendre enfance d'heureuses dispositions; à deux ans, sa piété touchante tirait les larmes des yeux des personnes qui la voyaient prier. Ses petites mains jointes, elle marmottait de sa voix douce les noms de Jésus et de Marie ; elle se plaisait déjà à couronner de fleurs l'image de la Mère de Dieu. A quatre ans, elle entendit un jour prêcher un missionnaire et

voulut comme lui être habillée de noir. Il semble qu'elle eût déjà compris que ceux qui portaient ainsi ces sombres vêtements servaient mieux leur Créateur que les autres hommes.

En avançant en âge, Lucrèce ne fit que développer les heureux germes que la nature avait mis en elle. Elle était un modèle de douceur et de bonté envers les domestiques de la maison, de charité chrétienne à l'égard des pauvres et des malheureux. On l'appelait l'Ange de Pise, et jamais nom ne fut mieux mérité; candide, naïve et compatissante, elle paraissait être quelque habitant du ciel descendu sur la terre. Sa figure prêtait encore à l'illusion : des traits réguliers et fins, un teint mat et presque éblouissant de blancheur, des yeux bleus, des cheveux blonds ; on ne pouvait la voir sans l'aimer.

Cette beauté merveilleuse faillit la perdre. A force d'entendre dire de tous côtés qu'elle était belle, elle eut la curiosité de vouloir s'en rendre compte par elle-même; un jour, pour la première fois, elle se regarda dans un miroir, et aussitôt elle fut de l'avis de tout le monde et trouva qu'en effet personne ne lui pouvait être comparé. Du coup, elle était devenue coquette et vaniteuse : c'en était fait d'elle, si Dieu n'avait veillé sur son âme qu'il voulait conserver pure de toute souillure. Comme elle s'admirait elle-même dans son miroir, elle y aperçut tout à coup à côté de sa figure souriante le visage affligé de la Vierge Marie ; en même temps une voix se fit entendre, qui disait : « Eh quoi, ma fille, cèdes-tu déjà « aux conseils de l'esprit du mal ? Ce n'est pas de la « beauté du corps qu'une servante du Seigneur doit s'oc-

« cuper, c'est de la beauté de l'âme. Songes-y bien, c'est « de celle-là seule que l'on tient compte dans le ciel ».

Ces paroles doucement sévères rappelèrent la jeune fille à ses devoirs ; elle rejeta loin d'elle le miroir funeste, et se promit à elle-même de ne plus songer qu'à embellir son âme. Elle tint parole ; à partir de ce moment sa piété redoubla ; peu à peu elle se sentit invinciblement attirée vers Dieu, et le vague désir qu'elle avait conçu dans son enfance de se consacrer à lui, s'affirma chaque jour et finit par devenir une résolution fortement arrêtée. L'Ordre religieux qui l'attirait le plus était l'Ordre le plus sévère, celui des Capucins.

Deux de ses sœurs avaient déjà pris le voile ; aussi, quand elle communiqua son projet à ses parents, ceux-ci, qui auraient désiré la garder auprès d'eux, s'en montrèrent vivement affligés. Cependant, par une douce obstination, elle parvint à triompher de leur opposition, et comme, bien qu'encore très-jeune, elle avait une raison droite et une volonté forte, elle obtint la permission dont elle avait besoin. Grande fut sa joie : « Adieu, monde », s'écria-t-elle, « adieu vous tous que j'ai « connus, nous nous retrouverons en Paradis ».

C'est le 8 juin 1703 qu'elle reçut le voile des mains de Monseigneur Luc-Antoine-Eustache, évêque de Pise. Le 10 juin 1704, après un noviciat exemplaire, elle prononça ses vœux et se trouva pour jamais fiancée au Fils de Dieu : elle s'appela depuis sœur Florida.

La bienheureuse servante du Seigneur avait vingt ans à peine, et cependant ses vertus admirables faisaient déjà l'étonnement des vieilles religieuses. Elle s'astreignait aux austérités de la règle avec une telle

facilité, qu'on eût dit qu'elle en avait pris l'habitude dès sa plus tendre jeunesse. Elle était la plus humble entre les humbles, la plus obéissante entre les obéissantes, la plus pieuse entre les pieuses. Son visage angélique, toujours calme et serein, reflétait sa belle âme ; jamais le plus léger pli n'en venait rider la surface. Elevée au sein de la richesse, accoutumée à être servie, elle devint tout d'un coup, sans effort, la servante de ses sœurs ; elle réclamait pour elle les ouvrages les plus fatigants, et ses blanches mains se couvrirent de callosités à manier la bêche dans le jardin et à faire la cuisine.

Quand elle était encore dans sa famille, elle avait, comme toutes les jeunes filles, aimé les belles parures et les bijoux ; religieuse, elle ne posséda jamais qu'une seule robe, si vieille, si usée, si rapiécée, que les morceaux semblaient ne pouvoir tenir ensemble que par un miracle.

Que dire de sa soumission à ses supérieures et à son confesseur ? Elle avait fait abstraction de toute volonté personnelle ; elle ne vivait, pour ainsi dire, que parce qu'on lui ordonnait de vivre : « Avec l'obéissance », disait-elle souvent, « on est capable de tout ».

En 1727, après la mort de la mère Véronique, elle fut élevée à la dignité d'abbesse, bien qu'elle s'y refusât de toutes ses forces et qu'elle déclarât tout haut qu'elle était la dernière à qui cet honneur dût être confié. Ce lui fut une raison de s'humilier davantage encore, s'il était possible. Une religieuse lui disait un jour : « Mère « abbesse, vous mettez tant d'insistances à vous mortifier « vous-même, qu'il semble que vous n'êtes pas bénie de « Dieu ». — « Je porte ma croix », répondit-elle ; « qui

« de nous peut se vanter de la porter sans faiblir ? Mais « je sais que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, et « j'espère en sa divine assistance ». Et elle ajouta : « Puissé-je souffrir beaucoup en cette vie ! ce me sera « une garantie que je serai heureuse dans l'autre ».

Le Seigneur exauça cette prière, qu'elle lui adressait souvent du plus profond de son cœur. Douleurs physiques et morales, rien ne lui manqua, et elle s'en montra joyeuse : « Heureux ceux qui souffrent », répétait-elle souvent, « parce qu'ils seront consolés ». La consolation dès ce monde, c'était pour elle la sainte communion. Elle s'approchait de la sainte Table aussi souvent qu'elle le pouvait ; il semblait qu'elle fût toujours affamée du pain des Anges : « Quelle heure est-il », demandait-elle un jour à une religieuse ? — « Dans deux heures, ma « mère, nous entendrons la sainte messe ». — « Hélas ! tout « ce temps encore ! que c'est long ! Hâtez-vous, mon « Jésus, je ne peux plus attendre ».

On conçoit facilement que le Seigneur ait voulu récompenser tant de vertus et donner à cette vie si belle une auréole de miracles. L'existence de la glorieuse Florida fut pour ainsi dire une suite non interrompue de prodiges. Elle reçut les dons de seconde vue, de prophétie et de guérison.

Une de ses religieuses était souffrante ; elle alla la visiter : « Préparez-vous à la mort, ma sœur », lui dit-elle ; « votre heure est proche ». — « Dieu seul le sait », reprit la malade. — « Préparez-vous à la mort, ma sœur, de« main nous prierons pour vous ». En effet, elle mourut ce jour même.

La renommée de sa sainteté s'était répandue dans

l'Italie tout entière. De toutes parts on accourait au couvent, on lui demandait sa puissante intervention ; les malades surtout, les pauvres, tous ceux qui souffraient avaient recours à elle. Comme on savait qu'elle était éclairée de l'Esprit de Dieu, on s'adressait à elle dans les circonstances difficiles, et son avis faisait loi : « Sœur « Florida l'a dit », cela voulait dire : « C'est la vérité et la « raison, il n'y a plus à discuter ». On conservait comme des reliques les lettres qu'elle écrivait, et on se trouvait plus honoré d'avoir des relations avec elle, que d'être l'ami des princes et des grands de la terre.

La bienheureuse servante du Seigneur parvint ainsi à un âge très-avancé, toujours bénie de Dieu, toujours honorée des hommes. Sa dernière maladie fut longue et cruelle ; souvent la douleur lui arrachait des cris terribles : « Je me meurs, je n'en puis plus ! assez, mon « Jésus, assez, soutenez-moi, ayez pitié de moi. — Sainte « Marie, ma Mère, priez pour moi ! » Ses souffrances se calmèrent un peu quand elle eut reçu les saintes huiles et le saint Viatique ; et elle put mourir doucement, le matin du 12 juin 1767, entourée de ses sœurs qui priaient auprès de son lit et versaient des torrents de larmes. L'une d'elles prétendit avoir vu son âme s'élever au ciel sous la forme d'une colombe blanche et immaculée.

Un grand concours de peuple se pressa à ses funérailles, et des miracles s'accomplirent sur son tombeau. En 1827, l'archevêque fit faire une enquête sur sa vie et ses vertus, et il est probable que la cour de Rome consacrera son glorieux souvenir en la déclarant bienheureuse.

(Lechner.)

QUINZIÈME JOUR DE JUIN

FRÈRE ANDRÉ DE BURGIO

CAPUCIN

1772. — Pape : Clément XIV. — Roi de France : Louis XVI.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Famille d'André. — Piété de sa mère. — Son éducation. — Son enfance et sa jeunesse exemplaires. — Il perd successivement tous ses parents et conçoit le projet de se faire religieux. — Vision qui achève de le décider. — Son entrée dans l'Ordre des Capucins. — Année de son noviciat. — Il édifie même les plus vieux religieux. — Il prononce ses vœux. — Prédiction de son gardien à cette occasion.

Le vénérable André est l'un des quatre enfants de Dominique Cortino, modeste habitant de Burgio, petite ville de la Sicile méridionale. Élevé avec ses deux sœurs, Hiéronyme et Euphrosine, dans la maison paternelle, il y reçut les meilleures leçons, et surtout il y vit les plus beaux exemples de piété et de vertu. Sa mère, Nymphe Coletti, semblait être l'image vivante de la femme forte dont parlaient les saints Livres : fidèle à ses devoirs d'épouse et de chrétienne, attentive à développer l'âme plutôt que le corps de ses enfants, elle les menait comme par la main dans les sentiers du Seigneur. Elle en fut récompensée dès ce monde par les admirables vertus de celui qu'on allait bientôt nommer frère André.

Les premières années de ce pieux serviteur de Dieu

annoncèrent ce qu'il serait un jour. Ce qui lui plut tout d'abord, ce ne furent pas les jeux de ses jeunes camarades, les courses folles à travers les champs, les rires, les cris et le bruit; mais la tranquillité et le silence, les visites aux églises, les longues prières devant l'image de la sainte Mère et de son divin Fils. Portait-on le Saint-Sacrement aux malades, vite il courait se mettre à la suite des fidèles qui accompagnaient le prêtre, et par tous les temps, pluie ou neige, soleil ou vent, il accompagnait le cortége jusqu'au chevet du moribond.

On a dit que la piété est la mère de toutes les vertus; André en est une preuve vivante. On le citait comme un modèle aux enfants de son âge, et on avait raison. Obéissance à ses parents, soumission passive à ses maîtres, douceur à l'égard du prochain, charité vis-à-vis des pauvres, ardeur au travail, rien ne lui manquait, et tous ceux qui le connaissaient disaient de lui que dans la vie ordinaire il serait un jour un parfait homme de bien, un saint s'il entrait dans les Ordres. C'est la seconde partie de cette prévision qui devait un jour se réaliser.

Ses belles qualités ne firent que se développer avec le temps : Dieu l'avait marqué de son sceau. A l'instant critique de la vie, où l'enfant devient un jeune homme, quand le sang plus ardent commence à bouillonner dans les veines et que les passions grondent sourdement, il eut comme tout le monde à subir les attaques de l'esprit du mal; mais il les soutint avec énergie, il lutta sans faiblir et sortit vainqueur du combat où tant de malheureux succombent.

Peut-être les épreuves qu'il eut alors à subir l'y

aidèrent-elles un peu. Il vit disparaître l'un après l'autre tous les membres de sa famille, son père, ses sœurs, son frère aîné, sa mère enfin, à qui il ferma lui-même les yeux. La douleur qui envahit alors son âme tout entière et qui absorba toutes ses pensées ne lui permit pas de voir le monde s'agitant autour de lui, et étendit entre lui et les misères du siècle comme un voile impénétrable. Aussi n'est-ce pas au monde qu'il songea à demander des consolations, mais à Dieu. Il n'eut pas un instant l'idée de noyer ses chagrins dans les plaisirs ; il ne vit que le grand crucifix qui lui tendait les bras, et il s'y jeta ; il lui raconta ses souffrances, il mit à nu son pauvre cœur blessé, et il implora sa guérison : elle ne se fit pas attendre.

Un jour, en effet, qu'il priait avec sa ferveur habituelle, il fut tout à coup ravi en extase. Il lui sembla que deux routes s'offraient à lui, l'une, agréable et fleurie, conduisait par une pente rapide à un abîme sans fond ; l'autre, rude et escarpée, montait jusqu'à un plateau élevé où se tenaient le Sauveur et la Vierge Marie, entourés d'un éblouissant cortége de Séraphins et lui tendant les bras. D'un côté la perte certaine, de l'autre le salut assuré ; il n'y avait pas à hésiter. André prit tout de suite son parti ; il résolut de renoncer au monde pour entrer plus avant dans les voies du Seigneur.

Son oncle, le seul parent qui lui restât sur la terre, approuva sa décision et lui permit de se consacrer à Dieu. Quelques jours après, il allait frapper à la porte du couvent des Capucins de Burgio. Le supérieur des bons Pères et le provincial lui-même connaissaient depuis longtemps les vertus du pieux jeune homme; mais, si heureux qu'ils fus-

sent de le voir venir à eux, ils cherchèrent, ou plutôt ils feignirent de chercher à le détourner de ses projets. Ils lui exposèrent la dure vie des Capucins, et à quelle règle sévère il voulait se soumettre, et son visage respira une joie ineffable; ils lui parlèrent des plaisirs du monde auxquels il renonçait si brusquement; il frémit comme si on lui avait montré l'enfer ouvert sous ses pieds : « C'est Dieu qui m'appelle, mes Pères », s'écria-t-il, « je « l'entends ». Quelques jours plus tard, il entrait au couvent de Monte di Trapani, pour y commencer son noviciat (1er avril 1735); il était alors âgé de trente ans : on lui donna le nom de frère André, sous lequel nous le connaissons déjà.

A partir de ce jour, une vie nouvelle s'ouvre pour le pieux serviteur de Dieu, ou plutôt les habitudes de dévotion, de charité et d'obéissance qu'il avait contractées depuis sa jeunesse se fortifièrent et se réglèrent. Comme il n'avait point vécu jusque-là de la vie du monde, il ne le regretta pas un instant, et il lui fut d'autant plus facile de se plier à la dure loi du couvent, que lui-même jusqu'alors s'était imposé presque continuellement des contraintes et des privations. Aussi, à véritablement parler, ne considéra-t-on guère son noviciat comme une épreuve; il était de ce métal pur dont la vue seule témoigne la valeur, et pour lequel la pierre de touche est inutile. Pendant un an, son directeur le proposa comme modèle aux novices, et, par la suite, un seul point fut modifié, c'est qu'on le proposa comme modèle aux religieux.

C'est le 24 avril 1736 qu'il prononça ses vœux en qualité de frère lai. Ce jour-là fut une véritable fête pour tout

le couvent ; on célébra une messe solennelle, et le Père gardien, Ambroise de Morreale, prêcha sur ce texte : « Sois-« moi fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne « de la vie ». Le bon vieillard annonça dans son sermon la destinée future du nouveau capucin : « Il y a déjà eu « dans cette province deux religieux qui s'appelaient « André : ils se sont montrés de pieux serviteurs de Dieu. « Vous, mon fils, vous serez un saint ».

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Séjour de frère André au couvent de Partanna, puis au couvent de Burgio. — Comment il règle sa vie. — Sa piété et ses mortifications. — Dieu lui accorde le don de faire des miracles. — Il obtient d'aller prêcher la foi au Congo. — Départ de la Sicile. — Tempête apaisée. — Miracle à Cadix. — Séjour à Lisbonne. — Arrivée à Loenda. — Le modèle des missionnaires. — Conversions et bonnes œuvres. — Retour en Europe.

Quelque temps après avoir prononcé ses vœux, frère André fut envoyé en qualité de cuisinier au couvent de Partanna, petite ville située à deux lieues au sud de Trapani, puis au couvent de Burgio, sa patrie. Ses épreuves commençaient d'une façon cruelle. Comment échapper au contact du siècle dans un petit bourg dont il connaissait tous les habitants, et où il lui restait encore un certain nombre de parents plus ou moins rapprochés ? D'autre part, l'ordre des supérieurs était formel ; il fallait obéir. Le bon Père n'hésita pas un seul instant ; il savait où trouver un refuge assuré contre toutes les tentations et tous les dangers, et ce qui aurait pu le dévoyer un instant du droit chemin ne fit que l'affermir dans la voie du salut.

En effet, il arrangea sa vie de telle sorte que pas un instant du jour ou de la nuit il pût penser à autre chose

qu'à ses devoirs et à Dieu. L'oisiveté est mauvaise conseillère : il ne perdit pas un moment. Le jour, il s'adonnait aux plus rudes travaux ; la nuit, il passait de longues heures à méditer devant le Très-Saint-Sacrement.

Il dormait peu, le corps étendu sur une planche, la tête appuyée sur un morceau de bois ; en s'éveillant, il se donnait la discipline. Toujours la tête découverte par tous les temps, il faisait, sans sandales, de longues routes sur des chemins pierreux, dans les broussailles et les épines, et le sang qui coulait de ses pieds déchirés marquait la trace de ses pas. A partir du jour où il prononça ses vœux, jusqu'à sa mort, il vécut de pain et d'eau ; et il n'ajouta jamais qu'aux grandes fêtes à cette nourriture trop frugale un peu de légumes ou quelques fruits.

Les souffrances physiques ne lui firent pas défaut ; il en était heureux ; il réclamait la douleur comme la terre desséchée réclame la pluie. Il semble que les maladies l'aient aidé à prolonger sa vie, tant il les voyait venir avec joie, tant il les demandait à Dieu comme une insigne faveur.

De si grandes vertus méritaient une récompense dès cette terre : le Seigneur lui accorda le don des miracles, et lui permit de l'exercer dès son premier séjour à Burgio. Il y avait alors sur la place de la cathédrale un pauvre cordonnier boiteux et contrefait, nommé François Miceli, la risée de tous les mauvais garnements du lieu : « Pourquoi ne te tiens-tu pas droit ? » lui dit un jour le bon frère. — « Et comment le pourrais-je », reprit le malheureux, « je suis ainsi depuis ma naissance ». André le prit par la main : « Lève-toi et marche », s'écria-t-il, « je « te l'ordonne au nom de Jésus ». Et le boiteux se leva,

débarrassé de son infirmité, et il courut au pied de l'autel rendre grâces au Seigneur.

Un enfant se mourait, atteint d'une maladie incurable, quand, par hasard, frère André passa dans la rue : « Mon « fils se meurt ! » cria la mère à l'homme de Dieu, « mon « fils est mort ! » — « Il vit », reprit André, « et, tenez, « le voilà qui vient à vous et qui vous tend les bras ». Le moribond s'était levé, guéri tout à coup, et il parvint à un âge très-avancé.

Cependant Dieu réservait son serviteur à une destinée plus pénible et plus glorieuse; il allait lui accorder l'insigne faveur d'abandonner, pour prêcher sa loi, sa patrie et ses amis. De Burgio, André était retourné à Trapani, et il y avait trouvé deux saints religieux, Joachim et Onuphre, prêtres enflammés d'un zèle ardent, et qui, en 1745, résolurent de partir en qualité de missionnaires pour Angola, dans l'Afrique centrale. Aussitôt un désir immense de les accompagner et d'aller lui aussi, gagner, s'il était possible, la palme du martyre, envahit le cœur de frère André. Une vision qu'il eut à cette époque acheva de l'y décider : la Vierge Marie lui apparut et lui déclara que ce qu'il songeait à faire était agréable à Dieu. Et comme l'évêque du diocèse, Monseigneur Stella de Mazzara, essayait de l'en détourner : « C'est la volonté du Seigneur », lui répondit-il ; « je ne puis m'en dispenser ».

Vers la fin de juillet, il obtint enfin de ses supérieurs l'autorisation qui lui était nécessaire, et presque aussitôt il se mit en route. Il se rendit d'abord, avec ses deux compagnons, au port de Sciacca, d'où il fit voile pour l'île de Malte. Là ils trouvèrent un vaisseau qui partait pour Lisbonne, et sur lequel ils s'embarquèrent, le cœur

rempli de joie et d'espérance, le Portugal devant être leur dernière étape avant le Congo. Le voyage, trop long au gré de leurs désirs, ne fut signalé que par un incident remarquable. Au moment de franchir le détroit de Gibraltar, on fut assailli par une si violente tempête, que les vieux marins eux-mêmes, malgré leur courage et leur habitude du danger, se prirent à trembler. Frère André seul ne manifesta aucune émotion : « Rassurez-vous », leur dit-il, « la mort est encore loin de vous ». En effet, quelques instants après, la tempête se calma comme par enchantement, et l'on arriva sans encombre à Cadix.

La renommée du bon frère l'y avait précédé ; à peine eut-il mis le pied dans la ville qu'une pieuse multitude se porta au-devant de lui : « Le voilà », disait-on, « c'est le « frère André, le saint homme que nous attendions ». Un prodige signala son passage dans cette ville. Le vice-roi, depuis deux ou trois ans souffrait d'une paralysie contre laquelle venaient se briser tous les efforts des médecins ; il demanda au bienheureux d'intercéder pour lui. « Priez, mon fils, et ayez la foi », répondit André, « priez, et Dieu vous guérira ». Puis, se mettant lui-même à genoux au chevet du malade, il supplia celui qui perd et ressuscite de faire éclater sa puissance. Quelques instants après, le malade se leva entièrement délivré de son infirmité, et les assistants, louant Dieu, s'écriaient : « Miracle, miracle ! »

De Cadix, les trois apôtres se dirigèrent à pied vers Lisbonne. Ce voyage fut en quelque sorte une marche triomphale. Des villages et des villes à dix lieues à la ronde, on accourait pour contempler l'élu du Seigneur, et l'on s'estimait heureux d'entendre sortir un mot de sa

bouche et de toucher le bout de son manteau. Des personnages de la cour, la reine Marie-Anne elle-même et sa fille l'Infante du Brésil, se portèrent à sa rencontre et le supplièrent de venir se fixer pour toujours à la cour de Portugal. Elles en demandèrent même sous main la permission à Rome. Mais elles avaient compté sans la fermeté du religieux, que la perspective des honneurs et d'une vie facile était incapable de détourner de ses devoirs. Il ne songea même pas un instant à prolonger son séjour à Lisbonne, et il s'embarqua sur le premier vaisseau qui faisait voile pour l'Afrique australe. La traversée fut longue, mais heureuse ; et l'on débarqua sans encombre à Loanda, capitale du pays d'Angola.

La félicité qu'il rêvait, c'est-à-dire des fatigues et des souffrances, y attendait le bon religieux. Il lui fallut remplir à la fois l'office de sacristain, l'office de cuisinier, l'office de tailleur, l'office d'infirmier. Ajoutez à cela l'élévation de la température en pleine zône torride ; n'y avait-il pas de quoi effrayer tout autre qu'André ? Pour lui, toujours souriant, il vaquait activement à ses diverses besognes, s'occupant de tout, excepté de lui-même, aimé de ses frères qui l'admiraient sans pouvoir l'imiter, adoré des habitants de la ville pour qui il avait montré d'inépuisables trésors de charité chrétienne.

Pendant la troisième année de son séjour au Congo, il fit une grave maladie, et l'on craignit quelque temps de le perdre. Grande fut la tristesse du peuple et des autres religieux. Les églises étaient remplies d'une multitude pieuse demandant à Dieu avec des larmes de lui conserver son cher bienfaiteur. Le Seigneur exauça les vœux des fidèles, et l'on ne tarda pas à revoir dans les rues de

Loanda le capuchon bien connu du bon frère André.

On comprend qu'ainsi chéri de tous, André put acquérir une grande influence même sur ceux des habitants qui n'étaient point catholiques, et par là même en faire entrer un nombre considérable au giron de l'Eglise. A son arrivée au Congo, on ne comptait guère que vingt mille fidèles, on en aurait trouvé plus du double quand il partit. Il éleva des églises et des écoles, instruisit les enfants dans les vérités de la religion. Son âme naïve et candide se mettait facilement à la portée des intelligences un peu rebelles de ce peuple encore barbare. Il avait appris quelques mots de la langue du pays, et doué qu'il était d'une patience angélique, il se servait merveilleusement de ce peu qu'il connaissait pour prêcher les indigènes. Sa charité inépuisable lui faisait surmonter tous les obstacles, et il eut le rare bonheur d'arracher aux griffes de l'Esprit malin plusieurs milliers d'idolâtres.

Frère André resta au Congo jusqu'en 1762. Quand le Père Hyacinthe de Bologne, préfet de la mission, lui annonça qu'il fallait songer au retour : « Je savais bien », dit-il avec tristesse, « que Dieu ne me permettrait pas « de mourir pour lui, mais que sa volonté soit faite », et il s'embarqua pour revenir en Europe avec le frère Rosario de Parco, accompagné des vœux et des regrets des pauvres, des malades et des malheureux.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Nouveau séjour de frère André à Lisbonne. — Il est transporté à Palerme d'une façon miraculeuse. — Dernières années de sa vie. — Miracles. — Prophéties. — Guérisons. — Extases. — Il annonce lui-même sa mort prochaine. — Sa joie pendant sa dernière maladie. — Sa mort. — Douleur de tous les habitants. — Ses funérailles. — Son épitaphe.

Le vaisseau portugais sur lequel était monté le bon frère le ramena à Lisbonne. Grande fut la joie des habitants de la ville et surtout de la reine, en le voyant arriver: « Grâces à Dieu », lui dit la princesse, « vous voilà « de retour au milieu de nous, et cette fois vous ne nous « quitterez plus ». André sourit : « Non, madame », répondit-il, « ce n'est pas ici que je dois mourir ». En effet, quelques jours plus tard un ordre de ses supérieurs le rappela en Sicile. Il partit comme pour une simple promenade, sans dire à personne où il allait. C'était le matin, à dix heures. A la même heure il frappait à la porte du couvent de Palerme, et demandait à parler au gardien: « Qui êtes-vous », lui demanda le Père, « et d'où « venez-vous ? » — « Je suis le frère André de Burgio et « je viens de Lisbonne ». — « Avez-vous une lettre d'obé« dience ?» — « Oui, en voici une du général de l'Ordre ». — « Tout est bien », reprit le gardien, et il ajouta : « A quelle « heure êtes-vous parti de Lisbonne ? » — « A dix heures ». — « Quel jour ? » — « Aujourd'hui ». — « Aujourd'hui ? à « dix heures ? Que me dites-vous là ? Vous êtes un menteur « et un impudent ; allez vous donner la discipline ». Frère André se disposait à obéir ; mais le gardien, qui connaissait sa sainteté, retira son ordre et se rendit avec lui à la chapelle pour rendre grâces à Dieu.

Les années que frère André passa à Palerme ne furent

qu'une suite non interrompue de miracles. Le Seigneur paraît s'être complu à entasser sur sa tête toutes les félicités : don d'extase, don de guérison, don de prophétie, rien ne lui manqua. Le 14 juillet 1766, frère Modeste de Burgio le vit au milieu du chœur, enveloppé d'un tourbillon de lumière, les yeux levés au ciel, le visage respirant une joie indicible. La sainte Vierge lui apparut trois fois dans une chapelle du couvent des Capucins, et le Sauveur lui-même daigna l'assurer qu'il était content de lui et que ses œuvres lui étaient agréables.

Les prophéties, les guérisons du frère André sont célèbres, toute la Sicile se les redisait ; nous n'en citerons que quelques-unes. Il annonça au Père Guillaume de Palerme qu'il serait un jour gardien et définiteur, mais qu'il quitterait l'Ordre avant de mourir. A la comtesse de Ritano, qui était grosse, il prédit qu'elle mettrait au monde un garçon.

Une jeune fille de la maison des Carpentieri, qui se trouvait au couvent de Sainte-Rosalie, ne pouvait se décider à prendre le voile ; elle se sentait invinciblement attirée vers le monde, et en même temps un vague désir la retenait dans la maison du Seigneur. Dans cet état, elle eut recours au frère André : « Ma fille », lui dit le saint homme, « je savais la situation de votre âme, et voici ce que le Très-Haut m'ordonne de vous répondre : « Si vous retournez dans le monde, vous jouirez d'une « vie agréable et facile, semée de plaisirs, mais qui vous « mènera à l'éternelle damnation. Si, au contraire, vous « demeurez dans cet asile de paix, vous parviendrez, à « travers mille souffrances, à l'éternelle félicité ». Elle

resta au couvent, et y mourut saintement, après avoir été en butte à de cruelles maladies.

Mais ce sont surtout des guérisons miraculeuses qui ont rendu célèbre le nom du pieux capucin. Pour les rapporter toutes, il faudrait un volume entier ; nous citerons seulement quelques noms : la duchesse de Sperlinga, arrachée aux étreintes mêmes de la mort ; Anna Graffo, de Morreale , le fils du duc de Reitano, etc., etc.; des aveugles, des paralytiques rendus à la santé par une prière ou par un simple signe de croix du vénérable serviteur de Dieu.

Cependant frère André, ainsi louant Dieu par ses œuvres et par ses paroles, s'acheminait doucement vers le tombeau. Il annonça lui-même sa fin prochaine. Un jour qu'il était allé faire visite aux religieuses de son Ordre, la sœur Cajetana Miraglia et quelques autres qui l'avaient choisi pour directeur, le suppliaient de revenir bientôt : « Non », leur répondit-il, « c'est la dernière fois que « vous me voyez ». Et comme elles s'en montraient affligées autant que surprises, il ajouta : « Je me comprends, « je me comprends ; croyez seulement mes paroles, vous « ne me verrez plus ». En effet, quelques jours après, il allait rendre l'âme.

C'est le 11 juin 1772 que sa dernière maladie le saisit brusquement, et, tout d'un coup, le coucha sur le lit de douleur qu'il ne devait plus quitter. Le médecin, qu'on appela sur-le-champ, déclara que tous les secours de l'art seraient impuissants ; frère André le savait depuis longtemps, il n'en parut ni étonné ni affligé. Le mal fit des progrès rapides, et le Père Bernard, gardien du couvent, lui apporta la sainte communion. Quand il eut reçu le

corps et le sang de son Dieu, il éprouva une joie si vive qu'il oublia un moment ses souffrances et qu'on put espérer le voir revenir à la vie. Mais il détrompa lui-même ses frères : « Demain », leur dit-il, « au petit jour, il faudra me donner les saintes huiles, car l'heure approchera ». On obéit ; quelques instants après il pressa son crucifix sur ses lèvres, et rendit l'âme en murmurant : « *Sancta Maria, ora pro nobis* ». (15 juin.)

A la nouvelle de sa mort, il y eut dans toute la ville une immense explosion de douleur. Les boutiques se fermèrent, les habitants prirent le deuil. En même temps une foule de peuple se porta vers le couvent pour contempler une dernière fois la figure vénérable de celui qui avait fait tant de bien. Il fallut faire garder le corps par des soldats : l'indiscrète piété des fidèles l'aurait mis en lambeaux.

Le 16 juin, on procéda à la cérémonie des funérailles. La noblesse de Palerme tint à honneur d'y assister. Les pauvres et les malheureux, de leur côté, ne voulurent quitter qu'à la dernière extrémité les restes de leur bienfaiteur. Un Père de l'Ordre raconta l'histoire de sa vie : c'était la meilleure façon de faire son éloge ; car tant de vertus parlaient assez d'elles-mêmes, sans qu'il fût besoin de les embellir par des artifices oratoires. Enfin, le cercueil fut déposé dans la chapelle de la Croix, et sur le marbre on grava cette inscription :

HIC JACET
FRATER ANDREAS A BURGIO,
CAPUCCINUS LAICUS PROFESSUS
QUI OBIIT PANORMI
DIE XVI. JUNII, ANNO DOMINI MDCCLXXII.
ÆT. SUÆ LXVII. — RELIGIONIS XXXVIII.

Son portrait, peint par le Père Fidèle de Saint-Blaise, fut placé dans la sacristie du couvent ; on en fit par la suite de nombreuses copies. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(LECHNER.)

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

JUIN

Ier JOUR.

Pages.
Le bienheureux Jacques de Strepar, évêque de Léopoldstad, en Pologne 1
Le bienheureux Pilingotte, du Tiers Ordre 4
Le bienheureux Père Jean Brugman 9
Sœur Jeanne de Durvé, clarisse 11

IIe JOUR.

La bienheureuse Baptistine Varàni, princesse de Camerino, clarisse 12
Frère Jean de Saint-Bernard, martyr aux Indes Occidentales 34
Père Gaspard de Saint-Joseph 37
Frère Jean de la Solidad 43

IIIe JOUR.

Le bienheureux André de Spello 49
Le bienheureux Père Jean de Zumarraga, premier archevêque de Mexico 54
Père François de Soto 70
Père François Ximénès 73
Père Garcias de Cisneros 75
Père Antoine de Cuidad-Rodrigo 76
Père Jacques Testera 78
Père Jean de Perpignan 80
Père Alphonse de Rozas 80
Père Jacob de Penna 82
Père François de Las-Naucas 82
Père Jean de Gaona 83
Père Alphonse de Herrera 84
Père Paul Jovia 86
Frère Christophe Crivellus 87
Laurent de Rapariegos, frère lai 89

IVe JOUR.

Père François de Brescia 93
Frère Didace de Murcie 94

XVe JOUR.

Pages.
Ange de Cingoli, second supérieur des Clarins... 327
Le bienheureux Pierre, dit le Père des malheureux. 334
Antoine d'Avila... 335
Joseph de Sainte-Marie... 339
Le vénérable Frère André de Burgio, capucin... 529

XVIe JOUR.

Martin de Bourgogne et autres, martyrs en France... 349
Michel de Pérouse et autres religieux des premiers temps de l'Ordre... 352

XVIIe JOUR.

Le bienheureux Léonard Galicius, du Tiers Ordre... 353

XVIIIe JOUR.

Père Sébastien de Saint-Joseph, martyr... 358
Père Jean l'Ami, de Louvain, martyr... 371
Père Guillaume Servasère, martyr... 372
Frère Michel des Anges, ermite, du Tiers Ordre... 373

XIXe JOUR.

La bienheureuse Micheline, veuve, du Tiers Ordre... 378
Les premiers martyrs du Brésil... 385
La bienheureuse Cécile Portaro, vierge, du Tiers Ordre... 389

XXe JOUR.

Père Alphonse de Betanzos... 403
Cécile Joanelli Castella, du Tiers Ordre... 406

XXIe JOUR.

Père Chérubin, de Calatagirone, et Père François, de Tarente, martyrs. 421
Marie-Anne de Saint-Pierre, clarisse... 424
Léonora Gusman, clarisse... 425

XXIIe JOUR.

Père André de Sétubal, martyr... 427
Père Raphaël de Nursie... 428

XXIIIe JOUR.

Richard de Bourgogne, Pascal de Victoria, François d'Alexandrie et autres, martyrs en Médie... 429

XXIVe JOUR.

Pages.
Antoine de Sainte-Anne, martyr.... 433
Jean de Palma, et Père Blaise Palomin, martyrs.... 437
Père François Penneman, martyr.... 438
Jean-Baptiste de Madrigalejo.... 439
Pierre d'Urbin, du Tiers Ordre.... 444
Agnès de Saint-Dominique, clarisse.... 446

XXVe JOUR.

Jacob de Poggio, Jérémie et autres martyrs en Syrie.... 447
Père Daniel d'Arendonck et ses compagnons, martyrs à Alcmaer.... 450
Père Jean de Ribas, aux Indes Occidentales.... 454
Alphonse Suarez.... 455
Louis de Fuensalida.... 456
Jean de Palos et Frère André Cabreras, de Cordoue.... 458

XXVIe JOUR.

Frère Ivon de La Roque.... 459

XXVIIe JOUR.

Le bienheureux Benvenuto de Gubbio.... 467
Jacques d'Assise.... 469
Frère Epiphane.... 470
Frère Vital et autres.... 471
Les bienheureux Pères Gasparin et Benoît de Crémone.... 473
Le bienheureux Père Thomas.... 474
Bernardin de Procida.... 474
Frère Antoine de Riva.... 475
Pascal de la Plaza.... 476

XXVIIIe JOUR.

Le bienheureux Père Antoine Ferrier.... 480
Le bienheureux Martin Alonso, du Tiers Ordre.... 485

XXIXe JOUR.

La bienheureuse Angeline de Spolète, clarisse.... 489
Angeline de Foligno, clarisse.... 491
Frère Pierre, de Gand.... 492
Pierre d'Ortona.... 497
Alize la Bourgote, de Paris.... 498

XXXe JOUR.

Le bienheureux Jean de Spire et quelques autres religieux de la province de Strasbourg.... 499

Pages.
Pierre de Chavez.. 501
La bienheureuse Florosenda, clarisse........................ 502
Le bienheureux Père Martin Belsunce........................ 504
Claire de Catane, veuve, du Tiers Ordre........................ 520

TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

			Pages.
Achaz, de Thorout	11	juin	203
Agnès de Saint-Dominique	24	—	446
Agnès-Marie d'Amstenraat	8	—	155
Alize la Bourgote, de Paris	29	—	498
Alphonse d'Arguello	10	—	188
Alphonse de Betanzos	20	—	403
Alphonse de Herrera	3	—	84
Alphonse de Rozas	3	—	80
Alphonse Rubius	13	—	315
Alphonse Suarez	25	—	455
André Cabreras	25	—	458
André de Burgio	15	—	529
André de Sétubal	22	—	427
André de Spello	3	—	49
André le Corse	10	—	183
Ange de Cingoli	15	—	327
Ange de Verbosa	7	—	140
Angeline de Foligno	29	—	491
Angeline de Spolète	29	—	489
Antoine d'Avila	15	—	335
Antoine de Cuidad-Rodrigo	3	—	76
Antoine de Nursie	11	—	198
Antoine de Padoue	13	—	227
Antoine de Riva	27	—	475
Antoine de Sainte-Anne	24	—	433
Antoine Ferrier	23	—	480
Augustin Rodrigue	9	—	173
Aurélie Sibylaert	12	—	215

B

Baptistine Varani	2	—	12
Benoît de Crémone	27	—	473
Benvenuto, de Gubbio	27	—	467
Bernardin de Procida	27	—	474
Blaise Palomin	24	—	437
Boniface de Riparolo	10	—	189

C

			Pages.
Castora	14	juin	325
Cécile Joanelli Castella	20	—	406
Cécile Portaro	19	—	389
Chérubin, de Calatagirone	21	—	421
Christophe Crivellus	3	—	87
Claire de Catane	30	—	520
Claire de Foligno et autres	13	—	298
Constance de Castro	14	—	326
Cornélie Boymers	12	—	223
Cornélie Herlemans	12	—	224

D

Daniel d'Arendonck et ses compagnons	25	—	450
Daniel de Nimbro	6	—	127
Delphine de Barcelonne	6	—	130
Didace de Murcie	4	—	94

E

Edwige Griffina	11	—	202
Egidius de Capociis	11	—	199
Egidius Dobbelaer	10	—	193
Elisabeth de Schoonbeek	12	—	226
Epiphane	27	—	470
Etienne de Narbonne	7	—	150

F

Firmine Césia	7	—	146
Florida Cevoli	12	—	523
Florosenda	30	—	502
François d'Alexandrie et autres	23	—	429
François de Brescia	4	—	93
François de Las-Naucas	3	—	82
François de Soto	3	—	70
François, de Tarente	21	—	421
François d'Ordonnez	4	—	95
François Lopez	9	—	173
François Penneman	24	—	438
François Ximénès	3	—	73

G

Garcias de Cisneros	3	—	75
Gaspard de Saint-Joseph	2	—	37

			Pages.
Gaspard de Valverde	10	juin	188
Gasparin	27	—	473
Georges d'Albanie	13	—	299
Gérardin	11	—	201
Guillaume de Calatagirone	9	—	177
Guillaume de Vitte	10	—	193
Guillaume Servasère	18	—	372
Guy, de Cortone	12	—	206

I

Isabelle-Marie de la Passion	5	—	113
Ivon de La Roque	26	—	459

J

Jacob de Penna	3	—	82
Jacob de Poggio	25	—	447
Jacques d'Assise	27	—	469
Jacques de Cortone	12	—	211
Jacques de Lodi	7	—	138
Jacques de Strepar	1	—	1
Jacques Testera	3	—	78
Jean, de Portugal	14	—	323
Jean-Baptiste de Madrigalejo	24	—	439
Jean Brugman	1	—	9
Jean d'Avellino	11	—	196
Jean de Gaona	3	—	83
Jean de la Solidad	2	—	43
Jean de Palma	25	—	437
Jean de Palos	25	—	458
Jean de Perpignan	3	—	80
Jean de Ribas	25	—	454
Jean de Saint-Bernard	2	—	34
Jean de Sainte-Marie	9	—	173
Jean de Spire et quelques autres religieux	30	—	499
Jean de Todi	11	—	194
Jean de Zumarraga	3	—	54
Jean Gray	5	—	104
Jean l'Ami, de Louvain	18	—	371
Jeanne de Durvé	1	—	11
Jean Seren	8	—	151
Jean Tozalius	7	—	145
Jérémie et autres	25	—	447
Jérôme de Portugal	10	—	191
Joseph de Sainte-Marie	15	—	339
Julien	13	—	319

L

			Pages.
Laurent de Rapariegos	3	juin	89
Léonard Galicius	17	—	353
Léonora Gusman	21	—	425
Les premiers martyrs du Brésil	19	—	385
Louis de Fuensalida	25	—	456
Louis de Mantoue	7	—	143
Louis Gomez	6	—	131
Lucas de Cuença	10	—	186

M

Marguerite d'Odelfangen	12	—	225
Marguerite de Foligno	13	—	294
Marie-Anne de Saint-Pierre	21	—	424
Marie Mynsheeren	12	—	225
Martin Alonso	28	—	485
Martin Belsunce	30	—	504
Martin de Bourgogne et autres	16	—	349
Martin de Sainte-Marie	13	—	301
Matthieu de Narni	12	—	212
Michel Boras	4	—	95
Michel de Pérouse et autres	16	—	352
Michel des Anges	18	—	373
Michel Dovin	6	—	134
Micheline	19	—	378

O

Olivier Maillard	13	—	293
Onuphre de Sienne	12	—	213

P

Pacifique de Cerano	5	—	96
Pacifique Guiso	13	—	305
Pascal de la Plaza	27	—	476
Pascal de Victoria	23	—	429
Paul Jovia	3	—	86
Pax de Rieti	7	—	139
Pierre Césius	11	—	200
Pierre d'Aragon	5	—	106
Pierre de Chavez	30	—	501
Pierre de Compostelle	5	—	110
Pierre, de Gand	29	—	492
Pierre de la Mère de Dieu	8	—	171

Pages.
Pierre de Portugal .... 14 juin 324
Pierre de Rieti.. 12 — 214
Pierre de Sienne... 13 — 321
Pierre, dit le Père des malheureux..................... 15 — 334
Pierre d'Ortona... 29 — 497
Pierre d'Urbin... 24 — 444
Pilingotte.. 1 — 4
Plusieurs frères mineurs................................. 6 — 133

R

Raphaël de Nursie .... 22 — 428
Réginald d'Orsaia... 5 — 109
Religieux de la province de Milan...................... 5 — 98
Richard de Bourgogne..................................... 23 — 429

S

Sébastien de Saint-Joseph................................ 18 — 358
Simon de Torciano.. 11 — 199

T

Thomas... 27 — 474
Thomas de Gubbio... 11 — 200

V

Valentin de Narni... 6 — 129
Vincent de Nicosie.. 9 — 179
Vital et autres... 27 — 471

FIN DES TABLES.

Bar-le-Duc. — Typ. L. Guérin.



